BHAGAVAT DASAM ASKAND

KRICHNA ET SA DOCTRINE

BHAGAVAT DASAM ASKAND

DIXIÈME LIVRE DU BHAGAVAT POURANA

TRADUIT

SUR LE MANUSCRIT HINDOUI DE LALATCH KAB

PAR

THÉODORE PAVIE

PARIS

BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS,

DE LONDRES, ETC.,

Rue du Cloître-Saint-Benoît,

MDCCCLII

Krichna (1). Les règles de l'orthographe sanscrite y sont partout méconnues; une foule de mots ont été contractés ou allongés selon les besoins de la rime et du mètre. A côté d'une locution inusitée dont le dictionnaire si abondant de Shakespear ne donne pas la signification, on en trouve d'autres qui appartiennent au dialecte mahratte; quelquefois aussi, pour fixer le sens d'un mot, il faut mettre de côté celui que l'usage a fait prévaloir dans les temps modernes et remonter directement au radical sanscrit. En un mot, Lâlatch s'est servi d'une langue moitié savante, moitié barbare, et pourtant concise autant qu'énergique. A travers la phraséologie brahmanique la plus austère, il a laissé échapper même deux ou trois expressions empruntées au persan et à l'arabe, qui sont là comme les témoins de la conquête musulmane.

Lâlatch a-t-il véritablement traduit le dixième livre du *Bhâgavat-Pourâna*, ou bien a-t-il redit à sa façon en langue vulgaire (*bhâkhâ*) la légende de Krichna? Oui et non; les écrivains de son époque, ceux qui l'ont précédé dans cette voie et ceux qui sont venus après lui, n'ont jamais transporté dans leurs dialectes les poëmes sanscrits sans les réduire considérablement. Ils ont agi à peu près comme le jardinier qui, avant de transplanter un arbre déjà grand, tond les racines et émonde les branches. Par malheur, la sève poétique ainsi arrêtée ne se développera point de nouveau comme l'autre, et le poëme demeure mutilé. De là le mépris dans lequel on a tenu longtemps les écrivains hindis et hindouis. Soyons justes cependant; ce serait un crime sans doute de réduire l'une ou l'autre des deux grandes créations d'Homère aux proportions d'un fabliau, parce que le poëte grec a su donner

(1) Ce dialecte, qui remonte au x^e siècle de nôtre ère, était parlé et l'est encore dans la province d'Agra et jusqu'aux monts Vindhyâ. Voir Hamilton, *East India Gazetteer*.

à ses œuvres des dimensions raisonnables; mais, si l'Iliade comptait, comme le *Mahâbhârata, deux cent mille vers*, faudrait-il maudire celui qui, sous une forme plus abrégée, nous offrirait au moins le cadre à demi rempli d'une si gigantesque épopée? D'ailleurs, dans la traduction entreprise par Lâlatch d'un ou deux chants d'un Pourâna, il s'agit bien moins de la poésie en elle-même que de l'idée philosophique. Les retranchements ont été moins considérables et ils ont une bien moindre importance. Lorsque Lâlatch rédigea dans la langue de son temps l'histoire de Krichna, dont la doctrine prévalait tout autour de lui, il fit une œuvre utile en ce qu'il rendit plus accessible à ses contemporains l'exposé de cette doctrine. En traduisant Lâlatch, nous avons désiré de faire quelque chose d'analogue : présenter en un seul volume d'une médiocre étendue le résumé simple, précis, naïf de la vie et de la doctrine de Krichna tel que les gens du peuple dans l'Inde le lisent et le comprennent. Sans doute il est triste, pour tous ceux qui ont fait de la langue sanscrite une étude consciencieuse, d'aborder ces patois incorrects; dans le cours de ce travail, nous avons senti souvent combien il est douloureux de quitter la grande et belle route pour se jeter dans les chemins de traverse. De plus, on est toujours en péril de s'égarer!

Les livres sanscrits, — nous ne l'ignorons pas, — contiennent, sous la forme la plus abondante et la plus riche, tout ce qui se rapporte à Krichna; mais ils sont volumineux et longs à lire, malgré leurs beautés. Le *Vichnou-Pourâna*, publié et traduit par M. Wilson avec la supériorité qui distingue tous les travaux de cet illustre savant, le *Bhâgavat-Pourâna*, dont M. Burnouf poursuit la publication avec cette sûreté de jugement et cette largeur de vue qui le placent si haut parmi les indianistes de notre temps, renferment tout

ce qui a été rêvé et écrit sur Vichnou, sur ses incarnations, sur le berger de Bradje et les croyances de sa secte. Ces deux ouvrages sont-ils lus autant qu'ils méritent de l'être? En France, y a-t-il un public pour les œuvres d'une érudition profonde, écrites par des savants pour d'autres savants (1)? Il nous a donc semblé qu'à côté de ces poëmes immenses qui sont comme les grosses tours destinées à protéger l'édifice brahmanique, il y avait lieu de publier un travail plus modeste, d'une forme concise, abrégée, mais complet à sa manière, qui fût en quelque sorte la réduction de la partie saillante de l'un de ces Pourânas. Voilà pourquoi, après avoir demandé pardon à Vyâsa, l'auteur supposé des Pourânas, et aux illustres indianistes dont nous venons de prononcer les noms respectés, nous avons pris en main le manuscrit de Lâlatch et abordé résolûment la traduction du *Bhâgavat dasam askand*.

En prenant ce parti, nous ne faisions d'ailleurs qu'accomplir un projet dès longtemps conçu. La légende de Krichna est peut-être la plus attrayante qui se soit développée sur le sol si poétique de l'Inde. En l'étudiant dans le *Prém-Sâgar* (à l'époque où M. Garcin de Tassy l'expliquait à son cours), nous avions appris à la goûter, et puis le désir nous était venu de la traduire. Mais les deux premières éditions de ce livre (2) ne se trouvaient qu'avec de grandes difficultés; elles

(1) A ces deux Pourânas, on doit joindre le poëme intitulé *Harivansa* (la Famille de Hari), traduit en 1834 par M. Langlois (de l'Institut) avec autant de talent que de grâce et d'élégance. Cet ouvrage très-important, dont l'habile traducteur a su faire un livre attrayant, est considéré comme un appendice du *Mahâbhârata*. Il contient également la substance de l'histoire de Krichna et de plus celle de sa famille.

(2) De ces deux éditions, la première est excellente, la seconde un peu moins correcte; il en a été publié une troisième lithographiée, malheureusement peu lisible, sur laquelle il n'est guère possible de travailler.

étaient rares même à Calcutta. La première rédaction, écrite par Tchatourbhoudj-Misr en *bradj-bhâkhâ*, dont le *Prém-Sâgar* est une traduction en prose, n'existe nulle part, que nous sachions, et c'est un malheur, car on peut la considérer comme la plus ancienne de toutes les versions de l'histoire de Krichna composées en dialectes modernes. En 1847, M. Garcin de Tassy publia un très-grand nombre de morceaux empruntés au *Prém-Sâgar* dans le second volume de son *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie*. Le savant professeur avait si bien choisi ces extraits, qu'une traduction complète de l'ouvrage en français avait perdu de son intérêt. En 1851, M. Edw. B. Eastwick, professeur d'ourdou à l'*East-India-College* d'Haileburv, donna une excellente édition du *Prém-Sâgar*, à laquelle il joignit une traduction remarquable par sa scrupuleuse fidélité et par l'élégance du style (1). Ce travail du professeur d'Haileburv a prouvé une fois de plus que la langue anglaise, maniée avec habileté, s'adapte admirablement aux inversions modérées et au mouvement général d'un récit poétique (2). Entre le texte introuvable de Tchatourbhoudj-Misr et la version du *Prém-Sâgar* traduite de manière à n'y plus revenir, se plaçait le manuscrit de Lâlatch, moins ancien que le premier de ces deux ouvrages et supérieur au second comme monument littéraire (puisque le *Prém-Sâgar* a été rédigé en prose par Çri-Lalloû-djî-Lâl en 1804). Pour bien nous mettre au fait du style et de la langue de Lâlatch, nous avons commencé par copier le texte en entier; puis, après avoir rectifié en note les mots mal écrits,

(1) Nous avons consulté souvent cette traduction, à laquelle se rapportent les notes qui font mention du *Prém-Sâgar*.

(2) Toutes les personnes versées dans la connaissance des idiomes modernes de l'Inde savent que la conjugaison des verbes et la syntaxe de ces dialectes sont à peu près identiques à celles de la langue anglaise.

cherché tous les mots douteux jusqu'au dernier dans les dictionnaires hindoustani, sanscrit et mahratte; après avoir constaté par une lecture consciencieuse que le manuscrit, relu et corrigé en marge par le copiste ou par quelque brahmane intelligent, méritait toute confiance; aidé de l'excellente grammaire de la langue hindouie publiée récemment par M. Garcin de Tassy, nous avons mené notre tâche jusqu'au bout. Le savant professeur, qui avait mis à notre disposition ce précieux manuscrit, avec une complaisance que nous ne saurions assez reconnaître, a bien voulu aussi nous aider de ses lumières. Peu importent au lecteur les difficultés d'un pareil travail; ceux-là seuls les comprendront qui ont lutté contre des langues incultes et pâli sur des manuscrits dont la lettre même trahit par sa forme grossière une époque d'ignorance, une de ces phases incertaines où l'écrivain hésite entre la langue que l'on parlait hier et celle que l'on parlera demain. C'est la première fois, disons-le en passant, que l'on essaie de traduire en Europe, loin du secours qu'on peut recevoir des indigènes, un ouvrage de longue haleine emprunté à l'un des anciens dialectes de l'Inde; et pourtant que d'ouvrages dans le genre de celui-ci (1), que de chroniques relatives à l'histoire de l'Hindostan au moyen âge sont écrites dans ces patois oubliés! Ces documents précieux, nous nous promettons de les aborder bientôt, à commencer par la chronique de Tchand. Le présent ouvrage nous aura servi comme de travail préparatoire, d'introduction à cette autre entreprise encore plus difficile. »

L'histoire de Krichna n'est pas seulement un récit poétique,

(1) Voir sur les sectaires Kabîr, Nânak, Râmânand, Bhagodas, etc., etc., qui ont écrit leurs ouvrages dans les dialectes anciens, la préface de la *Grammaire hindouie* de M. Garcin de Tassy et l'*Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie*, du même auteur.

une de ces narrations indiennes où la fantaisie s'égare dans le riant pays des rêves : elle renferme tout un système religieux. Il en résulte que la plupart des légendes qui se rapportent à la vie du berger de Bradje cachent un sens allégorique plus ou moins facile à saisir. Afin d'en rendre l'intelligence plus aisée et de mieux attirer l'attention du lecteur sur ce côté important du *Bhâgavat dasam askand*, nous essaierons de l'analyser succinctement, après avoir cherché à établir comment le krichnaïsme a pu naître dans l'Inde, d'où il est sorti, à quoi il a abouti et comment il a séduit les imaginations rêveuses et tendres d'un peuple naturellement doux et religieux.

La doctrine de Krichna, telle qu'elle est exposée dans la *Bhâgavat-Guitâ*, dans le *Bhâgavat-Pourâna* et dans le petit ouvrage en langue hindouie dont nous donnons ici la traduction, paraît être le plus moderne de tous les systèmes philosophiques et religieux qui ont partagé l'Inde en sectes rivales. Basé sur la théorie des incarnations successives que n'admettaient ni le Véda, ni les législateurs de la première époque brahmanique, le krichnaïsme diffère sur tant de points des croyances particulières à l'Inde, qu'on a été tenté de le considérer comme un emprunt fait aux philosophies et aux religions étrangères. Est-ce à dire pour cela qu'il ne mérite pas d'être examiné avec la même attention que les doctrines anciennes? Certaines écoles de savants brahmanes rejettent comme apocryphes les légendes qui sont la base des croyances de la secte krichnaïste : cela est vrai. Au nom de l'orthodoxie hindoue, devons-nous repousser le dernier venu des héros divinisés par l'imagination enthousiaste des Hindous, Krichna, *le berger au teint noir*, qui a su se concilier,

au sein même de la terre sacrée du brahmanisme, tant de fervents adorateurs? Au contraire, il nous semble qu'il y a pour nous un double intérêt à rechercher en quoi la doctrine de Krichna se rattache à l'ensemble de la religion née des Védas et en quoi elle s'en éloigne; en d'autres termes, comment la pensée indienne, se transformant durant le cours des âges, a pu passer, par une série d'évolutions successives, de l'austère naturalisme contenu dans les hymnes védiques au panthéisme confus et nébuleux qu'éclaire, comme un pâle soleil, le visage clément de Krichna, « venu sur la terre pour sauver les hommes et pour leur apprendre à servir Dieu en l'aimant. » Afin de jeter un peu de clarté dans un sujet si difficile, — et que nous voulons seulement indiquer, laissant aux maîtres le soin de développer ces importantes matières, — nous demandons qu'il nous soit permis d'examiner en peu de mots, dans leur ensemble, les croyances de l'Inde et la littérature brahmanique, dont le rôle a été de les perpétuer à travers plus de trente siècles.

A une époque difficile à préciser, — mais qui, d'après les autorités les plus respectables (1), remonte au-delà du XIVe siècle avant notre ère, — les tribus *âryennes* quittèrent les plateaux élevés de l'Asie centrale où elles campaient dans le voisinage des autres familles japhétiques. Tandis que le principal courant de l'émigration entraîne vers l'Ouest, pour les deverser un jour sur l'Europe, les aînés de cette race entreprenante, les *âryens* (2) se dirigent vers le midi. Partagés eux-mêmes en familles ou tribus, les âryens ne débordent point à la façon des autres hordes asiatiques, en flots pressés et tumul-

(1) Colebrooke a le premier fixé cette date, et le résultat de ses recherches a été confirmé par les travaux subséquents des savants anglais et allemands.

(2) Les gens respectables, tel est le premier nom que se donnent les Hindous. Manou, l. II, st. 22.

tueux, sur les régions qu'ils occupent. Leur marche est lente et pacifique. Il ne paraît pas qu'aucun ennemi puissant leur dispute le passage sur les terres fertiles qu'ils traversent avec leurs chars et leurs troupeaux. Une fois fixés dans l'Inde, ils s'identifient si bien avec ce pays plus rapproché du soleil, au climat plus doux, qu'ils perdent jusqu'au souvenir de leur ancienne patrie. C'est que leur genre de vie n'a pas changé; ils sont restés laboureurs et surtout pasteurs. A la tête de cette société primitive apparaissent les prêtres, investis d'une autorité incontestée, en leur double qualité de sacrificateurs et de poëtes (*vates*). La religion que pratiquent ces familles appelées à former une grande nation est encore simple et tout empreinte de naturalisme. Elle admet en premier lieu le sacrifice, qu'elle accompagne d'hymnes, d'invocations et de cérémonies. Ces quatre parties intégrantes du culte sont réglées par les quatre Védas. Pour les âryens soumis au régime patriarcal et théocratique qui régit les peuples dans le premier âge, les Védas (du radical *vid*, savoir) renferment l'ensemble des pratiques religieuses, des croyances, des sciences, des lois humaines et divines. On peut ajouter qu'ils contiennent en germe tout ce qui se fera jour plus tard dans les Pourânas sous une forme si différente (1).

La notion d'un dieu unique, universel et souverain, n'est point indiquée dans le Véda. Il n'est pas défendu de croire cependant qu'elle existait primitivement chez les âryens, et

(1) Le *Rig-Véda* a été publié à Londres, en sanscrit, par M. Max Müller, et traduit en français par M. Langlois (de l'Institut). M. Wilson en a aussi traduit un volume. En 1839, M. Rosen en avait publié le premier livre. Le *Yadjour-Véda* vient d'etre publié à Berlin avec une glose, par M. Albrecht Weber. Le *Sama-Véda*, édité par MM. Stephenson et Wilson (de Bombay), a été publié et traduit par M. Benfey, à Gœttingue. Sur l'*Atharva-Véda*, il a été fait d'importants travaux par M. Roth, à Tubingen.

elle ressortirait de ce fait remarquable que les divinités ou *dévas* invoquées dans les hymnes védiques y sont appelées en quelque sorte au secours de l'homme comme de simples auxiliaires. La Terre, qui produit et alimente les objets du sacrifice, fleurs et fruits, céréales et troupeaux; l'Eau, qui rend la Terre féconde; les Vents, qui président aux saisons en exerçant leur influence sur la température; le Feu, qui dévore l'offrande et mérite d'être appelé *la bouche des dieux;* les Saisons, qui servent à mesurer l'année comme les crépuscules du matin et du soir (les *Açvins* jumeaux) à marquer l'heure de la prière; la Lune, que les poëtes remercient d'éclairer sans chaleur; enfin les Manes, les Ames des ancêtres, qui réclament leur part des sacrifices : tels sont les premiers objets de la vénération des âryens. Ces êtres surnaturels, ils ne les considèrent pas tout à fait comme des divinités. Par l'offrande, le Véda ne se propose pas seulement de les honorer, mais bien de leur fournir l'alimentation dont ils ont besoin, la nourriture qu'ils préfèrent (1). Cependant, au-dessus et comme à la tête de ces demi-dieux (*dii minores*) se montrent trois dieux plus grands : ce sont *Sourya,* le Soleil; *Indra,* l'Éther, l'Espace, et *Roudra,* l'Être redoutable et puissant qui, plus tard, sous le nom de Civa, deviendra le symbole de la force destructive. Dans ces trois divinités, on voit déjà poindre la triade, le *trîmourti* (la triple forme), acceptée plus tard par le brahmanisme et dont les grottes d'Éléphanta ont conservé la colossale image.

A mesure que les âryens marchent vers le midi, leur imagination est plus vivement saisie par le spectacle inusité d'une nature plus puissante. Séduits par le langage mystérieux des prêtres-poëtes, qui cachent sous le voile de la mythologie

(1) Il en est ainsi des dieux d'Homère, qui, eux aussi, dévorent l'offrande; mais Jupiter règne sur l'Olympe.

les connaissances par eux acquises dans l'ordre des phénomènes naturels, ils commencent par adorer avec un confiant éblouissement et souvent avec une terreur secrète tout ce qui a un rôle dans l'ensemble de la création; puis ils prêtent une forme sensible aux objets de leur culte. Une fois entrés dans la voie de l'anthropomorphisme, ils ne s'arrêteront plus qu'ils n'aient peuplé la terre et les cieux d'êtres plus ou moins semblables à l'homme, terribles, monstrueux ou grotesques, dont l'origine se perd dans des mythes obscurs.

A quelle époque de la période védique eut lieu cette transformation? comment s'opéra-t-elle? Il est difficile de le savoir (1); ce qu'on croit pouvoir affirmer, c'est qu'elle prit naissance sur le sol de l'Inde. Dans les hymnes du Véda, l'idée religieuse plane encore au-dessus des régions où la poésie semble la guetter pour la saisir au vol. La forme de ces chants antiques est concise, sévère. On y sent l'émotion contenue de la prière, l'élan de l'âme humaine qui, dans son trouble, dans l'effroi que lui inspire son isolement au milieu des objets inanimés et des êtres vivants qui l'entourent, invoque et appelle à son aide les puissances de la nature. L'homme y conserve le sentiment de sa grandeur, même au milieu des inquiétudes que lui cause sa faiblesse. Un peuple qui ne croirait pas à une autre vie, qui n'entreverrait pas une éternité par delà l'espace et le temps ne parlerait pas si éloquemment le langage de l'âme. C'est là le beau côté du Véda, sa partie lumineuse. Il apparaît à l'aurore de la civilisation indienne comme les premières lueurs du jour sur un ciel

(1) Voir l'*Essai sur le mythe des Ribhavas*, par M. F. Nève, professeur à l'université catholique de Louvain. Dans ce savant ouvrage, l'auteur s'est attaché à rechercher, avec une sagacité remarquable, les premières traces de l'anthropomorphisme dans la mythologie indienne.

qui ne tardera pas à s'obscurcir. Peut-être n'est-il que le dernier rayon d'un soleil qui s'éteint.

Tant que les Védas, confiés à la mémoire des prêtres, se transmirent par la tradition orale, il y a lieu de croire que les âryens ne changèrent rien au culte et aux croyances qu'ils avaient apportés avec eux; mais, dès les premiers siècles de leur établissement dans l'Inde, Vyâsa les réunit en faisceau, et les fixa par l'écriture, sur des feuilles d'arbre. Premier compilateur des védas, Vyâsa ne se montre pas seulement comme le plus ancien des écrivains de l'Inde, ce fut lui aussi qui ouvrit l'ère des systèmes philosophiques. Aux Védas rassemblés en un tout, il joignit le *Védânta*, les *Oupanichads*, qui contiennent la partie argumentative et théologique du Véda. Par la discussion, les idées s'assouplirent, la langue se développa; les sages, retirés dans la forêt, commentèrent les textes sacrés, et se mirent à écrire des traités sur les livres objets de leurs méditations. Aux prêtres-officiants, chefs de tribus ou de familles (1), qui se bornaient à pratiquer le culte selon les rites anciens, succédèrent les solitaires, les penseurs, chefs des sectes philosophiques et religieuses; mais, comme ces anciens sages parlaient au nom du dogme, tout en cherchant à l'interpréter à leur manière, comme ils appartenaient aux familles sacerdotales investies de l'autorité suprême, on les tenait pour des législateurs divins, et on les écoutait tous avec un égal respect. Tout ce qui se rattachait à l'étude, à la science, à l'enseignement, conservait un caractère sacré. La langue qu'ils employaient pour exprimer leurs idées, la langue sanscrite, étant regardée

(1) Les sept grands *richis* dont l'histoire a conservé les noms, et que le pieux souvenir des générations suivantes a groupés dans le ciel sous la forme de la grande ourse, étaient vraisemblablement les chefs d'autant de familles âryennes.

comme révélée, il s'ensuivait que les poëtes, les commentateurs, les grammairiens eux-mêmes, avaient aussi reçu d'en haut leur inspiration.

L'époque du passage de la tradition orale à la tradition écrite, déjà développée et modifiée, dut suivre d'assez près l'arrivée des âryens dans leur nouvelle patrie. On en a une double preuve dans le Code des Lois de Manou, qui remonte, — selon les calculs du savant Jones, — au XII^e^ siècle avant notre ère. D'une part, Manou débute par une théogonie complète, qui nous présente les dieux, les demi-dieux, les esprits secondaires tout classés déjà; de l'autre, le pays habité par les fils des âryens est nettement défini (1). La société indienne, telle qu'elle existe encore de nos jours, est constituée avec la distinction des castes, dont le Véda ne dit rien, et le nom du brahmane, devenu le symbole de la puissance divine, déléguée héréditairement à une classe privilégiée, domine tout l'ensemble de la législation. Pour se rendre compte de cette organisation sociale tout arbitraire, il faut se figurer la race âryenne, presque blanche par la couleur, supérieure à la race indigène par tout ce qui élève l'homme en voie de civilisation au-dessus des hordes sauvages, arrivant au milieu de peuples grossiers, à la peau noire, sujets à des maladies repoussantes, s'y abattant en quelque sorte à la manière du cygne, qui craint de se souiller en touchant le limon des lacs. Délicats comme les Grecs pour ce qui se rapporte à la langue, comme eux aussi ils appellent barbares (*mlétchas*) les peuples étrangers qu'ils ne connaissent guère. Autour d'eux, au-dessous d'eux, en dehors du cercle exclusif des

(1) Depuis la mer Orientale jusqu'à la mer Occidentale, l'espace compris entre ces deux montagnes (l'Himalaya et les monts Vindhya) est désigné par les sages sous le nom d'Aryâvarta. (Manou, l. II, st. 22.)

castes, ils ne voient que des êtres dégradés, dont le contact impur doit être soigneusement évité par un âryen, et que la loi ne protége plus. En remontant d'un degré, on trouve au bas de l'échelle sociale les *çoudras*, pasteurs, cultivateurs attachés au sol, véritables *manants* (dans le sens latin du mot), qui *restèrent* et subirent le joug brahmanique; il leur est interdit de se faire lire la sainte écriture, et il ne leur est reconnu qu'un seul droit : celui de servir et d'obéir. Au-dessus des *çoudras* viennent les *vaïcyas*, marchands, artisans, population active, industrieuse, qui favorise, par ses entreprises commerciales et par ses voyages, le développement de l'idée brahmanique; classe respectable par son travail et par son intelligence, respectée à cause de ses richesses, et qui compte déjà parmi les trois castes régénérées (1). Immédiatement au-dessus du *vaïcya* se place le *kchatrya*, guerrier de profession; aux *kchatryas* sont confiés la défense du territoire et le gouvernement civil. Le roi est choisi parmi eux, et ils sont tous indistinctement appelés *radjas* par les poëtes. Le roi est sur la terre l'image de la justice, ou plutôt du châtiment. « Un roi, même enfant, dit Manou, doit être respecté à l'égal d'un dieu! » mais au-dessus du souverain, que le législateur entoure du prestige d'une majesté terrible, s'élève la caste entière des brahmanes. Leur autorité n'a pas de bornes. Qu'est le pouvoir royal, tout humain, auprès de la surnaturelle et divine puissance du brahmane *riche en austérités*, qui, par une imprécation, peut détruire tous les êtres de la création? Les dieux eux-mêmes, dans les inaccessibles et placides régions où ils sembleraient devoir régner en paix, à l'abri de toute inquiétude, les dieux peuvent être ébranlés et préci-

(1) Celles à qui l'investiture du cordon sacré confère l'initiation, et qui reçoivent ainsi comme une seconde naissance.

pités de leurs trônes par la splendeur qui émane d'un brahmane purifié et embrasé par le feu de la pénitence. Dans un seul distique, Manou a défini les traits distinctifs de chacune des quatre castes : « Que le nom (par le premier des deux mots dont il se compose) d'un brahmane exprime (comme celui d'un dieu) la faveur propice; celui d'un *kchatrya* la puissance; celui d'un *vaïçya* la richesse; celui d'un *çoudra* l'abjection (1). »

Mais c'est dans la partie qui traite spécialement du culte que Manou se rapproche davantage des doctrines et des pratique du Véda, et qu'il s'en montre l'interprète plus fidèle. La société civile et religieuse a fait beaucoup plus de chemin que le dogme. Le culte est basé sur le sacrifice; ainsi l'ont admis toutes les religions; car, sans le sacrifice, nul rapport entre Dieu et les créatures. Plus la société est sagement réglée, plus il règne de justice dans un État, plus chaque caste, et par conséquent chaque individu, dans les limites de sa sphère, s'applique à remplir les devoirs qui lui sont propres, et plus il y a d'ordre dans les sacrifices, plus ils sont abondants et efficaces. De là solidarité entre tous les citoyens, de là aussi connexion intime entre la loi religieuse et la loi civile. Après avoir défini ce qui constitue le culte, le législateur établit avec le même soin les rapports qui existent de caste à caste, de fils à père, de sujet à roi, de roi à peuple, et, suivant cette corrélation d'idées qui fait dériver la morale de l'accomplissement des devoirs religieux, il pose les bases du droit sur lequel repose la famille humaine. Si le sacrifice est institué pour reporter aux dieux, sous forme d'offrande, les prémices des biens de la terre dans l'espérance d'en recevoir de plus abondants, si le monde se maintient uniquement

(1) Liv. II, st. 31.

par cette succession de prières et de sacrifices offerts à la divinité et de faveurs accordées par celle-ci, dans l'ordre de la famille l'homme doit aussi honorer ses ancêtres, sacrifier à leurs mânes comme à des âmes redevenues pures et libres. Ce premier devoir accompli, il est prescrit à l'homme de se marier, afin d'avoir des enfants qui lui rendent les mêmes honneurs. Ainsi chaque génération se lie à celle qui la précède et à celle qui la suit. La loi civile, qui consacre la famille et protége l'héritage, se lie à la prescription religieuse qui oblige l'héritier à payer aux ancêtres la dette de la reconnaissance, et l'univers continue sa marche à travers les siècles, en vertu de ce renouvellement, de cette succession d'êtres intelligents, qui, s'épurant sans cesse, tendent de plus en plus à se dégager des liens de la transmigration.

Ainsi, dans Manou, le brahmanisme est déjà à son apogée; la société indienne a fait des progrès rapides dans la civilisation qui lui est propre; mais les rites védiques sont toujours en vigueur, seulement ils ont été développés et ils forment une religion complète. Si la théogonie, exposée assez brièvement au premier livre de Manou, semble une dérivation un peu trop hardie du principe védique, au moins y trouve-t-on l'idée de la divinité moins défigurée qu'elle ne le sera quelques siècles plus tard. La simplicité antique n'a point disparu entièrement. Le législateur semble s'être borné à placer les dieux chacun sur un plan distinct. Le créateur, Brahma, a tous les attributs d'un dieu unique, universel. Nulle part n'est mentionnée encore la triade qui deviendra plus tard comme le symbole de la croyance brahmanique, ainsi que l'a fait remarquer M. Loiseleur-Deslongchamps (1). Ajoutons qu'on n'y rencontre rien, absolument rien, qui autorise les

(1) Voir la préface placée en tête des Lois de Manou.

barbares pratiques des ascètes modernes, ni les tortures que s'infligent à plaisir les dévots çivaïstes. Quand on a fait à l'imagination hindoue la part qui lui revient dans ce tableau dramatique de la création, on retrouve comme un lointain souvenir de la pensée biblique, et on se rappelle que la famille indienne établie aujourd'hui des bords du Gange à ceux de l'Indus habita jadis des contrées où la révélation avait dû pénétrer.

Au temps de Manou, la société indienne est complétement organisée; mais, dans l'ordre des idées religieuses, la simplicité védique n'a point fait place encore aux systèmes (1). Dans ce précieux ouvrage, dont la rédaction première (2) remonte à une si haute antiquité, la langue sanscrite a ses lois grammaticales irrévocablement arrêtées; les formes abruptes du Véda ont été adoucies. Le vers bien fait, plein, serré encore, y est marqué au coin de cet archaïsme qui fixe la date d'un monument littéraire, mais le mètre n'en est point exclusivement propre à renfermer les sentences du législateur. On devine que l'idiome employé par Manou est mûr pour la poésie d'imagination, pour les récits épiques, et en effet les poëtes sont prêts à paraître s'ils ne sont venus déjà. Quelle langue mieux adaptée aux poëmes de longue haleine que cette langue sanscrite, sobre dans ses radicaux, luxuriante dans ses formes, libre dans le développement de ses composés sans fin et rigoureusement soumise aux lois de l'euphonie! Aussi, dès que l'Inde eut ses héros et ses grandes guerres, se trouva-t-il des poëtes pour les chanter; et ces

(1) Ou du moins ces systèmes n'ont pas pénétré encore dans la masse de la population.

(2) Qu'il s'agisse du Véda, du Code de Lois de Manou ou des grands poëmes épiques, il faut distinguer toujours l'époque présumée de leur rédaction de celle où des compilateurs les ont mis en ordre.

chantres inspirés, il faut les remercier doublement, car ils ont fait plus que de produire des œuvres immortelles : ils nous ont conservé des faits historiques dont le souvenir se fût peut-être perdu sans eux. Ce sont eux aussi qui, en s'emparant de la légende, en donnant un corps aux traditions populaires, ont contribué le plus à répandre sur le sol de l'Inde les idées du polythéisme. Les héros par eux célébrés s'élèveront tellement au-dessus des mortels, que leur front ira se perdre dans le ciel.

Des deux grandes épopées indiennes, le *Râmâyana* est regardé comme la plus ancienne. Cette légende de Râma, où des fragments d'histoire percent à travers les inventions de la fable, — comme la cime d'une montagne se montre ferme et solide au-dessus de la brume d'alentour, — Vâlmîki la composait vers le même temps où le divin Homère chantait les pérégrinations d'Ulysse. Dans ce poëme immense, on reconnaît par excellence les trois caractères distinctifs de la poésie indienne : le souffle de l'inspiration, puissant et abondant, qui circule dans tout le récit, comme la brise anime par son murmure les arbres de la forêt; la fantaisie orientale, l'instinct du romanesque, le goût de l'épisode, la peinture vivante de la nature tropicale; et enfin l'idée brahmanique, prompte à faire prévaloir les droits de la caste, à mêler partout le dogme et l'enseignement. Au point de vue littéraire, l'œuvre de Vâlmîki a sur le *Mahâbhârata* l'avantage d'être renfermée dans des proportions moins étendues; les sentiments du cœur humain y sont aussi plus simplement exprimés. Dans son cadre nettement tracé, tout vaste qu'il soit, le poëte donne un libre cours à son imagination; mais, pareil en cela à Homère, il accepte les croyances de son temps, sans se préoccuper visiblement d'en déduire un système. Le respect de la tradition s'y fait partout sentir. Dans le *Mahâbhâ-*

rata, au contraire, épopée plus gigantesque dans son ensemble, plus complexe, et qui pèche par l'unité, on sent, à travers les retouches et les interpolations, le parti pris de faire prédominer la secte de Vichnou. Au-dessus des héros Kourous et Pândous plane la grande figure de Krichna, qui finalement vient s'asseoir sur le char d'Ardjouna pour lui exposer, — en vers admirables et dans la plus belle langue qui jamais ait été parlée dans la patrie des brahmanes, — la doctrine du *djoguisme*. Il en résulte que la physionomie de Râma reste plus sincèrement humaine et plus historique que celle d'Ardjouna. Le *Mahâbhârata*, dans ses premiers livres, a des légendes cosmiques qui se perdent dans la nuit des temps et qui ont dû être recueillies et écrites avant que le *Râmâyana* fût composé; mais on ne peut s'empêcher d'y noter l'influence d'une secte et le désir de bien faire comprendre que sur le champ de bataille du *Kouroukchêtra*, où les deux plus puissantes familles guerrières de l'Inde se sont livré un combat si meurtrier, la caste royale a été à peu près anéantie. Les brahmanes poëtes ont de si beaux vers pour exalter et consoler les guerriers morts sur le champ de bataille, qu'on dirait qu'ils ont plaisir à les voir se détruire les uns les autres. Il nous semble donc que le *Mahâbhârata* marque une phase importante dans l'histoire de la société et de la littérature de l'Inde : celle du triomphe des brahmanes sur les kchatryas affaiblis, et l'inauguration du vichnaïsme, adopté comme religion par toute une école de brahmanes. Les commentateurs de Manou ont beau faire, le vent de la poésie sème au loin les germes des interprétations séduisantes.

L'époque à laquelle se rattachent ces deux épopées fut celle de la perfection pour la poésie sanscrite. Il n'y a plus moyen d'aller au delà sans sortir des limites du goût; un peu plus d'abondance conduirait à la prolixité. La société

indienne est arrivée aussi à son apogée. L'Inde compte plusieurs villes importantes qui sont devenues des centres de civilisation : Hastinâpoura (l'ancienne Dehli), Ayodhya (Oude), Mithilâ (Tirhout, dans le Bengale), Mathoura (dans la province d'Agra), Kanyâcoubdja (Canoudje), Kâci (Bénarès), etc. Dans ces grandes cités où dominait la puissance brahmanique, dans les forêts voisines où vivaient retirés les sages, les *pandîts*, voués à la méditation et à l'étude, croyait-on, n'enseignait-on que la pure doctrine du Véda? Non, certes; il suffit pour s'en convaincre de lire attentivement le *Mahâbhârata*. Au lieu de se mettre d'accord par la controverse, les savants avaient fini par se scinder en deux camps : le vichnaïsme, dont les Pândous se déclaraient les champions, devenait dominant à Hastinâpoura, à Mathoura, au cœur même de l'Inde, tandis que le civaïsme, représenté et soutenu par les alliés des Kourous et par ces princes eux-mêmes, régnait dans le reste de l'Aryâvarta. Telles sont les inductions qu'on peut tirer de l'ensemble des faits historiques dispersés dans le *Mahâbhârata*. Entre Brahma, *le créateur défini par Manou*, et Roudra (Civa), *le dieu terrible et destructeur*, que signalent les Védas, s'est glissé Vichnou, le dieu qui conserve : par cela même qu'il conserve le monde, qu'il marque en certaine manière le présent, l'espace compris entre la création et la destruction de l'univers, l'homme s'attache à lui; il lui donne une forme, il le voit se perpétuer dans les héros qui étonnent le monde ou défendent le brahmanisme contre les agressions des barbares, — *rakchasas*, mauvais génies, ogres, qui troublent les sacrifices des solitaires, — et bientôt ce même Vichnou, que, dans son vieux Code de Lois, Manou a cité une seule fois en passant (1)

(1) Liv. XII, st. 121.

comme une divinité secondaire de très-médiocre importance, devient le dieu de l'humanité par excellence, celui qui compatit à nos maux et les soulage. Vichnou est donc, à vrai dire, la divinité considérée dans le temps : est-il extraordinaire qu'après avoir médité sur les deux termes extrêmes de cette création à laquelle l'homme appartient, les philosophes en aient fait surgir un troisième qui les unit et les complète? Peut-être ne songeaient-ils qu'à équilibrer deux forces de la nature qu'ils se représentaient, à un point de vue matérialiste, comme opposées l'une à l'autre? Mais, dans l'esprit du peuple comme dans celui d'une certaine classe de brahmanes, l'idée abstraite revêtit une forme.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est démontré que les systèmes philosophiques préoccupèrent les Hindous dès l'antiquité (1). Parmi ces systèmes, les uns demeurèrent en quelque sorte à l'état de science abstraite. Les plus indépendants, ceux qui restaient en dehors du dogme, sans le nier ni l'affirmer, avaient peu de prise sur l'esprit du peuple. Ceux, au contraire, qui avaient pour objet le développement d'une théorie religieuse, se répandaient avec plus ou moins de rapidité, selon que les rois ou les brahmanes officiants les adoptaient avec plus ou moins d'empressement. Une notable partie du brahmanisme avait poussé au triomphe de la secte de Vichnou; la royauté, dans la personne de Bouddha, vint lui faire obstacle et protester contre l'envahissement de sa puissance. Bouddha était *kchatrya;* à le considérer comme fondateur de la doctrine à laquelle il a donné son nom, on peut voir en lui un déiste qui va droit à Dieu sans l'intermédiaire du sacrifice. Du même coup, il supprime le prêtre,

(1) Voir le premier Mémoire sur la philosophie sânkhyâ, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

le brahmane, et cesse de reconnaître la distinction des castes. La doctrine du *djoguisme* (de l'union avec Dieu par la méditation et sans le secours des œuvres), telle que l'enseigne la *Bhâgavad-Guitâ,* ne l'avait-elle pas mis sur la voie de cette hérésie (1)? Ne suffisait-elle pas à conduire ses disciples jusqu'aux dernières limites du panthéisme, à les faire arriver à ces conceptions obscures dans lesquelles l'idée de la divinité se perd tout à fait? Au douzième livre de Manou, n'est-il pas dit aussi « que le premier des devoirs est d'acquérir la connaissance de l'âme suprême, » et plus loin : « L'âme suprême est dans tous les êtres, et tous les êtres sont dans l'âme suprême (2)? » En un mot, ce Code de Lois, qui commence par s'appuyer sur le déisme en plaçant Brahma à la tête de la création, ne finit-il pas par se perdre, tout le premier, dans les aberrations d'un panthéisme absolu? Nous n'avons point à discuter ici la doctrine du bouddhisme (3): en la signalant avec celles qui l'ont précédée et suivie, nous voudrions seulement rechercher la filiation des idées indiennes. Or, le bouddhisme appartient à l'Inde; il a puisé sa force dans le besoin qu'éprouvèrent les peuples à un moment donné de s'émanciper du joug des brahmanes; et ce joug était pesant, parce que ces premiers nés de la création, qui réclamaient la possession de la terre, la domination sur tout le genre humain, n'avaient absolument rien fait, rien fondé, — avec

(1) Dans la Vie de Bouddha, traduite du tibetain par M. Ed. Foucaux, il n'est fait aucune mention de Krichna. Cependant Krichna, dans la série des incarnations, prend place avant Bouddha, et la doctrine du *djoguisme* a toujours été regardée comme fort ancienne dans l'Inde.

(2) St. 86 et 91.

(3) Dans son admirable *Essai sur le Bouddhisme indien dans le sud de l'Inde*, M. Burnouf a fait connaître à peu près tout ce qui se rapporte au bouddhisme de l'Inde entière. Son ouvrage est de ceux qui tiennent bien au delà de ce qu'ils promettent.

tout leur savoir, — qui décelât en eux le moindre sentiment d'affection ou de condescendance pour le reste des mortels. L'esprit brahmanique est l'antipode de l'esprit chrétien.

Née vers le VII^e siècle avant notre ère, la secte bouddhique prit un développement extraordinaire. Bien que le dogme, par l'effet de son expansion trop rapide, s'altérât au point de se dénaturer et de n'être plus qu'une théorie insaisissable, il pesait sur le brahmanisme de tout le poids d'une idée conquérante. Trois siècles plus tard, le fameux roi Açoka, celui que les bonzes chinois apprirent à vénérer sous le nom de Vou-ngo (1), persécutait les brahmanes, proscrivait l'ancien culte de l'Inde et consignait dans des inscriptions conservées jusqu'à nos jours (2) le triomphe de la foi bouddhique au cœur même de l'Aryâvarta. Humiliés dans leur orgueil, chassés de leurs villages et dépouillés de leurs dotations, les premiers nés de la création ne cédèrent le terrain que pied à pied. Tantôt, avec les armes de l'éloquence, ils défendaient leur cause dans des assemblées publiques, véritables duels où le vaincu était mis à mort; tantôt des provinces se soulevaient et on se battait vigoureusement *pro aris et focis*. L'Inde était troublée des bords de la Djamounâ à Ceylan, de la mer orientale à la mer occidentale. Enfin, le brahmanisme abattu fit silence. Ce fut, dans sa glorieuse histoire, comme une longue éclipse qui ne cessa complétement que du V^e au VI^e siècle de notre ère. La religion première qu'on avait pu croire détruite reprit le dessus. Le bouddhisme, établi en Chine, au Tibet, chez les Birmans, au Népaul, et qui devait rencontrer dans

(1) Sans chagrin, traduction du mot *A-çoka*.

(2) Dans un pays où il n'existe pas d'histoire écrite, les inscriptions ont une importance extrême; celles qu'a laissées Açoka occupent aujourd'hui les savants de l'Europe. M. Burnouf en a, de son côté, entrepris la lecture; ce travail sera comme l'appendice de sa grande étude sur le bouddhisme.

les steppes de la Mongolie, dans les déserts de la Mantchourie, des populations dociles à ses enseignements; le bouddhisme, né sur les bords de la Djamounâ, fut désormais banni de toute l'Inde, sauf la petite île de Ceylan où il avait trouvé un asile.

Cette longue lutte du brahmanisme contre le bouddhisme avait eu pour résultat d'affaiblir la société indienne en la divisant, de jeter la perturbation dans les castes, d'obscurcir à la fois le dogme et le sens des écritures. La langue sanscrite aussi s'était un peu altérée. Elle avait perdu de sa pureté et de sa précision par suite des interminables dissertations écrites et parlées où les subtilités de la dialectique tenaient tant de place. La philosophie bouddhique, qui faisait faire à la pensée tant d'évolutions pour aboutir au vide, avait en quelque sorte fatigué l'idiome brahmanique à force de le plier à ses exigences. Il s'était formé à la même époque une littérature populaire, provinciale, que ne réglait plus la discipline d'une grammaire invariable comme le dogme. Pareille à un grand empire qui s'affaisse pour se démembrer bientôt, la langue sanscrite, déjà mêlée de *pracrit*, se fractionnait en dialectes (1). Par son apparition — au VII^e siècle avant notre ère, — le bouddhisme avait arrêté la marche de la puissance brahmanique et rompu l'unité de la littérature sanscrite. Pendant sa période de décadence, — du V^e au VIII^e siècle de notre ère, — et surtout à sa complète disparition, il s'opéra une réaction en faveur des idées anciennes. Mais on ne put remonter aux Védas, dont on s'était écarté depuis tant de siècles, sans tenir compte des systèmes établis. On se mit à l'œuvre en prenant pour

(1) Sur le parallélisme du sanscrit et du pracrit, voir le remarquable Mémoire de M. Max Müller (l'éditeur du *Rig-Véda*), imprimé sous ce titre : *On the Relation of the Bengali to the Arian and aboriginal languages of India*,... linguistic dissertation read at the meeting of the british association for advancement of sciences, in Oxford — (1847).

point de départ la triade. De cette théorie comparativement moderne sortirent les Pourânas, dont on s'accorde à placer la rédaction entre le VIII^e^ et le XII^e^ siècle de notre ère.

Nous avons dit que, dans le Véda, la triade n'existe pas; Sourya, Indra et Roudra y sont considérés comme des emblèmes des puissances naturelles plutôt que comme des divinités égales entre elles et ne formant qu'un tout. Cependant ces trois êtres, ces trois principes devinrent de bonne heure pour les philosophes rationalistes de l'école sànkhyà les trois *qualités* propres à toute créature : la passion, la bonté et l'obscurité, principes abstraits que les philosophes plus orthodoxes transformèrent en dieux et nommèrent Brahma, Vichnou et Civa. Cette seconde école appliqua à chacune des trois grandes divinités les trois *qualités* correspondantes. Brahma, qui a créé le monde, eut en partage la passion, c'est-à-dire l'action, le mouvement; Vichnou, qui conserve, eut pour attribut distinctif la bonté, c'est-à-dire l'amour des créatures; à Civa, le destructeur, fut dévolue l'obscurité, c'est-à-dire tout ce qui trouble l'âme, obscurcit l'intelligence et produit en nous l'image du chaos. Ces trois dieux, considérés au point de vue des qualités qui leur sont propres, eurent chacun leur histoire, histoire poétique, légendaire et théologique à la fois, dont on attribue à Vyàsa, — toujours Vyâsa! — la rédaction ou la compilation : ces poëmes sacrés, ce sont les Pourânas. En les attribuant à Vyàsa, le compilateur supposé des Védas, les brahmanes plaçaient les Pourânas sous le patronage de la plus haute antiquité. Il leur importait de paraître renouer la chaîne de leurs systèmes par delà le bouddhisme. Cependant ils avouent que les anciens Pourânas ont été détruits; ceux qui existent aujourd'hui, disent-ils, ont été écrits pour les remplacer. Il est donc permis de croire que le brahmanisme, redevenu maître du terrain après la

destruction du bouddhisme, comprit qu'il y avait lieu de refondre, d'augmenter ces longs poëmes sacrés et sans doute aussi d'en modifier le sens.

On connaît encore si peu de chose des Pourânas, qu'il serait téméraire d'en parler autrement que d'une façon très-sommaire. Des trois grands dieux de la triade, Brahma est celui qui possède au plus haut degré les attributs de la divinité. Manou fait de lui non-seulement le symbole de la puissance créatrice, mais le dieu unique, existant par lui-même. A mesure que les Hindous se laissent envahir par le polythéisme, puis entraîner dans la voie du panthéisme par la croyance à l'âme universelle répandue dans tous les êtres, Brahma perd de son importance. Les sectaires, — vichnaïstes et civaïstes, — le laissent se reposer du travail de la création, qu'ils attribuent même à leur dieu préféré, et trôner en paix dans le ciel; ils se contentent de le placer à côté ou au-dessous de la divinité triomphante, qui est l'objet de leur adoration spéciale. C'est entre Vichnou et Civa que la lutte s'établit, entre le conservateur et le destructeur des mondes, entre le dieu qui tend la main aux hommes dans sa bonté et celui qui se manifeste toujours par sa puissance dans le mal. Civa est le dieu des passions violentes; sous sa forme de dieu grand, Mahadéva, il accorde à ses adorateurs tout ce qu'ils lui demandent, indistinctement, et exauce jusqu'aux vœux criminels et impies. Il semble qu'il ne soit pas libre de tempérer sa force destructive et malfaisante, même quand elle doit se tourner contre lui (1). C'est Civa qui donne aux ascètes cette splendeur terrible devant laquelle tremblent les dieux; c'est en son nom que les brahmanes lancent la malédiction, leur arme préférée; c'est à son intention que les pénitents

(1) Voir la légende de Vrikâsoura, chap. LXXXIX, p. 410.

inventent et pratiquent ces austérités extravagantes qui s'accomplissent encore de nos jours dans le sud de l'Inde. Enfin, Civa a pour emblème le *lingam* (le *phallus*); c'est à ce dieu aux passions désordonnées que sont consacrés les temples où des peintures d'une obscénité révoltante épouvantent les regards du voyageur.

Rien de plus opposé à ce culte violent, à cette idée d'un dieu implacable, que le culte de Vichnou et la doctrine que les sectaires en ont déduite; non que les vichnaïstes aient échappé au sensualisme, qui a été l'écueil de toutes les religions païennes; mais au moins peut-on, à la rigueur, entrevoir sous les peintures trop vives des amours de Krichna un sentiment mystique. En analysant la Vie de Krichna, nous aurons l'occasion de développer plus au long sa doctrine. Pour terminer ce qui nous reste à dire de la composition des Pourânas relatifs à Vichnou, qu'il nous suffise d'ajouter qu'ils retracent sous une forme légendaire l'histoire des différentes hypostases ou incarnations de ce dieu. Dans leur rédaction, ils représentent la dernière phase de la belle langue sanscrite. Ils sont généralement diffus; l'exposition y manque d'énergie et de précision. La correction du style ne masque point entièrement l'affaiblissement d'une langue qui a été trop longtemps travaillée. On a désormais trop raisonné et trop écrit; le brahmane et le poëte ont la tête remplie de légendes et d'images qui s'échappent comme un torrent. Le sectaire, impatient d'apporter sa part de matériaux à l'édifice en construction, emprunte des légendes au fond commun des traditions. Il les façonne à sa manière; il les adapte comme les rayons d'une auréole au front de sa divinité. De là, confusion dans les idées, désordre dans l'olympe indien, où les dieux ne vivent plus dans une parfaite harmonie. Dans l'ordre philosophique et religieux comme dans l'ordre littéraire, les Pou-

rânas marquent la fin de la renaissance brahmanique. L'heure de la décadence est venue. Depuis plus de trois siècles, les patois provinciaux se forment dans les divers royaumes dont le *Mahâbhârata* a fait connaître les noms. La langue sanscrite cesse d'être parlée; déjà, dans le drame, les formes nouvelles se sont introduites sous la dénomination de *pracrit*. Quand le *calame* du *pandit* trace le dernier vers du *Bhâgavat-Pourâna*, l'islamisme a paru sur les bords de la Djamounâ et du Gange. Il règne déjà à Dehli; il a, dès l'an 1018, saccagé les pagodes de Mathoura, la patrie de Krichna. Avec une croyance étrangère, il répand de toutes parts les éléments d'une langue nouvelle, qui va s'implanter sur les idiomes modernes, comme le drapeau du conquérant flotte sur les villes conquises.

La langue dans laquelle a écrit Lâlatch étant sortie de la langue sanscrite, comme le krichnaïsme est né des doctrines brahmaniques (qui se sont développées postérieurement à l'ère des législateurs représentée par Manou), nous avons dû parcourir rapidement les phases de la littérature et la transformation des idées religieuses sur le sol de l'Inde avant d'arriver à l'analyse du *Bhâgavat dasam askand*. Dans cette légende, Krichna se montre sous deux aspects : comme héros et comme l'une des incarnations de Vichnou. Avant lui, sept incarnations du même dieu ont paru sur la terre. Vichnou s'est montré 1° sous la forme d'un poisson, fable obscure, dans laquelle on peut voir une allusion à la manifestation première de l'Être suprême, « marchant, se mouvant sur les eaux avant la création, » ainsi que le fait supposer sa dénomination antique de *Nârâyana*, peut-être aussi un souvenir du déluge; 2° sous la forme d'une tortue, qui porta le monde sur son dos lorsque eut lieu le barattement de l'océan par les

dieux et les Titans; 3° sous la forme d'un sanglier; 4° sous la forme d'un homme-lion. Les deux premières incarnations semblent se rapporter à des époques de la nature; dans les deux suivantes, Vichnou, caché sous l'apparence d'animaux redoutables par leur force, habite sur la terre, au milieu des hommes; il garde encore les attributs terribles d'un dieu jaloux et vengeur, qu'il perdra à mesure que la secte vouée à son culte déclare à la secte civaïste une guerre plus soutenue. Dans sa cinquième incarnation, il prend la forme d'un nain; ce nain, image de la secte naissante, enlève par ruse la puissance au roi Bali et le dépouille de la suprématie qu'il allait obtenir sur les trois mondes. Bali est relégué aux enfers; les dieux règnent au ciel comme par le passé, les brahmanes sur la terre, et lui, Vichnou, sur les trois mondes à la fois. Après le nain paraissent Paraçourâma (Râma à la hache), personnage historique en tant que fils de Djamadagni, venu sur la terre, dit la légende, pour punir la tyrannie des kchatryas ou guerriers, et, à ce point de vue, considéré comme le symbole du brahmanisme renonçant à la ruse pour combattre ouvertement la caste guerrière; puis Râmatchandra, dont Vâlmîki a chanté les actions dans le *Râmâyana*, le plus beau type du héros hindou, du prince pieux et accompli, protecteur des brahmanes et protégé par les dieux. Enfin vient Krichna, la huitième incarnation de Vichnou, dont la physionomie singulièrement complexe a tant d'aspects variés. Héros persécuté dans son enfance comme Hercule, dieu triomphant, couronné de fleurs comme Bacchus, divinité cachée sous l'apparence d'un berger comme Apollon chez Admète, sauveur promis, attendu comme le Messie, il semble que, pour le peindre, les sages et les poëtes hindous aient puisé à toutes les traditions anciennes et contemporaines répandues dans le monde. Les analogies cependant sont plus apparentes

que réelles, et l'on peut s'en convaincre en y regardant d'un peu près (1).

Krichna était fils de Vasoudéva et de Dévakì, sœur du roi Kans ou Kansa, qui régnait à Mathoura. A quelle époque vint-il au monde? Après Ràma et vers le temps de la grande guerre des Kourous et des Pàndous; il était même parent de ces derniers. Kansa, averti par une voix d'en haut que Krichna doit le tuer, fait périr tous les enfants de sa sœur Dévakì, et c'est pour le soustraire à ce *massacre des innocents* que Vichnou transporte le divin héros à Gokoula, avant sa naissance, en le déposant dans le sein de Djaçodà, épouse de Nanda. Celui-ci était un chef de bergers, riche en troupeaux, qui menait sur les bords de la Djamounà la vie patriarcale des premiers Hindous. Les *asouras*, les *daïtyas*, les *rakchasas* (dé-

(1) On a cru reconnaître dans la personne de Krichna et jusque dans son nom la personne et le nom du Christ. A ceux qui soutiennent cette thèse de parti pris, et pour abaisser la religion chrétienne plus encore que pour rehausser la philosophie des Hindous, on peut répondre : Libre à vous de voir des mythes dans les dieux des païens, mais vous ne ferez jamais entrer la vérité éternelle dans le cadre mesquin d'un système. A ceux qui, se plaçant au point de vue chrétien, — et c'est aussi le nôtre, — voient dans le krichnaïsme un emprunt fait à notre religion, nous dirons : L'Inde n'est point arrivée jusqu'au XII^e^ siècle de notre ère sans entendre parler des peuples dont l'histoire se développait parallèlement à la sienne. Les brahmanes n'étaient pas gens à se mettre en voyage à la recherche des systèmes étrangers, ni à donner droit de cité chez eux aux religions du dehors; mais ils peuvent avoir adopté de bonne heure quelques-unes des idées qui flottaient, pour ainsi dire, dans l'ancien monde, faire des emprunts à la philosophie d'Alexandrie et se laisser influencer aussi par le dogme chrétien. Cette supposition serait même assez fondée, s'il est vrai qu'ils aient recomposé leurs Pouràнas après la défaite du bouddhisme. En général, les idées ont marché d'Orient en Occident : ce que l'Inde aurait ainsi reçu de la Grèce, on croyait autrefois que la Grèce l'avait reçu de l'Inde. Quant au christianisme, s'il a pénétré dans l'esprit des brahmanes, c'a été, pour ainsi parler, par infiltration, comme le ruisseau qui coule parmi les sables du désert et se fait à peine reconnaître par les petites herbes qui marquent son cours. Qu'il y a loin de là au Nil, fécondant de ses eaux la moitié d'un continent!

mons, titans, ogres, esprits pervers), qui reconnaissent le mauvais roi Kansa pour un de leurs chefs, s'inquiètent et s'agitent quand Krichna vient au monde. Ils savent que le divin enfant doit détruire leur race. Ces démons, incarnés dans des personnages qui ne s'élèvent guère par leur puissance au-dessus de la race humaine, conspirent contre Krichna. Ils lui suscitent une foule d'ennemis, et voilà que de grands périls environnent le berceau d'Hercule. Le premier asoura qui menace la vie de Krichna, c'est Poûtanà, démon femelle, personnification des convulsions qui tourmentent les enfants dans le premier âge. Puis arrivent une corneille, un héron, animaux qui vivent familièrement avec les Hindous, pénètrent dans leurs cabanes, se perchent sur leur toit, et vivent des bribes de leur frugale nourriture. Ces petits contes, qui doivent faire grand'peur aux petits enfants, ne sortent point du cercle de la vie pastorale, dont ils retracent la naïve peinture. Krichna triomphe facilement de ces démons de second ordre envoyés par Kansa. Il grandit au milieu des bergers, ses compagnons, adoré de sa mère, excitant déjà l'amour des bergères (*gopîs*), qui ne peuvent contempler sans trouble son beau front noir. Cependant, il est turbulent et espiègle, le petit Gopàla! Par ses méchants tours, il excite une émeute de ménagères dans le village; il a bu le lait des voisines, renversé leurs barattes, jeté le beurre aux singes, éveillé dans leurs berceaux les enfants endormis, pillé, volé dans les maisons d'alentour. Les femmes irritées viennent porter plainte à Djaçodà; mais la mère prend le parti du coupable; son Krichna n'est point pour elle un enfant ordinaire. Combien de fois déjà il s'est manifesté à elle sous des aspects étranges qui l'ont fait tomber en extase! Tour à tour, elle le gourmande comme un petit vaurien, puis l'admire comme être surnaturel, incompréhensible; et lui,

tantôt il cache sa vraie nature, tantôt il la montre, dérobant ses perfections sous l'apparence d'un faible berger, et se manifestant sous la forme de Vichnou aux quatre bras.

Ces alternatives de simplicité enfantine et de divine grandeur sont le véritable élément poétique de la première partie de cette histoire. Ces tableaux s'encadrent dans des scènes de la vie hindoue prises sur le fait. Les courtes descriptions des travaux du village retracent la légende vraie, le récit historique se dégage de la fable. Il y a çà et là comme des esquisses de géorgiques; l'idylle viendra après. Tout en jouant avec ses petits camarades à travers la forêt, Krichna accomplit des actes miraculeux qui lui mettent au front l'auréole. Les triomphes remportés sur les asouras plus ou moins terribles acharnés à le combattre n'ont été pour lui que le prélude des luttes plus sérieuses qu'il entreprendra contre les dieux sans en avoir l'air. Le premier, Brahma (dieu suprême de Manou, créateur des mondes), vient se prendre au piége. Il cache les troupeaux de Krichna et tous les petits bergers qui les gardaient. D'ordinaire Brahma a plus de sérieux dans sa conduite; le tour joué, il s'apprête à rire de la surprise de Gopâla, à se moquer peut-être de son désespoir : il aura ainsi éprouvé la puissance de ce dieu naissant qui lui fait ombrage. Krichna a tout vu, tout compris; par sa seule volonté, il a créé de nouveau troupeaux et bergers. Brahma, effrayé, s'incline devant lui, l'invoque comme le dieu éternel, l'âme universelle, et voilà Vichnou-Krichna reconnu, proclamé supérieur à Brahma par les sectaires! Après avoir humilié Brahma, c'est Agni, le dieu du feu, l'une des vieilles divinités du Véda, qu'il abaisse et détrône en délivrant les bergers de l'incendie. Puis vient le tour d'Indra, dieu de l'air, dont le culte, fort ancien, très-important dans le Véda, se rattache à l'époque du naturalisme, c'est à-dire aux premiers

temps de l'arrivée des âryens dans l'Inde. Krichna déclare nettement à son père et aux vieux bergers assemblés qu'il ne faut point sacrifier à Indra : ce n'est pas lui, le dieu des saisons, qui a fait prospérer les troupeaux, mais bien la montagne Gobardhana, le lieu de leur pâturage habituel. Or, cette montagne que Krichna porte sur son doigt pour narguer la fureur d'Indra, c'est l'image de la terre, de cette création tout entière qui est l'émanation de l'âme universelle, de Vichnou, de Krichna lui-même. Le dieu des eaux, Varouna, a sa défaite aussi. Contraint de relâcher le berger Nanda, qu'il avait enlevé sur la rive de la Djamounâ, comme les autres divinités, il s'accuse d'avoir méconnu la toute-puissance du dieu... unique. Et de quel autre nom l'appeler? C'est en effet celui qui convient; mais, dès que ce mot arrive sur les lèvres du poëte, celui d'âme suprême lui échappe. Vichnou-Krichna n'est plus que l'*illusion*, ce que nous appelons la nature, les choses créées. L'*illusion* (mâyâ) est la forme extérieure du dieu; il la produit comme une émanation et la fait rentrer en lui quand il lui plaît. La divinité qui se montrait d'abord avec les attributs de la puissance créatrice et dirigeante, occupée du salut des hommes que fascine la mâyâ, cette divinité disparaît, s'évanouit; on dirait une de ces apparitions produites par la fantasmagorie, qui s'éclairent progressivement, grossissent, marchent lumineuses et rayonnantes vers le spectateur, puis tout à coup disparaissent dans les ténèbres.

A mesure que Krichna grandit, il se manifeste plus visiblement sous sa double forme héroïque et divine. Vainqueur d'une foule d'asouras qui représentent à peu près tous les animaux de la création, il charme par les accents de sa flûte les êtres *mobiles* et *immobiles*, la création entière; comme Amphion, comme Orphée, il touche les rochers et civilise les

filles de Bradje. Les *gopîs* (bergères) le suivent dans la forêt, où il se livre à mille jeux folâtres. Le lecteur croit que le poëte a perdu de vue la divine nature de Krichna; les jeunes filles elles-mêmes semblent l'avoir oubliée. A travers les descriptions rapides de cette région tropicale, où le printemps remplace l'hiver, brillent, comme un vif rayon sous l'ombre mystérieuse, des peintures charmantes, passionnées, mélancoliques même. Ces femmes qu'il a fascinées, Krichna les enivre de son amour, puis les laisse dans la tristesse. Elles dansent avec lui, puis se lamentent assises à ses pieds. Tantôt il se multiplie pour se donner à chacune d'elles, tantôt il leur reproche de ne voir en lui qu'un amant; il veut apprendre à ces cœurs troublés que, pour posséder la divinité, il faut se sacrifier à elle, faire abnégation de soi-même, imposer silence aux désirs des sens. L'abnégation! voilà une doctrine bien nouvelle dans l'Inde en apparence. Cependant elle est contenue en germe dans l'union avec Dieu par la méditation, qui est une idée brahmanique. Mais Krichna la pousse à ses dernières limites en proscrivant l'orgueil et l'égoïsme, le sentiment du moi, *aham-kâra* (1). Une des *gopîs* croit avoir touché son cœur plus que toutes ses compagnes; le dieu s'égare avec elle dans la forêt, et les voilà comme deux amants seuls au sein de cette solitude embaumée par les fleurs du printemps. Après s'être arrêté un instant : « Marchons, » dit Krichna. La jeune fille fatiguée monte sans façons sur l'épaule du dieu, qui disparaît aussitôt et la laisse seule dans l'épaisseur des bois. Ainsi se retrouve dans l'aridité une âme qui avait trop compté sur la grâce.

(1) Dans le cours de cette histoire, on doit remarquer ceci : Krichna ne prétend pas avoir apporté sur la terre le dogme de l'absorption en Dieu par la méditation, mais celui de cette absorption absolue, efficace par elle-même, sans les œuvres. Si l'homme y joint les œuvres, il y a *ahamkâra*, sentiment égoïste, orgueil de son propre mérite.

Le dogme se mêle donc à toutes les scènes champêtres et sans que la poésie y perde rien. Il y a, dans cette première partie de la vie de Krichna, plus d'un passage qui fait songer à Théocrite; mais, tandis que le doux *berger au corps noir* coule si gaiement les jours de sa première jeunesse, Kansa, tourmenté par des visions, cherche les moyens de se défaire de son ennemi. Kansa, le mauvais roi, est un adorateur de Civa, ne l'oublions pas; à l'occasion d'une fête qu'il célèbre en l'honneur de cette divinité, il convoque à Mathoura (1) tous les bergers de Bradje, Nanda à leur tête, ainsi que Krichna et son frère Balarâma. L'invitation sera remise par Akroûra, oncle paternel de Krichna, homme doux et honnête. Akroûra monte sur son char et part pour Gokoula. Tout en guidant ses chevaux, il pense à son entrevue; de ses yeux

(1) Cette ville de Mathoura, située par les 27 degrés 31 minutes de latitude nord et 77 degrés 33 de longitude est, à trente milles d'Agra, était le centre d'un petit pays très-avancé en civilisation dès les temps anciens; les traditions primitives de la vie patriarcale des Hindous s'y conservaient mieux qu'ailleurs. Berceau de Krichna et théâtre des aventures de sa jeunesse, le pays entier de Brindâvan (ou Vrindâvana) devint de bonne heure célèbre dans toute l'Inde; aussi eut-il le privilége d'attirer l'attention de Mahmoud le Gaznévide, qui, dans sa haine contre le paganisme, ruina complétement la ville de Mathoura en 1018. Plus tard, elle fut rebâtie et décorée de temples fort riches, dus à la munificence de Bîr-Singh-Dév, radja d'Ourtcha : ce pieux prince dépensa pour la construction d'une seule de ces pagodes 36 *lacks* de roupies (quelque chose comme 9 millions de francs). Aureng-Zeb, ennemi de l'idolâtrie autant que l'avait été Mahmoud, rasa cet édifice, et éleva sur son emplacement une mosquée faite des matériaux de la pagode. Mathoura resta sous la domination des Mogols jusqu'à la dissolution de leur empire. En 1756, Ahmed-Shah-Abdalla en fit massacrer tous les habitants. A la fin du XVIIIe siècle, Mathoura tomba au pouvoir de la famille Sindia (de race mahratte), qui la donna au commandant en chef de ses armées, le général Perron : celui-ci y établit une fonderie de canons et la mit en état de défense, ce qui ne l'empêcha pas d'être prise par les Anglais en 1803. Aujourd'hui, le drapeau britannique flotte sur ses murs; la ville de Kansa est devenue le quartier général d'une brigade anglaise! (Voir Hamilton, *East India Gazetteer.*)

il va voir le berger si beau, celui qui fascine les créatures, celui en qui se rencontrent toutes les perfections. Peu à peu, par la méditation, par l'union intime avec Vichnou-Krichna, il évoque devant lui l'image du dieu. Sur la route, il a vu l'empreinte du lotus de ses pieds : heureux présage, emblème fortuné sur lequel il se roule palpitant d'émotion. La foi, — on est tenté d'employer cette expression, — pénètre dans son cœur, l'échauffe, le transporte. Arrivé à Gokoula, il se précipite aux genoux de Krichna, qui le relève avec bonté, tout en laissant tomber sur lui ce regard divin qui lit au fond des âmes. Le voyage d'Akroûra forme l'un des épisodes les plus remarquables du *Bhâgavat dasam askand*. On y sent quelque chose de la grâce d'en haut agissant sur un cœur simple et dégagé de tout orgueil, et comme poésie le ton du morceau rappelle les pages pieuses et mélancoliques de Virgile. Mais, tandis que Akroûra expose son message, les femmes de Bradje entourent le char; le départ de Krichna leur arrache des larmes; elles en veulent à Kansa, à Akroûra, à la belle ville de Mathoura, qui a ses séductions... Le berger prend congé de sa mère adoptive, monte sur le char doré du roi, qui le reconduit vers Mathoura; il se plaît à interroger Akroûra, dont l'émotion ne lui a point échappé. Ce pauvre homme, en effet, forcé d'obéir à Kansa, qu'il soupçonne d'avoir des intentions mauvaises, semble en proie au vertige. Tout à coup, au moment où il s'arrête dans les eaux de la Djamounâ pour y faire ses ablutions, Krichna, qui veut le fortifier dans sa croyance, se transfigure devant lui. Encore un de ces éclairs rapides que le poëte fait briller à travers le récit. Le dieu se manifeste avec ses quatre bras, symbole de sa puissance, avec les ornements sans nombre qui rehaussent l'éclat de sa beauté : « Les quatorze mondes sont dans sa bouche comme le fruit entre les dents d'un singe : qui pour-

rait l'empêcher de les rejeter (de les créer)? mais, quand il les retire, qui pourrait le contraindre à les émettre de nouveau?... Si tu le caches, s'écrie Akroûra, tout demeure dans la confusion, et les corps détruits n'ont plus d'enveloppe qui les recouvre; de même que l'on voit de l'eau dans la feuille du lotus, ainsi tu es sous ta propre forme dans tous les corps; de même que le parfum réside dans une fleur, sans que l'homme ignorant puisse se l'expliquer, de même que le feu réside dans le bois, l'eau dans le lait, sans qu'on puisse se l'expliquer. » C'est ainsi que, par une tirade d'un panthéisme obscur, le poëte gâte toute la scène de la transfiguration.

Arrivé à Mathoura avec Nanda et tous les bergers, Krichna, accompagné de son frère, parcourt cette ville si belle dont on aimerait à lire une description moins ampoulée et plus exacte. En général, les poëtes indiens, qui ont des tons si vifs et si vrais pour peindre les forêts, décrivent fort mal les villes; c'est qu'ils vivaient surtout dans la solitude, au bord des étangs, loin des grands centres de population (1). Cette cité de Mathoura, le berger et ses amis la visitent en véritables paysans peu habitués aux splendeurs d'une capitale. Comme les Hindous pauvres qu'on voit campés avec leurs chariots aux portes de Madras ou d'Agra, ils ont planté leurs tentes hors des murs. En rentrant de leurs promenades, ils rencontrent une troupe de blanchisseurs qui portent fièrement sur

(1) On dirait que la nature enivre et fascine les poëtes hindous, même les meilleurs. Ils comprennent à merveille et excellent à rendre les émotions du cœur : les épisodes de *Sâvitri* et de *Çakountalâ*, les drames surtout en sont la preuve; mais, quand il s'agit d'une description vraie, paysage ou ville, la ligne leur échappe, les plans se confondent, l'horizon n'est point nettement tracé. On dirait que les villes ne sont pour eux qu'un amas confus de dômes et de clochetons resplendissant aux feux du soleil, qui leur donne la couleur de l'or. Homère se possède mieux, quand il décrit si exactement et si poétiquement le palais d'Ulysse.

leurs têtes des étoffes de soie. Krichna les disperse et leur vole les précieux vêtements. « Gardeurs de vaches, s'écrient les blanchisseurs, savez-vous bien que ces étoffes sont au roi? » Et sans rien dire, Krichna habille toute sa troupe avec les pièces de soie; lui-même il se pare d'un vêtement jaune, sa couleur favorite, et il n'y a pas jusqu'au respectable Nanda qui n'ait sa part de ces dépouilles.

Revenu dans la ville, Krichna, qui vient d'accomplir un pareil acte d'autorité, prend l'arc de Civa, déposé devant le palais du roi, l'arc que de robustes bras allaient s'efforcer de tendre au moment de la fête, et le brise en morceaux. L'arc de Civa représente symboliquement la puissance de cette grande divinité. Kanśa, averti par ses gardes, que Krichna a mis en fuite, jure de se venger; il a des lutteurs terribles contre lesquels Krichna et son frère auront à se mesurer, et si le destin protége les jeunes gens dans ce combat inégal, un éléphant indompté les mettra en pièces. L'arène est prête, le spectacle va commencer. L'éléphant, placé devant l'entrée, barre le passage; c'est un animal furieux qui n'obéit point à la voix de son conducteur. « Range ta bête, dit Krichna au cornac, ou tu auras de mes nouvelles! » Dans le dialogue, on le voit, le poëte ne vise pas au sublime. Le cornac, méprisant la parole du « gardeur de vaches, » excite l'animal d'un coup de son crochet de fer. Krichna, rusé autant que vigoureux, laisse l'éléphant se ruer en avant tête baissée, le saisit par la queue comme un *toreador* qui veut narguer un taureau ivre de rage, le fait pirouetter, l'abat, le tue et lui arrache ses défenses, dont il se pare comme d'un trophée. Depuis son arrivée à Mathoura, le berger disparaît pour faire place au héros; autour de lui on répète : « Ce n'est pourtant que le fils de Nanda! »

Tandis que Kansa rugit de colère et commence à compren-

dre que son ennemi l'emporte sur lui, tandis que la foule applaudit, les lutteurs s'avancent. Ce sont de rudes adversaires. « N'avez-vous pas honte, leur dit Krickna, d'attaquer des enfants comme nous? » Et ces paroles étranges dans la bouche d'un héros qui vient de terrasser un éléphant, il les prononce avec tant de simplicité, que les spectateurs en sont émus. C'est ainsi que le dieu se cache pour éprouver ses adorateurs. Parmi les assistants, il y en a qui se font un scrupule d'encourager par leur présence ce combat odieux; d'autres démontrent par des raisonnements subtils que la faute tout entière rejaillit sur Kansa. Bref, la curiosité l'emporte, personne ne quitte son banc, et les lutteurs succombent sous les coups du berger et de son frère. On devine que l'heure de la mort de Kansa, arrêtée par le destin (divinité assez mal définie qui plane sur ce récit comme le *fatum* des anciens) (1), va bientôt sonner. Entre le roi et Krichna, il n'y a plus d'intervalle, plus d'obstacle; l'éléphant et les lutteurs ont été tués. Alors se prépare un combat terrible, barbare; à la fureur aveugle de Kansa, le berger oppose encore la ruse que les Hindous apprécient à l'égal de l'héroïsme. Le poëte, pour peindre la rapidité de coup d'œil, la précision des mouvements qui distinguent son héros, le compare ingénieusement au chat qui fascine une souris. Kansa tombe mort; les dieux font pleuvoir une averse de fleurs, les cieux entonnent un hymne de louanges en l'honneur de Vichnou-Krichna, qui a délivré la terre d'un tyran; mais, à notre point de vue, Krichna, meurtrier du frère de sa mère, traînant le cadavre du roi son oncle comme un lion le corps d'un veau égorgé, est loin d'exciter la même admiration. Et puis, Kansa est trop poussé par la fatalité vers sa perte. C'est un fou furieux

(1) Chez les anciens, le *fatum* est la *parole* des dieux, ce qu'ils ordonnent et voient s'accomplir par avance; chez les Indiens, c'est ce qui est *écrit*.

qui manque de dignité au milieu de sa cour de démons. Ces *daïtyas* sont cependant des espèces d'anges déchus; pour la plupart, lorsque Krichna les a tués, ils retournent au ciel. Pourquoi les avoir faits grotesques plutôt que terribles? Toutefois, il faut savoir gré au poëte d'avoir terminé cette première partie de son récit par de plus nobles images. Il peint le palais désert, les femmes du roi livrées au désespoir, toute cette cour regrettant le prince qu'elle respectait. « Les reines, dit-il, n'avaient point à juger leur époux; elles le tenaient pour le meilleur des hommes, pour un héros irréprochable. » A la bonne heure! ce sont là des sentiments que n'eût pas désavoués l'antiquité grecque. Remarquons en passant que la douleur, le désespoir, qui arrachent des plaintes si touchantes, si vives aux héros d'Homère, aux personnages d'Eschyle et de Sophocle, produisent aussi des accents admirables chez les poëtes indiens. On dirait que ces races choisies, faites pour la gloire, favorisées par *un climat si beau*, *sentent le malheur plus vivement que les autres;* quand l'adversité les frappe, il semble qu'elles tombent de plus haut!

Avant de tuer Kansa, le berger de Bradje s'est montré aux femmes de Mathoura sous son aspect miséricordieux et tendre. Une femme bossue, jardinière du roi, le suivait à travers les rues, portant à la main un plateau rempli de parfums. Un peu honteuse de sa laideur, de son cou tors, mais entraînée par son amour, elle courait, la pauvre bossue. Krichna, qui lit dans les cœurs, l'interroge. « Où vas-tu avec ces parfums? Qui veux-tu honorer avec cette offrande? » Et la bossue fait entendre à Krichna qu'elle le reconnaît pour ce qu'il est, qu'elle veut se vouer à son culte. Si le seigneur daignait la visiter dans son humble demeure? s'il lui permettait de répandre ce parfum sur le lotus de ses pieds?... Krichna se rend

a ses désirs. A peine la bossue a-t-elle appuyé sur sa poitrine les pieds du divin berger que sa taille se redresse. La voilà belle comme une reine, comme une fille des dieux, et toutes les souillures du péché ont disparu de son cœur. Cet épisode gracieux, qui pourrait à lui seul fournir le sujet d'un petit poëme, résume toute la doctrine de la secte krichnaïste : Aimez le dieu qui vous aime, allez à lui avec confiance; car il se fait connaître aux humbles, aux petits, à ceux qui souffrent sans cesser d'espérer. Ce n'est point aux savants, à ceux que l'orgueil ou le sentiment de la personnalité aveuglent que Krichna se communique d'ordinaire; il cherche ses adorateurs parmi le peuple ; et comme il veut agir sur le cœur avant de convaincre l'esprit, il commence par attirer à lui les femmes. L'amour qu'il excite en elles se substitue à l'amour profane et le purifie; c'est comme un sentiment unique, supérieur, dans lequel s'absorbent tous les autres.

A côté de ce simple récit, et comme pendant, il faut en placer un autre plus touchant encore, bien qu'il se rapporte à la vieillesse de Krichna. Un vieux brahmane, Soudâman, qui avait étudié avec lui, tombe dans la pauvreté. Il demeurait loin de Dvâraka (trop loin même pour la vraisemblance du fait), aux environs de Madras. Un jour qu'il se mourait de misère, sa femme l'engage à aller trouver Krichna, alors roi, dans sa fabuleuse cité de Dvâraka. On n'aborde point un grand sans lui offrir un présent, si mince qu'il soit; le brahmane, qui sait vivre, recueille, à force d'aumônes, quatre poignées de riz, et le voilà qui se met en route. Krichna le reçoit à merveille; toute la nuit ils causent comme d'anciens camarades, comme deux amis intimes qui ne se seraient jamais quittés. Tout en rappelant le souvenir des scènes de leur enfance, Krichna demande au brahmane Soudâman s'il n'a rien apporté. Sur la réponse affirmative de celui-ci, il prend

sans façon deux des quatre poignées de riz, puis, le jour venu, il congédie son hôte. On se figure le désappointement du brahmane! Cheminant le bâton à la main, il maudit l'orgueil du berger parvenu; les grandeurs ont fait de Krichna un égoïste! Après tout, mieux vaut n'avoir rien reçu qu'avoir mendié sans pudeur. Le sentiment de sa propre dignité, le témoignage d'une bonne conscience, et le désintéressement parfait qui l'anime, consolent le pauvre dans sa misère. Et voilà que Soudâman, en veine de philosopher, arrive..... Où? A Dvâraka, dont il était parti la veille? Il le croit du moins, tant la ville qu'il parcourt lui semble belle. Cependant c'est bien la sienne; mais où donc est sa cabane? A la place de la pauvre demeure s'élève un palais splendide; une jeune et belle femme l'attend sur le seuil et lui dit : « Qu'avez-vous? Ne me reconnaissez-vous plus? » Soudâman, qui n'avait rien demandé, a été comblé de biens par le dieu qui connaît les désirs et les besoins de tous. On voit que les poëtes indiens s'entendent à exprimer les délicatesses du cœur; et n'est-on pas tenté de reconnaître dans Soudâman et sa femme les vieux époux aimés de Jupiter, Philémon et Baucis?

La royauté revenait à Krichna par droit de conquête et d'héritage; il la confère à Ougraséna, son aïeul maternel, père de Kansa. Des messagers vont trouver le vieux prince dans la prison où l'avait jeté son fils. On le ramène en triomphe, et il est proclamé roi de Mathoura. Vasoudéva et Dévakî sont aussi délivrés des fers dont Kansa les avait chargés. Ils n'ont plus à craindre pour leurs jours, et, au grand chagrin de Nanda et de Djaçodâ, ils reprennent leurs droits sur les deux enfants dont ils ont été si long-temps séparés. Krichna, encore dans l'adolescence, part avec son frère Balarâma pour Bénarès; il va y apprendre.... sa propre histoire, celle de Vichnou renfermée dans les livres saints, etc. Les brahmanes

ne sont pas fâchés de compter Krichna parmi leurs disciples. C'est là une idée tout indienne : étudier, n'est-ce pas se mettre au service du précepteur spirituel durant quinze, vingt années et plus? Aussi, quel exemple pour les disciples futurs, que celui de Krichna! Le divin berger, docile aux ordres de son maître, va dans la forêt ramasser le fagot de bois sec. Un orage le surprend; il passe la nuit entière sous un arbre, avec ses compagnons, sans se plaindre, et, revenu à l'école après un jeûne de trente-six heures, il s'incline respectueusement devant le maître. Celui-ci se dit tout bas qu'il a été un peu dur envers ses chers élèves; il leur adresse une ou deux paroles de tendresse qui les doivent consoler de toutes leurs peines, et il demeure prouvé que si l'étude de la grammaire seule exige un travail de cinq années, c'est que le disciple doit aussi paître les troupeaux du précepteur et lui apporter sa provision de bois. Les études achevées, l'élève fait encore un cadeau à celui qui l'a rendu savant. L'occasion est belle pour Krichna de manifester sa puissance. Le brahmane ne sait quoi demander au dieu qui peut tout accorder. Le choix est trop difficile, et, dans son embarras, il consulte sa femme. « Demande-lui, répond celle-ci, qu'il nous donne un fils pour remplacer celui que nous avons perdu. » La naissance d'un second fils ne ferait point oublier la perte du premier; c'est celui-là même que Krichna va leur rendre, après l'avoir arraché des mains de Yama, le dieu de la mort. Encore un dieu de vaincu par Vichnou-Krichna; et c'est ainsi que l'humble disciple fait éclater, au sortir de l'école, la toute-puissance qu'il exerce sur les trois mondes.

Selon la loi brahmanique, le jeune homme qui a terminé ses études doit entrer dans l'ordre des *grihasthas,* maîtres de maison, c'est-à-dire se marier. Krichna ne tarda point d'obéir à ce précepte; mais, avant son mariage avec Roukminî, les

poëtes ont placé une légende obscure qu'il est essentiel d'indiquer. Le père de la première des femmes de Kansa, Djarâsandha, roi de Magadha, arrive avec une armée de démons (tous les ennemis de Krichna sont désignés ainsi) pour venger la mort de son gendre. Dix-sept fois de suite ses troupes sont vaincues par Krichna, qui le laisse s'échapper vivant du champ de bataille. Une dix-huitième fois, Djarâsandha revient à la charge sans obtenir plus de succès; découragé, il s'adresse à Çiva, qui lui donne pour auxiliaire un certain Kàlyavana (1). Krichna, à son tour serré de trop près par des forces supérieures, prend la fuite, et se retire dans la ville de Dvàraka, bâtie au sein des eaux par Viçvakarman, l'artiste des dieux. Cette légende demande à être étudiée avec quelque soin. Krichna, le vrai Krichna de l'histoire, a reculé devant l'ennemi; il s'est caché, il a eu, comme Mahomet fuyant de la Mecke à Médine, son *hégire*. Cette ville de Dvàraka, bâtie au milieu de la mer, est évidemment la ville de ce nom sise par les 22e degrés 15 minutes de latitude nord, à l'extrémité de la presqu'île du Gouzerate (2). Cependant les Hindous s'obstinent à croire qu'elle a disparu dans la mer, et c'est chez eux une croyance fort ancienne. Ce Kàlyavana qui intervient brusquement, quel est-il? En décomposant son nom, on y trouve la signification de *yavana* noir, ou Kàla, le *yavana*. Les Yavanas, selon le dictionnaire sanscrit de Wilson, sont probablement les Bactriens, par suite les Ioniens, les Grecs en général. Ce Kàlyavana est fils du mouni Garga, l'un des anciens sages, fils lui-même de Brahma, le créateur, c'est-à-dire l'un des chefs de la race à laquelle appartiennent les âryens. Son nom ne se rapproche-t-il pas un peu du mot

(1) C'est la véritable orthographe sanscrite de ce nom, que les copistes hindouis écrivent *Kâlyaman*, par suite du changement du *v* en *m*.

(2) Voir la description de Dwaraca dans *Hamilton's East India Gazetteer*.

græcus, nom que les Latins appliquaient à une nation de la grande Grèce? C'est une simple question que nous soumettons au lecteur. *Yavana,* dit encore M. Wilson, désigne aussi, chez les modernes, les habitants de l'Arabie. De quelque manière qu'on envisage ce mot, il reste démontré que Krichna eut à lutter contre des peuples étrangers, et le poëte, qui s'extasie sur la magnificence de la ville de Dvâraka, ouvrage d'un dieu, aurait mieux fait de donner plus de détails sur un incident aussi digne d'attention. Par malheur, les écrivains de l'Inde procèdent trop souvent ainsi : que leur importe l'histoire? Elle n'est point pour eux, comme pour les Grecs, l'une des neuf muses. Ce Kâlyavana, Krichna l'attire sur ses pas dans une caverne où il est tué par un autre personnage mystérieux, Moutchakounda, qui dormait là paisiblement depuis des siècles.

Désormais Krichna réside à Dvâraka; délivré de l'adversaire redoutable que lui a suscité la puissance de Civa, il attaque de nouveau Djarâsandha, et le met en fuite sans le tuer encore. C'est alors qu'il reçoit un message de Roukminî, fille de Bhîchmadéva, roi de Kondavira, dans le Bérar. Son père avait voulu la donner en mariage à Krichna; mais Roukma, son frère, refuse de s'allier à « un gardeur de vaches, à un pauvre pasteur qui tant de fois a mendié son souper! » Le roi Ciçoupâla est l'époux qui convient à sa sœur. Le vieux roi Bhîchma n'ose contredire Roukma; le fiancé, Ciçoupâla, va épouser Roukminî, qui ne cesse de songer à Krichna, de l'invoquer comme dieu en le désirant pour mari. Celui-ci, averti par le message de la jeune fille, arrive en hâte; au milieu de la cérémonie nuptiale, tandis que les brahmanes adressent des prières à Pârvatî, l'épouse du dieu Civa, il enlève Roukminî, et fuit vers Dvâraka. Roukma s'est précipité sur ses pas avec les princes invités à la noce; ce

jeune guerrier est le type du kchatrya, brave, hautain, fier de sa caste, méprisant pour tout ce qui est au-dessous de lui. Entre Krichna, excité par son amour pour la belle Roukminî, et Roukma, emporté par le désir de venger l'affront fait à sa famille, la lutte est acharnée; enfin, le berger l'emporte. Pareil au feu, il saisit pour le dévorer l'imprudent kchatrya, qui tournait autour de lui comme le papillon. Cette fois, Krichna a les passions d'un simple mortel; dans sa colère, il attache Roukma au montant de son char, et s'apprête à le tuer. Par des paroles pleines de tendresse pour son époux et de compassion pour son frère, Roukminî obtient la vie du captif; mais Krichna ne le lâche qu'après lui avoir rasé les cheveux et les moustaches. Le poëte n'approuve point cette conduite. Les reproches qu'il n'ose adresser lui-même au vainqueur, il les met dans la bouche de Balarâma : « Pourquoi t'es-tu conduit de la sorte? Rase aussi tes cheveux et ta barbe en signe de deuil, car tu as tué l'honneur de ta vie..... Comprends donc, ô roi des Yâdavas! que la loi des guerriers faisait un devoir à Roukma de venir au secours de sa sœur, etc., » et Krickna prend en bonne part les observations de son frère aîné. Roukminî lui appartient; elle l'aime; les rois ennemis sont vaincus par le gardeur de vaches : il ne manque rien à la gloire et au bonheur du prince des Yâdavas. Dans cet épisode, rien de très-extraordinaire. Le fin berger, qu'on a vu dès son enfance fort épris des belles filles de Bradje, est devenu un héros entreprenant et chevaleresque à sa manière. L'ivresse du combat lui a un instant tourné la tête; il est redevenu semblable au reste des hommes. Mais voici que le mythe et la légende se retrouvent, comme toujours, après un récit où perce la vérité historique.

Roukminî et Krichna s'aiment comme deux amants de l'Arioste. Il leur naît un fils, Pradyoumna, qu'un asoura

enlève le sixième jour après sa naissance. Cet enfant, retrouvé dans le ventre d'un poisson, parcourt une longue série d'aventures fabuleuses qui n'ont en elles-mêmes rien de très attachant, mais qui cachent une allégorie assez transparente. Le dieu de l'amour, Kâma, a été détruit jadis par le feu de la colère de Civa, la divinité terrible et implacable. La veuve de Kâma, la déesse Rati (dont le vrai nom en latin serait *voluptas*) gémit dans la solitude; il n'y a plus d'amour dans les trois mondes, depuis qu'un dieu destructeur l'a réduit en cendres. Ce premier-né des enfants de Krichna, maître miséricordieux et compatissant, sera une incarnation de Kâma. Ainsi Krichna apporte au monde un second, un nouvel amour; de lui renaît ce que Civa avait anéanti. La déesse Rati a reconnu son époux dans le jeune Pradyoumna: elle l'élève avec soin, avec la tendresse d'une mère et la jalouse sollicitude d'une amante passionnée. Quand il est devenu grand, elle lui révèle sa naissance, le secret du lien qui l'unit à elle, et lui apprend à combattre pour qu'il puisse se venger de l'asoura qui l'a ravi à sa famille. Pradyoumna, comme Cupidon, a pour arme la flèche acérée; il excelle dans l'art de s'en servir. Mais le terrible asoura contre lequel il lutte l'attaque à coups de poing. La situation du petit dieu devient critique. « Adore Dourgâ, la déesse qui préside à l'hyménée, qui accorde les dons, lui dit son épouse Rati; demande une arme à celle qui, par ses tendres caresses, trouble le cœur de Civa lui-même. » Et l'arme que Dourgâ envoie à Pradyoumna est une masse de fleurs sous lesquelles celui-ci écrase son adversaire. L'Amour a triomphé par la douceur; il est le fils aîné de Krichna comme il est le premier sentiment que ce dieu produit dans le cœur de ses adorateurs.

Le berger de Bràdje est devenu roi de Dvâraka; il est une incarnation de Vichnou et le père d'un dieu qui tient un

rang distingué dans toutes les mythologies. Cependant le poëte, qui se plaît à placer son héros sur notre pauvre globe terrestre pour le faire resplendir tout à coup au milieu des hommes, nous le montre cette fois tout simplement accusé de vol, à propos d'un joyau qui a disparu. De là, descente de Krichna à la caverne du roi des ours, — quelque vieux chef d'une tribu troglodyte, — qui lui raconte le *Râmâyana*. L'ours a joué un rôle dans l'expédition de Râma contre l'île de Ceylan ; en sa qualité de vieillard, il aime à conter, et puis l'écrivain vichnaïste trouve bon d'établir en passant la filiation des incarnations de son dieu. Le récit achevé, l'ours donne sa fille en mariage à Krichna, qu'il identifie avec Râma, «pour le consoler, dit-il, des peines que lui a causées l'enlèvement de Sîtâ.» Une fois entré dans la voie des mariages, Krichna ne s'arrête plus; il compte définitivement huit épouses ayant le titre de reines, et seize mille cent femmes qu'il a délivrées de la captivité où les tenait le *démon de l'enfer,* Narakâsoura. Avec ces innombrables épouses, il fait cependant bon ménage. Il éprouve par des paroles piquantes l'amour de Roukminî ; il éveille à dessein la jalousie de Djâmavantâ, la fille du roi des ours, afin d'empêcher ces deux favorites de s'abandonner à l'orgueil et pour leur apprendre que lui, leur époux et leur dieu, il veut être aimé sans aucun mélange d'égoïsme. Dans le ciel, on se demande avec étonnement comment il peut se partager également entre les seize mille cent huit femmes qui se disputent son cœur. Le mouni Nârada (espèce de Mercure indien qui s'entremet dans les affaires des mortels et les pousse par ses conseils à accomplir les décrets du destin), Nârada descend à Dvâraka et examine avec curiosité la conduite de Krichna. Cette indiscrétion du mouni met en lumière la vraie nature de Vichnou-Hari. Autant de femmes, autant de palais, autant de Krichnas distincts se manifestant

sous les dehors d'un époux empressé. Ainsi le dieu est inépuisable dans son amour; tout cœur affectueux et dévoué le possède à lui seul, car il se multiplie au gré de ses adorateurs. Tel est le sens de cette légende. Déja, au milieu de ses jeux avec les filles de Bradje, le berger s'était montré sous autant de formes qu'il y avait de danseuses dans le cercle de la ronde. C'est donc un point important de la doctrine, sur lequel l'auteur insiste à dessein.

Chacune des femmes de Krichna mit aux jour dix fils et une fille, innombrable famille dont l'histoire a oublié presque tous les noms. Les seuls qui aient un rôle dans le récit de Lâlatch sont Pradyoumna, le dieu de l'amour ressuscité, et son fils Anirouddha. Les amours du premier de ces deux princes avec Prabhâvatî, la fille du roi Vadjranâbha, et du second avec Ouchâ, fille du roi Vânâsoura, sont des légendes érotiques et héroïques souvent racontées par les poëtes des temps modernes. Le fils et le petit-fils de Krichna s'y montrent sous les traits de chevaliers aventureux, tels que les romans du moyen-âge aiment à les peindre. Ils pratiquent l'un et l'autre le mode de mariage des *gandharvas*, qui consiste à épouser la femme que l'on préfère sans prévenir les parents, mode blâmé par la loi hindoue. Dans l'une et l'autre de ces aventures, les jeunes filles, qui vivaient innocemment au fond de leurs palais, sont tout à coup troublées par des images de la passion qu'elles ignorent. Prabhâvatî, émue à la vue des jeux d'une troupe de cygnes qui s'ébattent sur l'étang, interroge l'un de ces oiseaux; celui-ci lui parle de Pradyoumna, dont la jeune princesse s'est éprise déja et le lui amène sous le déguisement d'un jongleur. Celui-ci, caché dans le palais, continue de jouer le rôle de danseur et de mime; il fait les délices de la cour qu'il trompe. De cette ruse, ourdie par Prabhâvatî sous l'inspiration de l'oiseau fe-

melle devenu sa compagne, résulte son enlèvement par Pradyoumna et la mort de son père. Le roi Vadjranâbha, après tout, n'était qu'un asoura; et l'heureux couple s'en va sans remords, sans regret pour ce père trompé et assassiné, habiter à Dvâraka. Toute la grâce du récit ne peut effacer l'impression fâcheuse que cause ce dénoûment tout à fait barbare. Krichna agissait plus franchement; il enlevait Roukminî ouvertement, à la face des rois assemblés. Son fils s'introduit dans le palais de Vadjranâbha sous un déguisement. La race du héros commence à déchoir. Pradyoumna avait encore triomphé seul du père de son amante; son fils Aniroudḍha, dans la lutte qu'il engage témérairement, est vaincu. Voici la légende de ce dernier; elle est curieuse en ce qu'elle touche de près à la rivalité des sectes civaïste et vichnaïste, qui est au fond de toute cette histoire.

Le roi Vânâsoura avait réjoui Civa par des sacrifices, des danses et des concerts; le dieu lui accorda mille bras et promit d'habiter dans sa ville. Or, le prince, comblé des faveurs du dieu terrible, s'ennuya de sa propre force. Plus d'ennemis à vaincre! Avec ses mille bras, il avait beau déraciner les montagnes, l'ennui le prenait : image trop fortement exprimée, mais bien sentie de la satiété que procure le bien-être. Vânâsoura importune Civa par ses exigences; il veut un combat! Civa résiste d'abord et lui donne quelques conseils en citant les exemples d'autres présomptueux qui ont péri pour avoir tenté le destin. Enfin, de guerre las, le dieu lui dit : « Tu l'auras, ce terrible combat que tu m'as demandé. Quand ta bannière tombera d'elle-même, ton ennemi sera devant toi. » Sur ces entrefaites, Ouchâ, la fille du roi, se promenant dans les jardins de son père, où Civa et Pârvatî habitaient selon leur promesse, voit les divins époux se prodiguer des caresses. Agitée dans son cœur, elle supplie Pârvatî de lui donner aussi

un époux. La déesse lui annonce qu'elle le verra en songe, et la fable rappelle un peu celle de Psyché. Il vient en effet, cet époux, qui est Anirouddha, le petit-fils de Krichna, le fils de l'Amour. Il pénètre par ruse dans le palais, s'unit à la jeune fille qui l'attend et abat la bannière du roi. Quand l'étendard tombe, Vânâsoura se trouble. Quel est cet ennemi qui le brave jusque dans sa ville? où est-il caché? Le palais est assiégé. Anirouddha, d'abord victorieux, ne peut résister aux attaques de Vânâsoura qui le fait prisonnier. A Dvâraka, on ne sait rien de ce qui se passe. Roukminî éprouve une vague inquiétude sur le sort de son petit-fils qui a disparu depuis quelques jours. Krichna sait tout, mais se tait. Alors arrive Nârada. Il apprend à Roukminî que Anirouddha captif, lié à un poteau par un serpent qui le ronge, souffre de cruelles douleurs. Dans ses tortures, le jeune prince invoque Pârvatî, la divinité propice aux unions clandestines; la déesse lui apparaît et le console. Mais Krichna arrive; un combat terrible a lieu entre ce héros, incarnation de Vichnou, et Civa en personne. Après avoir épuisé toutes leurs armes, les dieux rivaux luttent l'un contre l'autre au moyen de deux Fièvres. A la Fièvre brûlante, suscitée par Civa, Krichna oppose la Fièvre froide. Faut-il voir dans cette bizarre et grandiose création des poëtes une allusion à deux époques de la nature, la terre se refroidissant et devenant habitable après avoir été bouleversée par les volcans enflammés? Est-ce plutôt une image de la doctrine douce et tendre de l'amour qui unit Dieu aux créatures, doctrine du krichnaïsme, opposée au culte de Civa qui se plaît à voir ses adorateurs se livrer aux plus extravagantes austérités? Peut-être ces deux idées se confondent-elles dans la pensée de l'auteur du Bhâgavat Pourâna. Cette scène extraordinaire tient en suspens les trois mondes; les dieux et les hommes sont dans la stupeur. La victoire reste à Vichnou-Krichna; la Fièvre

brûlante, contrainte de céder, reconnaît la main qui la dompte et proclame ainsi la défaite de Civa. Cependant, chose digne de remarque, Krichna, qui a abattu avec son disque les innombrables bras de Vânâsoura, le favori de Civa, lui en laisse encore quatre, et il n'ôte point la vie à cet asoura demeuré, après sa déroute, plus puissant qu'un simple mortel. Est-ce donc un aveu de la persistance de la secte rivale humiliée, mais non détruite?

Comme pendant à l'échec essuyé par Aniroudddha dans cette aventure imprudente, on trouve un peu plus loin l'épisode du fils de Balarâma, qui tente d'enlever la fille de Douryodhona, l'aîné des Kourous. Arrêté dans sa fuite par Karna, qui lui a tué son cocher, le jeune prince est fait prisonnier. On dirait des corbeaux qui veulent imiter des aigles! Et à propos du fils de Balarâma, disons quelques mots de ce personnage. La fable veut faire de lui une autre incarnation, le dernier des trois Râmas; cela est difficile. Frère aîné de Krichna, comme lui courageux, mais doué de cette force herculéenne qui exclut le génie, il n'a qu'un rôle effacé à côté du berger divin. Son arme est le soc de charrue, le pilon, tout ce qui a du poids et peut écraser un ennemi. Souvent il combat avec les poings, ce qui n'est pas d'un kchatrya. On dirait qu'il remplit près de Krichna le rôle de l'écuyer des romans de chevalerie; à lui de tuer les adversaires indignes du disque de Krichna, et s'il vient directement en aide à son frère, cela n'a lieu que dans les mêlées générales. Balarâma représente la force brutale qui ne se modère pas, le géant facile à tromper. Sans trop d'efforts, on verrait en lui une image de la caste des laboureurs, un hommage rendu au peuple des campagnes, adorateur zélé de Krichna. Balarâma a le cœur faible et s'abandonne parfois aux liqueurs enivrantes; aussi, voyez les méchants tours que lui joue le singe

Dvivida! Au jeu, qu'il aime de passion comme tous les guerriers de l'Inde, il se fait voler par Roukma, et puis se fâche. Ce même Roukma, dont il a pris si chaleureusement la défense quand Krichna venait de lui raser les cheveux et les moustaches, il finit par l'assommer à coups de poing! En un mot, à côté de Krichna, qui tient à la fois d'Hector, d'Achille, et beaucoup d'Ulysse, il représente assez bien Ajax.

Autour de l'histoire du berger de Bradje se groupent en grand nombre les légendes qui se rapportent aux incarnations précédentes. Les personnages qui ont joué des rôles importants du temps du Nain, de l'Homme-Lion, de Râmatchandra, reparaissent sous des formes diverses, en qualité d'êtres incarnés dans des corps de démons. Peut-être sont-ce tout simplement leurs fils à la seconde, à la troisième génération (1). Cette supposition est admissible, si on regarde les premières incarnations de Vichnou. l'ame suprême, comme des époques de la nature, les secondes comme des époques historiques, et les dernières comme des héros pris pour types de l'humanité. Les Hindous ont négligé d'écrire leurs annales; ils n'ont point enregistré jour par jour, comme les Chinois, sous forme de chroniques, les détails de leur existence publique et privée : n'est-ce pas une raison de plus pour croire qu'ils ont au moins tracé à grands traits l'esquisse de leur histoire? Les faits, les grandes dates, indiqués seulement par des noms, ont été transformés et défigurés par la poésie, et la vérité a disparu derrière le vif éclat de ces apothéoses. La chevalerie durait encore en Europe, que déjà la fable y intervenait; les personnages les plus réels prenaient des proportions surhumaines, et les enchanteurs menaient le monde

(1) Pour la plupart, ces personnages vivaient sous la forme d'asouras, en expiation de leurs fautes, attendant la venue de Krichna qui devait les délivrer.

avec leur baguette : est-il étonnant que la même chose se soit produite dans l'Inde? C'est ainsi que la figure de Krichna jette sur tout le *Mahâbhârata* une lumière surnaturelle qui trouble les regards du lecteur. Dans l'ouvrage que nous analysons, les Kourous et les Pândous sont mêlés fréquemment au récit. C'est à Ardjouna, le plus parfait des héros, et non à ses propres descendants, que Krichna confie l'avenir de sa doctrine; celui qui a été son interlocuteur dans le magnifique dialogue de la Bhâgavad-Guîtà, celui-là sera son véritable fils dans l'ordre spirituel. Le roi Parikchit, à qui Çoukadéva fait le récit de ce pourâna, est le petit-fils d'Ardjouna. Enfin, la preuve que le testament de Krichna est légué au Pândou et à sa race ressort de cette légende, qui termine l'ouvrage. Ardjouna a juré de ressusciter l'enfant d'un brahmane; mais il n'y peut réussir. L'enfant était mort-né. A Krichna seul il appartenait de lui donner le premier la vie, de le créer. Le brahmane et sa femme accablent d'injures le héros impuissant à remplir sa promesse. Ardjouna, honteux, court au ciel pour y chercher l'enfant, qu'il trouve enfin blotti près de Krichna. Là-dessus Krichna prend avec lui son ami et le présente à Vichnou. Le dieu suprême jette sur ces deux types accomplis de l'humanité des regards de tendresse et d'amour, et leur dit : « Je m'ennuie sans vous dans le ciel que votre absence laisse vide; ne restez pas plus longtemps sur la terre! » Ainsi finit le *Bhâgavat dasam askand ;* Ardjouna retourne parmi les mortels, où son rôle n'est pas achevé; il semble que sa mission à lui va commencer du jour où il laissera dans les cieux son guide et son protecteur. Krichna rentre bientôt dans le sein de Vichnou, et la terre ne le revoit plus.

La doctrine renfermée succinctement dans cet ouvrage est celle de la Bhâgavad-Guîtà, celle du *djoguisme :* l'union de

l'homme avec la divinité par la méditation. Le milieu dans lequel vivent et se meuvent les créatures n'est qu'une illusion; peu importent donc les œuvres. Les œuvres n'ont pas plus d'efficacité que les actions auxquelles l'homme se livre pendant son sommeil; ce qui revient à ce mot de Calderon : *La vida es un sueño, y hasta los sueños sueños son!* L'illusion est à la fois une manifestation et une émanation de l'âme suprême (Vichnou, selon les sectaires); voilà le panthéisme poussé jusqu'au matérialisme. Mais, d'autre part, Vichnou-Krichna est descendu parmi les mortels pour *soulever le fardeau de la terre,* pour sauver le genre humain, en lui apprenant le moyen d'éviter les naissances successives; il demande qu'on l'aime par-dessus toutes choses : voilà la croyance à une autre vie, le spiritualisme! contradiction flagrante que les plus grands écrivains de l'Inde ne peuvent éviter; non-sens assez consolant après tout, puisqu'il prouve les efforts de la conscience humaine pour arriver à l'idée d'un dieu puissant et miséricordieux, partout présent à la fois, connaissant tous les cœurs et désireux de se communiquer aux créatures qu'il a formées à son image!

Cet ouvrage, écrit dans un dialecte peu travaillé et un peu barbare, nous l'avons traduit avec une scrupuleuse fidélité : il est bien à craindre que la version française ne retrace que trop exactement les défauts de l'original; et ces défauts sont, d'une part, la concision poussée à l'extrême; de l'autre, un certain manque de liaison entre les idées. A ces imperfections inhérentes au texte, nous avons très-probablement ajouté beaucoup de fautes et d'erreurs dont Lâlatch en particulier et la poésie indienne en général ne doivent point être responsables. Ce travail, malgré tout le soin que nous y avons mis, ne doit être considéré que comme un essai. Le *Bhâgavat dasam askand* est un de ces livres qu'on peut com-

parer à une pagode dont chaque pierre porte une inscription à demi effacée; il faudrait à chaque vers joindre un commentaire : alors seulement la lumière se ferait, et les obscurités disparaîtraient pour la plupart. A en juger par le rhythme, par le *dohâ,* qui marque un temps d'arrêt et un retour vers ce qui a été dit déjà, ce poëme a été écrit pour être chanté, ou au moins récité à haute voix dans les assemblées religieuses. Le poëte jette en avant le sommaire du chapitre, puis se lance dans le récit, revient sur ses pas, change d'allure et de ton, comme le rapsode qui, s'adressant à la foule, veut tenir son attention éveillée.

Dans la traduction, nous avons cru devoir indiquer la fin de chaque vers par une séparation, pour que le lecteur fût moins surpris de la brièveté des phrases. Qu'on ne l'oublie pas, ce livre n'est point destiné aux savants, mais il a sa place parmi les ouvrages populaires. Les Hindous de toutes les castes le lisent; les sectaires vichnaïstes le récitent avec dévotion et avec plaisir, parce qu'ils le comprennent : c'est là son véritable mérite. Dans quelques lignes griffonnées qu'il a écrites à la fin du manuscrit, le copiste promet le paradis à ceux qui le liront; il y joint ses très-humbles salutations. Ainsi faisaient les moines du moyen-âge, quand ils avaient terminé la copie de quelque ouvrage édifiant. Le traducteur, parvenu au terme de sa tâche laborieuse, ne se flatte pas d'avoir offert au lecteur un livre bien important, mais il croirait avoir utilement employé son temps, si, par ce travail, il contribuait, pour sa petite part, à faire connaître Krichna et sa doctrine.

Paris, 15 mai 1852.

HISTOIRE DE KRICHNA.

PREMIÈRE PARTIE.

Maintenant est écrit par Lâlatch le dixième livre du bienheureux Bhagavat.

I.

Le roi Kansa fait périr les sept premiers enfants de sa sœur Dévakî.

En commençant, j'applique ma pensée aux pieds de celui dans le ventre de qui le monde tout entier a résidé (1); — aux pieds de Ganapati (2) j'applique mon esprit, et je vais, en une histoire excellente, chanter les mérites de Gopâla (3). — D'abord, le grand-père de tous les êtres (4) est mon refuge

(1) C'est-à-dire le dieu créateur, le dieu de qui émane toute chose agissant et ayant forme.

(2) Ganéça, le dieu à tête d'éléphant, dont l'attribut est un rat; il est fils de Civa et d'une fille de l'Himalaya, et préside à la sagesse.

(3) Le Berger, l'un des noms de Krichna, qui naquit parmi les pasteurs du pays de Mathoura.

(4) Brahma, le dieu créateur.

le plus excellent; que par toi j'obtienne près de lui propitiation, ô prince doué de mérites, ô saint personnage (1)! — Me souvenant de Çiva, j'ai pris en main le bâton de l'ascète; m'étant frotté de cendres en signe de sacrifice (2), j'ai médité (sur ce même dieu). — Toi, à cause de qui Çiva est toujours plein de tristesse (3), que je te trouve favorable, ô impérissable divinité! — Toi de qui la création et la destruction procèdent, toi qui sans cesse détruis et produis; — toi qui connais le cœur de tous les êtres, par toi tout existe, et tu es le maître suprême de tout et de tous! — Toi qui enlèves les obstacles, toi qui donnes le bonheur aux hommes vertueux, Lâlatch a saisi tes pieds avec crainte et respect.

— Quand dix millions d'obstacles se seraient élevés, en ce jour je les ferais disparaître; car on ne peut écrire l'étendue des miséricordes de Ganéça (4)!

— Maintenant, je serrerai dans mes mains les pieds de Sarasvatî (5); ses mérites sont suprêmes; elle trouble le monde en le fascinant. — Par toi se perpétue le Véda, lecture du brahmane; par toi, les hommes doués d'intelligence pénètrent le vrai sens des mots; — par toi, Nârada (6) et Toumbourou (7) ont chanté, les troupes des Gandharvas ont adoré

(1) *Gosaïn:* littéral. maître des vaches, et par suite terme de respect.

(2) Les civaïstes ont coutume de se frotter de cendres le front, le haut des bras et la poitrine.

(3) L'histoire de Krichna représente toujours Civa triste et inquiet des progrès du culte rival de Vichnou; parfois aussi ce dieu est subjugué par les mérites de celui-ci, et inquiet dès qu'il se cache sous les traits mortels qui voilent ses perfections.

(4) Il est désigné ici par le mot *lambodara*, qui a le ventre long, pendant.

(5) Déesse de la poésie, de l'éloquence, de la musique et des arts, qui a inventé, disent les poëtes, la langue et les caractères sanscrits; elle est femme de Brahma.

(6) Fils de Brahma, l'un des dix grands *mounis* ou *richis*, solitaires ou saints personnages qui répandirent sur la terre la connaissance des livres sacrés.

(7) L'un des Gandharvas, ou musiciens célestes de la cour d'Indra.

tes pieds. — Tu es la mère de Nârada, du Véda, de la science agréable au cœur, de l'intelligence non souillée et de ceux qui ont la véritable intuition. — Déliant ma chevelure, je serre tes pieds; accorde-moi, ici même, quelque pitié! — Sans la véritable intelligence, je ne puis chanter les mérites de Hari; accorde-moi cette faveur d'obtenir une inaltérable pureté.

— Le maître du monde tout entier, de quelle manière il naquit à Gokoula, — dans l'intérêt de ses adorateurs; moi, Lâlatch, pressant ses pieds avec joie, — et chantant les mérites du bienheureux Gopâla, invoquant Sarasvatì, la mère des poëtes, — je le redirai tout au long; je redirai cette histoire du culte (de Krichna), et j'indiquerai la manière d'obtenir la béatitude éternelle.

— L'an quinze cent quatre-vingt sept, tout autant avait duré l'âge présent (1), — au mois dit *acharha* (2), cette histoire fut achevée, le jour consacré à Hari (3), la nuit étant éclairée par la lune. — Courbant mon front devant celui qui est toute sainteté, je m'offre en sacrifice au prince des Yâdavas (4). — Elle est pleine de saveur, l'histoire de celui qui, bien qu'incorporel, a créé tout ce qui vit! — Quelle est la nature du culte du bienheureux (Hari), avec la faveur de mon précepteur spirituel (5), y ayant réfléchi, je le dirai; — pour quel motif le saint personnage (Vichnou) daigna se revêtir généreusement d'un corps humain dans la famille de Nanda, à Gokoula, — tel est le récit historique que je vais conter en

(1) Le *samvat*, c'est-à-dire de l'ère de Vikramâditya, qui commença l'an 57 avant Jésus-Christ. Ce livre aurait donc été écrit en 1530.

(2) Le mois qui correspond à juin et juillet.

(3) Le lundi.

(4) Krichna, né dans la tribu de Yadou, dans la famille des Yâdavas.

(5) C'est-à-dire grâce à la faveur que m'a faite mon précepteur en m'en instruisant.

langue vulgaire, et par lequel j'obtiendrai l'intelligence du culte de ce dieu qui est l'amour.

— Inaccessible, impossible à connaître et à percevoir par les sens, est le Seigneur; ni éclat, ni signe visible n'est joint à sa substance; — il n'a ni famille, ni fils, ni mère, ni père, celui qui n'a point une forme extérieure déterminée par des traits. — Il n'a ni tête, ni visage, ni langue; aucune parole ne dira la succession de ses naissances (1); — il n'a ni oreilles, ni pieds, ni mains, ni membre, lui qui est la suprême, la primitive manifestation humaine (2). — Du lotus de son nombril, il produisit Brahma, qui lui-même ne connut pas les mérites de celui qui ne manifestait aucune qualité (3); — pendant cent années divines (4), il alla cherchant et ne trouva pas la fin de la tige du lotus. — Enfin, ayant reconnu Hari (qui flottait sur les eaux) sous la forme d'un cygne, Brahma fit connaître les quatre Védas; — ce même récit, le richi Nârada le recueillit et le fit entendre à Vyâsadéva. — En l'écoutant (le fils de ce dernier), Çoukadéva prêta l'oreille avec joie; en lui naquit la dévotion (envers Hari); il devint un pieux pénitent; — alors, s'attachant aux pas de Hari comme un amant qui ne peut supporter l'absence de ce qu'il aime, il abandonna tout, et fut, traversant l'espace avec les ailes de l'amour (5), en union intime avec la divinité (objet de son culte).

(1) C'est-à-dire qu'il n'est point, comme un mortel, condamné à la transmigration; il apparaît sur la terre comme une manifestation spontanée de Hari, qui représente Vichnou incarné en Krichna.

(2) Littéralement l'homme ancien, le premier être revêtu des attributs humains; *the first Male*, selon le dictionnaire de Wilson.

(3) Il s'agit ici des trois qualités inhérentes à la nature humaine énumérées dans la philosophie *sankhya*, et qui sont : *sattvam*, la bonté; *radjas*, la passion; *tamas*, les ténèbres ou l'ignorance.

(4) L'année de Brahma équivaut à 216,000,000 d'années des mortels.

(5) Littéralement : et fut, lui qui est oiseau, etc., allusion à son nom (Çouka) qui signifie perroquet.

— Cette histoire pareille à l'ambroisie, l'apparition du Bienheureux (Vichnou) dans ce monde, Lâlatch prenant pour refuge les pieds du dieu, va la développer en langue vulgaire.

— Les trois premiers âges, le *Satya Youga*, le *Trétâ Youga*, le *Dvâpara Youga*, étaient passés; à son tour le *Kali Youga* parut (1). — Sur la terre que gouvernait alors le roi Parikchit (2), on ne voyait aucun péché. — Dans la famille de ce prince, les devoirs civils et religieux étaient dûment accomplis. Un jour, le roi étant allé à la chasse, — eut soif, et ne trouva point d'eau autour de lui. Il alla à l'ermitage du saint solitaire Anguiras. — En l'apercevant, le roi se mit à lui parler; mais, appliqué à la contemplation, le solitaire ne s'éveilla point. — Égaré par la folie, le roi lui joua un mauvais tour : il lui jeta sur les épaules un serpent mort; — et bien vite le prince entra dans sa demeure; mais là entra aussi le saint personnage Çringui (fils d'Anguiras). — En voyant le serpent sur le cou de son père, ses yeux se remplirent de larmes; il devint tout pensif. — « Le roi aux pensées mauvaises, qu'a-t-il fait? » Et la colère s'éleva en lui, et le saint personnage lança cette malédiction : — « Puisqu'à la vue de ce serpent (dit-il) j'ai ressenti de la douleur, le serpent Takchaka (3) te mordra, ô roi! » — Quand il entendit cette malédiction, le roi éprouva du chagrin, et il reconnut qu'il avait commis (envers le solitaire) une véritable offense. — Il fut destiné à tomber dans l'enfer, ainsi que la parole du vieux solitaire le lui avait fait entendre. — Ce roi était irréprochable dans sa pensée, dans

(1) Les quatre âges du monde qui correspondent à ceux de la mythologie grecque. Le premier a duré 1,728,000 années; le deuxième, 1,296,000; le troisième, 864,000; le dernier a commencé l'an 3101 avant notre ère.

(2) Petit-fils d'Ardjouna, qui avait été l'ami de Krichna, le plus célèbre des cinq frères Pandous; il régnait à Hastinâpoura (la Ville des Éléphants), aujourd'hui Dehli.

(3) Le roi des serpents. Voir sur cet être mystérieux le sacrifice des serpents dans les fragments du *Mahâbhârata* traduits en français : *Astikaparva*, pag. 50 et suiv.

ses œuvres, dans ses paroles; aussi Hari s'incarna-t-il dans l'intérêt de ses adorateurs (1). — Il s'en alla, ce roi, sur le bord de la Sourasouri (le Gange), rivière aux eaux sanctifiantes, pures et exemptes de souillures.

— Dans l'intervalle de sept jours, il eut tout emporté avec lui (dans la retraite qu'il s'était choisie); et Lâlatch a célébré ce roi, devenu un pieux kchatrya.

— Cette malédiction lancée par le solitaire contre le roi, Çoukadéva l'apprit et il en fut tout consterné. — Il lui conserva la vie pour qu'il l'employât à des actes pieux; il fit entendre au roi et lui expliqua l'histoire qui donne l'immortalité. — La morsure du serpent condamnait le prince à l'enfer terrible, mais Çoukadéva vint lui apporter un moyen de salut. — Aussitôt le roi se leva et le salua avec respect. « Quel bonheur (dit-il) que vous vous soyez montré, ô saint homme! — Il a atteint son but, il a acquis le complément de la science, celui qui, près de mourir, a pu vous voir! »

— Le richi répondit : « Ne craignez plus rien de ce qui s'est passé; asseyez-vous, ô roi! — Je vous ferai entendre l'histoire de Hari par laquelle vous éviterez de tomber dans l'enfer. » — Tout ému de joie, le roi s'inclina en signe d'obéissance et saisit les pieds du saint maître Çoukadéva. — « Comment Vichnou (sous la forme de Krichna) détruisit l'armée des Kourous et fut par contre le sauveur de l'armée des Pandous; — comment, ayant pris naissance dans un corps, nous venons au monde, et comment Hari nous délivre de ce corps condamné à périr; — faites-moi entendre (ces choses qui sont) l'histoire de Gopâla! Je me voue à votre service; ne différez pas (de m'instruire). »

— O vous, connaissez du commencement à la fin la substance de l'histoire de Khrichna; devant le roi, Çoukadéva a chanté les mérites du dieu, et moi, Lâlatch (je les répète).

(1) Pour sauver ce prince qui l'adorait.

— Vyâsadéva ayant réfléchi, dans l'intérêt de son fils (1), que le descendant des Kourous était un prince sage et vertueux (2), — lui raconta cette histoire qui purifie et la lui fit comprendre, afin qu'il pût éloigner et détruire le *Kali Youga* (3). Il raconta devant le roi neuf chants (de ce poëme); maintenant c'est le dixième que le richi Çoukadéva va faire entendre. — Le fils d'Ougraséna, Kansa, était roi de la terre (4); sa sœur se nommait Dévakî. — Il la donna en mariage à Vasoudéva, et elle devint mère de l'*Adi-Brahma* (5). — Il prit de l'or et des bijoux qu'il lui offrit en présents de noces, et fit à Madhoupoura de belles et nombreuses fêtes. — Dix mille éléphants furent offerts par le roi, ainsi que des masses de chevaux impossibles à compter. — Un grand nombre d'esclaves accompagna Dévakî, jeunes filles d'une gaieté folle, charmantes, habiles à jouer.

— Il lui donna de jeunes compagnes folâtres, toutes douces, d'une beauté particulière; il lui établit une cour qui ressemblait à celle du dieu Indra.

— Dans toutes les maisons de la ville ce furent des réjouissances. Le roi Kansa, assis sur son char (avec sa sœur), allait la conduire. — En cet instant, une voix cria du haut du ciel : « Kansa, tu ne connais pas la voie tracée par les dieux ! — Le

(1) C'est-à-dire de Çoukadéva.

(2) Parikchit, descendant d'Ardjouna, qui était fils de Kourou; celui-ci était l'aïeul commun des Kourous et des Pandous. Le mot famille des Kourous désigne la race des Pandous, les Kourous ayant été détruits par leurs cousins, Ardjouna et ses frères, aidés de Krichna.

(3) C'est-à-dire éloigner les malheurs qu'amenait à sa suite cet *âge de fer*.

(4) Expression vague et emphatique qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Kansa régnait à Mathoura, ou Madhoupoura, la ville de Madhou, l'un des noms de Krichna.

(5) C'est-à-dire de celui qui a été désigné ci-dessus comme la première manifestation de l'être créé, Krichna, incarnation de Vichnou, dont le nombril produisit Brahma.

huitième enfant qu'enfantera ta sœur, celui-là détruira ta royauté. » — Aussitôt, tirant son glaive, le roi le prit en main; il sauta à bas de son char et saisit aux cheveux (sa sœur Dévakî). — A cette vue, Vasoudéva fut consterné; d'une voix lamentable il dit en suppliant : — « Écoute, ô roi, ce que je vais te dire : Pourquoi tuer cette jeune femme? — Elle a peu d'importance dans le gouvernement du royaume, cette princesse, et de plus elle est ta jeune sœur! » — « Écoute, ô Vasoudéva, je vais te parler. Une voix du ciel m'a dit : — Le huitième enfant qui naîtra de Dévakî causera la mort du roi Kansa. — Si je veux d'avance détourner cette calamité, comment donc ne tuerais-je pas Dévakî? » — Vasoudéva reprit : « Écoute, ô roi! la tuer maintenant, à quoi bon? — Tous les enfans qu'elle mettra au monde, je te les livrerai à toi-même, ô roi de la terre! » — Et la promesse que Vasoudéva venait de contracter, le roi Kansa l'agréa en souriant.

— (Celle qui devait être) la mère du monde, ô Lâlatch! Vasoudéva l'emmena chez lui, pareille à une biche qui, au milieu d'une forêt en feu, mourant de soif, rencontre et boit de l'eau.

— Quelques années s'étaient écoulées, lorsque Devakî mit au jour son premier né. — L'appliquant sur son cœur, Vasoudéva prit l'enfant; il le remit aux mains de Kansa (qui le reçut) avec joie. — Celui-ci, en le voyant, resta convaincu que Vasoudéva avait respecté l'engagement pris envers lui. — Et le roi de Mathoura dit en souriant : « Tuer celui-ci, quel avantage en retirerai-je? — Le huitième enfant que Dévakî mettra au monde, celui-là, ô Vasoudéva, ne le cache pas dans ta maison! » — Puis le roi Kansa se prit à dire : « Cet enfant, emporte-le dans ta demeure, ô bienheureux! » — Vasoudéva emporta donc chez lui le nouveau-né. Or, le richi Nârada (1) vint au palais de Kansa : — « O Kansa! tu l'es

(1) Le richi Nârada joue en tout ceci le rôle de messager entre le ciel et

laissé tromper comme un enfant. Sur ces huit enfants à naître, il y en a un qui n'est pas compté. — Le premier qui va naître maintenant de Dévaki, celui-là est Gopâla (1)! » Le roi tout troublé le salua; — puis Nârada traça des cercles qu'il lui fit voir et dans lesquels il put reconnaître le nombre huit. — Le richi, ayant eu recours à cet expédient, partit en hâte vers la demeure de Vasoudéva et y prit les enfants. — Après quoi il les remit aux mains du prince, qui donna l'ordre de les aller tuer au plus vite. — De cette façon, il mit à mort six enfants, et par cette raison Kansa ne fut pas moins lui-même le meurtrier.

— Vasoudéva les lui ayant remis, il les tua tous; il était un grand criminel, ce Kansa, le roi des pervers, ô Lâlatch!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la première lecture qui a pour titre : La Délivrance des six premières naissances (2).

la terre; il est l'agent du destin qui pousse les hommes à agir aveuglément, et fait servir à l'accomplissement des volontés divines les mauvaises passions des mortels, ce qui explique pourquoi il conseille presque toujours le mal.

(1) Il faut sous-entendre que Dévakì était à sa septième grossesse, et que Vasoudéva montrait ses enfants à Kansa à mesure qu'ils naissaient. Gopâla, le berger, c'est Krichna.

(2) La délivrance signifie ici la mort, l'état d'une âme délivrée de cette vie et des naissances à venir; les enfants étaient *sauvés* à jamais.

II.

Incarnation de Krichna; les dieux chantent ses louanges.

Kansa, le mauvais roi, ne céda pas aux paroles (de prière que lui avait adressées Vasoudéva); ce fut une fausse naissance qu'il regarda comme vraie. — L'offrande du beurre clarifié, le sacrifice, la récitation des prières furent suspendus, quand la nouvelle se répandit que Kansa avait commis ces meurtres. — A cette nouvelle, la justice qui règle les devoirs cessa d'exister, et les œuvres, accomplissement de ces mêmes devoirs, furent interrompues; une rude période commença sur la surface de la terre. — Les actions humaines furent viciées à l'excès; l'intelligence des choses divines se retira (dans un petit nombre de cœurs); à cette nouvelle, les dieux immortels furent couverts de confusion. — Les démons et la destruction de toutes choses régnaient dans le monde, et la Terre en proie au trouble en était oppressée. — La Terre, sous la forme d'une vache, vint et s'éleva bien vite en montant vers le monde de Brahma. — Civa et Brahma les ayant emmenés tous à leur suite, les immortels s'allèrent tous cacher; — puis, sur l'indication du Premier Être, ils se rendirent là où Vichnou méditait sur une mer de lait (1). Dans l'intérêt de ses adorateurs, Vichnou promit de s'incarner : — « Je soulèverai le fardeau qui pèse sur la Terre, et, après l'avoir délivrée de l'esclavage, je détruirai la race des géants. »

— Moi, je ferai périr la race des Démons, soulevant le poids

(1) La mer de lait que les dieux devaient barater pour en faire sortir l'ambroisie, ou eau d'immortalité. Cet épisode est traduit dans les fragments du *Mahâbhârata*.

qui accable tous les êtres; donnant en partage aux méchants la souffrance, aux bons la paix, je vais m'incarner en Mourâri (Krichna) (1). »

— De quelle manière le maître (Vichnou) avait résolu de s'incarner, Brahma vint l'annoncer à tous les dieux assemblés. — Quand il eut achevé d'écarter ce doute de l'esprit de tous, la Terre retourna dans le monde des mortels. — Selon l'ordre que donna le maître, (Vichnou, sa propre incarnation) vint prendre naissance à Gokoula. — « Le Premier Être produira une forme illusoire; l'enfant déjà formé (dans le sein de Dévakî) en ayant été retiré, — prends ce fruit et donne-le à Rohinî (2), et toi-même, sous forme d'un autre fruit, habite dans le sein de Djaçodâ (3). » — Par cette forme illusoire, Brahma lui-même fut distrait; Civa, agité par l'amour, fut dans le trouble; — par cette forme illusoire, les trois mondes furent troublés; cette forme illusoire fit sur tous les êtres une douce impression. — Cette forme illusoire qu'il avait développée, Vichnou lui intima ses ordres et elle se rendit à Madhoupoura. — Elle retira le fruit déjà donné (à Dévakî); puis fit à Rohinî la faveur de le lui accorder. — Sans qu'elle eût eu elle-même de rapports avec son mari, elle fut chargée de terminer ce qui était formé dans le sein de Djaçodâ; — mais auparavant elle avait été purifiée de toute souillure, Dévakî, dans le sein de qui Hari avait établi sa demeure (4).

— Les Souras, les hommes et les dieux furent réjouis; la

(1) Littéralement l'ennemi de Moura; Moura est le nom d'un démon tué par Krichna.

(2) Autre épouse de Vasoudéva, mère de Balarâma, ou Baladéva.

(3) Épouse de Nanda.

(4) Ainsi, par ordre de Brahma, l'enfant conçu par Dévakî sera donné à Djaçodâ; celui de Djaçodâ à Rohinî, et un autre sera déposé dans le sein de Dévakî pour remplacer Krichna : ce dernier sera donc regardé d'abord comme fils de Nanda et de Djaçodâ. Ceci est annoncé dans l'avenir, et ne s'accomplira qu'au moment de la naissance, afin que Vasoudéva et Dévakî aient les premiers la connaissance de la divinité de leur fils.

Terre fut soulagée du poids qui l'opprimait; le maître qu'adore Lâlatch (Vichnou), encore dénué des qualités intrinsèques qui le distinguent, est né dans ce monde.

— Lorsque Vichnou, habitant dans le sein d'une femme, se fut incarné, Dévakî fut exempte de souillures. — Quand elle courait d'un pas rapide, qu'elle se mouvait ou restait debout, on voyait comme cent mille pointes enflammées s'élever en s'agitant; — quand, paraissant au dehors, elle se montrait dans sa beauté, elle ressemblait à la nuit qu'embellit le gracieux éclat de la lune. — On ne peut peindre la splendeur de Dévakî dans le sein de qui le premier Brahma (la première manifestation de la forme créatrice) se manifestait. — Ils la célébrèrent, les habitants du ciel : « Dans la maison de Vasoudéva s'est incarné l'Être impérissable ! » — Brahma et les dieux, tous remplis de joie, vinrent et chantèrent les Védas qui sont au nombre de quatre, les Védas aux quatre faces. — « Celui qui est compatissant, celui qui est impénétrable à l'esprit et que la parole ne peut atteindre, celui-là est le commencement et la fin, il n'y en a nul autre ! — Celui qui, vivant dans ce monde, l'a méconnu, celui-là passera à une autre vie sans avoir mieux mérité qu'un chien. — Comme un chalumeau brisé par le vent, telle est la vie sans le culte de Hari ; — comme un forgeron qui battrait sur son enclume un fourreau de cuir, ainsi serait le monde sans la dévotion à Hari. — La bouche qui ne se plaît pas à répéter le mot Râma (1)! cette bouche-là est comme si elle se nourrissait d'ordures.

« — Celui qui, ayant cessé de reconnaître Hari pour sa divinité, appliquerait sa pensée à un autre Dieu, cet homme-là, ne trouvant point qui adorer, passerait d'une existence à l'autre dans une perpétuelle erreur.

« — Celui qui accomplirait les devoirs d'une secte héré-

(1) Râma étant aussi une incarnation de Vichnou, l'exclamation Râm! Râm! est la formule employée par les vichnaïstes.

tique, l'insensé! celui-là fermerait à ses pieds la voie du salut et de la libération finale; — celui qui, ayant abandonné le culte de Hari, appliquerait son esprit à des pratiques hétérodoxes, celui-là, occupé à des œuvres trompeuses, se trouverait fou à son réveil, — car moi (Hari), je suis celui qui donne le lait à l'enfant; moi, je suis le destin (la providence), venu pour régler la destinée du monde durant le *Kali Youga*. — Je suis celui qui donne (par qui on offre le sacrifice), et aussi celui qui en jouit; il n'y en a pas d'autre que moi. — L'insensé qui, en considérant (ces vérités), douterait et réfléchirait encore, serait comme l'homme empêché dont on se moque au milieu du conseil. — Il ne distinguerait pas les ténèbres qui sont près de lui, et loin devant lui la route serait perceptible à ses regards. — Et même ce serait dans les ténèbres qu'il aurait pris son refuge; plongé (dans cette obscurité), il n'y trouverait pas où se fixer. — De cette façon, il tomberait dans l'enfer, celui qui, mettant de côté l'eau d'immortalité, avalerait le poison comme un breuvage propre à le ranimer. — L'homme de la caste des marchands qui refuserait d'adopter cette croyance, ne serait qu'un laboureur de la plus basse caste qui, même en réfléchissant, ne voit pas. — La bouche qui aura pris Krichna pour nourriture (1) dans sa méditation, au temps de la mort prononcera le nom de Râma (2)! — C'est pourquoi livrez-vous à lui corps et âme et sur lui placez votre espérance au dernier jour. — Vouez-vous au service de cette divinité qui est précisément le grand dieu parmi tous les dieux. — Après avoir appris la différence des sectes hétérodoxes, au bout de quelques jours, moi, Lâlatch, je l'ai vue clairement. — Car, en adoptant une autre croyance, nous avions avalé le poison; mais, ayant fui, nous sommes entrés

(1) Littéralement : la bouche qui, prenant Krichna comme une fine fleur de farine, médite (sur lui), au temps de la mort, dira : Râma!

(2) C'est-à-dire celui-là, en mourant, pourra dire : Je suis sauvé!

dans la voie qui est le refuge des justes. — L'intelligence de la vérité a si bien été effectuée par tous les gens vertueux, le nom de Râma a si bien opéré comme une pluie abondante, — que le poison, en descendant, s'est mis à disparaître; vertueux est celui qui, s'éveillant de son erreur, a vu Râma! — Que les adorateurs de Hari adorent celui qui est venu, le bienheureux maître des trois, des trois mondes. »

— Tous ensemble les Dieux, apprenant sa naissance, chantèrent ses louanges les mains jointes; et moi, Lâlatch! je m'immole aux pieds du prince des Yâdavas avec mes enfants et mes femmes!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la seconde lecture intitulée : L'Explication de la louange de l'enfant qui vient d'être conçu.

III.

Explication de l'incarnation de Krichna.

Le Bienheureux (Vichnou incarné) arriva au dixième mois (lunaire) de la conception; et comme ce temps approchait, Kansa se hâta. — Ce grand insensé, mettant de côté toute sagesse, se leva et alla dans la demeure de Dévakî. — Il examina les symptômes qui se manifestaient sur le corps de celle-ci; quand il eut remarqué la couleur rouge de son visage, — quand le maître de la terre vit l'apparence de toute la personne de Dévakî, il parla ainsi : « Aujourd'hui, mon propre ennemi a pris naissance! » — Il appela ses propres serviteurs, le roi Kansa, et les fit entrer dans la demeure de Vasoudéva. — « Cet enfant qui est né aujourd'hui et qui est

mon ennemi, fidèle à ta promesse, viens et fais-moi savoir ce qui le concerne. » — Voyant la douleur que ces paroles causaient à Vasoudéva, aussitôt le roi le fit charger de chaînes (lui et Dévakî); — il leur fit mettre les fers aux pieds complétement, et les fit entrer, ainsi liés, dans sa demeure.

— Causant à Dévakî de grands tourments, il fit fermer sur elle une porte solide; au bout de dix jours, le grand maître du monde naquit, et Lâlatch a chanté ses louanges.

— Réfléchissant sur ce prodige extraordinaire, le richi Nârada dit : « Sous la forme de ce bel enfant s'est incarné Krichna-Mourâri! » — Les gardes restaient à occuper le palais, et depuis longtemps aucun serviteur n'apportait de vivres (à Vasoudéva et à Dévakî). — Le huitième jour lunaire du mois de Bhadon (1), le jour de Boudh (2), la lune étant dans l'astérisme de Rohani (3), naquit l'incarnation de Krichna. — Lorsque Dévakî était en proie à la douleur, alors précisément le prince des Yàdavas, Krichna, prit naissance. — A l'heure de minuit, Vasoudéva et sa femme furent aussitôt délivrés de leurs liens. Pareil au soleil sortant de l'obscurité qui s'élance en éclairant, — et le diadème au front, Dévakî l'aperçut. Il avait pour signe des pendants d'oreilles en forme de *makara* (4); sur le front la marque de la secte de Vichnou faite avec du musc; l'arc de ses sourcils avait un éclat incomparable. — La vue de sa lèvre surhumaine troublait l'âme; sa tête était gracieuse comme la planète Vénus se levant au milieu des nuages. — Il portait un collier fait de perles précieuses et d'or et un vêtement jaune, le maître suprême! Il avait de grands

(1) Août.

(2) Le jour de la planète Mercure, correspondant à notre mercredi.

(3) La quatrième mansion de la lune, comprenant Aldebaran et quatre étoiles du Taureau.

(4) Monstre marin.

yeux largement ouverts; — il tenait la conque et le disque dans le lotus de sa main; son corps noir, frotté de sandal, paraissait blanc. — Les boucles de ses cheveux étaient écartées sur les côtés; l'abeille (éprise d'amour) s'embarrassait dans le lotus de ses yeux. — A qui comparez-vous le saint personnage qui vient de naître, ô hommes? Faites-lui dix millions de caresses! — Moi, Lâlatch, j'ai désiré avidement (de m'humilier à) ses pieds; son corps est beau comme dix millions de soleils!

— Son corps a l'éclat de dix millions de soleils; sa face a des beautés qui caractérisent dix millions d'Amours. Dévakî regarda son visage; cette incarnation du premier être avait tout le costume d'un jongleur (1)!

Le maître du monde se manifesta avec ses quatre bras. Joignant les mains, Dévakî se prosterna devant lui en suppliante. — La mère de Hari, voyant le fils qu'elle venait de mettre au monde, fut saisie de crainte : « Voici celui que j'ai enfanté dans la tristesse! — Dans une seule existence, me voici à l'abri des œuvres de la vie, et aujourd'hui même il m'a délivrée du malheur (des existences à venir). » — Alors, s'adressant à sa mère, le dieu incarné lui dit : « Apprends d'où est venue cette pureté qui est en toi : — Si tu t'es particulièrement appliquée à de rudes mortifications, ô Dévakî! ç'a été au nom de Krichna; — tu as pratiqué l'union spirituelle avec l'objet de ton culte et la mortification. Toi, Vasoudéva, tu n'avais pas demandé la libération finale; — cette faveur, tu l'as demandée quand tu as dit : « Qu'il soit notre enfant, le maître du monde! » — Moi, alors, je me suis incarné dans votre famille, et dans l'intérêt de mes adorateurs je me suis ainsi manifesté. — Je vous ai fait voir cette forme qui est la mienne, que Brahma et les autres immortels n'ont pas obtenu

(1) Krichna est représenté dans sa jeunesse sous le déguisement d'un jongleur, sans doute par allusion au prestige qu'il exerce sur les âmes.

de voir. » — Ayant reconnu Krichna sous sa propre forme, Dévakî joignit les mains (en disant) : « O Dieu, Dieu des dieux! » Et Vasoudéva connut alors la voie que l'œil humain ne peut distinguer. — Lorsqu'ils eurent, par la science divine, connu le Maître suprême, le bienheureux Vichnou reprit la forme illusoire d'un jeune garçon. — En face de son père et de sa mère qui le regardaient, il fut de nouveau un enfant et se mit à pleurer. — Le dieu qui était véritablement le père de Krichna leur fit comprendre ce bon conseil : « Avant que Kansa n'entende parler de lui, — prenez cet enfant et le faites arriver à Gokoula; allez vite, sans tarder un instant. » — Au même moment, la porte solide comme le diamant fut renversée; les pas de Hari jetèrent le trouble dans l'esprit des gardes. — Par une nuit obscure du mois de Bhadon, Vasoudéva, avec précaution, emporta Krichna-Mourâri.

— Les chemins se montraient pénibles à suivre, le ciel était noir comme quand l'orage approche. Vers le fortuné pays de Gôkoula allait le Maître suprême, qu'adore Lâlatch.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la troisième lecture qui a pour titre : L'Explication de l'Incarnation de Çrî Krichna.

IV.

La délibération des Asouras.

La sainte histoire dont il avait conservé la tradition dans l'intérêt des êtres vivants, le richi Çoukadéva la dit au roi. — Donc, ayant pris le (petit) Krichna, Vasoudéva s'en alla

bien vite; ses deux joues se couvrirent de larmes; — car les nuages de la saison pluvieuse qui portent une eau pure avaient complétement inondé la terre jusqu'au soir. — Lorsque le soleil se coucha sur les bords de la Djamounâ, qui est sa fille, les eaux de cette rivière étaient devenues difficiles à franchir. — A cette vue, Vasoudéva fut saisi de crainte et d'étonnement; puis, raffermissant ses esprits, il entra résolûment dans les flots. — Bientôt l'eau monta jusqu'à l'épaule du père, qui saisit Gopâla (Krichna) dans ses mains et le tint en l'air. — Alors le saint personnage (incarné sous la forme de Krichna) prononça la syllabe mystique *hom*, et la Djamounâ baissa jusqu'aux genoux (de Vasoudéva). — Sorti de la (Djamounâ nommée aussi) Kâlindî, il vint la nuit à Gokoula, mais les gens du pays de Bradja n'en furent point instruits. — Djaçodâ, la femme de Nanda, venait précisément d'accoucher, lorsque Vasoudéva fit son entrée. — Nanda et sa femme, en proie à l'agitation, dormaient dans leur demeure; une fascination extrême était étendue sur eux. — Nanda n'avait pas l'usage de ses sens, ni la princesse Djâçoda non plus, et la déesse Bhâvanî (femme de Çiva) s'incarna sous sa propre forme, — et là, comme Djaçodâ reposait après avoir repris ses sens, Vasoudéva emporta à Madhoupoura la fille que la femme (de Nanda) venait de mettre au jour.

— Là où le dieu le lui avait dit (en songe), il alla déposer l'enfant; celui qui s'est manifesté à Gokoula, celui-là, moi, Lâlatch, je l'ai pris pour Maître!

— Lorsqu'il eut emmené à Madhoupoura la princesse de la famille de Yadou (fille de Djaçoda), la porte solide comme le diamant se referma sur lui. — En apercevant les fers qui l'enchaînaient, Vasoudéva se mit à regarder de nouveau avec attention. — En un instant, comme il regardait cette petite fille et réfléchissait, la petite princesse, fille de Nanda, se mit à pleurer, — et voilà que tous les gardiens s'éveillèrent aussi,

et ils firent du tumulte dans la ville par les cris qu'ils poussaient. — Le roi de la ville de Madhou, Kansa, s'éveilla en sursaut comme un chien se lèverait en apercevant un serpent. — Rugissant comme la foudre, il prend son glaive de sa propre main; il a emmené tous ses serviteurs et ils vont tous ensemble. — Vasoudéva et Dévakî levèrent aussitôt la petite fille de la tribu de Yadou (qui venait de leur être remise en échange de leur enfant), et comme Kansa arrivait, ils la serrèrent sur leur cœur. — « En quoi t'avons-nous causé du déplaisir, ô maître de la terre? Regarde, est-ce donc là un huitième enfant mâle? » — Dévakî dit encore : « Mon refuge, c'est toi, ô héros! Écoute mes paroles! » — Et, prenant ses pieds, elle se mit à se lamenter en disant : « Permets-moi de garder cette petite fille, ô mon frère! — C'est une fille qui vient de naître; elle ne doit pas être tuée, ô prince! D'ailleurs, ma jeunesse est passée (1). » — En suppliant ainsi, elle inclinait sa tête jusqu'à terre. — « Accorde-moi cette faveur que je te demande, ô Kansa, prince vertueux! »

— Lui, au contraire, il les fit lier (et dit) : « Maintenant, emmenez-les, tous tant qu'ils sont; cette petite fille, plus importante pour moi que les sept garçons (nés avant elle), donnez-la-moi! »

— Kansa, le mauvais roi, ne lui accorda pas ce qu'elle demandait; ce fut la fausse naissance qu'il prit pour la vraie. — Kansa, qui se couvrait de péchés, s'approcha de la petite fille, la prit en souriant dans la paume de ses mains, et au même instant s'enfuit. — Comme il la faisait tourner au-dessus d'une pierre (2) en la tenant par les pieds, elle s'échappa de

(1) C'est-à-dire je n'aurai plus d'autre enfant, laisse-moi au moins celui-là; le lecteur doit sous-entendre que c'est en songe, et sans en avoir la conscience, que Dévakî a vu apparaître Krichna sous sa forme immortelle, et que Vasoudéva a fait son voyage nocturne à Gokoula.

(2) Pour lui écraser la tête sur cette pierre.

ses mains et s'en alla droit au ciel. — Elle redevint la première femme, Bhavânî aux huit bras (1); des millions d'étincelles brillaient en faisceau au-dessus de sa tête. — Voici la simple parole qu'elle lui dit; elle lui fit comprendre ceci: « Elle est insensée aussi, ta conduite criminelle, ô Kansa! — Celui qui doit te tuer est un autre que moi; il est venu déjà; reconnais aujourd'hui en moi la déesse Ambikâ-Bhavânî! »

— « Celui qui doit te tuer, celui-là est déjà né en ce monde; maintenant, ô roi! tiens-toi ferme; car ce jour-là va venir vite. »

— Après avoir ainsi parlé, elle s'en alla dans le monde des dieux; le roi Kansa qui l'entendit fut en proie à des réflexions accablantes. — Il alla bien vite vers Dévakî; déliant ses cheveux, il les laissa flotter sur les pieds de celle-ci : — « Malheur, malheur à moi! malheur sur ma vie! grande est l'offense que j'ai commise contre toi. — Ce que le destin a écrit, personne ne l'effacera; en admettant cette pensée, on fera exister la justice dans les actes de la vie. » — Kansa, de nouveau s'humiliant devant eux, leur adressa ces prières: « O Vasoudéva! tu as enduré d'horribles souffrances; — six enfants nés de toi, ô Vasoudéva! je les ai tués moi-même, me rendant coupable envers toi. — Ne garde dans ton esprit aucune répulsion contre moi; oubliant l'injure, regarde-moi avec indulgence. » — Après avoir coupé les liens qui les retenaient, Kansa leur fit prendre le bain, et, les traitant avec faveur, les renvoya dans leur maison.

— Le prince s'étendit sur sa couche pour y chercher le repos. Toute la nuit il pleura; il ne put appliquer une paupière contre l'autre. D'où lui serait venu le sommeil?

— Le roi Kansa était en proie à un trouble extraordinaire; pendant les douze heures de la nuit, le sommeil fut loin de

(1) Elle était, comme on l'a vu plus haut, une incarnation de cette déesse, femme de Çiva.

lui. — Une grande multitude se leva et vint dans la cour de son palais; c'étaient les démons réunis qui tenaient conseil. — « Sur la terre notre ennemi a pris naissance; que celui qui a un avis à faire connaître le livre à la discussion! » — Tous les Asouras rassemblés délibérèrent sur le parti à prendre; après quoi, ils dirent d'un ton soumis: — « Écoute, ô roi Kansa! le conseil auquel nous nous sommes arrêtés. Si l'occasion passait, nous nous en repentirions. — Elle ne t'a pas porté bonheur, cette conduite que nous t'avons suggérée (à savoir) de tuer tous les (autres) enfants de Dévakî! — Dans chaque village, tout enfant nouveau-né, fais-le tuer durant la saison des pluies. » — Kansa dit : « Il est bon le plan que vous avez concerté; faites effort, et appliquez-vous avec attention. » — Dans tous les villages, il envoya des courriers, et, pendant dix jours, ils errèrent, cherchant avec avidité ceux qu'ils devaient tuer.

— Ceux qui sont ennemis des êtres vertueux, ceux-là tinrent ainsi conseil; mais le maître de Lâlatch a la vie plus longue que vous; il vous détruira!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatrième lecture qui a pour titre : La Délibération des Asouras.

V.

Avertissement donné à tous par Vasoudéva.

Écoutez, ô roi! l'histoire de Hari, agréable à entendre; le richi Çoukadéva a chanté avec joie ses perfections. — Quand Djaçodâ eut mis au monde son enfant, elle se leva, reprit ses

sens, et éprouva une joie extrême; — Nanda (son époux) donna des marques multipliées de sa satisfaction (1); il distribua d'abondantes aumônes aux brahmanes — Les troupes des demi-dieux et les gandharvas (musiciens célestes) vinrent tous pour voir l'enfant, et firent retentir la flûte, la conque, ainsi que le long tambour. — Dans un très-grand nombre de maisons, les gens doués de qualités ayant fait des préparatifs (de réjouissances, Nanda leur dit :) « Écoutez avec beaucoup d'attention mes paroles! » — Il raconta bien en détail aux bergers, et leur fit connaître ce qu'avait fait le roi Kansa (2); — puis, après avoir appelé auprès de lui les gens de Bradja, Nanda (dit encore :) « Voyez ce qui se passe; le roi a envoyé des courriers (pour rechercher les enfants). — Que chacun de vous aille prendre dans sa maison sa provision de lait; venez vite avec moi vers Madhouvana (3). »

— « Eh! frère, allons vite vers le roi Kansa, de peur que le prince ne se mette en colère contre nous; car les jours de la saison pluvieuse touchent à leur fin (4). »

— Partis de la porte même de Nanda, ils allèrent au plus vite, les bergers, avant que le prince ne les eût appelés; — de l'argent monnayé et de l'or, ils en apportaient la charge de leurs bras; comment ne se seraient-ils pas rendu Kansa favorable! — Dès que Vasoudéva apprit la nouvelle de son départ, il se hâta de venir trouver Nanda, — qui, se levant

(1) C'est-à-dire qu'il donna des fêtes en signe de réjouissances aux bergers dont il était le chef.

(2) Comment il faisait rechercher les enfants pour les mettre à mort.

(3) La forêt de Madhou, le pays couvert où se trouvait Madhoupoura ou Mathoura, séjour du roi Kansa, capitale du pays de Bradja, dont Gokoula faisait partie.

(4) Le lait que portaient les bergers constituait le tribut qu'ils devaient au roi; c'est à la fin de la saison des pluies, de la saison d'abondance, qu'ils le paient. Si le temps des pluies se passe avant qu'ils arrivent à Mathoura, le prince s'irritera de ce retard.

aussitôt, l'embrassa affectueusement; mais, agité par l'inquiétude, ses yeux se remplirent de larmes. — Nanda le premier dit : « Salut! depuis bien des jours je n'ai pas eu de nouvelles de votre santé! — Le suprême bonheur pour moi est votre présence, ô homme vertueux! Apprenez, ô ami! qu'il nous est né un fils. » — Alors Vasoudéva lui dit cette parole : « Vous connaissez ce que fait Kansa. — Écoutez, ô Nanda! ce que je vais vous dire : Gardez bien vos enfants. — Il y a eu à Gokoula bien des malheurs; on n'y dort qu'au milieu des plus terribles alarmes. — Que le bonheur soit dans votre maison, Nanda; hâtez-vous, allez dans la ville, partez sans plus tarder! »

— A cause de l'affection qu'il lui portait, il remplit son esprit de tristesse, et le cœur troublé, ô Lâlatch! il prit congé de Nanda.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquième lecture qui a pour titre : L'Avertissement donné à tous par Vasoudéva.

VI.

La mort de Poutanâ.

Vers la maison de Nanda se hâtait (le démon femelle nommé) Poutanâ; elle arriva comme si elle venait du monde des dieux. — Sur la terre, elle se manifestait sous des dehors affectueux pour arriver à son but, tandis qu'elle s'empressait d'apporter le poison dans son sein. — En souriant, elle disait des paroles agréables, et à sa vue les jeunes filles de Bradja étaient émues. — L'épouse de Nanda, Djaçoda, resta tout in-

terdite; loin de la reconnaître, on la prenait pour la déesse Bhavânî, la femme de Mahâdéva. — Elle leva Gopâla-Krichna de son berceau, et, le sourire sur le visage, Poutanâ le fit asseoir sur ses genoux. — Le bienheureux Maître reconnut le démon femelle sous sa forme hypocrite, et, tout en souriant, le bienheureux suça le lait jusqu'à lui ôter la vie. — Gosain-Krichna resta fermement appliqué aux mamelles qu'il tarissait, comme la mort perfide qui avale un poison meurtrier. — Poutanâ, dont le sein était complétement desséché, reprit ses sens (et dit) : — « Qui me délivrera de son étreinte? Oh! Maître du monde, je ne t'avais pas reconnu. » — Tournant sur elle-même, elle roula sur la terre en proie à des convulsions, et, sous le poids de sa chute, la terre s'affaissa dans une étendue de sept lieues.

— La vanité, l'hypocrisie et la fourberie, l'hérésie et l'orgueil, l'amour du plaisir et la sensualité, sont des dispositions de notre nature qui nous enlèvent nos vertus en souriant et s'envolent.

— Voici ce qu'aperçoivent les femmes de Gokoula et de Bradja : sur le sein de Poutanâ, Krichna-Banavâri demeurait fortement appliqué. — Frappées de stupeur, elles réfléchissent un instant, les jeunes filles de Bradja, ses compagnes; puis elles se hâtent, et, prenant la main de Gopâla, elles l'enlèvent, — et Djaçodâ a placé Krichna entre ses bras. Alors Nanda revint de sa course à Madhoupoura; — la vue de ce qui se passait donna du chagrin à Nanda, et il reconnut la vérité des paroles de Vasoudéva. — « Il m'a fait une grande grâce, le Créateur, le dieu maître de toutes les actions, lui qui a si bien gardé notre fils (1). » — Les habitants ayant vu

(1) Ou bien, comme le ferait entendre la version en prose du *Prém-Sâgar* : Lui qui a placé notre fils de la bonne manière, c'est-à-dire de manière à ce que Poutanâ ne tombât pas sur lui, ne l'écrasât pas de son poids. — Le verbe hind. *rakchana* a le sens de garder, comme aussi celui de placer, mettre.

(à terre le corps) du démon femelle, roulèrent ses grands os, les coupèrent avec des haches, et en firent neuf morceaux, — qu'ils transportèrent hors de Bradja; ils les livrèrent aux flammes, et il s'en éleva un parfum extraordinaire. — Ce démon, revêtu d'une forme trompeuse, venu pour donner la mort, acquit aussitôt la même condition que Djaçodâ (1).

— Ce dieu miséricordieux, ô Lâlatch! qui connaît les pensées, les actions et les paroles, ayant donné son propre parfum à ce démon femelle comme il était sur son sein, celle-ci obtint le rang des êtres délivrés de la succession des naissances.

— De maison en maison s'en allaient les jeunes compagnes de Krichna; se livrant aux réjouissances, elles chantaient des airs pleins de douceur. — Délivrées de la crainte, les bergères, avec des démonstrations de joie, pressaient l'enfant sur leur cœur. — L'une posait (sur la table) la moutarde et le sel (2); l'autre entourait sa tête avec la queue d'une vache; — l'une, prenant dans sa main le petit Hari, le faisait jouer comme une poupée de bois que l'on tient et que l'on fait danser. — Ensuite on établit un grand local pour célébrer les rites de la saison des pluies, qui se manifestait. — Sur la bouche de celle-ci s'appliquait le jus de la feuille de bétel; celle-là saisissait le pot à eau de sa compagne et s'enfuyait avec. — Ici, l'une prenait du lait et s'en barbouillait le visage; là, l'autre se revêtait de guirlandes de fleurs. — Celle-ci jetait sur sa voisine le jus du bétel (3); celle-là, s'approchant de sa com-

(1) C'est-à-dire le démon femelle qui était venu pour tuer Krichna est arrivé au même rang que Djaçodâ, la mère du dieu, par cela seul que celui-ci a été reconnu par elle avant de mourir. De là le parfum qui émane de son corps, parce qu'elle était sauvée.

(2) C'est-à-dire préparait le repas.

(3) Nous supprimons ici un hémistiche qui a le même sens que celui-ci, et peut-être même est-il de trop dans le texte, car il ajoute au vers déjà complet un *pada* inutile. D'ailleurs cette image des jeunes filles se lançant à la face le suc du bétel qui rougit leurs lèvres n'est pas si gracieuse qu'il soit nécessaire d'y insister beaucoup.

pagne, la saisissait et la frappait. — L'une se mèle à ses amies en cachant son visage, l'autre par le trou de la fenètre vole du beurre dans la maison (de sa voisine). — Ces adroites jeunes filles sont douées d'une beauté égale à celle des femmes du monde des immortels. — Djaçodâ distribua des vivres aux brahmanes, après quoi elle leur donna des vêtements. — Beaucoup d'entre eux reçurent des vêtements de soie et des écharpes sur le bord desquelles çà et là sont cousues des perles.

— Toute la famille (1) fut réjouie, ainsi que Nanda et Djaçodâ: le cœur plein de joie, moi, Lâlatch, je célèbre celui qui tient en main l'arc de Vichnou.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la sixième lecture qui a pour titre : La Mort de Poutanâ.

VII.

L'arrivée de Çridhara, le mauvais brahmane.

Écoute, ô roi! le récit qui doit servir à la libération (2) de la famille de Kourou; les richis l'ont chantée pour le bonheur des sages. — Il arriva une fois que le chef des Yâdavas (Nanda), après avoir bercé le maître incarné, le déposa dans

(1) Ce mot est pris ici dans le sens du latin *familia;* tous les gens employés au service de Nanda, qui était le chef de la tribu.

(2) Le roi Parikchit, à qui Çoukadéva raconte cette histoire, descendait des Kourous; le richi la lui racontait pour qu'il pût se soustraire aux effets de la malédiction lancée contre lui par Çringui. Voir la page 5.

un pavillon pour dormir sous un chariot. — Ils faisaient tous bonne garde autour de l'enfant; il dormait dans son berceau, (le divin) Krichna-Mourâri. — En pleurant, il demanda le sein de sa mère, Krichna-Gopâla (le berger); avec le lotus de ses yeux, le maître incarné regarda Nanda, — et, devenu furieux, le prince des Yâdavas, allongeant le pied, renversa le chariot. — Il mit le chariot sens dessus dessous et le brisa, faisant beaucoup de bruit. « Hari, Hari ! » fit Djaçodâ; elle accourut, — et prit sur sa hanche le roi des Yâdavas; elle était troublée et parlait avec émotion. — Les hommes et les femmes, tous ensemble firent cette réflexion : « Qui donc a fait tomber le chariot? » — Et les jeunes filles s'en allaient en disant cette parole : « C'est le prince des Yâdavas (Krichna), qui a fait tout cela. » — Les femmes et les enfants devinrent (à ces paroles) comme s'ils eussent été ivres et crurent que les jeunes filles avaient dit un mensonge. — Mille bergers se rassemblèrent pour relever le chariot, mais ils ne connurent point la majesté de Hari.

— Toute la famille fut réjouie ainsi que Nanda et Djaçodâ; le cœur plein de joie, moi, Lâlatch, je célèbre celui qui tient en main l'arc de Vichnou (1).

— Au pays de Madhouvana (2) vivait un brahmane du nom de Çrîdhara, né d'une famille irréprochable, mais vicié d'esprit et de cœur. — Dans toute sa vie, il ne s'essaya pas aux œuvres de sa caste et alla s'asseoir parmi les conseillers du roi Kansa; — dans cette assemblée, il n'y avait place ni pour l'accomplissement des œuvres de justice, ni pour la mortification; durant la moitié des nuits, chacun y appliquait son esprit aux actions perverses. — Quand il apprit la mort de Poutanâ (qu'il avait envoyée lui-même), le roi Kansa fut enflammé de

(1) Cette répétition du *doha* précédent est peut-être une faute du copiste.
(2) La forêt, le pays boisé dont Mathoura était la capitale.

colère, — et frappé de stupeur; une grande fureur s'empara de son esprit et Çrîdhara le brahmane se tenant debout : — « Écoutez, ô seigneur! ce que je vais vous dire; toute ma vie j'ai été dévoué à votre service. — Pourquoi donc êtes-vous en proie à l'abattement?..... Qu'y a-t-il à faire? Donnez-moi vos ordres! » — Ayant entendu ces paroles, le roi Kansa répondit : « Brahmane! mets la main à l'œuvre. — Cours à Gokoula dans la demeure de Nanda, et les deux enfants qui sont là, invente une ruse pour les tuer (1). » — Le brahmane répondit en souriant ces quelques mots : « En un instant, j'aurai accompli ce que vous ordonnez. » — Et le roi Kansa lui donna la main; il fit offrir à boire au brahmane Çrîdhara. — — A mesure qu'il marchait dans la route, celui-ci exerçait son esprit et son intelligence, et, tout en rêvant (aux ruses qu'il emploierait), il arriva à Gokoula. — Le papillon qui va vers la lampe ne redoute pas la mort; (ainsi) allait le brahmane vers la demeure de Nanda.

— O Lâlatch! que ton esprit s'épanouisse, que ton cœur s'ouvre à la joie. Celui qui vient sous des dehors hypocrites, le maître suprême va l'anéantir!

Lorsque le brahmane arriva au milieu du palais, Nanda et sa femme s'empressèrent de lui apporter de l'eau (2); — ils saisirent ses pieds en s'inclinant avec respect, puis lui offrirent un siége en disant : « Daignez vous reposer! » — D'un visage souriant, Djaçodâ l'interrogea sur sa santé (et dit) : « Veuillez me donner vos ordres! » — « Écoutez, ô toi qui vis de la profession de berger, et toi, femme de Gokoula! Je suis un mendiant qui attend tout de vous. — Depuis bien des jours, un désir me presse; je veux voir Râma et Krichna, — et je ne

(1) L'un est Krichna, l'autre Balarâma, qui était né de Rohini; ils étaient frères de père.

(2) Pour lui laver les pieds, selon l'usage de l'hospitalité antique, et comme l'indique la phrase qui suit.

me souviens plus que je porte le bâton d'un vertueux ascète (voué au culte de Çiva). Accueillez favorablement ma demande; montrez-moi (les deux enfants); — mes yeux brûlent de les voir; ce désir en moi ne fait qu'un avec la vie. » Il parlait comme je l'eusse fait, moi, Lâlatch, dans mon ardent désir, mais il parlait avec un cœur vicié. — Nanda et sa femme répondirent : « O maître, tous ces troupeaux sont à vous (1)! — Mais les deux enfants sommeillent maintenant. » Puis à cet homme corrompu, dénué de justice et de vertus, Djaçodâ dit encore : — « Écoutez, ô saint homme! D'ici que l'enfant s'éveille, je vais aller me baigner dans l'eau de la Djamounâ; — restez auprès du berceau tout en préparant quelque chose à manger à côté de lui. » — En secret, au fond de son cœur, le brahmane se réjouit (et se dit) : « Maintenant les voilà tous les deux pour quelque temps en mon pouvoir. » — Et il ajouta à haute voix : « Va te baigner, j'ai du temps devant moi pour manger! »

— Ce brahmane aux dehors hypocrites roula dans son cœur endurci des projets de bien des sortes. O Lâlatch! crains (seulement) celui qui a été le salut du monde tout entier!

— Avec les femmes des bergers, Djaçodâ s'en alla vers les eaux de la Djamounâ, après avoir confié au brahmane le roi de Yadou (Krichna). — Il ne demeurait près de l'enfant personne de la maison; mais il y restait le brahmane aux pensées cruelles (2), aux pensées portées vers le mal. — Il était

(1) C'est-à-dire : Vous êtes le maître ici, vous êtes chez vous. Formule de politesse et qui peut être prise au propre, les brahmanes se regardant comme les légitimes possesseurs de la terre que le Créateur leur a concédée. Voir Manou, livre I, st. 93, 101 et 105.

(2) Ce brahmane est nommé plus bas *Madhoukara*, abeille; dans ce passage, il est fait allusion à ce nom par un jeu de mots intraduisible. Cet ennemi de Krichna est-il tout simplement une abeille dont le brahmane pervers a pris la forme? Au reste, Madhoukara est, dans la mythologie hindoue, le nom d'un démon tué par Krichna.

venu pour tuer Râma et Krichna, et il se dit en son cœur : « Quelle occasion excellente s'est présentée! » — Puis il regarda le bienheureux seigneur endormi dans son berceau, mais la destinée enchaîna le bras du brahmane. — Il se préparait au meurtre, le péché était déjà commis... l'insensé s'apprêtait à frapper. — Il hésitait cependant quelque peu, comme si, par l'effet de la crainte, la vie se fût échappée (de son corps). — Tenant en main l'arc de Vichnou, avec un corps complet, le dieu incarné se dressa, car il avait connu la pensée perverse du brahmane. — Tout autant de temps, le brahmane demeura immobile et pensif, tout autant de temps Krichna demeura debout, dans une attitude respectueuse. — Arrêté dans sa marche, incertain, sans mouvement, se tenait le brahmane, pareil à un éléphant qui est tombé dans un piége; — pendant une minute, il contempla la face du roi de Yadou, mais Krichna cette fois lui serra la gorge. — Chancelant de toute sa personne, Çrîdhara tomba, sans que le courage et la force se fussent montrés en lui d'aucune façon. — Quand il voulut faire entendre un mot de supplication et de prière, alors le maître des trois mondes lui saisit la langue; — puis, en le frappant des pieds, il lui passa au cou le cordon brahmanique (1) et lui fit sortir la langue du gosier. — Le brahmane (caché sous la forme d'une abeille) que Krichna venait de maltraiter, il le laissa étendu sur la terre, après quoi il retira en lui-même toute sa force et son énergie. — Laissant donc le brahmane dans la cour, Krichna s'en retourna de sa personne au palais (2); — tout ce qu'il trouva de lait, de beurre, de petit-lait, il l'avala avec un appétit violent, — et, grattant avec sa main le résidu des plats, il le déposa sur la face du brahmane pervers. — Lui, en cette grande occasion, il ne

(1) Le cordon fait avec des brins de l'herbe *darbha* (*poa cynosuroïdes*) que portent les brahmanes et les autres castes dites régénérées.

(2) C'est-à-dire à la demeure de Nanda, son père supposé, le chef des bergers de la tribu de Bradja.

reconnut pas l'âme du monde, Krichna, qui s'endormit dans son berceau, après cette action, — pleura, parla, redevenu homme, et poussa des cris. Cependant, après s'être baignée, Djaçodâ arriva; — la mère de Hari le prit par la main et l'éveilla, puis baisa ses pieds et les appliqua sur son cœur; — puis, voyant la figure du brahmane barbouillée de lait, elle se mit à lui faire des reproches. — « Oh! vilain que tu es! qu'as-tu fait là? Pourquoi as-tu ainsi répandu le lait de tous côtés? » — « Moi (répondit le brahmane), j'étais occupé de la garde de l'enfant; il a pleuré et c'est lui qui a commis ce dégât! » — Comment un homme privé de langue pourrait-il prononcer des paroles? il est comme un homme sans yeux pour qui le monde est ténèbres. — Les paroles ne vinrent pas; il ne fit que balbutier, et resta debout en poussant des hélas! — Krichna montra dans sa main la langue (qu'il lui avait enlevée), et Çrîdhara ne put rien articuler. — Les villageois apprirent l'aventure de Çrîdhara le brahmane; ils se réunirent tous à Gokoula et le chassèrent.

— Il a fait disparaître tout le lait, et il est parti sans avoir connu la dignité de Hari; Lâlatch a célébré dans ses vers le brahmane Çrîdhara, sous la forme de Madhoukara.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la septième lecture, qui a pour titre : L'Arrivée de Çrîdhara.

VIII.

Arrivée de Tranâvanta (1) et d'un autre démon sous la forme d'une corneille.

Voici ce que fit un démon qui voulait venger le roi Kansa. — Instruit de la mort de Poutanâ, (Kansa) prit le parti d'appeler à ses côtés Tranâvanta. — La mère de Krichna lui faisait boire le breuvage de son sein, attachée par l'amour au lotus des pieds de Govinda (2); — sous la forme d'un vent impétueux, Tranâvanta prit son vol et s'abattit au pays de Bradja; Krichna le connut et dit : « C'est un démon! » — A sa vue, Krichna-Gopâla devint si lourd que Djaçodâ, sa mère, ne put le soutenir. — La femme de Nanda fut toute troublée du poids excessif du maître des trois mondes; elle laissa dormir celui qui tient en main l'arc de Vichnou. — S'étant levée, Djaçoda courut aux affaires de sa maison; une obscurité complète se répandit sur le village de Gokoula : — il vint une nuit pareille à celle de l'autre monde, et Tranâvanta, ayant enlevé Krichna, l'emporta vite dans l'espace. — Lorsque ce démon fut hors du pays de Bradja, Djaçoda éprouva un grand chagrin en ne voyant plus Krichna; — là, où elle avait déposé l'enfant, elle le chercha du regard sans le trouver. — — Avec les ongles de sa main elle déchire ses joues, qu'elle frappe; désolée à cause de (l'absence de) son fils, elle se frappe la tête : — ainsi meurt le poisson qu'on enlève de l'eau, ainsi est l'avare, quand les richesses de la terre cessent d'exister pour lui. — Elle se mit à jeter autour d'elle des regards éga-

(1) Dans le *Prém-Sâgar*, ce nom est écrit Trinavarta.
(2) L'un des noms de Krichna; le berger, celui qui connaît les vaches.

rés. « J'ai laissé partir celui que j'aime, oh! combien je suis malheureuse! — Quel démon a emporté Hari, ô bergers? » Troublée par la douleur, elle sanglote, la jeune femme. — Tandis qu'elle souffrait de la douleur que lui causait ce démon, voilà que sur sa tête, dans l'espace, elle aperçut le maître du monde, — Hari, qui, ayant saisi avec force la gorge du démon, au-dessus duquel il s'était élevé, le tua. Des ruisseaux de sang s'échappaient des yeux de celui-ci; — Krichna, le poussant toujours, le broya sur une pierre, comme s'il eût été mis en pièces par la foudre d'Indra.

— S'étant élevé dans les airs au-dessus de Tranâvanta, le roi des Yâdavas lutte contre lui comme en se jouant, et, dans les bosquets (de Bradja), les jeunes filles qui l'aiment comme Lâlatch viennent le voir.

— Les jeunes filles de Bradja vinrent prendre le maître des Yâdavas et l'enlevèrent; lui portant une extrême tendresse, elles le tenaient sur leur cœur; — elles arrivèrent donc à Gokoula, portant le roi des Yâdavas, qui semblait sur leurs vêtements blancs (1) l'ombre d'un nuage. — Quand Djaçodâ eut pris Krichna entre ses bras, elle fut pareille à un aveugle de naissance qui a obtenu de voir. — Comme, à l'égard de son fils, son amour grandissait toujours, elle éprouvait de la joie à voir sa face si belle; — tantôt elle lui donnait le lait de son sein, tantôt elle lui baisait les pieds qu'elle appuyait sur sa poitrine. — A cet instant où Krichna venait de tuer la Mort (sous la forme de Tranâvanta), comme elle était surprise et réfléchie, elle vit, celle qui était sa mère, — elle vit dans sa bouche l'œuf de Brahma (le monde), — elle vit le ciel et les

(1) Krichna était noir, comme l'indique son nom, qui signifie noir, bleu foncé, couleur de l'aile de corbeau. Le vêtement dont il s'agit ici est la pièce de toile blanche que les femmes de l'Inde jettent autour de la partie supérieure de leur corps et même par-dessus leur tête, quand il pleut ou qu'il fait froid.

neuf parties du monde (1); — elle vit des joyaux incomparables, exempts de toute tache; elle vit la forme de Civa, le dieu éternel; — elle vit la lune, la troupe des Souras (demi-dieux), les étoiles; elle vit le jeune homme, le jeune berger de Gokoula; — elle vit le Feu, le Vent et l'Eau aussi, et elle trembla tout agitée, la femme de Nanda! — L'aspect du visage de son fils rendait folle Djaçodâ; son esprit était troublé par les choses merveilleuses qu'elle lui voyait accomplir.

— Tout ce que vit Djaçodâ, on ne peut arriver à le dire; les yeux troublés par la joie, moi, Lâlatch, je sens mon cœur captivé par l'amour de Hari!

— Le richi Çoukadéva raconta au roi Parikchit ce que fit encore Hari à l'occasion d'un démon. — Désireux de venger le roi Kansa, les démons tinrent secrètement conseil. — Leur chef prit la parole et dit ce qui suit : « Arrachons les yeux à Râma et à Krichna! » — A ces mots, le cœur du roi Kansa fut réjoui : « Allez, et réussissez dans cette entreprise! » — Or, après avoir joué, les jeunes amies du pays de Bradja, les bienheureuses filles des bergers, se levèrent pour s'appliquer à leurs travaux. — L'enfant divin, le bienheureux Hari, dormait en son berceau, quand le démon arriva avec empressement sous la forme d'une corneille. — Arrivée à Gokoula, la corneille regarde de tous côtés, et, volant toujours, se pose sur la demeure de Nanda; — après quoi, elle entre, examinant avec attention, vole, et se perche sur le berceau du bienheureux Krichna. — Mais Hari a reconnu le démon; (il se dit) : « Le roi Kansa l'a envoyé! » — Plein de colère, à peine eut-il reconnu le *Rakchas* (2), qu'il allongea le bras, lui, le

(1) Les neuf divisions, comme disent les Hindous, les neuf climats de la terre, l'univers entier.

(2) Démon, être surnaturel et malfaisant; le roi Kansa est considéré dans cette légende comme leur chef.

bienheureux! — Il lui prit le cou dans sa main, le tint ferme, et le démon fut contraint d'abandonner la vie. — Alors les autres démons firent entendre des clameurs extraordinaires pareilles au bruit de la foudre qui se prolonge à l'infini dans le temps des pluies. — Aucune des bergères qui étaient dans leurs maisons ne vit ce qui se passait, mais au bruit qui frappa leurs oreilles, elles accoururent toutes à Gokoula. — Krichna était paisible et gardait le silence; là même, elles aperçurent une corneille étendue sans vie. — Tous les gens réunis à Gokoula firent cette réflexion : « Qu'est venue faire ici cette corneille? » — Le bienheureux Hari tua donc ce grand pécheur sans qu'aucun des enfants de Yadou arrivât à en rien savoir. — La dignité (le rang véritable) du bienheureux Gopâla ne fut point connue, ô Lâlatch! Personne n'en eut la nouvelle! — Mais, moi, je ferai entendre cette histoire de Krichna, j'appliquerai mon cœur à la méditation, dans l'ardeur de ma dévotion à Hari! — L'ayant racontée avec beaucoup d'étendue, je l'ai rendue célèbre, et celui par qui elle est dite ou entendue a effacé ses péchés.

— Savourez-en l'ambroisie sur vos langues, ô frères! en y joignant le nom de Râma, et, même en songe, vous n'éprouverez aucune affliction; Lâlatch vous le dit, après l'avoir fait comprendre.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la huitième lecture qui a pour titre : La Mort de Tranâvanta et d'un démon sous la forme d'une corneille.

IX.

L'histoire de Balarâma.

Écoute, ô roi! ce récit doux comme l'ambroisie, à savoir l'action d'imposer un nom au maître du monde incarné en Krichna. — Vasoudéva fit appeler le richi Garga, qui lui fit la faveur de venir à Gokoula. — Nanda adressa au richi de tendres paroles; dans l'excès de sa joie, il lui prépara un lieu où s'asseoir (1), — il appliqua sur son propre front l'eau des pieds du richi, et fit préparer des parfums, des lampes et des viandes consacrées; — puis, avec un visage souriant, Nanda lui adressa cette prière : « Occupez-vous maintenant d'imposer le nom, ô saint homme! » — Le richi répliqua : « Je n'y apporterai aucun délai, mais ne faites point savoir ce qui se passe ici aux gens de Gokoula. »

— « Dans l'espace carré disposé pour la fête, placez des perles avec les parfums, les gâteaux, les mets consacrés; mettez-y un vase plein d'eau, mais faites bien en sorte que le roi Kansa n'en sache rien. »

— Dans le carré, Nanda et sa femme disposèrent du sandal et les autres objets, après quoi on introduisit Râma et Krichna. — Râma, dont la mère est Rohinî, se trouvant être l'aîné, ce

(1) Le mot du texte, *baïtak*, pourrait se traduire par salle de conférences, lieu où l'on s'assied pour délibérer ou causer; dans l'Inde, cette salle n'est qu'un pavillon de verdure, ou la principale pièce de la maison disposée de manière à ce que les personnes invitées s'y puissent asseoir par rang de dignité.

fut par lui que le richi commença à imposer le nom. — Le premier nom qu'il fit entendre fut Balibhadra (celui dont l'essence est la force), parce que cet enfant a obtenu pouvoir sur les quatorze mondes. — « Son second nom sera Sankarchana (celui qui attire à soi), parce qu'il a attiré à lui le divin fruit. — Le nom de Râma (agréable) est celui qui donne le bonheur aux gens pieux; ce saint personnage étant la joie permanente de tous les êtres (1). » — Après qu'il se fut étendu abondamment sur Sankarchana, le richi parla en second lieu de la venue de Gopâla-Krichna sur la terre. — Il examina attentivement la qualité de sa naissance et de ses œuvres, puis prononça le nom de Nârâyana (Vichnou porté sur les eaux avant la création des mondes). — Réfléchissant encore, le richi articula les noms de Krichna, Çyâma (le noir), Kalébara (celui qui a un corps), Mouni (le sage), Manohâri (celui qui ravit les cœurs); — de Prabhou (maître suprême), l'asile le plus excellent de ceux qui se soumettent tout entiers à sa dévotion; à cause de cela aussi il le nomma Bhagavat (le bienheureux). — Il cita le Véda comme donnant autorité à cette parole : « Les noms de Krichna sont infinis; qui sait où s'en arrête le nombre? — Civa et Brahma ne l'ont pas connu! » Puis le richi Garga fit encore cette explication : — « Celui dont l'apparition détruira tous les péchés est devenu, dans l'une de ses incarnations, le fils de Vasoudéva. — Cet enfant sauvera la race des descendants de Yadou; sans pitié envers les démons, il détruira leur race. — Pour un temps, quittant le pays de Bradja, il est allé à Gokoula, lui dont l'existence n'a ni commencement ni fin. — O vous, Nanda! agréez mes paroles; sachez que la divinité est venue habiter sur la terre! »

(1) Ses autres noms sont *Révatiramana*, l'époux de Révatì; *Kâlindibhédana*, celui qui sépare en deux, qui détourne le cours de la rivière Kâlindì (la Djamounâ); Haladhara, celui qui porte un soc de charrue; Balbìra, le héros puissant.

— Il a raconté les qualités inhérentes à Hari, il les a saisies dans leur vérité, après avoir interprété d'une manière habile la science des astres. Moi, Lâlatch! je m'immole au fils (incarné dans la demeure) de Nanda avec mes enfants et mes femmes!

— Le richi avait raconté l'histoire des enfants en y réfléchissant avec attention; bientôt Krichna-Banavâri commença à marcher un peu. — Râma et Krichna-Gopâla (le berger) allaient çà et là de compagnie, et le petit prince des Yâdavas buvait le lait (des paysans). — Il marchait, l'enfant espiègle, imitant l'attitude de la mésange (1), ravi d'écouter le bruit des grelots attachés à ses pieds. — Gopâla s'en allait en faisant sonner ses grelots, et les jeunes filles de Bradja étaient troublées par l'absence de cette merveille (d'enfant). — Il était folâtre, espiègle, adroit et très-rusé, de sorte que Nanda entendait de ses propres oreilles de fameuses paroles sur son compte. — Dans toutes les maisons de Gokoula, l'enfant se livrait à ses malices; il mangeait le beurre et le répandait à terre. — Quelquefois il pénétrait en courant dans une cabane, jetait çà et là les vases pleins de lait et en dispersait le contenu. — Dans les maisons où il ne trouvait rien à prendre, il réveillait les petits enfants endormis.

— Dans les maisons qu'il trouvait vides, il arrachait la porte; toujours il commettait quelque dégât pareil, l'enfant de Nanda!

— Chaque jour, Krichna-Mourâri commettait quelque offense; les femmes du village pleuraient et se fâchaient de dépit. — Enfin Krichna en fit tant, qu'elles allèrent toutes ensemble trouver Djaçodâ. — « Écoutez, Djaçodâ, votre enfant a commis bien des mauvaises actions, le brigand qu'il

(1) C'est-à-dire comme la mésange, qui se suspend par les pattes à la branche de l'arbre, il prenait des attitudes bouffonnes et se baissait pour voir les grelots de ses pieds.

est! — Il a volé chez nous le lait, le miel, le beurre, et de votre part aucune réprimande ne lui a été adressée. » — Alors la femme de Nanda dit cette parole : « A vos discours que je comprends, je ne répondrai point que vous êtes adroites et intelligentes! — Est-ce que je ne connais pas ce Kanha-Krichna? Bergères, votre raison s'en est allée! — N'avez-vous ni honte ni pudeur de parler ainsi, vous qui dites tout ce qui vous plaît? — Brahma nous a donné chez nous assez de lait, et jamais Krichna n'est allé voler ailleurs! »

— « Vous qui mettez en avant de faux rapports, allez chez vous cacher vos visages! Emportez le déshonneur que vous avez mérité! »

— Cependant les femmes de Bradja commencèrent à se fâcher. « Sachez, gens de Gokoula, si nous avons lieu de crier. — Quand Krichna tout seul a avalé notre lait, c'est vous, gens de bien, dont la réputation a eu à souffrir! — Dans toutes les maisons il pénètre pour voler le lait de nos vaches; il a pris la fiente de vache (préparée pour enduire le sol), il l'a fait manger aux singes. — Une foule d'enfants l'accompagne, mais c'est lui, le roi des Yâdavas, qui a pris notre lait. — Sa mère nous a dit des injures et nous a traitées comme des gens de mauvaise foi; elle a trouvé bonne la conduite du voleur que nous lui racontions. — Voici que l'autorité de Hari commence à croître; mais qui peut savoir s'il sera jamais un homme de bien? »

— Cette divinité a fait miséricorde à ceux qui ont agréé son culte; nous, Lâlatch, adorons-la, en racontant la vérité!

— Djaçodâ, la femme de Nanda, se leva tout en colère : « Impudentes, montrez-vous donc plus sages! — Pour un pot de lait, vous venez assaillir des gens tranquilles chez eux? — Allez, ô amies, rentrez vite chez vous, cessez de déverser la calomnie sur Krichna. — Puis, pour en finir là-dessus, j'ajouterai : Ces femmes ne connaissent pas ce que tu caches en

ton cœur! — ô toi! faible enfant, Krichna-Banavâri! Elles n'ont point connu tes secrètes pensées, ces femmes de bergers! »

— La femme de Nanda parla ainsi : « Tu brilles des deux côtés d'un pur éclat (ô Krichna!); tu n'es pas atteint par les souillures de la vie; d'où feriez-vous arriver l'injure sur sa famille (ô femmes de Bradja!)? »

— Alors se leva tout irritée Râdhâ, celle dont le lotus du pied de Hari trouble le cœur. — « Eh bien! tire ta langue et montre-la; lance dehors et vomis un million d'injures. — Toi seule, tu nous accables de reproches et d'insultes; d'où viens-tu tout d'un bond, femme de Nanda? — Quand elle a écouté les méfaits de son petit, elle se tape la poitrine avec assurance et se frappe le front; — il est toujours à rôder, le brigand! Ne sois donc pas si impudente dans ta honte! — Si aujourd'hui cette femme prend son enfant par la main, personne ne lui permettra d'habiter à Gokoula. — Son mari écoute ses paroles avec une indifférence absolue, riant à ses propres paroles et à celles d'autrui! »

— Éloigne ces tourments, ô Gopâla! c'est la faveur que j'attends de toi. Il connaît les paroles des trois mondes, celui qui est ton fils!

— Toutes les compagnes de Djaçodâ disputaient ainsi avec elle en la querellant; d'autres (de la maison), venues pour emprunter des bâtons à baratter, — parlaient en riant de la supériorité de Hari, car leurs yeux étaient vides, quand elles ne le voyaient pas. — D'autres, venues sous prétexte de chercher du feu, apercevant Krichna, le regardaient en face. — L'une d'elles dit : « Écoute, femme de Nanda, ce qui nous reste à dire sur le compte de ton enfant. — Ce que nous ramassons dans notre maison ne peut plus y rester; il le renverse, le brise, le casse ou l'emporte. — Il éveille celles

de nos compagnes qui sont endormies et secoue celles qui continuent à dormir. »

— Celui qui, à cause de l'amour qu'il a pour soi-même, vit au milieu de la poussière du monde, Krichna à ce même instant lui enlèvera toute sa splendeur!

— Lorsque Krichna eut entendu les discours des femmes des bergers, ses yeux se remplirent de larmes, — et sa mère, voyant ce beau visage en pleurs : « D'où te vient ce chagrin, toi que j'aime plus que ma vie? » — Il répondit à Djaçodâ : — « Je me suis mis en colère parce qu'une d'elles vous a dit : Mettez votre lait bien loin, — et gardez-le avec grand soin; de cette façon, Krichna-Banavâri ne pourra ni le trouver ni l'emporter. — En entendant ces paroles de reproches, moi, Hari, je suis resté tout honteux; pourquoi me causer ainsi du dépit, ô ma mère! » — Et si Krichna pleurait, devenu docile, alors Djaçodâ éprouvait un grand tourment dans son cœur. — Quand elle voyait le petit Gopâla verser des larmes, la jeune mère avait du regret de ce qu'elle avait fait.

— Les filles des bergers ressentirent les peines de l'absence, dès qu'elles ne virent plus Krichna-Banavâri; elles eurent honte des reproches qu'elles lui avaient adressés, ô Lâlatch! et réfléchirent en voyant l'effet qu'ils avaient produit.

— Un jour, il prenait ses ébats, le prince des Yâdavas, avec Râma et beaucoup d'autres enfants. — Sur ces entrefaites, on vint dire à Djaçodâ : « Le petit Gopâla a mangé un morceau de terre! » — Aussitôt Djaçodâ vint prendre Krichna-Banavâri par la main, et la mère reconnut la faute commise par son fils; — et, jugeant que le turbulent enfant méritait d'être puni : « Enfant, lui dit-elle, tu as mangé quelque chose d'impur! » — Le bienheureux Hari fit entendre des paroles entrecoupées de sanglots; ses yeux de lotus se remplirent de larmes : — « Moi! jamais je n'ai rien mangé de semblable; pourquoi ne regardez-vous pas dans ma bouche, ô ma mère? »

— L'incompréhensible divinité ouvrit alors la bouche, et sa mère, toute troublée, l'ayant regardée aussitôt, — vit dans l'intérieur de cette bouche les sept cieux, Brahma, Civa et tous les dieux jusqu'au dernier. — Elle y vit avec effroi les quatorze mondes, sur lesquels un nuage noir répandait l'eau de la pluie. — A la vue de cette miraculeuse apparition, Djaçodâ, troublée, fut comme prise de vertige. Des deux côtés de l'horizon des éclairs se montraient, remplis de clartés fulgurantes; — à ce spectacle, de toutes parts les montagnes et les grands arbres tremblèrent avec bruit, et Djaçodâ tomba sans connaissance. Quand elle se releva et reprit ses sens, — elle ne put articuler une parole et demeura silencieuse. « J'ai fait quelque rêve, » se dit-elle intérieurement.

— Les actions de l'enfant, ô Lâlatch ! plaisaient au cœur des descendants de Yadou; celui qui en entend le récit, celui qui chante les mérites de Krichna, le péché ne s'approchera jamais de lui.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la neuvième lecture qui a pour titre : Le récit des actions de Balarâma et de Krichna.

X.

Krichna est attaché à un mortier.

Ensuite Çoukadéva fit entendre au roi Parikchit de quelle manière Krichna-Govinda mangea le beurre (de sa mère). — Comme Djaçodâ barattait son lait en compagnie des femmes des vachers, le prince des Yâdavas, qui eut faim, arriva de

ce côté. — L'enfant aux yeux de lotus prit de sa main le bâton de la baratte, et, quand la femme de Nanda vit que le lait commençait à s'épaissir en bouillonnant, — le prince des Yâdavas demanda qu'elle lui fît boire le breuvage qui formait sa nourriture; mais Djaçodâ, sa mère, s'y refusa. — « En un instant, le petit-lait sera séparé, et je rentrerai à la maison, après quoi je te donnerai à boire. » — Laissant là Krichna, elle retourna à sa baratte : il était en colère, le dieu incarné, et horriblement fâché; — ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins d'une colère insultante, sa figure devint couleur de cuivre, et l'expression de (ses yeux de) lotus était extraordinaire. — Il répandit autour de lui le lait de beurre, le dispersa à coups de pied, et, avec ses mains, il barbouilla de beurre tout son corps. — Un second plat rempli de beurre, que l'on avait furtivement, et par précaution, placé à l'écart dans le garde-manger, tomba sous ses yeux; — il monta sur un mortier de bois, dévora ce que contenait le plat, et en jeta à terre quelque peu qu'il donna aux singes (1).

— Il se mit en colère, celui qui est l'asile de la bonté! Il jeta le beurre autour de lui; puis, voyant venir Djaçodâ, sa mère, Krichna-Mourâri entra dans le palais (2).

— Il entra tout tremblant dans la maison, comme irait un voleur qui emporte le bien d'autrui; — dès que Djaçodâ voulut séparer le petit-lait du beurre, elle reconnut la malice que son fils avait faite en se jouant. — Le plat cassé lui donna du chagrin, et nulle part elle ne vit le bienheureux Krichna; — l'autre plat, déposé sur la planche, n'y était plus; de toutes parts, les singes étaient occupés à manger les bribes du beurre répandu à terre. — Elle parcourut toute la maison en cher-

(1) Les singes, respectés des Hindous comme les images du dieu Hanouman qui aida Râma à conquérir l'île de Ceylan, vivent familièrement dans les cabanes des vachers et des laboureurs.

(2) L'habitation de Nanda, son père, qui était le chef du village.

chant l'enfant; elle se lance dehors pour tâcher de prendre Gopâla. — Djaçodâ se mit à l'appeler; elle court en proie à la plus violente colère; — elle ne retient plus ses vêtements, qui flottent en désordre; les deux bracelets de ses mains se mêlent et s'entortillent; — le nœud qui retient ses cheveux derrière la tête est délié; elle va, la jeune femme, et sa guirlande de fleurs tombe autour d'elle. — En voyant sa mère si affligée, le prince des Yâdavas, le maître incarné qui s'était tenu caché, se laissa apercevoir.

— Djaçodâ ramena par la main le divin Hari, qui venait en pleurant; mais, pour qu'on ne connût rien de ce qui se passait, Vichnou les plongea l'un et l'autre dans un mirage illusoire.

— Les yeux baissés marchait Krichna-Banavâri. Gloire, gloire à (celui qui charme), à Mohana; à celui qui est l'amour, à Mourâri! — Celui dont la sainte écriture n'a pas connu les secrètes intentions, celui-là, Djaçodâ le ramenait dans sa maison. — Brahma réfléchit, tout pensif : « Jamais Hari ne lui a donné une telle forme! — Celui dont l'absence cause aujourd'hui la douleur de Civa a un corps tout déformé, comme un ascète fatigué d'austérités. — Les bouches de ses mille têtes ont trouvé à se repaître, et Djaçodâ s'est effrayée qu'il ait mangé un aliment regardé comme impur! » — Le dieu suprême, Brahma, dont les qualités sont infinies, fut chagrin de le voir ainsi, lui que sa mère tenait et tançait déjà. — Il se désole, il souffre, il parle, il éprouve de la douleur, et la femme du berger ne reconnaît pas la nature supérieure de Krichna. — « Mon fils (dit-elle) a commis une bien grande iniquité, je vais aujourd'hui l'attacher à un mortier de bois. » — Vite elle demande tous les liens qui servent à attacher les vaches, et serre solidement contre le mortier l'incarnation du maître suprême; — de ses mains elle lia celui qui tient l'arc de Vichnou, elle l'attacha avec

une corde grosse comme deux doigts. — Les autres femmes, compagnes de Djaçodâ, ayant pris les cordes, se mirent à lier le gentil corps de Hari ; — son visage laissait couler des gouttes de sueur ; il avait la tête penchée..... Mais Djaçodâ, sa mère, était méchante en ce moment-là : — « Si vous ne le laissez (1) pas attaché à ce mortier (dit-elle), je dirai que vous avez juré en vain ! » — Cet ordre de sa mère causa de la douleur à Hari ; mais, dans l'intérêt de ses adorateurs, le maître suprême se laissa lier.

— Le maître des quatorze mondes s'est manifesté sous la forme du berger ; ce fut dans l'intérêt de son fils, ô Lâlatch ! que sa mère Djaçodâ l'attacha au mortier (2).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la dixième lecture qui a pour titre : L'Action de lier (Krichna) à un mortier de bois.

XI.

La chute des deux Djamalârdjounas.

Après avoir lié Krichna, les jeunes femmes s'en allèrent le...ter ; maintenant, ô roi, écoute le récit d'un fait agréable aux hommes pieux. — Devant la porte de Nanda étaient deux arbres très-élevés et qui semblaient très-forts. — Ce fut sous ces arbres que le prince des Yâdavas s'en alla traînant entre

(1) C'est-à-dire qu'elle leur fit jurer de le laisser attaché.

(2) C'est-à-dire que, sans le savoir, elle lui fournit, en le liant ainsi, l'occasion d'accomplir le miracle qui va être raconté au chapitre suivant.

les deux le mortier auquel il était attaché, — et, réfléchissant aux paroles prononcées (jadis) par Nârada, il déracina ces deux arbres, qui étaient des *djamalârdjounas* (1). — Les deux arbres tombèrent brisés sur la terre; il en sortit deux êtres humains qui célébrèrent les louanges du Dieu incarné. — « Gloire, gloire, gloire à toi, le visage du monde (2), à toi que n'enveloppe point l'illusion (3), à toi fils de Nanda, — à toi qui es exempt des trois qualités de la nature humaine (4), à toi, maître, qui ne possèdes point les qualités extérieures, à toi asile suprême, maître, seigneur du monde! — D'après les paroles pleines d'autorité prononcées par Nârada, nous avons obtenu de reconnaître le maître du monde; — maintenant que nous est accordée la faveur de te voir, nous chantons de notre voix les mérites du nom de Râma! — De vos oreilles (ô mortels!), écoutez, écoutez encore le récit de ses actes, et vous vivrez dans la consolation. De vos mains, offrez le sacrifice à celui qui est Hari. — De vos pieds, allez vers les lieux de pèlerinage qui lui sont consacrés; de votre front, inclinez-vous devant sa puissance. — Il est savant celui qui chantera l'incarnation de Hari; il est passé maître dans la science celui qui agrée (et reconnaît) le prince descendant de Raghou (5); il est saint celui qui appliquera sa pensée aux pieds de Hari, et ce sera un vertueux précepteur spirituel celui qui invoquera le nom de Râma. — Oh! bienheureux Gopâla, maître qui es la miséricorde même, seigneur qui connais le cœur de Lâlatch! »

(1) Le dictionnaire sanscrit ne donne point le nom latin de ces arbres.

(2) La manifestation, la face visible des choses visibles et créées.

(3) Qui est en dehors de cette forme illusoire par laquelle l'homme est séduit et troublé; la nature extérieure.

(4) Voir plus haut, page 4.

(5) Roi d'Oude, bisaïeul de Râmatchandra, qui fut aussi une incarnation de Vichnou; l'histoire de sa race est le sujet du poëme de Kalidasa (*Raghou-vança*).

— Même pendant la nuit, que mon esprit ne se détourne pas de la pensée du lotus de vos pieds sacrés; accordez-moi cette faveur de vous contempler en face!

— Le chef des Yâdavas les ayant appelés près de lui, leur fit miséricorde, et leur accorda l'entrée dans le paradis de Vichnou. — Lorsque ces arbres se brisèrent, en produisant un bruit prolongé, tous les gens de Bradja tremblèrent de frayeur; — toutes les jeunes femmes accourues pour voir ce qui se passait retirèrent l'enfant Krichna du milieu (de ces arbres renversés). — Ses jeunes compagnes le délivrèrent de ses liens, et Djaçodâ se hâta d'arriver en criant : « Hari! Hari! » — Le pressant sur son sein, sa nourrice Djaçodâ (1), en proie à une vive agitation, répétait des mots sans suite. — Elle prenait l'enfant sur son cœur, regardait avidement son visage, serrait sa langue entre ses dents, et se frappait les genoux; — elle s'immolait sans force à ses pieds, tournait autour de sa personne, comme autour d'une divinité à laquelle on se dévoue, et lui prodiguait de nouvelles caresses. — Les femmes des bergers qui arrivaient, ayant contemplé le visage de l'enfant, ne purent détacher de lui leurs regards ravis.

— Elles restèrent stupéfaites, les femmes de Bradja; la parole leur manqua, ô Lâlatch! Oubliant leur nourriture et les soins de leurs maisons, elles allèrent voir le beau Gopâla.

— S'adressant au richi Çoukadéva, le roi (Parikchit) lui fit cette question : « En réfléchissant dans mon esprit, j'y ai vu naître un doute; — le sens de l'action accomplie par celui dont les hommes ne pénètrent pas le mystère n'a pas été connu de moi; fais-le-moi donc comprendre, ô Richi! — « Dans l'intérêt de qui Hari déracina-t-il ces deux arbres?

(1) Il est dit plus haut que Djaçodâ n'est que la nourrice, la femme chargée, pour ainsi dire, de mettre au jour et d'élever l'enfant né d'abord dans le sein de Dévakî. Voir page 11.

Voilà ce que toi, le maître du monde, tu ne nous as pas fait connaître. — Quels étaient les deux hommes qui chantèrent ses louanges, et à qui le prince des Yâdavas fit-il entendre l'autorité de sa parole? — « Écoute, ô roi! je vais te l'expliquer et faire cesser le doute qui est en toi. — D'abord, je vais te dire ce qui se passa jadis : Kouvéra (1) étant l'intendant de Vichnou, — dans sa maison naquirent deux fils; privés de science, plongés dans l'amour des choses sensuelles, — adonnés aux boissons enivrantes, livrés à l'orgueil, qui ne connaissaient point les pratiques de la sainte écriture et du Véda; — aveuglés par l'ivresse du trouble que causaient en eux la jeunesse et la beauté, et qui vivaient toujours dans la société des jeunes filles. — Un jour qu'ils se promenaient sur les bords de la Sourasourî, ils enlevèrent les vêtemens qui couvraient les jeunes filles; — celles-ci couraient se jeter dans l'eau en leur compagnie, les cheveux flottant sur les épaules et sans vêtements. — Par là vint à passer le richi Nârada sans que ceux-ci eussent connaissance de l'arrivée du saint personnage. — Les femmes entrèrent dans l'eau avec empressement; mais les deux frères demeurèrent nus sur le rivage. — Au moment où son regard tombait sur eux, ces deux frères devinrent, sur les bords mêmes de la Sourasourî, immobiles comme deux arbres.

— Voyez la conduite de ces deux frères; combien elle fut celle de deux insensés. Quand ils furent tombés dans l'enfer, ils subirent complétement les épreuves qui leur étaient réservées.

— Le richi Nârada les ayant appelés près de lui, leur lança une malédiction, après quoi il leur annonça la délivrance : « Vous étiez nus comme des bêtes, ô suprême iniquité! et en me voyant vous n'avez pas eu honte. — Allez à Gokoula,

(1) Considéré comme le dieu de la richesse par les Hindous, il semblerait être cité ici comme un personnage historique.

soyez-y tous les deux des arbres, et là, vivant dans la tranquillité, prenez votre nourriture (et croissez). — La cause des plus condamnables iniquités, c'est de n'avoir d'affection que pour la fortune. — Le père et la mère disent d'elle : « C'est notre enfant! » et la chérissent dans leur intérêt personnel. — La jeune fille en proie aux passions dit : « C'est mon bien-aimé! » et, pareille à une tigresse, celle-ci se précipite sur elle pour la saisir; — l'enfant, la femme, y appliquent sans cesse leur pensée; pareille au chakal, elle les dévore de sa bouche. — A votre mort, la corneille et le vautour se réjouissent; le chien et le chakal dansent de joie; — le feu dira : « Je consumerai la moelle de vos os et tous vos membres; devenus de l'or, vous bouillonnerez en brûlant! » — La terre dira : « Confondez-vous avec moi! » Le vent dira : « Mêlés à moi, envolez-vous dans l'espace. » — Ne faites donc point si grand cas de votre corps, car celui (qui juge ainsi) est un insensé qui n'a pas compris ce qu'est ce corps; — mais sachez que votre propre corps est pour vous la voie des sens, ce par quoi la sensualité trouve sa satisfaction. »

— Mon corps a choisi sa demeure là-haut; je trouverai la paix durant toute ma vie; l'insensé ne connaît point ces choses; le dieu caché, Vichnou, est mon prince, celui que je sers.

— A cette malédiction prononcée par le richi, ils s'éveillèrent dans l'enfer qui venait de s'ouvrir; courant vers Nârada, ils se jetèrent à ses pieds : — « O divin Richi! toi qui es notre refuge, tu ne nous as pas dit quelle sera notre délivrance? » — Le richi répliqua : « Vous la verrez se manifester sous la forme d'une incarnation, et près de vous Hari lui-même se laissera lier. » — Par suite de la malédiction du richi Nârada, Hari étant né comme fils de Nanda, les deux arbres poussèrent sur la porte de celui-ci. — Krichna consentit à ce qu'ils lui demandaient; renversant les arbres, il leur donna le rang d'immortels. — Ils trouvèrent une place

dans le monde de Vichnou; que les sages chantent les noms de ces deux frères, Nala et Kouvéra.

— Cette histoire, ô Lâlatch! les richis l'ont racontée en la faisant comprendre; pendant dix millions d'existences vivront sans péché tous ceux qui l'auront entendue ou racontée.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la onzième lecture, qui a pour titre : La Chute des arbres nommés *djamalârdjounas.*

XII.

La mort de Vakâsoura.

Écoute, ô roi, l'histoire de la libération de la famille des Kourous. Voici la résolution que prirent les habitants de Bradja. — Une certaine crainte s'emparait de l'esprit de Nanda, et sa femme Djaçodâ se tenait devant lui immobile. — Réfléchissant aux calamités qui affligeaient le village de Gokoula, il tint conseil et appela tous les bergers. — Ce Nanda était lui-même leur chef à tous, et il les convoquait pour les interroger. — « Ce pays de Bradja, dit-il, a eu à souffrir bien des malheurs; la joie l'a déserté, et les jours sont changés! — Le Créateur nous a donné des enfants et des vaches, mais nous n'avons pas une journée exempte de douleurs. — D'abord c'est un démon femelle qui est venu pour le tuer (Krichna), et qui a obtenu que ses propres péchés fussent effacés; — puis le char a tombé sur lui, et cette fois ce fut au Créateur qu'il dut son salut. — Et cet autre démon qui, prenant une

forme gigantesque, enleva au-dessus de la terre celui qui est la vie du monde, — qui l'emporta dans son vol au milieu de l'espace; ce fut le Créateur qui, cette fois encore, l'en délivra. — Maintenant, voilà que les deux grands arbres sont tombés! Un million des œuvres méritoires accomplies par nous ont été effacées; — la terre est complétement livrée à l'anarchie; qui voudrait désormais habiter ce pays de Gokoula? » — Quand il entendit ces paroles de Nanda, son frère Oupama (1) les approuva et dit : « Ce conseil de Nanda est excellent! — Allons donc habiter à Vrindâvana, allons boire l'ambroisie de la Djamounâ (2) qui coule auprès! »

— Là où la Djamounâ est proche, au milieu de l'épaisse forêt de Vrindâ, allez tous ensemble; tous ensemble appelez et emmenez les enfants et les vaches.

— Quand ils eurent reçu cet ordre de Nanda, les vachers partirent les premiers, emmenant les troupeaux. — Dans toutes les maisons, on chargea des cruches de lait, puis l'on fit monter sur un char Râma et Krichna. — Ainsi allait le petit Banavâri (Krichna), et en un instant on laissa désert le village de Gokoula. — En bien peu de temps, on arriva à Vrindâvana, où de nouvelles pousses embellissaient l'aspect des arbres. — Cette forêt se montra tout entière à leurs yeux, parée de fleurs; la saveur des doux parfums leur tourna la tête. — Ils ne virent que les plus ravissants aspects de tous les côtés : là habite le *kokila* (3) à la douce voix; — tout près, ils remarquèrent des pâturages où les troupeaux pouvaient sans crainte paître à satiété; — sur quoi les gens de Gokoula firent cette réflexion : « Le destin nous a donné là une très-excellente demeure! »

(1) Il est nommé dans le *Prém-Sâgar* Oupananda.

(2) C'est-à-dire allons habiter ce pays voisin de la Djamounâ, dont les eaux sont sacrées.

(3) Coucou noir de l'Inde.

— A partir du jour où Krichna, ô Lâlatch! s'est manifesté dans une famille de Gokoula, on n'a pas pu compter les myriades de troupeaux (de ces bergers).

— Tout jeune encore, Krichna, le maître incarné, se montrait si intelligent, qu'il était la vie et l'âme de tous les gens de Gokoula. — Pour éloigner le chagrin de ses yeux de lotus (1), on le laissait quelquefois aller paître les veaux; — avec lui allaient tous les enfants des vachers; sans le petit prince des Yâdavas, ils ne pouvaient pas vivre (2). — Près de la Djamounâ, parmi une forêt de lianes, Râma et Krichna étaient donc à faire paître les veaux. — Il y avait là des jongleurs habiles dans les tours d'adresse qui s'exerçaient à des jeux de toutes sortes; l'un les regardait, l'autre ouvrait de grands yeux; — les bergers faisaient gaiement résonner leurs chalumeaux; les jeunes enfants s'offraient en sacrifice sur le lotus de ses pieds. — Un démon revêtu de la forme d'un veau arriva, et, se mêlant aux autres veaux, se mit à courir avec eux; — le prince des Yâdavas connut ce démon, et, faisant comprendre sa pensée à Balarâma, le lui dit; — puis, courant auprès de ce démon sans plus tarder, le bienheureux Hari le trompa par ses ruses; — lui qui est plein de miséricorde envers les humbles, il saisit la bête, la fit tourner et la brisa contre le tronc d'un *kaïth* (3).

— Il mit à mort le démon (venu là sous la forme d'un) veau (Vatchtchâsoura), en le faisant tourner par les pattes de derrière; l'arbre *kaïth* de la forêt des lianes, en tombant brisé, rendit un son qui retentit longtemps.

— Quand Krichna, la vie du monde, eut tué ce démon malfaisant, les fils des vachers éprouvèrent une grande joie;

(1) C'est-à-dire pour l'empêcher de pleurer, de crier.
(2) Littéralement : Il était l'aliment de leur âme.
(3) Nom d'arbre; *feronia elephantum;* en sanscrit, *kapittha.*

— ils dirent en chantant les louanges de celui qui est leur amour et leur félicité : « Victoire! victoire, ô toi la joie des Yâdavas! » — En leur compagnie, Krichna-Govinda revenait à la maison, et le matin il se rendait à la forêt avec un grand empressement; — des enfants de toute sorte allaient aussi en société de Râma et de Krichna : — ils faisaient paître tous les veaux de Gokoula, et chantaient avec allégresse les louanges de Hari. — Comme la soif se faisait sentir, tous les bergers en courant emmenèrent les veaux vers la Djamounâ. — Dans leurs cœurs, il n'existait pas la moindre crainte, et ils poussèrent leurs animaux dans la rivière. — Entrés dans la rivière, ils y buvaient l'eau limpide, sous la garde de Krichna, qui aperçut un animal sur le rivage. — « Le démon Vakâsoura : Holà! frères, écoutez! c'est lui qui est là debout sous la forme d'un héron (1). » — En voyant son bec pointu, son corps allongé (et démesurément grand), ils crurent avoir devant eux le mont Souméron, — et, à son aspect, les fils des vachers, qui s'étaient troublés, (s'écrièrent) : « Ah! Krichna! c'est là un grand *Rakchas!* » — Le démon, caché sous la forme d'un héron, s'approcha de la rivière, pareil au dragon Rahou qui se précipite (au moment d'une éclipse) sur le disque du soleil, — et avala Krichna, la vie de ce monde; mais il reconnut que c'était comme si la mort elle-même fût entrée dans son corps. — « Hari! Hari! » criaient les enfants, et ils tombaient comme des arbres coupés à la racine; — il semblait que le souffle vital eût quitté leurs corps... Ils allaient périr avec le petit Gopâla.

— Songeant avec attention à Krichna, dont le corps est noir, et se souvenant de lui, ils marchaient en se culbutant, et tombèrent tous çà et là comme si la mort les eût frappés.

— Après qu'il eut avalé Krichna, le héron resta là immo-

(1) *Ardaa torra.*

bile; mais lui (Krichna), reprenant son énergie, se mit en devoir d'agir. — Il produisit (dans le corps de la bête) jusqu'à sa gorge un feu tel, que ce fut comme si le démon Vakâsoura eût avalé un serpent; — puis, plein de colère, il sortit de son corps, le retint avec force, et se jeta sur lui en le blessant au bec. — La bête faisait des sauts extraordinaires; mais le prince des Yâdavas ne disait rien; — la prenant tout d'une pièce, le fils de Nanda la pressa si bien, qu'il la brisa en deux. — Après avoir tué le démon Vakâsoura, il sortit, et alla en hâte retrouver les taureaux de Nanda. — A la vue de Krichna, tous les jeunes enfants coururent vers lui; ils venaient comme si la vie était hors de leurs corps (1). — Lui, il allongea les bras pour les embrasser; à tous tant qu'ils étaient, le maître incarné adressa de tendres paroles. — Attentif à veiller dans toute la forêt, Hari fit paître les veaux, puis il revint au village avec ses camarades, poussant tous des cris de joie. — L'adresse avec laquelle il avait tué le démon Vakâsoura rendit célèbre dans chaque famille le fils de Nanda; — à cette nouvelle, les habitants de Bradja émerveillés en éprouvèrent dès lors de la sympathie pour Nanda; — les jeunes filles de Bradja arrêtaient le petit Gopâla, et l'emmenaient; avec ses yeux de lotus, il ravissait leurs cœurs. — Elles perdaient le souvenir de leurs familles et des soins du ménage, et cherchaient le moyen de plaire à ses yeux.

— Elles devenaient comme insensées, les femmes de Bradja, et comme privées de la parole, ô Lâlatch! Elles en étaient arrivées à oublier leurs enfants et leurs époux en voyant Gopâla, le dieu de l'amour pour elles.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la douzième lecture, qui a pour titre : La Mort de Vakâsoura.

(1) C'est-à-dire comme si Krichna eût été leur propre vie, la vie placée hors d'eux et qu'ils allaient chercher.

XIII.

La mort d'Aghâsoura (1).

Ce que fit sur la terre le Créateur incarné, le richi Çoukadéva le dit au roi. — Un jour, Hari, le maître de la terre, s'étant levé, appela ses compagnons au son de la conque; — tous ensemble, ils allèrent faire paître les troupeaux, portant pour leur repas des pots de lait caillé et du riz suspendus dans un filet (2). — Ils prirent à la main la flûte, la trompe de corne, des bâtons, et mangèrent leur repas, comme une belle troupe de sages; — puis, ornés de guirlandes faites avec des graines de *goundja* (3), les jeunes bergers se livrent à de joyeux ébats. — Ils frappent et font résonner les anneaux de leurs bras et les grelots pendus à leur ceinture; sur leurs têtes brillent des diadèmes faits de plumes de paon; — armé de la cymbale et de la flûte, l'enfant dont les yeux sont pareils à la feuille du lotus a sur la poitrine une guirlande de fleurs de la forêt, lui qui délivre le monde; — entre les deux sourcils les marques du *tilaka* (4); aux oreilles des boucles; au cou un collier de perles qui scintillent, — (tel

(1) Le démon Péché, considéré comme le général des armées du roi Kansa.

(2) Les pots remplis de lait, de riz et d'eau, sont placés dans des filets aux deux extrémités d'un bambou qui se place sur l'épaule.

(3) *Abrus precatorius.*

(4) La marque tracée avec de la terre de couleur ou des onguents que les Hindous appliquent sur le front, entre les deux sourcils; elle est ou un simple ornement ou le signe distinctif de la caste.

est) Mourâri (Krichna), la vie de la vie, celui qui ravit les cœurs, et Lâlatch s'immole sur la poussière de ses pieds. — Tandis que le bienheureux Krichna erre dans l'épaisse forêt, près de là arrive rapidement le démon Aghâsoura; — elle était sa sœur, ce démon femelle, Poutanâ, que Krichna a tuée; Tranâvanta et Vakou, dont il a triomphé par ruse, étaient ses frères. — Il vint donc là, poussé par le désir de venger ses parents; c'était un génie malfaisant envoyé par le roi Kansa.

— La mission que lui avait confiée le roi Kansa ne l'inquiétait pas excessivement; et parce que l'enfant était si jeune, il n'en avait aucune crainte.

— Au milieu des autres enfants, il jouait, le bienheureux Krichna. Aghâsoura le vit, et vint rapidement vers lui. — « Je tuerai cet enfant avec ses compagnons; j'arracherai la racine de cette race des Yâdavas. » — Par la route que suivaient en venant les petits bergers, il alla, puis ouvrit sa gueule en s'appuyant sur la terre. — Après avoir pris un peu de repos sur la terre, il marcha pareil au dragon Râhou (1) qui se précipite sur le disque du soleil. — Il attirait vers lui les enfants et les vaches à la manière d'une barque qui vogue contre le vent (2). — L'un disait : « Comment donc passer? » L'autre disait : « Fuyez avec terreur ce que vous voyez là! » — Celui-ci disait : « Courons vite maintenant vers le bienheureux Hari, car il est notre sauveur. » — Et tous les enfants des bergers s'en allèrent, retournant sur leurs pas pour contempler la face de Gopâla. — Quand il se trouva droit en

(1) Cette comparaison, souvent employée par les poëtes, est empruntée à la très-ancienne légende du *barattement de la mer de lait*. Voir dans les fragments du *Mahâbhârata*, page 63, ce qui se rapporte particulièrement à Râhou.

(2) C'est-à-dire qu'il se plaça dans la route à la rencontre des enfants et des troupeaux, pour ainsi dire à contre-courant.

face de la gueule du monstre, le prince des Yâdavas y marcha de lui-même; — le bienheureux enfant étant reconnu (au passage) par le démon Aghâsoura, celui-ci referma sa gueule aussi solide que le diamant; — puis, quand Krichna fut au beau milieu de sa gorge, il redressa son corps prodigieusement élevé. — Il boucha la respiration du monstre, celui qui est la joie des Yâdavas, celui qui attache aux lotus de ses pieds les Souras, les hommes et les sages. — Avec un rugissement, il se leva, terrible, dans le corps du démon; il en sortit un éclat lumineux; le sommet de sa tête se brisa. — Il repoussa en avant les bergers et les vaches avalés par lui, comme une barque qui a un vent favorable. — Par cette voie sortit le prince des Yâdavas, aux yeux de lotus, au visage éclatant de lumière. — Les enfants et les veaux sortirent tous ainsi, et les bergers, pleins de joie, se livrèrent à des réjouissances.

— Il avait cinq ans, le bienheureux Hari, quand il alla tuer le démon Aghâsoura. Désormais n'oublions plus un seul instant Mourâri (Krichna), qui est l'âme de la vie.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la treizième lecture, qui a pour titre : La Mort d'Aghâsoura.

XIV.

La comparaison avec Brahma.

Maintenant, ô roi, écoute ce qui advint ensuite; Çoukadéva chanta les louanges (raconta l'histoire) de Hari comme il suit : — Quand il eut tué Aghâsoura, le frère de Balarâma (Krichna) s'en alla bien vite sur le bord d'un étang. — et fit boire aux veaux de l'eau fraîche. Là s'exhalait agréablement le parfum des lotus en fleurs; — la forêt, dans l'éclat de la jeunesse, resplendissait de toutes parts à la vue de celui qui est par excellence le destructeur de la douleur causée par le péché, — et, en le voyant, la terre verdoyante, toute charmée, acquérait une puissance extraordinaire. — Il portait, le divin berger, les cheveux nattés, l'écharpe, sous son bras la flûte et la corne, sur sa poitrine une guirlande, — et, de sa main gauche, prenant le lait caillé et le riz bouilli, il se mit à préparer les condiments de son repas entre ses doigts. — Les petits enfants qui accompagnaient Hari prirent gaiement leur nourriture de toute sorte; — mainte fois Hari riait et les faisait rire; parfois il faisait entendre d'affectueuses paroles. — Tous les habitants du ciel vinrent contempler Krichna, l'incarnation de Vichnou, Banavâri qui jouait gaiement; — mais, sans connaître l'intelligence supérieure ni l'objet des méditations du maître incarné, les vachers prirent leur repas en sa compagnie.

— Voyez, il prend son repas en compagnie des vachers, celui qui est le premier homme! L'ayant applaudi, ceux qui

le prennent pour l'objet de leur méditation sont en voie d'obtenir l'heureuse exemption des naissances successives!

— Ainsi Hari célébrait cette fête, et Brahma, réfléchissant (qu'il était occupé ailleurs), emmena les veaux. — Tous les jeunes bergers cherchèrent donc les petits de leurs vaches; ils faisaient entendre ces paroles au divin berger, qui était pour eux le dieu de l'amour : — « Écoute notre humble requête, ô prince des Yâdavas au corps noir, nos veaux sont allés bien loin, ô saint personnage! » — Krichna dit : « Je vais me hâter et ramener, en les excitant de la voix, les petits de vos vaches. » — Le héros de la race des Yâdavas ajouta cette parole pleine d'affection : « Vous, restez tous sur le bord de l'étang! » — Il cherche dans la forêt les veaux qu'il ne trouve pas, car Brahma les avait bien vite emmenés, et cette fois les bergers aussi. — Mais, en son cœur, celui qui est la vie du monde connut cette conduite du dieu : « C'est Brahma qui les a emmenés! » — Mais, comme Brahma avait enlevé les veaux et les jeunes bergers, lui, le bienheureux berger, il en créa d'autres en nombre égal; — et les veaux qui avaient la peau blanche, il les créa de nouveau et tout pareils. — Les enfants qui portaient à leurs mains un filet ou une guirlande, le prince des Yâdavas les créa avec ces mêmes objets; — ceux qui, durant leur vie, faisaient résonner la flûte de bambou, Hari les fit revivre dans la même condition. — Il s'occupa de les former tous, lui, Krichna-Mourâri, le dieu aux formes multiples, et éternel.

— Avec ses compagnons, ô Lâlatch! le prince des Yâdavas sautait de joie; les bergères, faisant éclater leur joie, arrivèrent au village de Gokoula.

— Écoute, ô roi! les mères qui virent ces (autres) enfants allongèrent vers eux les bras; — elles allongèrent les bras et les embrassèrent, leur témoignant de ce jour une plus excessive tendresse; — les petits veaux qui revenaient en jouant,

toutes les vaches les nettoyèrent en les léchant. — De son côté, la mère de Hari, Djaçodâ, au comble du bonheur, se mit à lui frotter le corps avec des parfums. — Elle fit baigner Râma et Krichna tous les deux, et leur fit revêtir de beaux vêtements, écharpes et tuniques. — Lorsqu'elle eut placé sur la table la moutarde et le sel (1), elle leur donna aussi du collyre et des colliers de perles pour chaque oreille. — Gopâla prit son repas avec des démonstrations d'allégresse, et puis, sur sa couche odorante, on le mit à dormir.

— Ce fut ainsi que, durant une année, il vécut dans les jeux; ô saint personnage, caché sous une forme illusoire qui trompe nos sens, on ne connut point la dignité de ton rang!

— De cette façon, ô roi! il passa cette année-là, le bienheureux Krichna, en faisant paître les veaux. — Brahma vit, dans le milieu de la forêt, l'image des enfants et des veaux qu'il avait enlevés. — « Ces enfants, je les avais placés loin d'ici; comment se fait-il qu'ils aient reparu? » — Le bienheureux Gopâla étendit sur la terre une illusion qui fascina Brahma lui-même, le possesseur de toutes les qualités. — Tous les enfants, tous les veaux qu'il aperçut parurent à Brahma comme s'ils avaient quatre bras (2); — tous les bergers lui semblaient (comme Krichna lui-même) vêtus de jaune, tous portant la conque, le disque et des guirlandes de fleurs cueillies dans la forêt; — et, comme il regardait en tremblant, Brahma vit devant le dieu suprême sa propre image répétée dix millions de fois. — Telle fut l'illusion magique manifestée par le maître du monde.

— Ascète uni à Krichna par le détachement de toute chose,

(1) Servi le repas.

(2) Krichna, sous sa forme divine, en quelque sorte officielle, a quatre bras; les deux bras supplémentaires lui servent à soutenir la conque, à gauche et à droite le disque, qui sont les emblèmes et les attributs de Vichnou.

moi, Lâlatch! je cherche à me délivrer de la transmigration; comment, sous son corps humain, Brahma l'eût-il reconnu, lui qui était trompé par cette illusion?

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatorzième lecture qui a pour titre: La Comparaison avec Brahma.

XV.

Les louanges chantées par Brahma.

Le richi Çoukadéva, reprenant la parole, dit au roi Parikchit : « Brahma ne connaissait pas encore de qui était ce prodige; — lorsque Hari créait, en se jouant, ces formes illusoires, il ne voyait dans la forêt personne que l'enfant de Nanda. — (En effet), un fouet à la main, Krichna-Banavâri conduisait les veaux à travers la forêt; — mais, lorsqu'il y eut cessation (de cette forme illusoire), Brahma, étant revenu à lui-même, se prosterna aux pieds du bienheureux berger; — ses deux yeux étaient remplis de larmes : le maître du monde se montra généreux, il le releva. — Les enfants et les veaux qu'il avait lui-même enlevés, Brahma les ramena devant Krichna, et les lui présenta. — Les mains jointes, debout devant le maître suprême et à quelque distance de lui (par humilité), Brahma célébra ses louanges : — « Je suis sorti de toi, ô maître du monde! En ce jour, arrête ta colère, ô seigneur! — A sa mère, l'enfant de son sein a donné un coup de pied par inadvertance; que la mère daigne ne pas consi-

dérer cette offense! — C'est du lotus de ton nombril, ô Banavâri! c'est de ce lotus que j'ai tiré mon existence (1). — Pareil à la mouche à feu qui brille dans les ténèbres, ainsi je suis, moi, Brahma, un insecte de la nuit auprès de toi! — L'apparition du soleil efface la clarté de la lune; quelle place alors restera à la mouche à feu? — Mon rang n'est pas plus élevé que celui de cet insecte (auprès du tien), et, connaissant trop peu ta nature, j'ai commis ce vol! — Privé de lumières, je n'ai pas connu le secret de ton être; j'adore maintenant en toi les qualités que t'attribuent le Véda et les Oupanîchats (2). — O Krichna! je cherche en toi mon asile, et j'abandonne le monde de Brahma (qui est le mien)! — Ce monde souffre dans les étreintes de la douleur; t'abaissant jusqu'à lui, tu restes à Vrindâvana! — Heureuses la maison du berger, la femme de Gokoula, que la vertu des pieds de Mourâri doit sauver! — Heureux les compagnons de Krichna, les arbres, cette rivière excellente! Heureuses les plantes rampantes, les lianes! Heureux ces arbres et ces jeunes tiges! — Gloire, gloire à celui qui est venu à Gokoula, et qui chaque jour développe une joie suprême! »

— Heureux soient-ils, ô Lâlatch! ceux qui vivent en compagnie du bienheureux! Bonheur, bonheur à Vrindâvana! Heureuses la trompe de corne et la flûte de bambou!

— En voyant le fils qui fait son bonheur, la femme de Nanda le prit par la main, et se réunit (au dieu incarné) qui porte l'arc de Vichnou. — « Quand vous me ferez obtenir diverses fois la réunion à un corps par une naissance nouvelle, daignez m'accorder de m'unir à vous. — Dix millions de naissances, le sacrifice, l'écriture, tout cela est inefficace sans le nom de Râma! — Le laboureur qui nettoie un tas de

(1) Voir plus haut, page 4.

(2) Les Oupanîchats sont la partie théologique des Védas, et leur explication raisonnée contenue dans les Védântas.

grains, s'il vanne des fétus, où sera son intelligence? — Quel fruit retirerait de la douleur et de l'amour celui qui marcherait dans la vie sans Gopâla? — Méprisez ces maisons, ces familles, ô laboureurs, qui sont pour nous des prisons! — Si vous ouvrez la porte à l'illusion, vous la laisserez revêtir et envelopper vos enfants et vos femmes. — Ceux qui garderont en eux avec obstination l'amour et la colère, ceux-là seront effrayés soir et matin. — Vous qui avez serré fortement le lien de la fascination (1), quand Krichna le déliera, comment l'en empêcherez-vous? — Quel insensé ne se souviendrait pas de celui qui suffit à combler complétement nos désirs? — Comment oublier ce miséricordieux par qui se peut obtenir la paix au commencement et à la fin?

— Celui qui a formé ton corps, c'est Hari; comment donc, ô Lâlatch! en réfléchissant qu'il est l'équité même, n'adorerais-tu pas le bienheureux?

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quinzième lecture qui a pour titre : Exposition des louanges chantées par Brahma.

(1) C'est-à-dire : Vous qui avez serré sur vos yeux le bandeau de l'aveuglement, qui avez pris pour une sérieuse réalité les formes illusoires de la nature, le monde extérieur qui nous fascine.

XVI.

L'entrée dans la Djamounâ.

Le richi Çoukadéva chanta les louanges de Civa, de Çâradâ (1) et de Nârada, et puis dit au roi : — Le dieu qui ravit les cœurs, Krichna-Mourâri, ayant fasciné les yeux de leurs parents (2), ramena chez lui les veaux ; — avec lui se hâtaient tous les enfants qui sortaient du monde même de Brahma (3). — Les petits vachers souriaient et jouaient de la flûte ; à l'entrée de la nuit, Gopâla pénétrait dans Bradja. — Dans chaque maison où allaient les enfants de Bradja, ils divulguaient ce que venait de faire Krichna, leur chef. — « Aujourd'hui, voici que le fils de Nanda, en se jouant, a tué un être malfaisant, cruel, d'une perversité sans égale. »

— Aujourd'hui, cet enfant de Nanda nous a sauvés ; désormais, n'oubliez plus un seul instant Hari, le dieu qui est l'âme de la vie !

— Ceux qui connaissent le rang du maître de toute chose, que ceux-là reçoivent avec soumission les ordres du berger ! — Tous les vachers intelligents qui se tenaient assis ensemble appelèrent près d'eux le bienheureux Krichna : « Tu as

(1) L'un des noms de Dourgâ ou Pârvatî, la femme de Civa.

(2) C'est-à-dire : Il avait d'abord fasciné les yeux des parents des jeunes bergers, qui avaient cru retrouver leurs fils dans les petits vachers créés par Krichna. Le mot de parents s'applique aussi aux vaches.

(3) Du lieu surnaturel où les avait cachés Brahma.

maintenant sept ans, ô seigneur! va donc faire paître les vaches; — nous donnerons les veaux à conduire aux enfants qui sont plus petits que toi. » — A ces mots, Krichna se hâta d'aller faire paître les troupeaux; — tous les compagnons, pleins de joie, s'empressèrent d'accompagner Râma et Krichna. — L'un des enfants dit : « Goûte un repos exempt de toute inquiétude, ô Gòpâla! viens aujourd'hui dans une forêt de palmiers. — Cette forêt, extrêmement belle à voir, ô Krichna! est confiée à la garde d'un démon nommé Dhénouka, — qui court de toutes parts sous la forme d'un âne; les quadrupèdes, les oiseaux et les hommes n'osent l'approcher. — Là, on trouve un fruit incomparable, pareil à l'ambroisie, mais dont on s'éloigne par crainte du démon Dhénouka. »

— Ici près est un fruit pareil à l'ambroisie, doux, parfumé, savoureux; allez dans la forêt de palmiers, voyez-y le berger, beau comme le dieu de l'amour!

— Les deux frères, le bleu (Krichna) et le jaune (Râma) (1), allèrent aussitôt voir la forêt de palmiers. — Balarâma secouait déjà l'arbre, quand l'âne accourut tout en colère; — il se mit à parler en son langage, qui fit fuir Indra de sa ville d'Amarâvatî. — Donc, Dhénouka, avec un brayement terrible, lança deux ruades à Balarâma. — Celui-ci s'étant arrêté aussitôt dans son dessein, le bienheureux Krichna regarda la partie qui se jouait. — Lorsque l'âne s'élança pour lui porter un second coup, Balarâma lui saisit les deux pieds et le fit pirouetter; — cette fois, le souffle vital de l'animal s'échappa par sa bouche; une seconde fois, Balarâma, qui le tenait toujours, le frappa violemment contre le tronc d'un arbre. — Bien qu'il le heurtât contre un seul, tous les arbres tremblèrent, comme si, à la destruction d'un monde, le vent les eût secoués avec force.

(1) Krichna est de couleur bleu-noir; Râma est d'une teinte moins foncée, d'une nuance jaune blanchâtre.

— Revenue de sa frayeur, la forêt de palmiers s'éveilla et vit le corps adorable de Krichna. — L'histoire de Krichna, ô Lâlatch! donne le repos à qui la récite ou l'entend.

— Les enfants emmenèrent alors tout le troupeau de vaches (1); près de là, vers l'ouest, la Djamounâ se montra à leurs regards. — Cette eau de la Djamounâ leur parut si agréable, qu'ils s'y baignèrent d'abord, y poussèrent les vaches en les faisant boire; — et puis eux-mêmes, ces enfants, ils burent jusqu'à se rassasier : c'était un gouffre empesté, et ils n'en savaient rien. — Tous ensemble, ils entrèrent dans le lit de la Djamounâ; mais leurs reins devinrent comme s'ils eussent été des tiges de *mâltî* (2). — Ces innombrables enfants de vachers, et les vaches avec eux, tombèrent dans les flots, devenus du poison, avec des convulsions horribles. — Le prince des Yâdavas, ayant réfléchi un instant, entra lui-même dans l'eau de la Djamounâ; — tout pensif, le maître du monde appliqua sur eux son regard qui donne l'immortalité; aussitôt les troupeaux et tous les enfants revinrent à la vie. — Il était entré lui-même dans ce poison, mais son absence causa aux siens une grande douleur.

— Montant sur un *kadam* (3), ô Lâlatch! Krichna se laissa choir dans l'eau empoisonnée. Les vaches pleuraient et tous ses compagnons criaient en l'appelant.

— Dans la Djamounâ s'était violemment introduit le prince des Yâdavas, et, privés du berger, tous les autres enfants restaient sans protecteur. — Les enfants allèrent appeler Nanda à grands cris, tous les gens de Bradja arrivèrent là; — les jeunes filles de Bradja pleuraient toutes, et, dans leur effroi, elles disaient : — « O maître! toi qui es le gardien de chacune de nous, — ô Gopâla! nous, femmes de Bradja, qui

(1) Le texte semble désigner ici le yak de Tartarie (*bos grunniens*).
(2) *Jasminum grandiflorum.*
(3) *Nauclea orientalis.*

étions tes compagnes, comment supporterons-nous ton absence?... » — Arrivée aussi de Gokoula pour chercher son fils du regard, Djaçodâ se désolait; — elle qui ne vivait pas une demi-heure sans le voir, des larmes abondantes arrosent son beau visage : — « Qui donc mangera le lait, le miel et le beurre? qui donc, en l'absence du miséricordieux, voudra se parer? — O maître! ne sors point de cette voie pour en suivre une contraire; fais résonner gaiement ta flûte de roseau et la trompe de corne! — O prince! combien je suis à plaindre, moi qui ai tout abandonné sans pouvoir me réunir à toi! » — Se levant l'un après l'autre, ils marchaient sur la terre comme si un feu brûlant les eût touchés de sa flamme; — Balarâma les fortifia en leur disant : « O amies! celui que vous aimez n'est pas parti pour toujours! »

— Les quadrupèdes et les oiseaux, ô Lâlatch! pleurèrent tous ensemble; ils avaient perdu leurs sens; en proie aux regrets de l'absence, ils ne pensaient plus qu'à l'objet de leur amour.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la seizième lecture qui a pour titre : L'Entrée dans la Djamounâ.

XVII.

La délivrance du serpent Kâlî.

Je vais te faire entendre, ô roi! un récit qui purifie; je vais te chanter quelque chose de l'histoire de Kâlî. — Le prince des Yâdavas s'en alla d'un pas rapide sous les eaux, puis, se

préparant à la lutte, il courut au-devant (de l'ennemi). — Le poison qui sortait en sifflant (comme de la gueule d'un serpent) troublait les eaux de la Djamounâ; les animaux aquatiques, chassés par le feu, volaient sur les deux rives; — des oiseaux sans nombre s'élevaient dans l'espace, et ceux qu'atteignait le poison tombaient dans l'eau; — les arbres étaient réduits en cendres sur les bords de la Djamounâ : voici le prodige qu'accomplit Krichna, habile aux œuvres merveilleuses. — Comme le serpent produisait un venin terrible et brûlant comme le feu, Krichna-Mourâri se plaça intrépidement sur sa crête; — il frappait les mille têtes du monstre à coups redoublés, et celui-ci ne reconnaissait pas le dieu plein de miséricorde envers les humbles. — Cependant voyez la supériorité de la fortune (de son agresseur). Sur les crêtes du monstre, le prince des Yâdavas marchait en dansant; — il plaça ses pieds de lotus sur la tête rouge du monstre, puis le seigneur de ceux qui invoquent Râma comme leur maître eut compassion de lui. — Le maître du monde a dompté le serpent Kâlî; victoire, victoire au seigneur des mondes!

— La femelle du serpent, à cet instant même, obtint de reconnaître le seigneur; joignant les mains, ô Lâlatch! elle lui adressa en face ses supplications.

— Elle adressa ses supplications, cette femme du serpent; elle devint, dans sa détresse, la servante du berger au corps noir. — Dans sa bienveillance, le seigneur donna sa marque à la pécheresse, et la lui imprima sur la tête : — « O toi, la vie du monde! toi qui humilies l'orgueil, ô Mourâri! toi qui es exempt de la transmigration, des œuvres et des qualités propres aux mortels! — ô prince que l'esprit ne peut atteindre, ni les sens percevoir, ni l'œil discerner! ô toi, la délivrance des gens pieux, ô bienheureux prince des Yâdavas! — je t'en conjure en suppliante, laisse-moi me prosterner à tes pieds, toi qui accordes les dons, toi qui peux tout, ô le

saint par excellence! — Tu ne repousseras pas celui qui t'adore et s'unit à toi; fais miséricorde, ô prince des Yâdavas, ô le saint par excellence! — Ce serpent qui t'a offensé dans son ignorance ne connaissait pas la grandeur de Hari, ô toi qui es la sainteté même! — Toi le miséricordieux, toi qui es plein de compassion, ô dieu d'amour, ô seigneur! pardonne-lui son offense, ô notre maître! — Fais-nous miséricorde maintenant; toi qui es l'âme du pardon, déjà tu t'es manifesté à nous, ô bienheureux! — Accorde-nous quelque faveur, ô seigneur! ne consomme pas la perte de ce serpent! — Si la divinité elle-même enlève la vie des êtres créés, vers qui crieront ses adorateurs privés de secours? — Renonçant à t'offenser, puissions-nous porter ton emblème; aie pitié, seigneur, de ceux qui suivent ta voie! »

— Fais miséricorde, prince des Yâdavas! protége les êtres créés et ne les méprise pas; l'iniquité s'effacera, car celui-là pratique le bien, qui connaît clairement la divinité!

— La femme du serpent adora Hari; voici l'ordre que lui donna ce maître miséricordieux : — Krichna accorda à Kâlî la délivrance (et lui dit) : « Va habiter dans l'île de Râvanika (1). » — La femme du serpent, debout devant lui, fit cette humble question : « O être divin! quelque doute s'est élevé en moi; — dis, comment Kâlî irait-il là? Il y sera dévoré (2) auprès de sa femme et au milieu de ses enfants! » — Krichna, souriant, lui fit entendre des paroles qui la rassurèrent; celle-ci, exempte de crainte, montra sa langue (3). — Il s'en alla dans l'île de la mer, le serpent, avec ses enfants et sa jeune femme. — Quand, rugissant comme la foudre,

(1) Ceylan, l'île de Râvana. Ce serpent est aussi nommé Kâlika; sa femme se nomme Souvarnaprabhâ.

(2) Par l'oiseau Garouda, qui habitait cette île.

(3) C'est-à-dire qu'elle témoigna sa satisfaction à la manière des serpents, qui dardent leur langue.

Garouda voulut le saisir dans ses serres, il reconnut la formation d'un crochet qui lui servait de signe distinctif : — c'était la marque du lotus du pied de Krichna qu'il voyait, et qui s'était produite sur la tête de Kâlî. — La femme et les enfants du serpent vinrent saluer le dieu, et Kâlî partit aussitôt pour aller habiter l'île de Râvanika.

— La sainte écriture, qui est le Véda, que les gens vertueux, ô Lâlatch! ne la chantent point faiblement; car celui-là est comme le dernier des hommes, qui n'est pas l'adorateur de Hari.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la dix-septième lecture qui a pour titre : La Délivrance du serpent Kâlî.

XVIII.

Krichna délivre les bergers de l'incendie.

Le roi Parikchit demanda à connaître les actes du seigneur qui purifie les pécheurs; il le demanda au richi Çoukadéva, dans le sentiment d'un adorateur de Krichna. — « Comme il trouvait agréable le séjour de Ceylan, le serpent Kâlî (qui l'avait habitée déjà auparavant) éprouva dans son cœur une joie extrême. — Celui que l'orgueil enivre ne doit pas parler trop; égaré hors de la vraie voie, son âme errera de chute en chute. — Oui, l'adoration de Hari m'est aussi chère que la vie, ô fils de Vyâsadéva! Je me mets à tes pieds! — Mais je n'ai pas trouvé la liaison de ton récit, (c'est-à-dire) pourquoi Kâlî était venu se fixer dans la Djamounâ? » Voici ce que répondit alors le richi Çoukadéva : Écoute, ô roi! l'histoire de Kâlî. — Les

femmes et les enfants (des serpents) étaient pleins de goût et servaient de nourriture à Garouda; — chaque famille, à mesure que son tour était venu, envoyait successivement à l'oiseau un serpent. — Quand arriva le tour de Kâlî, il ressentit les angoisses de ce jour (fatal); — en apprenant cette nouvelle, sa femme et ses enfants éprouvèrent beaucoup de douleur : « Maintenant, quelle douleur accable les serpents? » — « Aujourd'hui même, je tuerai Kâlî en le pressant dans mes serres, je le mangerai; s'il va se cacher dans l'enfer, je l'en arracherai et le frapperai à mort. » — Et Garouda saisit Kâlî dans ses serres; mais, en se retournant, le serpent lui donna de vigoureux coups de dents; — dans tous ses membres, il se roulait en ondulant. Sa femelle et ses petits étaient dans la perplexité.

— Abandonnant l'île de Râvanika, le serpent distingua ce gouffre où il n'aurait rien à craindre, et s'enfonça dans les profondeurs de la Djamounâ.

— Le serpent le brûlait comme la braise, et Garouda le lâcha en se demandant : « Quel est-il donc? » — Par hasard, Garouda se rencontra avec le richi Svayambhoûva, sur le bord de l'eau où celui-ci se livrait à la mortification. — Poussé par la faim, le roi des oiseaux vint là, et se mit à manger le chef des poissons. — Après l'avoir tué, il se baigna. Or, le richi, témoin de cette faute, lui lança une malédiction : — « Dans ce gouffre que voici, si Garouda plonge encore, qu'il soit à l'instant même réduit en cendres! » — Le serpent Kâlî apprit cette circonstance; il demeura plongé dans ces mêmes eaux où personne ne le vit. — Ce dieu, l'âme du monde le délivra en le frappant, et, depuis lors, les quadrupèdes et les oiseaux y vivent en paix.

— Il est heureux, heureux, ô Lâlatch! le sort du serpent sur le front duquel s'est appliqué le lotus de ces pieds qui enlèvent la poussière!

— Lorsque Krichna sortit de l'eau, Nanda et Djaçodâ appliquèrent leurs yeux sur lui avec affection; — Rohinî et avec elle toutes les femmes de Bradja ouvrirent les bras pour embrasser Banavârì; — avec un affectueux sourire, Balarâma le pressa sur son cœur : il était comme fou en son esprit par l'effet de la tendresse. — Toute la famille de Nanda se mit en marche, et, comme le soleil était déjà couché en ce moment, — on campa dans la route, au milieu de la forêt; à l'exception de Hari, aucun autre n'était en possession de ses sens. — Bientôt tous les vachers se réveillèrent en sursaut; de toutes parts, le feu était à la forêt. — Quand les Yâdavas commencèrent à pousser des clameurs, ils coururent çà et là en criant : « Mâdhou! Mâdhou (1)! ô prince! notre refuge est en toi! La forêt brûle, qui nous délivrera? » — Krichna dit : « Ne craignez rien! fermez les yeux comme si vous dormiez. » — En buvant le feu, le seigneur se mit à l'arrêter aussi facilement qu'un jongleur le cheval qu'il montre en public (2). — Quand la famille des Yâdavas fut délivrée du feu par ses soins, à la fin de la nuit, le jour parut; — les bergers arrivèrent tous auprès de Gokoula, et les bergères chantèrent des hymnes de réjouissance.

— Faites entendre des chants d'allégresse à l'entrée du village de Gokoula; regarde arriver en dansant, ô Lâlatch! celui qui est ton seigneur.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la dix-huitième lecture qui a pour titre : La Délivrance du feu.

(1) Ou mieux Mâdhava, l'un des noms de Vichnou et de Krichna.

(2) Le cheval dressé qui obéit à la voix de son maître; allusion aux bateleurs hindous, qui font voir sur les places publiques des chevaux et des bœufs savants.

XIX.

Les jeux de la saison chaude.

Écoute, ô roi! La saison *gricham* (1) arriva; le prince des Yâdavas se mit à jouer dans la forêt. — Partout, en voyant des arbres verdoyants, une ombre abondante, on reconnaissait la manifestation du pouvoir illusoire du grand Être (qui enveloppe le monde). — De nouveaux rejetons et des fruits doux comme l'ambroisie poussaient sur les arbres; dans le principe vital gonflé (de nouveau) s'éveillaient les cinq qualités (qui correspondent aux cinq sens); — le lotus s'épanouissait dans l'eau limpide des étangs; les hérons (2) et les cygnes habitaient sur leurs rives; — de nombreux oiseaux faisaient entendre des gémissements confus (3); l'abeille, qui naquit dans le paradis d'Indra, ravissait les cœurs; — descendus des monts Malaya, les vents murmuraient tout bas, lentement, et le coucou noir, d'une voix adoucie, chantait sur le septième mode (4). — L'aspect de tout ce qui se passait sur la terre fascinait les demi-dieux, les hommes et les saints; la vie s'amollissait au son de la flûte. — Tous ceux qui voyaient

(1) Elle correspond aux mois de juin et juillet.

(2) Le mot *sâras* du texte désigne l'espèce connue sous le nom de *ardea antigone*.

(3) C'est-à-dire faisaient entendre des murmures amoureux.

(4) Les *râgs*, ou modes musicaux, sont au nombre de sept; celui dont il est ici question se nomme *pantchama*, formé de cinq, parce qu'il se compose, selon la pensée des Hindoûs, de l'air tiré des cinq parties du corps, à savoir : le nombril, la poitrine, le cœur, la gorge et le front.

le visage consolant et fortifiant de Hari étaient fascinés; la vie était toute en lui.

— Heureux les êtres vivants! heureuse la femme! heureuse la forêt, ô Lâlatch! heureux les bergers de Gokoula qui ont vu ces jours heureux!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la dix-neuvième lecture qui a pour titre : Les Jeux de la saison chaude.

XX.

La mort de Pralamba.

Écoute, ô roi! cette aventure incomparable, à savoir comment Balarâma-Sankarchana tua le démon Pralamba. — Tout en jouant dans la forêt Vrindâvana, Krichna, sous la forme qui lui était propre, restait à l'abri de l'erreur. — Les enfants étaient partagés en deux troupes, Balarâma et Prâlamba jouaient l'un contre l'autre (1). — Celui qui perdait faisait monter l'autre sur son dos et l'emportait sur la route et le ramenait. — Une fois que Balarâma avait gagné, Pralamba le prit sur son dos, — et bien vite il l'enleva à travers l'espace. Alors seulement le bienheureux Balarâma se mit à comprendre; — il frappa sur le milieu de la tête de Pralamba un coup de poing qui lui fit vomir le sang. — Comme le

(1) Le jeu qu'ils jouaient consistait, selon la version du *Prém-Sâgar,* à nommer des fleurs et des fruits que l'un des enfants tenait à la main, probablement sans les montrer.

souffle lui échappait, ce démon poussa un grand cri et tomba sur la terre avec un bruit semblable à la foudre.

— Le démon Pralamba partit à l'instant, mais celui qui est aussi Vichnou l'éternel, Râma le tua, puis, ô Lâlatch ! il revint où était le prince des Yâdavas, en souriant avec calme.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingtième lecture qui a pour titre : La Mort de Pralamba.

XXI.

La flûte de Krichna pendant la saison pluvieuse et la saison chaude.

C'est après avoir recueilli le suc du nom de Râma qui découle des saintes écritures, que Nàrada et Vyâsa nous ont légué leurs récits; — après en avoir dérobé l'essence, qu'il trouvait douce, Çoukadéva l'a cachée, puis donnée sous la forme des paroles prononcées par ces saints précepteurs spirituels. — En goûtant cette ambroisie, l'erreur a disparu, et dans le monde s'est étendue la loi du Véda. — Ceux-là seront en proie au trouble qui détourneront leur bouche de ce suc; le sage, au contraire, sera facilement rassasié dans son désir de repos. — L'essence de l'histoire de Krichna est faite d'ambroisie! La saison des pluies arriva bientôt; — voici que maintenant la nuit est devenue terrible par son obscurité; Indra a pris en main son arc, il le tient; — les nuages arrivés se hâtèrent des dix points de l'horizon; à la clarté de la lune, ils brillèrent de maintes couleurs. — Dans

le ciel, il tonna; les nuages commencèrent à verser la pluie, et la voix des nuages à réveiller le sentiment de la vie dans les grenouilles. — Les arbres reverdis ont repris leur couleur, et le paon, qui monte sur leurs branches, danse de joie (1); — sous leur abri, le dieu qui trouble les cœurs (2) a rassemblé son armée. Là, avec une joie suprême, Hari prit ses ébats; — il fit résonner sur sa flûte des mélodies d'un doux accent, qui fascinaient les quadrupèdes et les oiseaux. — On ne peut exprimer la beauté de la saison des pluies, et l'aspect du corps noir de Krichna troublait les cœurs.

— Durant la saison des pluies, Mourâri resta avec les bergers à en goûter la douceur. Voyez, ô Lâlatch! la divinité qui est l'idole de Civa et de Brahma; réfléchissez sur elle!

— Maintenant, ô roi! voici qu'arrivèrent les mois de l'été : les eaux limpides devinrent encore plus agréables; — les rouges lotus fleurirent de toutes parts, et les lys d'eau (3) se flétrirent, craignant le soleil; — les vents qui soufflaient emportaient les parfums, il avait une suprême splendeur, le dieu qui trouble les sens. — Tous les hommes pieux devinrent recueillis et retirés, car l'Amour (4) accourait avec son faisceau de cinq flèches; — dans cette forêt, il fit résonner les doux accents de sa flûte, et fut cause que l'amour prit naissance dans le cœur des bergères. — A la voix de sa flûte, elles allaient heureuses, et l'amour du seigneur commençait à les rendre pensives. — Sur ces entrefaites, il y eut une femme intelligente et fine qui connut la nature de Hari et comprit sa conduite. — Quand ses compagnes lui racontaient toutes les actions de Hari, chacune de leurs paroles produisait en

(1) Les Hindous croient qu'au bruit du tonnerre, le paon danse de joie.

(2) Le dieu de l'amour, qui règne au printemps dans sa puissance.

(3) *Menyanthes indica, sive cristata.* Cette saison, la quatrième des six qui partagent l'année, dure depuis le 15 septembre jusqu'au 15 novembre.

(4) L'Amour est ici pour Krichna.

elle un élan vers lui. — Lorsque Krichna se manifesta à elle sous sa forme propre, l'amour l'attaqua en face et pénétra dans tout son être; — elle tomba évanouie, cette femme de Gokoula; l'ayant renversée par le regret de l'absence, le dieu qui trouble les cœurs frappa son corps.

— Excessivement agitée par la vue de l'objet qui parlait à ses sens, elle marchait, et elle devint comme folle, la jeune fille de Bradja; mais, ayant fait disparaître son trouble, Hari, ô Lâlatch! releva la jeune femme.

— Quand Hari faisait entendre les accents de sa flûte, c'était comme un poison qui brûlait le cœur de celle-ci; — revenue à elle, elle se leva, courut, et vit alors le bienheureux enfant qui se livrait à ses jeux, — et la vue de son habileté dans les exercices d'adresse lui causa un vif déplaisir. Tout le corps de Krichna était semé de paillettes d'or, — son front était orné d'un diadème de plumes de paon; çà et là, il avait placé sur le sommet de sa tête l'extrémité des plumes de la queue du paon; — il portait un vêtement jaune, et, sur sa ceinture couleur d'or, elle vit une écharpe rouge. — Elle vit les yeux si grands du seigneur, et sa poitrine embellie d'un collier de perles et de diamants; — des lignes couraient sur son front de chaque côté de la marque tracée au milieu; du milieu de ses sourcils partaient ces regards qui troublent le monde. — Tournant autour de lui et souriant, elle dit cette parole : « Immolation à cette lèvre qui ne s'ouvre qu'avec discrétion! » — Voici qu'en apercevant Hari qui tenait à la main sa flûte de bambou, l'une des bergères dit à sa compagne : — « A ce roseau qui, comme un être vivant, appliqué à la lèvre de Krichna, en boit le nectar; — à ce roseau qui est devenu notre rival, honneur! » Une autre bergère dit à son tour : — « En le regardant, les arbres ont éprouvé de la joie, et les sons qu'il a fait entendre ont charmé notre famille. »

— « Honneur au roseau dont les doux sons résonnent au milieu de nous! Gens des montagnes, demi-dieux, hommes et anciens sages, Krichna a ravi leurs cœurs à tous! »

— Montées sur leurs chars, les filles des dieux s'approchèrent de l'endroit où Krichna-Govinda faisait paître les troupeaux; — elles se tinrent devant lui, joignant les mains; le vêtement qui couvre leurs corps avait glissé, et elles n'y prenaient pas garde. — Les vaches qui entendaient résonner cette flûte demeuraient toutes avec l'herbe entre les dents; — les petits veaux, bien heureux, restaient, la face réjouie, oubliant de boire le lait, immobiles auprès de l'étable; — les gazelles et les autres animaux de la forêt restaient le cou tendu, et ses douces mélodies troublaient les ascètes et les sages. — Ils étaient fascinés aussi, les démons dont les desseins sont pervers; les rivières se repliaient comme des serpents et suspendaient leur cours. — Détournés dans leur vol, les oiseaux se perchaient près de lui, jaloux de ses accents, et, les yeux fermés, ils écoutaient les sons de la flûte. — Les êtres inanimés devenaient plus brillants sous le soleil en entendant ce son de la flûte; ils restaient immobiles, les êtres doués de mouvement, dont les allures sont si diverses. — Heureuses les femmes des montagnards, vous qui demeurez dans la forêt en compagnie de Mourâri! — Elles ont obtenu la poussière de safran du lotus de ses pieds, et avec joie ont serré sa poitrine entre leurs bras.

— Elles ont été toutes au comble de leurs vœux et du bonheur, ces femmes des montagnards; malheur à nous, femmes des bergers! Krichna-Mourâri a détourné sa face de nos regards.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt et unième lecture qui a pour titre : Les Sons de la flûte dans la saison des pluies et dans la saison chaude.

XXII.

Krichna rend aux femmes des bergers les vêtements qu'il leur avait enlevés.

Çoukadéva dit : L'enseignement de ce récit, ô roi ! écoute-le attentivement. — Dans les eaux de la Djamounâ allaient se purifier les jeunes filles de Bradja, désireuses d'obtenir le don qu'accorde à ses adorateurs la déesse au teint agréable (Pârvatî). — Chaque jour, elles lui offraient du riz et allumaient des lampes en son honneur ; elles lui adressaient leurs supplications et l'adoraient les mains jointes : — « O Ambikâ (1) ! ô Bhavânî ! déesse suprême, accorde-nous la faveur que nous désirons, ô toi qui es belle ! — Ce prince de la famille des Yâdavas, cet enfant de Nanda, qu'il soit notre époux ! » — Pârvatî leur accorda à toutes sans exception ce qu'elles demandaient. Écoute, ô roi ! ce que fit le prince des Yâdavas. — Un jour, ces femmes de Gokoula, descendues sur le bord, y déposèrent toutes leurs ceintures ; — laissant à terre leurs vêtements, elles s'enfoncèrent dans les eaux pures, et là, immobiles, elles semblaient une troupe d'amours victorieux. — Or, le seigneur rassembla tous leurs vêtements, les prit, puis monta sur un *kadam* (2), sans que les jeunes filles s'en fussent aperçues. — « O Krichna ! la gloire de la famille des Yâdavas (dirent-elles), donne-nous nos vêtements, ô rusé fils de Nanda ! »

(1) L'un des noms de Pârvatî ou Bhavânî, la femme de Çiva ou Mahâdéva, le grand dieu.

(2) *Nauclea orientalis.*

— « O rusé fils de Nanda! rends-nous nos vêtements, ou bien le roi Kansa saura le vilain tour que tu viens de nous jouer! »

— Krichna répondit : « Cessez ce manége, sortez de l'eau et venez les prendre! » — Quand elles entendirent ce qu'il proposait, les jeunes filles intelligentes réfléchirent un peu et rougirent beaucoup. — Dans leur cœur s'élevait un sentiment vif d'affection pour Krichna; elles lui adressèrent de nouvelles supplications, toujours debout au milieu de l'eau. — « Pourquoi donc, Krichna, fais-tu ainsi le fier? Kansa le saura, et qu'est-ce que tu y gagneras? — Donne-nous nos vêtements, ô Krichna! nous sommes tes servantes, ô seigneur! » — Krichna dit : « Ne cherchez point à me tourner la tête; comment, vous disant mes servantes, prononcez-vous ce mot? — Si vous me reconnaissez pour votre seigneur, pourquoi n'obéissez-vous pas à mes paroles? » — Lorsqu'elles eurent compris les paroles du divin Être, la vie du monde, elles réfléchirent et sortirent de l'eau, — la main gauche sur leur nudité, la droite placée sur leur sein. — Krichna dit encore : « Ne venez pas ainsi; placez l'une contre l'autre les paumes de vos mains, et puis inclinez votre front. — Vous vous êtes baignées nues dans la Djamounâ, mais la vue du soleil a effacé votre péché. » — Les jeunes filles allèrent toutes ensemble, serrées l'une contre l'autre, les mains jointes, le front incliné et les yeux baissés. — Châtiées dans leur orgueil, elles vinrent devant Hari, et, l'esprit plus éclairé, elles prirent leurs vêtements. — Elles n'ont point répété les axiomes du monde, mais elles ont fait à Krichna-Mâdhava l'abandon de leur corps, de leur cœur et de leur fortune.

— En le voyant, elles se livrèrent à des transports d'allégresse, réjouies comme la déesse Lakchmi (1) à la vue de son

(1) La déesse de la Fortune, épouse de l'Amour.

époux. Ayant reconnu le prince des Yâdavas, ô Lâlatch! elles devinrent vouées à son adoration.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-deuxième lecture qui a pour titre : La Remise des vêtements.

XXIII.

Les jeux dans la forêt de Madhouvana.

Un jour, le dieu que Civa et Brahma reconnaissent pour leur maître (Krichna, incarnation de Vichnou) mena paître les vaches près de Madhouvana. — Les fortunés bergers (ses compagnons), étant poussés par la faim, vinrent devant le chef des Yâdavas et lui dirent : — « Aujourd'hui nous n'avons pas eu notre repas du matin, et nous avons fait bien de la route à la suite de nos troupeaux. » — Krichna leur dit : « Allez à l'instant à Madhoupoura, allez-y demander des vivres, et apportez-les vite. — Allez gaiement trouver des brahmanes (à qui vous demanderez à manger) au nom de Râma-Krichna. » — A ces mots, les bergers s'avancèrent auprès des brahmanes : « Donnez-nous à manger! » dirent les jeunes gens; — mais les brahmanes commirent une action bien contraire à la justice : occupés au sacrifice, ils ne firent aucune réponse.

— Enflés de l'orgueil que leur inspiraient la richesse et la science, ils ne firent point une réponse convenable; les bergers s'en allèrent désespérés, et les brahmanes aveugles continuèrent leur sacrifice à Civa.

— Les jeunes pasteurs revinrent donc sans vivres; ils dirent au berger, l'objet de leur amour, ces paroles : — « Nous avons demandé en ton nom, Krichna, et ces brahmanes ne nous ont pas répondu, ô berger ! » — Le berger, objet de leur amour, reprit : « Retournez, et adressez-vous cette fois aux femmes de ces brahmanes. » — A ces mots prononcés par Krichna, ils repartirent, les bergers, et allèrent trouver les femmes des brahmanes, qui cuisaient leurs aliments dans les eaux pures. — Après les avoir saluées, ils firent entendre cette parole : « Nous venons vers vous, envoyés par Hari ; — ô mères ! donnez-nous au plus vite à manger, nous vous en prions de la part de Râma et du Bienheureux ! » — Quand elles entendirent ce message, les jeunes femmes du pays de Bradja coururent, et toutes ensemble allèrent pour voir Krichna ; — elles portaient des plats tout remplis de vivres, sans se laisser arrêter par les reproches des brahmanes.

— Quand elles entendirent les paroles des bergers, ces femmes obéirent sans le moindre délai ; car, privées de la vue des yeux de lotus (de Krichna), leur corps est inquiet et troublé.

— Il y en eut une qui n'eut pas (de son mari) la permission de se joindre à ces femmes ; elle plaça son enfant par terre, l'y laissa dormir, — et courut vite dans la forêt. Dès qu'elle vit l'enfant Krichna se livrer à ses jeux, — la jeune femme pressa sur son cœur les pieds de (celui qu'elle reconnaissait pour) le seigneur, de l'enfant au corps noir qui portait une guirlande de fleurs sur la poitrine. — Les bergères fixaient leurs visages pleins de jeunesse sur celui dont l'absence les troublait et leur faisait oublier le monde. — Il accepta leur adoration, le miséricordieux Mourâri ; il leur donna ses ordres, charma leurs cœurs, — et leur dit ces savoureuses paroles pour les fortifier : « Retournez près des brahmanes, ô jeunes femmes, précieux joyaux ! — (dites-leur) si la dévotion eût

été dans vos cœurs, vous auriez reconnu ceci : Hari est près de nous! » — Quand Krichna eut ainsi parlé, elles partirent en hâte et firent des réjouissances à Madhoupoura. — La vue du culte qu'elles rendaient au dieu incarné jeta les brahmanes dans la consternation : « Malheur sur nous, qui n'avons pas reconnu le maître du monde incarné! — Malheur à notre vie présente, malheur à nos naissances à venir! Malheur, malheur sur les devoirs religieux qui nous occupaient et à tout ce qui s'y rattache! — Parce que nous accomplissions le sacrifice, le seigneur nous envoyait demander des vivres; — mais nous étions aveuglés par l'orgueil que nous inspirent la science et la connaissance du Véda, tandis que ces femmes ignorantes reconnaissaient le miséricordieux Hari! »

— « O Lâlatch! distinguant le dieu qui est la vie, elles ont obtenu la connaissance des qualités qui le distinguent; à nous, l'adoration de Hari nous a manqué, occupés que nous étions à lire et à relire le Véda et les Pourânas! »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-troisième lecture qui a pour titre : La Description des jeux dans la forêt de Madhouvana.

XXIV.

Krichna tient en l'air la montagne Govardhana.

Quand approcha le douzième jour de la lune, qui est l'époque du sacrifice offert à Indra, Nanda appela autour de lui tous les bergers : — « L'oblation du sacrifice à Indra est con-

forme à nos observances habituelles; vous tous, gens de ma maison, faites avec moi l'adoration d'Indra. » — Mais le bienheureux prince des Yâdavas s'avança en souriant et dit cette parole digne d'être approuvée : — « O vertueux Nanda, écoutez mon avis, ce que vous avez entrepris a eu un commencement et une fin favorable (1). — Nous sommes des bergers, nous appartenons à une caste inférieure, il n'est donc pas convenable que nous offrions ce sacrifice. — Écoutez avec attention mes paroles : faisons l'adoration de la montagne Govardhana. » — Les bergers, ayant jugé le conseil excellent, s'écrièrent : « Quel autre avis pourrait effacer le tien ! » — Dans toutes les maisons de Bradja, on fit cuire (des gâteaux) par l'ordre de Nanda, et, devant sa porte, au matin, chacun arriva; — en tête marchaient Balarâma et Krichna, et puis après eux toutes les femmes de Bradja parées de leurs plus beaux ornements. — A la montagne de Govardhana sacrifièrent les gens de la tribu de Bradja (comme à un dieu) qui jouit de la félicité, généreux dans ses dons, impérissable; — ils lui offrirent les mets doués des six saveurs (2) qu'on avait apportés, et elle (la Montagne-Dieu) les mangea en manifestant une joie suprême. — Krichna lui-même dirigea le sacrifice; lui seul en était digne et aucun autre, — car lui seul jouit des diverses saveurs; lui seul, le seigneur, il est en union intime avec les trois mondes (3).

(1) C'est-à-dire vos troupeaux ont prospéré, mais nous ne sommes que des bergers, ce n'est pas à nous d'offrir le sacrifice, et d'ailleurs ce n'est pas à Indra, mais à la montagne *Govardhana* (augmentation des vaches) qu'il convient de l'offrir.

(2) Les six saveurs sont : le doux, l'aigre, le salé, l'amer, l'âcre et l'astringent.

(3) D'après la version plus développée du *Prém-Sâgar*, Krichna prit un corps gigantesque, personnifia en lui-même l'esprit des montagnes, et détourna à son profit les hommages que Nanda et les autres pasteurs destinaient à Indra, le dieu de l'air.

— Lui-même, l'inaccessible, que les sens ne peuvent percevoir, lui-même, en effet, il s'est manifesté aux hommes; lui-même, en effet, lui, dont l'essence est divine, il a créé l'illusion (1) qui rend le monde fou.

— Après l'adoration de la montagne Govardhana, Krichna, revenu à Gokoula, fit résonner la flûte, la conque et le long tambourin. — Or, le chef des divinités secondaires, Indra, apprenant ce qui venait de se passer (2), appela les nuages, comme si le temps de la destruction d'un monde fût arrivé. — « Nanda et les siens m'ont fait un affront, allez verser des torrents de pluie non interrompus; — faites naître un vent doué d'une énergie dévorante, et détruisez toute la tribu des Yàdavas! » — A cet ordre de leur maître, les nuées qui portent l'eau avec elles accoururent, et aussitôt se montrèrent des nuages où retentissait la foudre; — les vents soufflaient avec un bruit pareil à celui du tonnerre; l'heure de la destruction arrivait rapidement pour les gens de Gokoula. — Avec les femmes accoururent tous les bergers pour chercher un refuge près du lotus des pieds (de Krichna); — ils disaient, en poussant des cris : « O toi qui es impérissable! ô bienheureux! nous périssons dans les eaux, sauve-nous de la destruction! » — Quand il entendit de ses oreilles leurs paroles désespérées, le dieu, compatissant envers les malheureux, se leva et marcha. — Arrachant la montagne Govardhana, il en fit un parasol sous lequel échappèrent les Yàdavas; — il plaça sur le bout de son ongle et éleva en l'air cette montagne, et le maître des divinités secondaires ne put en rien leur nuire. — Pendant sept jours, les nuages inondèrent la terre, puis tout à coup ces nuées pleines d'eau s'arrêtèrent et s'effacèrent

(1) L'illusion est ici prise dans le sens de la création elle-même, les objets extérieurs et sensibles qui fascinent l'homme.

(2) C'est-à-dire que la tribu de Bradja avait sacrifié non à lui, mais à la montagne.

en s'étendant; — alors Krichna laissa descendre sur le sol la montagne Govardhana, et l'on adora Hari, qui avait délivré ses compagnons de leur inquiétude.

— Ce fut en vain que les nuages versèrent la pluie. Vois et réfléchis, ô Lâlatch! L'incarnation de Vichnou, né à Bradja sous la forme de Krichna, abaissa l'orgueil du roi des divinités secondaires.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-quatrième lecture qui a pour titre : L'Action d'enlever la montagne Govardhana.

XXV ET XXVI.

Indra chante les louanges de Krichna.

Indra, le dieu qui brise les villes ennemies (1), vint chanter un hymne de louanges que le richi Çoukadéva fit entendre au roi. — Prenant avec lui les Souras et les Dévas, il les emmena à Gokoula, où siégeait le prince des Yâdavas. — Le dieu des Souras tomba devant le lotus des pieds de Krichna en disant : « Dans ma folie, je n'ai pas reconnu le maître compatissant envers les faibles! — Dans l'abstention des œuvres et dans l'accomplissement des œuvres, comme aussi dans l'observance des pratiques religieuses et dans l'abstention de ces pratiques, tout ce qu'il y a de mensonger, tu le découvres, ô toi qui es exempt de passions! — Ce corps est

(1) Indra, comme dieu de la foudre, est censé briser, avec le tonnerre, les murailles des Asouras, ses ennemis.

mensonge (1), comme aussi la famille, la voie et le système (adoptés par chacun) sont des mensonges; la vie est un mensonge, et mensonge je suis, moi, le chef des Souras! — Ils pratiquent le mensonge, les sectateurs de ce qui est le mensonge, car, rangés autour de Hari, les autres dieux lui adressent leurs hommages! — Comme on applique le collyre autour de la prunelle de l'œil, ainsi nous entourait le mensonge que ta présence a fait disparaître. — Moi, je suis le mensonge, mensonge est le monde; l'union avec les choses extérieures est mensonge, mensonge sont les affaires de la vie. — Les hommes sont fascinés par les illusions du mensonge; celui-là a dévoilé (que tout est mensonge), qui a reconnu la Vie du monde (Krichna)! — Mensonge sont la mère, le père, les enfants, les parents; mensonge est la pensée, mensonge toutes les occupations de l'homme! — L'ignorant ne s'occupe que d'actions menteuses; à la fin, c'est le nom Râma seul qui cause la délivrance! — Comment donc pourrait-on oublier Hari, par qui, au commencement et à la fin, on obtient le bonheur? — En effet, ceux qui restent dans leur propre corps n'obtiennent point l'intelligence qui fait découvrir le mystère de l'erreur; — mais ceux qui se sont rendus eux-mêmes indifférents à tout (2), quel cas feront-ils de ces deux conditions d'être, l'élévation et l'abaissement? — Celui qui sera arrivé à cet état d'une volonté dégagée de toute souillure terrestre, celui-là, oui, n'aura (plus à craindre de) revenir à une autre existence! »

— Civa, Sanaka (3) et les autres, ainsi que Nârada, descen-

(1) Dans le sens d'illusion mensongère.

(2) Indifférents aux choses du monde par suite de leur union avec la divinité. Ces quelques vers contiennent en substance la doctrine du *djoguisme*, de l'union intime avec la divinité, telle qu'elle est exposée dans la *Bhagavad-guitâ*.

(3) Compagnon de Vichnou et l'un des quatre fils de Brahma.

dirent d'en haut pour tomber à ses pieds; dans la compagnie des hommes vertueux, moi, Lâlatch, je répéterai les louanges du plus excellent des dieux!

— Écoute, ô roi! je vais chanter les mérites de Hari et te réciter son histoire, qui purifie complétement. — Quand il entendit l'hymne de louanges agréable à son oreille que chantait le maître des Souras, le prince des Yâdavas en eut une grande joie. — Son visage devint souriant; ses yeux brillèrent d'une couleur ardente, comme dans un étang vide deux lotus qui se montrent distinctement; — ses dents sont belles; ses lèvres sont deux lignes d'une vive couleur; sur sa chevelure flottent plusieurs colliers de *goundja* (1); — le berger, dieu de l'amour, qui fascine les trois mondes, l'enfant qui détruit les Asouras des trois mondes (Krichna, dit :) — « M'ayant agréé sans réserve, ô dieu des Souras! renonçant au culte qu'on te rendait, tu t'es sacrifié toi-même complétement; — n'agis jamais envers moi avec orgueil; sans crainte une fois que tu auras abandonné l'orgueil, qu'auras-tu à redouter? — Ceux qui ont fait disparaître de leur existence la notion de l'adoration envers moi pourraient-ils, abandonnant la vérité, ne pas rencontrer l'erreur? — Les hommes, fascinés par l'illusion de la puissance et par l'orgueil, errent hors de la voie : en proie au trouble, ils sont suspendus au-dessus de l'enfer terrible; — mais ceux qui, abandonnant l'illusion (2), s'adonnent à mon culte, auprès d'eux demeurera le dieu qui préside au bien. — Pense toujours en moi, qui procure un bonheur inaltéré, qui suis né dans ce monde par affection pour mes adorateurs! »

— Ayant abandonné tout autre lien, ô hommes! passez vos jours à vous souvenir de celui qui est le seigneur de Lâlatch, et vous obtiendrez le bonheur éternel!

(1) *Abrus precatoria.*

(2) C'est-à-dire se dégageant des choses créées, qui ne sont qu'illusion.

— Lorsqu'elle eut entendu ces paroles du bienheureux qui dénotaient des dispositions bienveillantes, la vache Kâmadhénou (1) l'adora, car elle l'avait reconnu : — « Seigneur, protége notre race, toi qui es l'âme de la vie de tous, ô enfant berger! — Certes, tu es la pure doctrine du Véda et des Pourânas; tu es éternel, tu as tout connu par l'effet de ta pensée. — Fasciné par l'illusion, l'homme qui ne te connaît pas pourrait-il donc expliquer en quoi consistent les devoirs et la justice? — L'orgueil du chef des Souras a été brisé, parce que, fasciné par l'illusion, il n'avait pas distingué Govinda (2). »

— Maintenant, ô seigneur, mets de côté la colère; en ton cœur sois compatissant, et que nous connaissions la vanité de l'égoïsme (3); victoire, victoire au gardien des trois mondes!

— A ces paroles prononcées par la vache divine (4), le prince des Yâdavas dit : « Victoire à Kâmadhénou, la mère de l'âge présent! — car, accourant au plus vite avec le maître des Souras, elle a compris mon rang et chanté mes louanges! — L'amour de toi-même, ô Indra! abandonne-le, et goûte complétement la saveur du Véda et des Mantras (5)! — L'amour de soi-même, Râvana en était infecté; Bali (6) a été vaincu par Vichnou, qui avait pris la forme d'un nain! — L'amour de soi-même, garde-t'en bien! place toujours ton

(1) La vache d'Indra, qui accorde tous les dons qu'on lui demande; la vache d'abondance.

(2) L'un des noms de Krichna; qui connaît les vaches, le berger.

(3) L'état de celui qui reste dans sa personnalité, au lieu de se confondre avec la divinité.

(4) Par la vache, qui est un Soura.

(5) La partie des Védas qui renferme les prières et les hymnes.

(6) Râvana est le roi de Ceylan contre qui combattit et que tua Vichnou, incarné en Râma; Bali, à qui les dieux avaient accordé de régner sur la terre et au ciel, fut dépossédé par Vichnou, incarné sous la forme d'un nain, qui le relégua aux enfers, où il resta roi.

plaisir dans le nom de Râma! — Ceux qui sont plongés dans la jouissance du pouvoir gémissent dans le trouble; certainement ceux qui sont pieux obtiendront la délivrance finale. — Aujourd'hui, je n'ai plus de colère contre toi; mais n'abandonne jamais mon culte, malheureux! »

— Celui qui raconte ou entend ce récit, ou qui le médite, s'attache en esclave aux pieds du dieu éternel! Ils sont les rois de la justice, ceux qui éternellement répètent le nom de Krichna et nul autre!

— Le chef des Souras inclina son front devant Krichna-Govinda, puis retourna au plus vite dans son monde à lui (1). — Toute la création chanta les louanges du dieu d'amour; Nârada prit son luth et le fit résonner : — « Immolation à tes pieds qui sont des lotus, et à tes yeux aussi, ô toi l'asile des trois mondes! — Immolez-vous, hommes pieux, aux pieds de la divinité, et, vous souvenant d'elle à chaque instant, marchez dans une existence de bonheur! »

— Quand il eut entendu ces paroles, Indra, le chef des Souras, médita sur Hari, puis il retourna vers sa demeure. D'existence en existence, Lâlatch, le serviteur de Hari, chantera ses louanges!

Ce sont là, dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-cinquième et la vingt-sixième lecture qui ont l'une et l'autre pour titre : L'Exposition de l'hymne d'Indra.

(1) Le monde d'Indra, des divinités secondaires.

XXVII.

Relations de Krichna avec Varouna, le dieu des eaux.

Le richi Çoukadéva continua de faire entendre son récit au roi Parikchit : Indra, bien content, retourna donc dans sa demeure ; — or, écoute, ô roi ! ce que je vais t'expliquer, à savoir l'histoire de Hari, bien connue des trois mondes. — Sur ces entrefaites arriva le jour consacré à Hari (le douzième de la période obscure de la lune), pendant lequel tous les bergers s'occupèrent d'actes relatifs à la foi. — Les enfants des pasteurs dansèrent dans le village, puis contèrent des histoires, de manière que l'aube les surprit ; — l'un se livrait à la méditation, d'autres aussi vinrent faire grand bruit à la porte de Nanda : — « Eh ! Nanda ! pourquoi dormez-vous ? L'aube a déjà paru, regardez le visage de Krichna (qui vous attend). — Ne sommes-nous donc pas au matin du douzième jour ? Venez vous baigner dans les eaux profondes de la Djamounâ. » — A ces paroles bien dites, les gens de la tribu de Yadou coururent tout d'une haleine sur les bords de la Kalindrî (1) ; — ils se précipitèrent en masse dans les profondeurs de la rivière, en invoquant Râma et sans le moindre délai ; — mais là restaient toujours en embuscade des petits démons, serviteurs de Varouna, le dieu des eaux, qui en ce moment entraînèrent Nanda au fond de la rivière.

(1) L'un des noms de la Djamounâ.

— Les demi-heures, les heures passèrent, et Nanda, qui avait disparu, ne sortait point des eaux; la tribu des Yâdavas courut de tous côtés en appelant : « Râma! Krichna! »

— « O Krichna! prince des Yàdavas, être divin! Nanda est entré dans les profondeurs de la Djamounà! — Avant de s'y aventurer, comment n'a-t-il pas songé qu'en cet endroit l'eau est trop profonde? — Nous avons beau chercher du regard, nous ne savons ce qu'il est devenu; ô prince des Yâdavas! aie pitié, aie pitié de nous! » — Dès qu'il connut le désespoir de toute la tribu de Yadou, le seigneur s'en alla sans hésiter dans le monde de Varouna. — A sa vue, Varouna conçut quelque crainte; il se hâta de lui offrir un siége et de l'eau. — Après l'avoir adoré et s'être prosterné à ses pieds, il en fit faire autant à ses enfants et à sa femme. — « Gloire, gloire à toi, ô maître des trois mondes, ô prince! ceux-là seulement sont tes adorateurs qui demeurent en union avec toi! — Moi, pécheur, j'ai commis une bien grande iniquité, et toi, être éternel, tu connais les pensées de chacun! — Moi, je suis pécheur, et mon injustice est grande; fais-moi miséricorde, à moi qui m'humilie, ô le saint par excellence! — Ce que j'ai de puissance, ô seigneur! prends-le; le maître serait-il au-dessous du serviteur? » — Quand il eut entendu ces paroles, Hari, qui est la vie du monde, releva Varouna; il prit par la main le dieu devenu humble (et lui dit) : — « Bannis toute pensée fâcheuse et sois en paix, ô roi! car tu as fait beaucoup pour moi. — Les Yâdavas me regardaient comme un enfant; nombre de mes œuvres n'étaient point comprises par eux; — maintenant Nanda va me traiter avec de grands égards, et la tribu des Yâdavas désormais tiendra sur moi de grands discours. »

— « Bannis toute crainte de ton cœur; mais que j'emmène Nanda, car toute la tribu de Yadou se meurt d'inquiétude, et mes frères invoquent mon nom! »

— Après avoir ainsi parlé, le prince des Yàdavas arriva à Gokoula, en compagnie de Nanda. — Les uns se précipitaient aux pieds de Nanda; les autres prenaient les pieds de Krichna : — « Tu viens d'accomplir un grand exploit, ô le saint par excellence! Aujourd'hui tu as été le protecteur de toute la tribu de Yadou! » — A ces mots, Nanda, s'adressant aux Yàdavas, leur dit : « Réjouissez-vous en celui qui est la vie du monde! — Celui que vous croyiez n'être que l'enfant (de Nanda), agréez-le en toute vérité comme un maître que vos pensées mêmes ne peuvent atteindre! — Ce que nous annonçaient des voix du ciel s'est accompli tout entier pour nous aujourd'hui. — Si j'ai été entraîné captif au fond des eaux, ç'a été pour faire éclater la grandeur de Govinda (Krichna). » — Les femmes tombèrent toutes ensemble à ses pieds, en invoquant à plusieurs reprises le nom du bienheureux.

— Maintenant, je l'ai reconnu; le premier homme (en qui se personnifie la création) se donne à nous; le seigneur de Làlatch me délivrera de toutes les existences futures!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-septième lecture, qui a pour titre : Relations avec Varouna.

XXVIII.

Les jeux de la saison d'automne.

Maintenant, écoutez, ô roi! voici qu'arrive la saison d'automne (1); le ciel est pur, les *mâlatîs* (2) embellissent la terre; — les *kousoums* (3) fleurissent dans la forêt délicieuse, et déjà se manifeste la saison par excellence, celle des fleurs nouvelles. — La fleur du bananier s'est montrée; des parfums de toute sorte embaument (la forêt); — dans les bois se sont épanouis le *bêli* (4), le *karila* (5), le *caronda* (6), le *varouna* (7) et le jasmin; — d'innombrables *mâlatîs* (8) se tiennent, comme de douces compagnes, entremêlés de *katchanâras* (9) et de *tchamêlis* (10); — les femmes sont gracieuses comme un jardin de jasmins fraîchement éclos, et les hommes ont revêtu leurs plus beaux costumes. — Les verts bourgeons de l'arbre à sandal à la gracieuse couleur tremblent à l'extrémité des branches comme des gouttes limpides d'ambroisie. — Les

(1) La saison dite *çârada*, la cinquième, celle qui suit immédiatement la saison des pluies et pendant laquelle la terre se couvre de fleurs.

(2) *Bignonia suaveolens*; aussi le *jasminum grandiflorum*.

(3) En sanscrit, *koudoumbha*; *carthamus tinctorius*.

(4) En sanscrit, *malla*; *jasminum zambac*.

(5) En sanscrit, *kadillaka*; *capparis aphylla*.

(6) En sanscrit, *karamarddaka*; *carissa carandas*.

(7) *Tapia cratæva*.

(8) Ici, ce mot doit signifier *jasminum grandiflorum*.

(9) *Bauhinia variegata*.

(10) En sanscrit, *tchambéli*, autre espèce de jasmin à larges fleurs.

hommes et les musiciens célestes, les êtres mobiles et immobiles, sont devenus des sages, des ascètes unis par la pensée (à Krichna); — ils se sont fait petits en voyant ses jeux, et tout autre devoir (excepté celui de le regarder) s'est obscurci en eux. — En l'entendant (jouer de la flûte), le lotus, le jamrose, le *pandanus* et le *tchampâ* (1) en ont tressailli dans leur cœur. — Ces fleurs sont devenues de la couleur du collyre fait d'antimoine, et du rouge de plomb; elles ont frissonné (de jalousie); elles ont eu peur, les bleues et les blanches. — Les vents, qui folâtrent en palpitant, se jouent autour de Krichna avec joie. — Celui qui fascine les cœurs et les trouble a détruit la vie (des créatures); le dieu d'amour, comme un voleur, a emporté les cœurs (de tous les êtres). — A la vue de cette forêt qui ressemble à un jardin tout orné de fleurs, Krichna, qui porte des guirlandes cueillies dans les bois, se mit à exécuter des jeux divers.

— « Je joue dans la forêt; jeunes filles de Bradja, vous en êtes comme les pousses nouvelles! C'est pour ces lianes fraîchement écloses que le berger se livre à ses jeux. »

— Dans la forêt de Vrindâvana, Krichna, le dieu d'amour, se livre à ses ébats; lui dont le corps est couleur d'un nuage noir, il fait des jeux incomparables; — le bienheureux prince des Yâdavas forme autour de lui un cercle de jeunes enfants, qui sont autour du seigneur comme le *kalo* qui entoure la lune. — Là, Gopâla tient à ses amies des discours affectueux; il prend ses loisirs en se livrant à ses jeux au bord de la forêt; — il a appliqué à sa lèvre la flûte de roseau, et ses cheveux bouclés ondulent avec grâce.

— De toute façon, le maître des saints a mis de côté le souvenir de la honte, au milieu de ce cercle de jeunes filles folâtres qui ondule sur une seule ligne.

(1) En sanscrit, *tchampaka; michelia tchampaka.*

— Krichna a pris en main sa flûte, et celles qui l'entendent se hâtent vers lui, l'esprit perdu; — en foule, sans se couvrir de leurs vêtements qu'elles emportent, elles courent, les filles de Bradja! — L'une, trop heureuse, lui prépare à manger : célébrant intérieurement ses louanges, elle se tient debout tout près de lui; — l'autre, qui portait entre ses bras son enfant à la mamelle, entend à peine la flûte, qu'elle le couche dans son berceau (pour aller vers Krichna). — L'une de ses compagnes accourt tout éperdue, celle dont le mari avait paru alarmé. — Elles ne savent pas que la voie de l'union intime avec Krichna mène à la délivrance finale; mais Hari est pour elles la vie, la voie pleine de douceur.

— « Hari! Hari! » crient ces femmes que tourmente l'absence en songeant au lotus de ses pieds; leurs désirs à toutes furent satisfaits, lorsque enfin elles virent le berger.

— Ayant distingué l'affection de ces femmes, le bienheureux prince de Yadou se donna lui-même à elles. — L'une, qui faisait ses ablutions et sa toilette (1), en pleine possession de ses facultés, la flûte a frappé ses oreilles, et la voilà remplie d'agitation; — elle jette son écharpe sur sa tête et son voile autour de sa ceinture, tant elle est troublée. — Une autre femme, occupée à se parer, heureuse d'entendre la flûte de Krichna, se passe aux oreilles les anneaux de ses bras. — Quand elles ont entendu le doux son de la flûte qui éveille leur amour, le collyre qu'elles préparaient pour leurs yeux, elles l'appliquent à leurs lèvres; — elles courent en hâte, en pensant au lotus de ses pieds, car Hari a pris leur corps, leur esprit et leur âme.

— Les gens de bien (ont dit) : « O Lâlatch! la famille, les

(1) *Mandjan*, du sanscrit *mârdjdjana*, l'action de se baigner, de se frotter le corps et de l'enduire de parfums.

enfants ne nous plaisent plus; sans la vue de celui qui est la vie du monde, l'existence pour nous est stérile! »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-huitième lecture qui a pour titre : Les Jeux du *râs* (des danses de Krichna avec les bergères de Bradja).

XXIX.

Les jeux de Krichna avec les jeunes filles.

Elles allaient donc sur ses traces d'un pas élégant, ne pouvant supporter son absence; leurs yeux considéraient avec joie le bienheureux corps noir de Krichna. — A ces femmes qui ne pouvaient le quitter sans perdre leur éclat, pures et résignées, (Krichna), le frère de Balarâma, adressa ces paroles de reproche : — « O vous, femmes de peu d'intelligence, vous avez détruit (dans vos cœurs le sentiment de) vos devoirs! Ce plaisir qui est un péché, vous l'avez pris pour une bonne action! — Si vous abandonnez l'orgueil, qui est le Véda du monde, alors je connaîtrai que vous avez la vraie intelligence; — mais, dans votre ignorance, vous me regardez comme un époux qui n'appartient qu'à vous! Prendrai-je en bonne part ce sentiment né de l'erreur? — Non, ô femmes ignorantes! je ne suis pas l'homme que vous croyez, que, dans votre intelligence troublée, vous regardez comme un amant! — Vous, mères de famille, retournez dans vos maisons; faites disparaître le mensonge de vos cœurs, et ne dites rien! »

— Il leur a dit : « O femmes des bergers de Bradja! dans l'effervescence de vos désirs, vous avez détruit en vous le

sentiment des devoirs! » Retournez dans vos maisons, et croyez aux paroles qu'il vous adresse.

— En entendant de telles paroles, toutes ces femmes qui l'aimaient restèrent en proie au désespoir et se mirent à sangloter. — Aussitôt elles virent qu'il n'était point véritablement leur amant; la tête penchée vers la terre, elles écrivirent leur destin à ses pieds (1). — Pareilles à des lotus blancs dont la racine est blessée sous l'eau, la lune de leurs visages abattus brilla d'un pâle éclat, — et, faisant trêve à leur abattement, elles se mirent à lui dire d'une voix suppliante : « O toi, divin Mourâri, qui enlèves la douleur, — apprends-nous ce que c'est que le Véda du monde! Que par ses paroles, ô seigneur, nous ne devenions pas folles! » — « Les paroles qu'il prononce plaisent à ceux qui considèrent leur corps comme leur vrai trésor! — Celui qui garde en son cœur la honte du monde (le respect humain), pour celui-là, le monde sera plus important que le seigneur! — Mais il appliquera sa pensée sur Hari comme sur son bien-aimé, celui qui aura détruit le monde en soi-même. — L'homme meurt à l'instant même où son cœur se brise; comment donc oublierait-il celui qui doit être l'objet de son affection? — Mais celui qui fait cesser en lui-même le sentiment de l'individualité, celui-là, ô compagnes! aura la meilleure part! »

— Elles le regardaient comme un homme, ces jeunes compagnes; elles l'observaient, et chacune de ces belles femmes mourait de chagrin, s'il tournait son attention sur une autre.

— Le prince des Yâdavas, la joie de Djaçodâ (sa mère), maintenant elles embrassent le lotus de ses pieds! — « Nous avons donné notre cœur au lotus de tes pieds, nous n'avons plus pris garde à la joie, à la douleur, au regret! » — Dès

(1) Elles se résignaient à mourir à ses pieds.

qu'il reconnut qu'elles possédaient une intelligence plus exacte (de son être), Krichna, dans l'intérêt de ses adorateurs, agréa de leur accorder du plaisir. — Dans une île gracieuse de la Djamounâ, il s'en alla avec les jeunes filles; — là, il manifesta une joie suprême, le prince des Yâdavas, et les femmes des bergers ne songèrent plus à s'occuper de leurs personnes. — En proie à un amour qui les retient près de lui, elles chantèrent de doux refrains, tandis qu'au milieu d'elles Krichna se montre tel qu'il est. — Elles dansèrent simplement, sans art; elles agitèrent, en les faisant résonner, les anneaux de leurs bras et les grelots de leurs ceintures. — L'allure de leurs pensées intimes se trahit par le doux sentiment du mystère; l'amour possède les jeunes filles des bergers qui entourent Gopâla; — tantôt il presse l'une d'elles sur son sein, et sur sa lèvre folâtre lui fait boire des émotions diverses; — à l'autre, il chante de douces mélodies, et détruit sur son jeune visage le péché et les fautes (commises auparavant); — il la prend à la dérobée, lui tire les joues, porte sa main sur son sein et sourit; — ses yeux sont deux lotus, son visage n'est que fascination.

— Elles sont comme les femmes des dieux, ces filles de bergers, et lui, il est le premier Être créé sous la forme humaine; c'est pour le bonheur des justes que le bienheureux s'est incarné.

— Celui que nous appelons le seigneur, l'être qui n'est pas né d'une femme, qu'y a-t-il de surprenant qu'il se soit incarné? — Ce seigneur qui est le commencement et la fin, la conclusion de toute chose, les femmes des bergers de la famille des Yâdavas l'ont reconnu! — Ceux qui sont privés des lumières de l'intelligence se laissent aveugler par l'orgueil. Or, ayant fini de jouer, Krichna s'en alla; — parmi ses compagnes, il en emmena une, et aux autres, en grand nombre, dont il se séparait, Hari causa un vif chagrin. — Les voilà, ces

jeunes filles, qui restent immobiles, toutes honteuses : « Prince des Yâdavas ! tu nous laisses sans protecteur en nous quittant ainsi ! — Quelle grande injustice tu as commise envers nous, ô maître ! Nous qui étions ensemble, tu es cause que nous sommes séparées de toi, et dans le milieu de la forêt ! — Cette fête a été pour nous la source d'un malheur extrême, puisque, disparaissant tout à coup, tu nous as abandonnées pour emmener (une seule d'entre nous) ! »

— « Sans avoir en aucune manière considéré la nature du lien qui nous unit à lui, il nous abandonne ! Voici que nous avons perdu tout ce que nous possédions ; comment le regagnerons-nous ? »

— Les yeux étonnés, elles coururent de tous côtés (dans la forêt) ; mais, égarées par les ténèbres, elles ne trouvaient pas leur route. — Inconsolables de l'absence de Krichna, leur cœur tout entier est près de lui ; occupées du souvenir de ses pieds, elles restent dans la désolation. — Ce qu'a fait devant elles le dieu aux quatre bras, toutes ces jeunes femmes le représentent ; — les démons qu'il a tués et les circonstances de ces exploits, toutes ces actions, elles les figurent l'une après l'autre. — L'une d'elles est Krichna ; une autre de ses compagnes le met à dormir dans son berceau. — Et puis une femme de Bradja est le démon femelle Poutanâ, qui emporte précipitamment dans ses bras le petit Banavâri ; — elle place Krichna sur son sein, puis elle tombe d'un saut, comme si le Temps l'eût dévorée. — Et puis une des filles de Bradja est le char sous lequel dormait le petit berger ; — se levant en belle humeur, le seigneur allonge son pied et bouleverse le char, qui roule sens dessus dessous. — Et puis ce fut la scène du démon Tranâvanta ; Hari, qu'il avait chargé sur son dos, lui serre la gorge à l'étouffer. — Et puis celle-ci est Krichna qui mange le beurre, renverse tout et se laisse lier ; — celle-là représente Djaçodâ qui saisit le petit prince de Yadou et l'at-

tache à un mortier. — Tantôt l'une d'elles, vêtue d'un pagne de soie jaune, part pour aller mener paître les veaux; — et une autre l'imite, lorsqu'il n'avait qu'à dire une parole et faisait venir à lui les vaches blanches, brunes et jaunes (1).

— En l'absence de Hari, les jeunes femmes de Bradja ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes; elles se souviennent de lui, et moi, Lâlatch, je célèbre les actions qu'il a accomplies depuis sa naissance.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la vingt-neuvième lecture qui a pour titre : La Description des jeux avec les jeunes filles.

XXX.

Suite des jeux de Krichna avec les jeunes filles de Bradja.

Écoute, ô roi! ce récit plein de saveur. Séparées de Krichna qu'elles aimaient, elles se lamentaient, les jeunes filles. — En leur esprit, elles songeaient aux traits de sa forme humaine, se rappelaient ses paroles et criaient dans la forêt : « Hari! Hari! » — Elles répétaient ce nom, objet de leurs pensées continuelles : « Govinda! Govinda! refuge de notre caste, ô berger qui enlèves la douleur! — O toi, l'asile de notre joie, ô Mourâri! tu ne connais pas notre désolation! » — Elles joignent les deux mains et s'écrient en suppliant : « O Djamounâ! nous nous prosternons devant toi! — As-tu vu où est le prince

(1) Voir plus haut les chapitres VI, VIII, X et XI.

des Yâdavas? Rends-nous, ô mère! la vie qui s'est séparée de nous! — Montagnes, arbres, indiquez-nous la route qu'a prise Hari! — La voie qu'il a suivie, faites-nous-la connaître! — En cherchant tous ensemble, ô quadrupèdes de la forêt! n'avez-vous point eu de nouvelles de celui qui est votre seigneur? — Le diamant d'un prix inestimable, qu'on ne saurait payer, il est tombé dans tes eaux après s'être séparé de nous, ô Djamounâ! — Maintenant nous cherchons ce qu'il est devenu, mais en vain! Le joyau de nos mains a disparu, ô mère! »

— « Le joyau de nos mains a disparu de devant nos yeux; il faut que nous retrouvions notre époux. Comment a-t-il disparu, le seigneur dont les qualités sont profondes (comme tes eaux)! »

— Elles étaient donc errantes dans la forêt, les filles de Bradja, et elles marchèrent dans la route qu'avait suivie le berger qui les fascine comme le dieu d'amour. — Sur la voie où marchait le prince des Yâdavas, en cherchant, elles reconnurent la marque de ses pieds (1); — la conque, le tchakra (disque de Vichnou), son attribut, le crochet de fer (2), y étaient marqués; les bergères les virent distinctement. — Dans un endroit, la forêt devenait plus inextricable, et, à cette vue, elles se désolèrent, les filles de Bradja. — Les épines devenaient plus difficiles à traverser : « Ce beau jeune homme, celui qui se montre sous la forme du fils de Nanda, — le seigneur, comment a-t-il pu marcher par ce chemin avec ses pieds délicats, pareils à de rouges lotus? — Lorsque nous restions appliquées sur son cœur, (ce corps si tendre) fléchissait sous la pression de notre sein. — Et maintenant Mourâri pourra-t-il supporter les fatigues d'une pareille marche (au

(1) C'est une croyance des Hindous que les pieds d'un dieu impriment sur le sol qu'il foule ses divers attributs.

(2) Qui sert à diriger un éléphant.

milieu des épines)? » Perdant connaissance, elles tombèrent sans force sur la terre.

— Tourmentées du désir de deviner la marche de leur bien-aimé, troublées par son absence, elles se désolaient dans leur existence. O Lâlatch! c'est lui dont la manifestation, devenue invisible, jette Civa dans l'abattement!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trentième lecture qui a pour titre : (Suite de la) Description des jeux de Krichna avec les jeunes filles.

XXXI.

Suite des jeux de Krichna avec les jeunes filles de Bradja.

Elles regardaient attentivement sur la route, les jeunes compagnes de Krichna, et allaient en avant; puis, comme elles cherchaient du regard, occupées d'une seule pensée, — voici qu'elles reconnurent, errant dans la forêt, une d'entre elles, celle que d'abord avait emmenée le jeune homme aux yeux de lotus. — Les anneaux de ses bras, tous ses ornements, elle les a répandus à terre autour d'elle, et se lamente au pied d'un *kadamba* (1). — Celle qui était belle, ravissante, qui brillait d'un éclat charmant, abandonnée par Krichna, elle erre perdue comme une biche que le cerf a délaissée. — Son visage est comme enduit de sandal; en proie à la plus grande affliction, elle erre dans la forêt et dans les bois; — l'esprit

(1) *Nauclea orientalis.*

troublé, la faculté de réfléchir s'est éteinte en elle; l'Amour qui s'est emparé d'elle ne se montre nulle part à ses regards!

— En proie aux peines de l'absence, elle était assise seule en cet endroit; elle versait des larmes dans l'épaisse forêt, quand ses compagnes l'aperçurent.

— Ses compagnes lui adressèrent cette question pleine de sentiments affectueux : « Toi qui étais allée seule en compagnie du seigneur, — comment as-tu quitté le fils de Nanda? pourquoi restes-tu là, abandonnée, poussant des sanglots? — Nous voyions en toi la plus chérie entre toutes; tu brillais de l'éclat de la fortune qui accompagne la favorite d'un roi! — Comment en es-tu réduite à cet état? explique-nous la cause des larmes abondantes que tu répands? » — Alors, se tournant vers elles, la jeune fille leur dit cette parole : « Vous toutes, ô mes compagnes! avez accompli une action grandement pure; — comment vous dévoiler le bonheur dont j'ai joui? Mais il n'est donné à personne de vivre dans la joie! — Écoutez donc, ô mes compagnes! le récit de ce qui fait ma peine, et pourquoi Banavâri s'est séparé de moi dans la forêt. — Vivant avec lui dans la forêt, en secret, sans inquiétude, j'étais l'épouse favorite de Krichna; — avec des *kousoums* (1) embaumés et gracieux, il me faisait des parures, le bienheureux prince des Yâdavas, et m'en revêtait, — et je demeurais ainsi près d'un arbre, quand tout à coup : « Marchons, ma compagne! » dit le jeune héros. — J'obéis d'abord avec le plus grand plaisir, et puis (quand je fus lasse) je montai sur les épaules du seigneur. — Par de douces paroles, je cherchais à enivrer son cœur;... mais Govinda n'était plus avec moi (2)! — Malgré ma honte, je n'ai point quitté ce corps, et

(1) Le *carthamus tinctorius*, dont les fleurs servent à teindre en rouge les étoffes.

(2) Au moment où, fière d'être la favorite du dieu, elle monta sur son

aujourd'hui la vie reste encore en moi; — les nuages, en m'enveloppant, m'ont cachée à tous les yeux, et je suis venue, par l'effet d'un pouvoir surnaturel, dans une autre contrée. »

— Elle marchait dans une voie inaccessible (aux mortels); à son corps s'appliqua un pouvoir surhumain. Occupées de l'union avec Krichna, elles méditaient, les jeunes femmes, sur la personne du prince des Yâdavas.

— En apprenant la cause de son chagrin, ses compagnes la regardaient : « Le dieu aux yeux de lotus est rusé, c'est là un de ses tours ! » — Les jeunes filles qui perdaient le sentiment de leur propre corps se mouraient comme le poisson hors de l'eau. — Mais Krichna connaît tout ce qui se passe au-dedans des cœurs; ce maître est toujours auprès de nous, à notre portée. — Les jeunes filles ayant appliqué leur esprit à la méditation de l'union avec Krichna, le bienheureux Hari leur manifesta son beau visage. — Le seigneur s'est montré à ceux qui sont ses serviteurs, et il a connu que ces jeunes femmes étaient celles qui devaient fonder son culte.

— En adorant Krichna, en goûtant l'essence de son culte, elles détruisaient en elles la nécessité de mourir et de souffrir; et moi, Lâlatch, je boirai (comme l'ambroisie) cette histoire de Krichna qui restaure la vie et rassasie les saints.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-unième lecture qui a pour titre : La Description des jeux (de Krichna avec les jeunes filles de Bradja).

épaule et se fit porter par lui, Krichna la punit de son orgueil en disparaissant, en l'abandonnant dans la forêt.

XXXII.

Suite des jeux de Krichna avec les jeunes filles de Bradja.

Réunies (de nouveau) à Krichna, les jeunes femmes de Bradja éprouvèrent une grande joie; elles s'en allèrent avec lui s'établir sur le bord de la Djamounâ. — Le dieu qui fascine les cœurs leur fit faire des rondes pendant les douces nuits d'automne éclairées par la lune. — Un bras passé sur son cou, elles dansent avec lui, les jeunes filles; — (dans le mouvement de la ronde) son corps noir brille entre chacune de ses compagnes (1), comme l'éclair se montre à travers une masse de nuages. — L'une d'elles se précipite, le cœur troublé, et Krichna lui frappe, en souriant, un petit coup sur l'épaule. — Il évente doucement le visage de celle-ci, il décore de guirlandes de fleurs la poitrine de celle-là; — à l'une, il donne une chiquenaude du bout de son ongle au milieu de la poitrine; l'autre, il la presse sur sa hanche; — et toutes ces apparitions dont il leur accorde la faveur, ces femmes éprises d'amour les appellent Hari, et croient posséder le vrai (et unique) Krichna. — Si leurs corsets se détachent, Krichna, en souriant, les rattache séparément à chacune d'elles (2). — En dansant ainsi, elles éprouvaient

(1) C'est-à-dire que Krichna multiplie son corps et se montre sous autant de formes qu'il y a de jeunes filles.

(2) A toutes en même temps; le poëte insiste sur la multiplication des corps de Krichna, qu'il a indiquée d'une façon précise dans le vers précédent. Ce que nous désignons ici par le mot corset est le court vêtement qui recouvre et serre la gorge des femmes hindoues.

une joie qui eût fait pâlir l'orgueil des apsarâs (1) du ciel d'Indra.

— S'il eût vu Krichna en ce moment, Svambhoû (2) n'eût pu se contenir; il eût abandonné l'union avec la divinité et la méditation, et, à la place de ces sentiments, l'amour se fût élevé en lui.

— Leurs pieds étaient ornés avec le plus grand soin : à leurs talons, elles avaient appliqué une mixture de couleur rouge. — Qui pourrait décrire l'éclat incomparable de leurs ongles? Chacun de leurs doigts brillait comme une étoile; — les anneaux qui les décorent résonnent gaiement, et leur bruit réveillerait l'Amour endormi. — Qu'il est incomparable l'éclat des chevilles de leurs pieds! Leurs jambes et leurs bras sont ronds comme le tronc du bananier, leurs mains en sont la tige nouvelle. — Sur leurs poitrines retentissent des colliers sonores; le nœud de leur vêtement inférieur est fait de perles; leur nombril est profond, leur taille mince; — leur sein, gonflé, riche et gracieux, ressemble à deux vases d'or arrondis; leur vue rend fou! — Affectant un air digne, toutes réunies, elles marchent avec grâce en se balançant comme le cygne; ainsi elles vont, pareilles à la perle qui se trouve dans la tête de l'éléphant (3). — Deux de ces femmes aimées, que la passion transporte, semblent deux peintures faites de la main divine de Viçvakarman (4); — elles ont ajusté dans leur toilette de prodigieux ornements qui rehaussent leur vanité, et ressemblent à des colonnes d'or semées de pierreries.

(1) Les danseuses ou courtisanes de la cour de ce dieu.

(2) Svayambhoû, le premier des Manous, celui à qui a été révélé et qui a révélé lui-même au genre humain le code des lois.

(3) Les Hindous croient qu'une perle inestimable est logée dans la tête de l'éléphant.

(4) Nom de l'artiste des dieux (fils de Brahma), qui correspond au Vulcain de la fable.

— Décrivez les beautés de la saison d'automne, ô vous qui connaissez les qualités de la création tout entière! Moi, je suis un pauvre homme sans mérite, qui n'ai ni le sentiment ni la science (requise pour une œuvre pareille)!

— Pareilles au fruit rouge du *varouna* (1) sont leurs lèvres gracieuses; elles brillent d'un éclat pareil à celui du corail. — Celui qui les voit perd tout sentiment; la flamme qu'allume en lui le dieu d'amour le consume. — Le Créateur leur a donné des nez pareils à des mangues, boutons de lotus doués d'une saveur égale à celle de l'ambroisie, et qu'elles portent toujours (avec dignité), comme des pics de montagnes imprégnés d'or (2). — Leurs yeux limpides sont une armée de lotus largement épanouis qui s'élèvent sur l'eau, soulevés par les vagues de l'amour; — elles ont disposé avec soin des lignes de collyre (autour de leurs yeux), de telle sorte qu'en leur compagnie on perd le joyau de la sagesse. — Le Créateur leur a appliqué le collyre de la passion; il a mis ces adroites jeunes filles sous le joug de celui qui est sans passion. — Sur leurs sourcils est étendue la mixture du *trikouda* (3); des perles flottent sur leurs épaules; elles vont çà et là, comme percées des flèches de l'Amour. — Elles ont disposé de diverses manières l'arc de leurs sourcils, et les boucles de cheveux parties de leurs fronts flottent sur leurs cous. — Les jeunes filles de Bradja marchaient par paires, comme autant de lunes; le dragon Râhou (qui ronge la lune au temps des éclipses) oublia de suivre les révolutions de cet astre.

— Il courut, il se précipita au-devant d'elles, et les regarda;

(1) *Cratæva tapia.*

(2) Allusion à la courbure du nez très-sensible chez les individus de la caste à laquelle appartiennent Krichna et ses compagnes, et à la couleur jaune des Hindous en général.

(3) Mixture composée de gingembre sec, de poivre noir et de poivre long.

mais, en voyant qu'elles sont défendues par l'arc de leurs sourcils, le dragon Râhou fut effrayé.

— Voici que, troublées par les sons de la flûte, elles ont abandonné leurs jeux, (et entourent Krichna) comme des serpents monteraient sur un pilier d'or; — mais ces jeunes femmes ne peuvent supporter l'éclat (de Krichna), dont l'aspect est pareil à celui de l'éclair : — ses joues, radieuses et élégantes, semblent des feuilles d'or battu appliquées sur sa face; — sa langue s'agite comme la feuille du lotus, ses dents ont un éclat égal à celui des perles et du vif-argent. — Dès que, de leurs propres voix, elles ont exalté le nom de Râma, il semble que celui qui est pour elles le dieu de l'amour, après les avoir consumées, leur redonne à l'instant la vie. — Ce n'est point (cependant) sous ces pauvres vêtements qu'il faut le voir, celui par qui les trois mondes sont fascinés; — ô frère! comment le décrirai-je, celui par qui les trois mondes sont fascinés, celui dont la vue fait rougir Viçvakarman (l'artisan céleste)? — Puis le seigneur rétablit ses membres dans leur état primitif, et il se trouva qu'une nuit du jour de Brahma s'était écoulée.

— Avec l'adroit enfant de Nanda, elles goûtèrent de la joie, les filles de Bradja! Aujourd'hui la vie a cessé d'être sans fruit, puisque Krichna s'est incarné dans le monde, ô Lâlatch!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-deuxième lecture qui a pour titre : (La suite de) la Description des jeux de Krichna avec les jeunes filles de Bradja.

XXXIII.

La délivrance du serpent Vidyâdhara.

La vue du lotus des pieds de Krichna met en fuite la douleur ; l'histoire de ce dieu, qui est comme l'eau de l'immortalité, écoute-la de tes oreilles, ô roi ! — L'époque d'accomplir un vœu fait à Mahâdéva (Civa) approchait rapidement, et chacun connut que le quatorzième jour lunaire de *tchaït* (1) était venu. — Tous les bergers de Gokoula allèrent ensemble et avec eux Balarâma, ainsi que Krichna ; — après avoir fait résonner la cymbale et le tambourin, ils se dirigèrent immédiatement vers la forêt consacrée à Ambikâ (Pârvatî, la femme de Civa). — On alla voir le temple de Mahâdéva ; tout près coulait la rivière Sarasvatî. — Entré dans ses eaux pures, Nanda y fit ses ablutions ; puis, ayant convoqué les brahmanes, il leur distribua d'abondantes largesses. — Ceux-ci offrirent des fleurs sans nombre, adorèrent le dieu Civa (Sankara) et la déesse Pârvatî (Bhavânî) ; — ces gens de bonne caste offrirent le *kanéri* (2), l'asclépliade, le *datura*, la gomme de *gouggala* (3), l'aloès et d'autres parfums, cérémonie qui les occupa longtemps. — Les bergers, remplis d'allégresse, firent cuire des gâteaux, et passèrent tous la nuit à veiller

(1) Il correspond à mars et avril. D'après la version du *Prém-Sâgar*, il s'agissait du vœu fait par Nanda d'offrir un sacrifice à Pârvatî le jour où Krichna accomplirait sa douzième année.

(2) En sanscrit, *karavîra*, *nerium odorum*.

(3) *Amyris agallocha*.

en chantant. — Or, un serpent boa vint de ce côté, sans que Nanda s'aperçût de sa présence; — ce serpent, sachant ce qu'il faisait, mordit Nanda, qui, dans un clin d'œil, chancela et tomba dans ce même lieu. — Nanda cria aussitôt : « O Krichna! viens à ton père! — Ce serpent, par sa morsure, m'a fait tomber; si ce n'est toi, ô Govinda! qui me sauvera? » — A ces mots, Hari courut, tua le serpent et sauva Nanda; — il frappa (le serpent) en s'appuyant sur le pied gauche, mais l'animal prit alors la forme d'un être surhumain.

— Ayant abandonné la forme d'un serpent, il se montra sous celle d'un gandharva (musicien céleste); puis, s'approchant du prince des Yâdavas, il lui adressa ses supplications.

— Il chanta les louanges de Krichna en appliquant sa pensée sur les pieds du dieu : « Tu es celui qui crée, tu es la puissance créatrice, ô saint maître! — C'est toi, ô seigneur! qui fais se succéder les naissances et les œuvres; dans les trois âges du monde, ô seigneur! les incarnations t'ont manifesté (aux hommes). — C'est toi qui donnes le fruit des œuvres et de l'abstention des œuvres (1); tu es le créateur, tu es l'énergie productrice, tu es Brahma (2); — tu es le pouvoir qui brise et qui rejoint les morceaux de ce qu'il a brisé, ô Mourâri! Moi, j'ai commis envers toi une bien lourde offense! » — Alors (le serpent, ressuscité sous la forme de) Vidyâdhara, s'inclina avec soumission (et ajouta) : « Fais-moi miséricorde, ô dieu des trois mondes! » — Le prince des Yâdavas le regarda et lui demanda : « Ce corps de serpent, comment l'avais-tu obtenu? » — « Je suis Vidyâdhara (celui qui possède (3) la science magique), un habitant du ciel, fils de

(1) C'est-à-dire l'union avec Dieu comme opposée aux œuvres qui sont le sacrifice, etc.

(2) Ou le Destin, *Vidhâta*, le dieu immuable qui crée toujours et dirige les êtres créés.

(3) C'est aussi le nom d'une espèce de demi-dieux.

Koumérou (1), sache-le bien, ô être impérissable! — Le richi Achthavakta vint par hasard près du lieu où je me trouvais, et moi, enflé par l'orgueil, méconnaissant la science des choses spirituelles, — je me mis à rire en le regardant, ô Mourâri! Une terrible colère s'empara du richi, qui me lança une malédiction; — joignant les mains, je lui fis cette humble prière : « Dis-moi, ô saint homme! comment je serai un jour délivré? » — Le richi daigna se montrer aussi miséricordieux que je le lui demandais, après quoi il m'accorda sa malédiction en ces termes, qui annonçaient une faveur : — « Le premier homme, l'être par excellence, apportera le bonheur au monde; il naîtra à Gokoula sous la forme d'un fils de Nanda. — Krichna, dans sa colère, te frappera d'un coup de pied, et te sauvera ainsi de la condition infime dans laquelle tu vas renaître maintenant. — Depuis bien longtemps, je suis à l'état de serpent; mais voici que j'ai obtenu de te voir manifesté sur la terre, ô miséricordieux! — Je t'ai offensé toi-même, ô Krichna! pardonne-moi ma faute, ô maître des trois mondes! » — Le Vidyâdhara monta vite au paradis de Vichnou, et Nanda, en compagnie de Krichna, revint à Gokoula.

— Cette merveilleuse action du dieu aux quatre bras a été pour les gens doués d'intelligence un objet de réflexion; de même que, sous sa propre forme, ce serpent avait la qualité d'un être divin, ainsi celle du fils de Nanda était de n'en avoir aucune de celles qui sont inhérentes à la faiblesse humaine.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-troisième lecture qui a pour titre : La Délivrance de Vidyâdhara.

(1) Dans le *Prém-Sâgar*, il est nommé Soudarçana.

XXXIV.

Krichna tue le démon Çankhatchoûra.

Écoute, ô roi! les actions de Hari, et comment il désira tuer quelques démons. — Arrivé de grand matin à Vrindâvana, il emmena avec lui beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens, bergers comme lui, — auxquels, sur un rhythme de ses chants, il fit exécuter des danses variées, et puis il fit retentir la flûte, la conque et le tambourin. — Le démon Çankhatchoûra arriva dans ce même lieu; faisant tourner une massue dans sa main, il accourait. — Il était très-grand, doué d'une puissance incomparable; les montagnes se réduisaient en poudre sous le poids de ses jambes. — Plein de rage, il rugit comme la foudre; il arrive comme s'il allait détruire la terre. — Il a vu que Hari est loin de là (pour l'instant), et, enlevant les jeunes filles, il les entraîne en s'enfuyant. — Il les emmenait rapidement vers le nord, lorsque les bergères, poussant un cri d'alarme, appelèrent Krichna : — « Râma! Krichna-Mourâri, protecteur des Yâdavas! où es-tu, que tu ne viens pas à notre secours? — La mort est là qui va nous dévorer, ô maître! pourquoi restes-tu si longtemps (loin de nous) à paître les vaches? » — Il entendit les voix des jeunes enfants, le héros frère de Balarâma, et, en un clin d'œil, il arriva à leur secours. — A sa vue, le démon Çankhatchoûra fut saisi de crainte; au cri que poussa Krichna, il prit immédiatement la fuite.

— Krichna, la vie du monde, s'étant précipité, le saisit

avec ses mains, le frappa à tour de bras, lui brisa le front, et de sa tête coupée il tira une perle; les jeunes filles de Bradja éprouvèrent une grande joie.

— Après avoir tué Çankhatchoûra de cette façon, il lui coupa la tête et tira de son front un joyau; — il le prit et le remit aux mains de Balarâma. Quant aux filles des bergers, elles firent de nouveau des préparatifs de réjouissance (1) : — « Nous avons vu que Krichna a enlevé un joyau (disaient-elles), et lui, le maître, il l'a donné à Balarâma! » — Elles demeurèrent rougissant de honte devant le front de l'immortel (2), comme des malheureux, des affligés qui n'ont plus aucun protecteur. — L'une, qui était assise appuyant sa joue sur sa main, paraissait semblable à une peinture; — les paroles qui sortent de la bouche de Krichna ne lui tournent plus la tête; elle n'ouvrait pas même les yeux devant son regard. — Celle-ci, qui demeure assise les pieds allongés, adresse quelque injure à Krichna. — Celui-ci, souriant, prit en main sa flûte et éveilla l'amour (dans leurs cœurs) au premier son qu'il en tira... Il est plein de fascination, l'instrument de Mourâri! — Les dieux immortels en ressentirent tous l'influence enchanteresse; — les montagnes les plus dures, les rochers si insensibles, en entendant cette flûte si douce, se sont fondus en eau comme des nuages; — les nouvelles pousses des arbres, les arbustes, les lianes, devenus plus gracieux, ont étendu à l'envi sur la terre un berceau de fleurs parfumées. — Pleins de joie, enivrés par la présence de Hari, le canard (3), la perdrix et les cygnes ont oublié leurs amours; — le perroquet, le héron (4), le coucou noir, ont quitté leurs ébats; tous les oiseaux ont été fascinés par ce dieu de l'amour;

(1) Ou de toilette pour la danse.

(2) Sans doute honteuses de ce qu'il ne leur avait pas donné le joyau.

(3) En sanscrit, *tchakravâka; anas casarca.*

(4) *Sârasa; ardea antigone.*

— le paon et le *kokila* (1) ont été troublés dans leurs cœurs par l'amour de Hari, comme s'ils étaient absorbés dans la méditation de l'union avec lui; — tous ces êtres demeurent là, sans distinction, la tête baissée; la magie de la flûte de celui qui ravit le cœur des sages les a charmés!

— Au son de sa flûte, ils n'ont pu se séparer de lui; la passion s'est élevée dans leurs cœurs. Oubliant ce qu'ils sont eux-mêmes, ils restent immobiles auprès du dieu d'amour. »

— Le son de la flûte qu'elles entendent les a comblées de joie, les filles des bergers, et a fait naître la passion dans leurs cœurs; — l'ardeur de l'amour les brûle d'un feu incomparable; l'amour produit en elles les tient sans force à la même place. — Puis il se dérobe à leurs yeux, l'enfant berger; toutes les filles de Bradja errent en le cherchant; — elles s'en vont le demandant aux rives des étangs : « Avez-vous vu la trace du frère de Balarâma? — L'apparence de son corps est jaune et noire; voici que les femmes des bergers le cherchent. — Ses yeux sont des lotus, ses cheveux ont la couleur de l'indigo; le seigneur vous aurait-il donné (pour nous) quelque message? — C'est lui qui pose ses pieds sur la poitrine de Brahma; les accents de sa flûte fascinent Brahma et les autres dieux; — celui dont l'absence nous afflige porte un diadème, et sur ses épaules une écharpe de soie jaune; à ses reins, il a, suspendues comme un jongleur, de petites clochettes; — à ses oreilles, des anneaux; à son cou, des guirlandes de fleurs cueillies dans la forêt; il a un vêtement de soie jaune; à la main, une flûte délicieuse à entendre! »

— Hors d'elles-mêmes, elles vont (célébrant) la gracieuse apparence de celui qui est pour elles le dieu d'amour, et le sourire de sa bouche; Mourâri est pour elles l'emblème de la félicité!

(1) Autre espèce de coucou.

— Les jeunes filles, troublées par la douleur, laissent tomber leurs vêtements; elles errent d'un pas chancelant, et, d'une voix tremblante, appellent Krichna; — elles vont au hasard, éperdues, sans avoir le sentiment de leur douleur, sans savoir ce qu'elles font, le visage abattu, pareilles à des lotus flétris; — elles marchent rapidement, puis s'asseyent à l'écart; elles sont bientôt privées de sentiment, leurs lèvres se dessèchent. — Ces jeunes filles, qui se livraient à la joie, ont rencontré la douleur; elles qui s'abandonnaient à l'orgueil, leur fierté s'est effacée. — Si nous n'avons pas de bonheur dans l'orgueil, quelle cuisante douleur nous en retirerons! — La douleur naît du bonheur, le bonheur naît de la douleur : personne ne voudra-t-il donc n'attacher pas plus de prix au bonheur qu'à la douleur? — Mais cette même douleur qu'a infligée le dieu qui donne la joie, il la changera, lui, le seigneur, en un bonheur inattendu chez celui qui souffrait.

— Le prince de Bradja est celui qui donne le bonheur. Je l'ai fait connaître aux hommes pieux, moi, Lâlatch, et j'ai dit comment à ces femmes des bergers, qui étaient tristes, le seigneur vint s'unir.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-quatrième lecture qui a pour titre : La Mort de Çankhatchoûra.

XXXV.

Krichna tue le démon Arichta.

Le richi Çoukadéva, par un récit que l'explication rendait facile à entendre, détruisit la douleur du roi Parikchit. — Le roi Kansa envoya contre Krichna le démon Arichta, qui se rendit à Gokoula sous la forme d'un taureau; — il allait en faisant grand bruit, comme désireux de hâter sa propre mort, l'insensé! car il ne connaissait pas le mystère de la nature de Krichna. — Il ne pouvait contenir son orgueil dans son corps; il enfonçait la corne de ses pieds dans le sol et déchirait la terre; — la queue levée, il s'élança plein de rage, et à sa vue les plus orgueilleux sentirent leur orgueil dépassé. — Mais c'était un héros d'une grande force, l'enfant de Nanda! Prenant le taureau par les deux cornes, il le jeta violemment contre la terre. — Les yeux du taureau sortirent de leur orbite, ses pieds s'affaissèrent complétement, et, à plusieurs reprises, il répandit un torrent de sang mêlé d'écume.

— A la vue de cet adroit exploit, les bergers célébrèrent les louanges du fils de Nanda; si ce n'est par les mérites de la divinité aux yeux de lotus, la naissance est sans fruit(1), ô Lâlatch!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-cinquième lecture qui a pour titre : La Mort d'Arichta.

(1) C'est-à-dire sans lui on n'aurait pas, durant cette existence, la possibilité d'éviter les naissances successives; il est celui qui nous enseigne à mériter et nous fait obtenir la libération finale.

XXXVI.

Krichna tue le démon Vyoma.

Un jour, dans l'épaisse forêt étaient allés, avec leurs compagnons, Balarâma et Krichna; — le démon Vyoma se hâta de se joindre à eux, sans que les enfants occupés à jouer soupçonnassent son dessein. — Leur témoignant beaucoup de bienveillance, il s'acquit de leur part beaucoup d'amitié, puis il enleva les enfants pour les placer loin de là. — Auprès d'une montagne, il y avait une grande caverne inaccessible, impossible à découvrir et très-obscure : — ce fut là qu'il cacha les enfants, après quoi il y mit, pour en fermer l'entrée, un rocher. —Il courut alors, avec une joie affectée, au-devant de Hari; mais le seigneur avait eu connaissance de sa méchante action. — Le bienheureux Hari saisit le démon par sa chevelure, et le renversa à terre comme tomberait un chakal maîtrisé par un lion; il lui foula le corps, le roula sur le sol. — Le démon Vyoma cessa de vivre; il n'articula pas une parole, ses yeux sortirent de leur orbite; il demeura privé du souffle de la vie. — Le dieu, plein de miséricorde envers les humbles, courut là où Vyoma avait emmené et caché ses compagnons; — il les aperçut tous rassemblés dans la caverne de la montagne. D'un coup de pied, le seigneur dégagea l'entrée de la pierre qui la fermait, — et, quand ils entendirent la voix amie du berger, les petits pasteurs sortirent tous pour venir vers lui. — L'aspect de son visage fit disparaître le chagrin de leurs cœurs; (ils furent consolés) comme l'homme mourant de soif qui aurait bu l'ambroisie. — L'embrassant

tous, ils se pressèrent sur son cœur; tout leur être frémissait de bonheur, — pareils à des morts qui retrouvent la vie, à des corps placés sur le bûcher qui montent au jardin d'Indra.

— Ils se mirent à danser, ô Lâlatch! et Mourâri revint à Gokoula. En regardant l'éclat de ses yeux de lotus, les femmes de Bradja étaient troublées par l'amour.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-sixième lecture qui a pour titre : La Mort de Vyoma.

XXXVII.

Krichna tue le démon Kéci.

Çoukadéva continua ainsi l'exposition de son récit savoureux : Maintenant, ô roi! voici qu'arriva le sage Nârada. — Le richi Nârada, arrivant en hâte à Madhoupoura, fit entendre ces paroles à Kansa, le roi pervers : — « Ces deux enfants qui sont tes ennemis, ô prince! Vasoudéva les a emmenés à Gokoula pour les soustraire (à la mort). — Le septième enfant qui vint au monde, ce fut Sankarchana-Balarâma, ô monarque! — le huitième fut Mourâri-Krichna, de la race de Yadou, cette prétendue fille de Nanda que tu as cru tuer (1). — J'ai reconnu à Gokoula Râma et Krichna; l'occasion de te venger est venue de nouveau, et je l'ai saisie. » — A ces mots, le roi

(1) Plus littéralement : la fille de Nanda, dont tu as tué la fausse image. Voir page 11.

Kansa fut troublé par la frayeur, comme s'il eût entendu sur sa tête l'éclat de la foudre; — il fit appeler Dévakî (sa sœur et son époux) Vasoudéva, et se précipita, le glaive à la main, pour les tuer; — mais le richi Nârada se leva pour l'en empêcher : « Ne les tue pas, cela n'est pas juste; — réfléchis que l'enfant est celui de qui vient l'offense, et ne tue pas sa mère ni son père; — tâche plutôt d'obtenir une réponse à l'invitation que tu leur feras d'assister au sacrifice de l'arc, et attire-les ici, sous prétexte de voir la fête. — Dans ton propre palais, réfléchis sur la manière d'arranger ce plan; mais que personne des tiens (1) ne puisse tuer ta sœur Dévakî! »

— « Tuer aujourd'hui ta sœur Dévakî! cela n'est pas juste; mais, par la ruse et la force, te rendre maître de ton ennemi, oui, cela est un stratagème praticable! »

— Le richi Nârada, étant allé aussitôt dans le monde des dieux, Kansa fit charger de chaînes (le père et) la mère de Hari; — puis il donna l'ordre au démon Kéci d'aller à Gokoula, après lui avoir fait échanger sa forme naturelle contre celle d'un cheval. — Celui-ci, faisant un grand bruit, met en fuite les laboureurs, comme s'il était prêt à s'élancer vers le monde des immortels. — Une fois sur la terre, il hennit, et les habitants du ciel s'enfuient tous, effrayés. — Dans chaque maison, les habitants de Bradja, en entendant ce bruit, se hâtèrent d'accourir; il leur semblait que la terre tremblait. — Krichna se mit à le regarder de près. Le puissant animal, qui s'approchait en bondissant, — lance des ruades, se tourne, court avec vitesse; mais le bienheureux (Krichna) lui saisit les quatre pieds, — le fait tourner comme

(1) Littéralement : de ton monde, c'est-à-dire des asouras ou démons qui sont à ton service. Kansa est censé régner sur une cour de mauvais génies qui conspirent avec lui contre le dieu incarné. Sur le rôle que joue Nârada, voir la note de la page 8.

un disque, le secoue comme l'oiseau Garouda secoue en son bec un serpent (1).

— L'ami que Kansa a envoyé, le souffle vital, s'est effacé déjà en lui; se rappelant les biens qui sont l'objet des désirs de l'homme sur la terre, ensuite il regretta d'être venu.

— L'animal se relève, reprend ses sens et médite une nouvelle attaque; puis, hésitant encore, il se tient immobile; — enfin, ouvrant sa bouche, il court avec rage, comme le dragon Râhou qui se précipite sur le disque du soleil. — Le prince des Yâdavas, qui trouve l'occasion propice, lui plonge dans la bouche ses bras délicats; — l'animal, surpris et troublé, cherche à broyer les bras de son ennemi, mais ses dents n'y réussissent pas. — De sa bouche, inclinée vers la terre, coule un ruisseau de sang; la vie l'abandonne, il tombe inanimé. — Le bienheureux Hari, avec son bras, s'était frayé une route jusqu'au cœur de la bête; il lui met le pied sur la gorge et la lui coupe. — Le pouvoir surnaturel qui le faisait triompher du démon Kéçi, cette nature inaccessible (à l'esprit de l'homme), personne ne la comprit en quoi que ce soit. — Vous n'obtiendrez point de connaître l'étendue (de la nature) de cette divinité; mais, en écoutant expliquer (ou même célébrer) les manifestations de cette nature, vous serez sauvé! — D'autres démons encore furent mis à mort par Krichna; il sauva (en les tuant de sa main divine) une foule sans nombre de pécheurs grandement pervers.

— O monde! il vaut tout le Véda, le seigneur de Lâlatch! Celui qui venait vers lui sous la forme d'un ennemi a obtenu le rang de ceux qui sont exempts de renaître (2).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-septième lecture qui a pour titre : La Mort de Kéçi.

(1) Voir, dans les fragments du *Mahâbhârata*, l'épisode intitulé *Astikaparva*.

(2) C'est-à-dire a été sauvé en mourant de sa main.

XXXVIII.

Akroûra prend congé du roi Kansa.

Écoute, ô roi! et médite en ton esprit cette histoire, qui est pour les saints qui l'entendent une faveur plus estimable que le joyau placé sur le front (des princes)! — Le prince des Yâdavas était comme une flamme vers laquelle accouraient et par laquelle tombaient consumés, comme des papillons, les asouras. — Kansa n'eut pas plutôt appris la mort de Kéci, qu'il appela auprès de lui tous les démons (ministres de ses volontés). — (L'un d'eux) Tchânoûra, violent comme la mort, fut mandé par lui; Salla et Nisalla accoururent tout furieux. — Ils arrivèrent tous au conseil du roi (1) sans se faire attendre, et puis le monarque manda aussitôt Mouchtika, qui sait lutter à coups de poings. — Le roi Kansa appela aussi Akroûra (2); il le fit asseoir devant lui avec beaucoup d'égards : — « Écoute, fils de Souphalaka, les paroles que je t'adresse; c'est sur toi plus que sur tout autre que repose mon bonheur! — Je ne vois personne qui me soit plus cher que toi; mon bonheur est ton bonheur, à toi; — tu es mon compagnon dans le bonheur et dans la douleur, et puis tu appartiens à la noble race des Yâdavas! »

(1) Le texte emploie ici un mot qui ne signifie pas exactement assemblée, mais l'action d'offrir des cadeaux aux parents et dépendants, et par suite la réunion de tous les ministres et courtisans d'un prince.

(2) Il était l'oncle paternel de Kansa.

— « Donc, accepte généreusement ce que je te propose, reconnais-le comme ton devoir; accomplis cette œuvre, ô fils de Souphalaka! c'est sur toi que je fonde mon espérance! »

— « Tu as toujours rempli l'emploi d'intendant, tu connais à merveille, complétement, tout ce qui se rapporte à ma famille; — veille donc à ce que l'on prépare au plus vite le sacrifice de l'arc, puis fais en sorte d'y attirer les deux enfants (Balarâma et Krichna). — Arrive sans tarder avec eux dès l'aube du jour, je placerai à la porte (de l'enceinte destinée à la fête) un éléphant (qui les attaquera); — si le destin, cette première fois, les fait échapper à la mort, j'ai dans l'arène des lutteurs qui les tueront. — Pars donc, Akroûra, et fais selon ce que je t'ai dit; que mes ordres que tu reçois ne manquent point d'être exécutés! » — « Seigneur, je vais accomplir sans retard la mission qui m'est confiée; j'amènerai Râma et Krichna, ô bienheureux! — Arrivé à Madhouvana, j'y ferai sentir la violence. Crois bien, ô maître, qu'aucun chagrin ne te viendra de ma part. — Moi, ton serviteur, je reviendrai à la cour avec un nom glorieux, et, si l'affaire échoue entre mes mains, que je sois déshonoré! »

— « Ces deux enfants de Nanda, je les amènerai moi-même; j'appesantirai mon bras sur Madhouvana (qu'ils habitent), et après cela, ô roi! tu pourras calmer ta colère. »

— Le roi Kansa éprouvait de la crainte en son cœur, comme si la mort l'eût regardé en face; — pendant qu'il parlait, ses lèvres se séchaient, comme si l'heure de la mort était venue pour lui. — Transporté de colère, les yeux rouges et pleins de sang, il disait, pour se donner du courage : — « Tous les asouras sont mes amis, et ils regardent ces deux enfants comme des insectes! — Djarâsandha est mon beau-père, lui que personne ne peut vraincre dans le combat! — Parmi mes partisans, j'ai Narakâsoura et son frère Vanâsoura, ce terrible démon. — Il est pour moi aussi, Çiçoupâla, dont le corps.

brûlant comme le feu, mesure une hauteur de trois *yodjanas* (1); — et aussi Dantavakra, à la force, à l'éclat immenses, le premier des héros dans la famille des démons; — tous ensemble me prêteront leur appui, et avec eux je détruirai tous les dieux du ciel; — puis je réduirai en cendres les trois mondes, car qui pourrait les combattre tous ensemble! — Toi, Akroûra, n'hésite pas un instant, monte sur mon char, va; fixe bien dans ton esprit la substance de mes paroles; — amène-moi vite Râma et Krichna; appelle Nanda aussi avec tous les bergers! » Akroûra obéit; il prit le char de Kansa, inclina son front et partit au plus vite.

— En ce jour qui devait être heureux pour lui, il s'achemina vers la forêt de Madhouvana, tout embellie de lianes (2); à ce moment, chantant les louanges du bienheureux berger, il partit au point du jour.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-huitième lecture qui a pour titre : Le Départ (la prise de congé) d'Akroûra.

(1) Mesure de distance qui équivaut à huit milles; à ce compte, le géant Çiçoupâla serait haut comme le plus haut pic de l'Himalaya! Tous les asouras cités ici doivent reparaître dans la suite du récit.

(2) Peut-être la forêt des lianes, une partie de la forêt qu'affectionnait Krichna.

XXXIX.

Akroûra arrive à Madhouvana.

Écoute, ô roi ! comment, en recherchant la dévotion envers Hari, on est en ce monde délivré du lien de la douleur : — Sur le char enrichi de pierreries et d'une remarquable beauté ayant fixé sa bannière, Akroûra marchait ; — vers la ville située sur le bord de la Djamoûna, il se hâtait, et ses yeux se remplissaient de larmes. — Marchant sur la route, il adorait en lui-même de favorables pressentiments : « Je comprends qu'aujourd'hui je vais obtenir le fruit de la piété ! — aujourd'hui, avec Râmâ (1), je m'entretiendrai de ma propre bouche ; je vais voir, plein mes yeux, le lotus de ses pieds ! — Mais Kansa me tient en grande amitié, et dans mon esprit, pauvre d'intelligence, s'est produite la reconnaissance. — Après avoir entrepris de faire préparer le sacrifice de l'arc, il m'envoie vers le maître du monde pour l'y inviter. — Cette mission que m'a confiée Kansa est pour moi une faveur, et elle ne s'est point effacée de mon esprit ; je vais me trouver en présence de Râma et du prince des Yâdavas. » — Puis, avec effort, Akroûra fit cette réflexion : « Je suis, quant à ma con-

(1) C'est-à-dire celui que l'on invoque en disant : « Râma ! » Formule dont on se sert en adorant Vichnou ou Krichna, ou ses diverses autres incarnations. Ce mot s'applique ici à Râma et à Krichna, tous les deux images de Vichnou, bien que le Râmâ dont il est ici question ne soit qu'une incarnation, une apparition renouvelée de Râmatchandra.

duite et à mon intelligence, dans l'état de souillure; — Hari est impossible à comprendre, à aborder par la pensée, impérissable, et moi, je ne suis qu'un être terrestre, un habitant de Madhouvana. — Comment pourrai-je voir Hari face à face, sous sa forme propre? comment obtiendrai-je de le voir tel qu'il est, dans sa beauté? — Quand, devenu un *djogui* (absorbé dans la méditation de Hari), je me fatiguerais à y songer pendant tout un âge du monde, j'aurais beau réfléchir, je ne viendrais pas à bout (de le connaître); — les pensées et les paroles ne rendent point le seigneur intelligible pour des mortels, comment serait-il au pouvoir d'un pauvre homme comme moi (de le comprendre)? »

— « Aux pensées et aux paroles il est impénétrable, comment serait-il en mon pouvoir (de le connaître)? comment obtiendrais-je sa manifestation, puisqu'il est, lui, le seigneur, inaccessible à notre esprit et incommensurable? »

— « Voici qu'un (heureux présage vient au) secours de mon esprit troublé : à ma droite, des gazelles se promènent auprès de la route. — Maintenant donc j'accepte volontiers en mon cœur cet augure; je vais voir aujourd'hui de mes yeux le bienheureux! — Je vais voir son beau visage si charmant, et devant son corps noir j'offrirai des parfums; — je vais voir ses yeux de lotus aux vives couleurs, sa chevelure ondoyante, ses pendants d'oreille étincelants; — je vais voir la conque dont il tire les sons, le *tilaka* (la marque de son front) fait avec des lignes qu'il trace sur sa tête; — je vais le voir avec son vêtement de soie jaune et ses guirlandes de fleurs de la forêt, ce Gopâla qui ravit les cœurs des filles des bergers! — (Dans mes diverses existences) durant le kaliyouga (l'âge actuel), quelle action vertueuse ai-je donc accomplie? Ai-je déposé quelque offrande sur le bord de la Sourasourî? — A quelle divinité ai-je adressé mon adoration, à quel précepteur spirituel parmi les hommes ai-je fait des

présents (1)? — Ai-je donc quelquefois vécu dans la forêt pour m'y livrer aux mortifications, pour que je voie aujourd'hui le visage de celui qui ravit les cœurs? » — Songeant toujours aux pieds de Hari, il oubliait la route, et, dans son cœur pur (de toute pensée terrestre), Hari se manifestait.

— A ceux qui l'ont ainsi reconnu après avoir abandonné le trouble du monde, à ceux-là le seigneur s'unit bien vite, et moi, Lâlatch, je suis dévot envers lui.

— Plein de joie, il pousse son char en avant et se met à réfléchir aux paroles (qu'il croyait entendre dire) au seigneur: — « Aujourd'hui, cette route que je suis m'a fait arriver à Gokoula, et j'ai obtenu de voir Râma et Krichna. — Le lotus de ses pieds, il l'a appliqué sur mon cœur; il a jeté ses bras autour de mon cou; — Krichna, m'ayant relevé, m'a pris par l'épaule et a fait disparaître les péchés de ma vie. — Quand le dieu miséricordieux envers les pauvres m'a accordé cette grâce, il a, par instants, posé sur ma tête le lotus de sa main. — Pendant l'entrevue, Haladhara (2) a étendu les bras; elles m'ont aussi adressé de douces paroles, les excellentes femmes de Bradja. — Il m'a agréé pour son serviteur, celui qui est miséricordieux envers les humbles; il m'a interrogé, il a regardé mes paroles comme très-sincères. — Le bienheureux, m'appelant par mon nom (m'a dit) : Sois en joie, Akroûra, toi qui as l'intelligence de la vérité! » — De cette manière, il arriva à Gokoula à la quatrième veille, comme le jour finissait. — Parti de Madhouvana dès l'aurore, il atteignit (au soir) les limites de la montagne Govardhana.

(1) Sous-entendu : pour obtenir un pareil bonheur. Il suppose que la vue de Krichna est le fruit d'œuvres méritoires accomplies dans une vie antérieure.

(2) L'un des noms de Balarâma; celui qui tient en main un soc de charrue. Akroûra a une vision anticipée de sa rencontre avec les deux frères : c'est pourquoi nous mettons au passé ce monologue qui, dans le texte, est au futur.

— En son cœur, l'amour (de Krichna) est né; il chante les mérites du bienheureux; il arrive avec empressement à Gokoula, près de la montagne de Govardhana.

— En entrant à Gokoula, il rencontre toutes sortes de présages : voici que sur la terre se montre à lui l'empreinte des pas de Krichna (1)! — Il voit la conque, le disque; son esprit se recueille, il saute à bas du char pour les examiner avec soin. — Il se roule à terre; ses cheveux sont déliés, il saute comme un homme ivre. — Transporté de joie, riant tout seul, il se retourne sur la poussière du chemin en y contemplant ces empreintes. Tantôt il perd l'espérance et se met à pleurer, — tantôt il se trouble dans son amour, tantôt il se relève au seul souvenir de Krichna. — D'une voix entrecoupée, il parle en marchant avec lenteur; absorbé, enivré par la vue des pas de Hari, le voilà qui tremble d'émotion. — Le corps tout couvert de poussière, il marche là où se trouve le prince des Yâdavas. — Quand (enfin) le berger se montra à ses regards, il ferma son parasol pour l'aborder. — Râma et Krichna le saluèrent; prévenus de son arrivée par la connaissance qu'ils ont de l'avenir, ils lui tendirent les bras. — Ainsi que se l'était figuré Akroûra en méditant sur son arrivée, ils lui demandèrent des nouvelles de sa santé. — Comme Akroûra, par la méditation, l'avait fixé dans son esprit, ainsi se manifesta à lui le bienheureux; — car, complétement et toujours, il connaît les pensées des cœurs, le fils de Nanda, le seigneur des trois mondes!

— Comme le maître des trois mondes pénètre partout, il connaît les actions de chacun; il ne tient aucun compte des castes, lui, le bienheureux, qui est l'asile de la dévotion!

— Tenant Akroûra par la main, il l'emmena. Avec un doux sourire et tout joyeux, celui-ci alla dans la maison de

(1) Voir, sur l'empreinte des pas, la note de la page 102.

Krichna et y prit place. — Il saisit les pieds (du dieu) pour les honorer par des parfums, et applique sur son front l'ambroisie de ses pieds (1) ; — il brûle des essences odorantes et promène autour de sa tête le plateau qui contient la lampe à plusieurs mèches, après quoi il lui offre le lait caillé, le beurre et le miel. — Nanda et Djaçodâ, son épouse, lui demandèrent : « Avez-vous toujours habité en paix dans la capitale du roi à Mathoura? — Dites-moi comment se porte la famille de Yadou? A Madhoupoura, le roi fait-il fleurir le bon gouvernement? » — A quoi Akroûra répondit par ces paroles : « Comment la famille de Yadou pourrait-elle être sauvée? — Puisque vous me le demandez, sachez que Kansa se conduit comme le boucher; les troupeaux pourraient-ils donc prospérer? — Il est envers ses sujets comme le berger qui soigne les chèvres, les engraisse pour lui-même et les tue! »

— Akroûra lui donna des nouvelles de Madhoupoura, en les lui faisant comprendre; il adora le dieu qui remplit le désir des cœurs de tous, le dieu inaccessible à la pensée, près duquel il était assis.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la trente-neuvième lecture qui a pour titre : L'Arrivée d'Akroûra.

(1) On appelle eau des pieds ou ambroisie des pieds l'eau qui a servi à laver les pieds d'une idole. Akroûra rend à Krichna les mêmes hommages qu'un brahmane aux images des dieux.

XL.

Lamentations des femmes au départ de Krichna.

Écoute, ô roi! le récit de la conduite pleine de discrétion que tint le seigneur. Voici les paroles affectueuses du prince des Yâdavas : — « Fais-moi connaître, Akroûra, la substance de ce qui a été résolu dans le conseil de Kansa; aie la bonté de ne m'en rien cacher. — De quelle mission t'a chargé le roi en t'envoyant, toi qui viens à Gokoula monté sur un char d'or? — La nouvelle que le roi me fait parvenir, je la recevrai comme une faveur; en me parlant, n'aie pas de honte. » — Akroûra répondit, lui qui est intelligent : « Écoute, ô bienheureux! mon humble requête. — Je suis venu par ordre du roi pour vous inviter à venir au plus vite, vous deux, fils de Nanda; — le roi a fait préparer le sacrifice de l'arc pour lequel il vous adresse un message d'invitation. — Aujourd'hui donc mettez-vous en mesure de partir, et levez-vous de grand matin pour aller à Madhoupoura. » — Le bienheureux prince des Yâdavas fit venir Nanda et lui répéta ces paroles, qui témoignaient d'une grande affection : — « A Madhouvana, nous irons de grand matin; venez donc avec nous, mon père. — Dans chaque maison, que l'on fasse provision de lait, de beurre, que l'on remplisse des cruches de lait caillé, de beurre clarifié et de beurre frais. »

— Mettant de côté les paroles haineuses, il en fit entendre d'amicales; ô Lâlatch! il alla à Madhoupoura, afin d'assister au sacrifice de l'arc (1).

(1) Le mot sacrifice (*yadjna*) veut dire ici cérémonie, fête.

— Dans toutes les maisons, Nanda envoya des messagers et donna ses ordres en les faisant proclamer. — En entendant les paroles (que Nanda faisait circuler), les femmes des bergers dirent avec inquiétude : « Aujourd'hui, Krichna lui-même se rend à Madhoupoura; — le roi Kansa a envoyé ici Akroûra, et celui-ci va l'emmener pour quelque dessein secret. » — Séparées de la compagnie de Hari et de Balarâma, les bergères qui vivaient avec lui, les filles de Bradja, s'exaltent et poussent des soupirs : — « Quels mauvais desseins avons-nous donc médités? quelle offense avons-nous commise? — Nous allons être privées de l'adoration du lotus de ses pieds; comment vivrons-nous séparées de celui que nous invoquons en disant Râma! »

— Elles vont de maison en maison dans le village de Bradja; qui calmera leurs esprits? Le berger s'en va à Madhoupoura, et un trouble extrême s'est emparé d'elles.

— Les yeux pleins de larmes, incapables de se contenir, les femmes des bergers se réunissent toutes et songent à leur malheur; — le jour pour elles se passa à chanter les mérites et les actions de Hari, la nuit s'écoula et le jour suivant parut : — « En proie aux peines de l'absence, l'amour nous consume; nous crions comme le coucou, blessées par les flèches de l'amour! — Privées de la vue de notre divinité, du frère de Balarâma, comment supporterons-nous la douleur qui nous dévore? » — L'une des filles des bergers exprima ainsi sa pensée : « Quand on a quitté son corps, dites, quelle douleur peut-on éprouver? — Notre vie reste fixée aux pieds du seigneur; laquelle de nous serait assez malheureuse pour vivre séparée de lui? »

— Séparées de celui qui causait leur joie en restant avec elles : « Ne nous quitte pas (disaient-elles), ô notre bien-aimé! Une douleur incommensurable serait notre partage, comme si on emportait notre vie! »

— Une autre jeune femme dit avec esprit : « Celui qui est la vie du monde est devenu l'auteur du chagrin d'autrui ; — ce berger si aimable, voyez comme il est changeant ! il part, le compagnon des humbles vachers ! — En nous attachant à lui, nous nous sommes attiré la réprobation du monde, et lui, il a détruit l'espérance que nous avions d'obtenir de lui quelque compensation ! — Nos familles, nous les avons abandonnées tout entières, et maintenant voici que Hari parle d'aller à Madhoupoura ! — Quelle action digne d'être rudement expiée avons-nous commise pour que le Créateur nous envoie une douleur si grande ? »

— « Hari va se séparer de celles qui l'aiment ; comment arriveront-ils à leur fin, ces jours de douleur ? Sans la vue des yeux de lotus de la divinité, la vie est désormais stérile ! »

— Une autre encore parmi les jeunes femmes chanta les mérites de Hari ; en face de toutes les bergères, elle fit entendre ces paroles : — « Écoutez, ô mes compagnes ! vous toutes qui êtes douées d'intelligence ; en regardant comme votre amant le maître des dieux, vous l'avez mal compris. — L'amour que vous ressentez pour lui, effacez-le vous-mêmes de vos cœurs, et vous obtiendrez plus de tendresse encore de la part de celui que vos regards contemplent avec amour ! — Cette douleur que vous cause la fièvre de l'amour, ce chagrin de l'absence qui vous consume, — c'est le mal mérité par vous, qui voyez en lui un amant ! Le dieu qui agite les cœurs (l'Amour) l'a fait naître dans votre sein : — de même que la fumée qui se trahit à l'extérieur, ainsi, consumées au dedans, vous laissez échapper au dehors des cendres brûlantes. — Celle qui saura se maintenir en un état de sainteté et de vertu, son affection ne la quittera pas durant la vie ; — nous qui souffrons cruellement du chagrin d'absence par suite du départ de Krichna, passons avec recueillement cette nuit dans de pieuses veilles ! »

— Elles se recueillent, ô Lâlatch! leur bien-aimé ne s'éloigne pas d'elles; désolées de l'absence de Hari, elles passent la nuit dans de pieuses veilles!

— Une autre encore parmi les jeunes femmes vint à son tour émettre cette pensée : « Filles des bergers, écoutez mon avis : — allons toutes ensemble arrêter son char, adressons-lui nos supplications, disons-lui notre tristesse; — mettons la honte de côté, jouons-lui ce mauvais tour : saisissons le char du prince des Yâdavas et l'empêchons de partir; — faisons-lui entendre en face qu'il nous fait une injure, et forçons Râma et le berger à revenir avec nous sous leur toit! » — Il y en eut une qui dit en souriant : « Garde pour toi cette ruse! — Brûle, ô amie, cette invention de ta langue, car tu as prononcé là des paroles irréfléchies! — Le seigneur part, et nous n'aurions qu'à gémir; il se sépare de nous, comment resterions-nous en vie? »

— « Abandonnons plutôt cette vie!... — ainsi parlait la jeune femme de Bradja; à quoi bon nous livrer à la tristesse, parce que Mourâri s'en va à Madhoupoura? »

— Et une autre encore fit cette réflexion : « Oui, Akroûra est notre ennemi, à nous; — il a apporté de Madhoupoura un message qu'il a approché de son front, puis présenté (à Krichna). — Il enlève Hari, notre vie, insensible à la peine qu'il nous cause, et sans remords! — Son visage était plein de douceur, mais il a l'âme souillée; son cœur est dur, il n'a dans l'âme aucune pitié! — Qui donc lui a donné le nom de *A-Kroûra* (non cruel)? C'est le cruel par excellence que nous le nommons, nous autres, femmes des bergers! — L'hypocrite, le perfide, rien ne peut le toucher, il a versé ici le poison à pleines mains! »

— « En son mauvais cœur, il couve des desseins pervers; ne vous fiez pas à ses paroles. Il a emmené Hari; la vie des femmes de Bradja reste sans protecteur! »

— Puis les femmes des bergers firent ce raisonnement. « Ce qui a été écrit par le destin peut-il ne pas arriver? — Le destin nous a condamnées à cette séparation, c'est à tort que nous en rejetons la faute sur Akroûra. — Maintenant que cette âme de nos yeux, ce désir de nos cœurs, Krichna, qui est le destin, a jeté parmi nous ce déplaisir, — nous a-t-il donné d'autres yeux qu'à vous? Non; pourquoi donc pleurez-vous d'une façon si indiscrète? » — Une autre d'entre elles, bien intelligente, parla à son tour, celle qui connaissait le mieux le fils de Nanda : — « Quand Krichna aura fait grandir (là-bas) l'amour (d'autres femmes), elles ne le lâcheront pas, de crainte qu'il n'emporte leur vie avec lui; — quand dix millions d'amours s'irriteraient contre la splendeur de son visage, rien qu'à le voir, leurs yeux resteraient épris! — On a emmené Krichna, on a enlevé la vie de nos yeux, notre âme; comment retrouverions-nous notre joie d'autrefois?... — Le destin, dans ses arrêts, nous a bien mal traitées, puisqu'il nous a pris Râma (1), océan de mérites, notre joyau! »

— « Aujourd'hui, ô ma mère! il s'en va, le prince des Yâdavas, le soutien de nos âmes! » Elles pleuraient ainsi, les jeunes femmes, ô Lâlatch! et le matin arriva.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarantième lecture qui a pour titre : Les Lamentations des femmes.

(1) Celui que l'on invoque en disant Râma, c'est-à-dire Krichna.

XLI.

Akroûra célèbre les louanges de Krichna.

Écoute, ô roi! une histoire vivifiante : Le fils de Souphala (1), Akroûra, prépara son char précieux; — Râma et le berger s'empressèrent d'y monter, et les femmes de Bradja restèrent immobiles à pleurer. — Leurs actions et leurs pensées sont empreintes de folie, le trouble s'est emparé de leurs corps, la vie les quitte, leur être est en proie à la douleur; — elles ne font pas de réponse sensée, leurs regards sont fixes, leurs paupières n'ont plus aucun mouvement; — immobiles, elles fixent leurs visages sur les yeux de lotus (de Krichna), comme si elles étaient des peintures adroitement dessinées. — « Akroûra (dirent-elles) ne fait aucune distinction entre le péché et la vertu, lui, l'oppresseur, qui commet contre nous une pareille violence! — Il marche, il marche, faisant retourner le char d'où il est venu; il l'emmène rapidement vers Madhoupoura! — Le Créateur lui-même a décidé cette séparation, et, rapide comme le vent, il l'a entraîné loin de nous et sous nos yeux. — Aujourd'hui, quelle foule va se presser à Madhoupoura! Ceux qui souffrent vont être consolés par la vue du Seigneur! — Mourâri, dont le visage est un lac d'ambroisie, les femmes de Bradja le regardent comme la vie de leurs yeux; — elles en buvaient le nectar, en se pressant sur son cœur; déchues de l'affection de Hari, elles

(1) Ce nom est écrit plus haut Souphalaka.

sécheront de désirs. — Le miséricordieux envers les humbles a accepté l'invitation (de Kansa); le seigneur va vers son ennemi, à qui il accorde la manifestation de sa personne! » — Il leur adressait, en souriant, de douces paroles; il semblait être pour elles un protecteur impérissable. — Le cou tendu, elles se mirent à réfléchir tristement, privées de sentiment, entraînées par l'amour sur les pas du seigneur, — et le berger s'en va, sa bannière au vent; son char s'éloigne en faisant voler au loin la poussière, — et, quand Râma ainsi que Banavâri-Krichna disparurent à leurs regards, les femmes, se laissant choir, se roulèrent à terre.

— En entendant ses paroles, les femmes, éprises de lui, avaient le corps troublé et le cœur fasciné; ô Lâlatch! comment vivraient-elles, ces femmes de Bradja, privées de la compagnie du berger? •

— Arrivé avec Nanda sur le bord de la Djamounâ, Akroûra s'arrêta et fit entendre ces paroles : — « Attendez un instant, Râma et Krichna, que je fasse mes ablutions dans ces eaux pures. » — Quand il se baigna, son esprit devint fortifié; étant dans l'eau, il vit le frère de Balarâma, Krichna. — Tel qu'il le voyait hors de l'eau, sous sa forme naturelle, tel il vit dans l'eau le fils de Nanda. — Il vit la splendeur incommensurable de sa face, il vit sous sa forme propre le bienheureux Hari. — Distinguant les mille têtes du serpent Cécha (1), il regarda avec attention, et vit sur ce serpent Kanhaï-Krichna au corps noir (dans l'attitude de la méditation et sous la forme de Vichnou); — il avait, en sa qualité de dieu qui ravit les cœurs, des anneaux aux oreilles et le diadème au front; il avait à la main, en sa qualité de Hari, le croc de fer, le lotus et la massue; — il le vit avec des bracelets aux poignets, avec

(1) Cécha, replié sur lui-même, servait de siége, de couche à Vichnou porté sur les eaux, au jour de la création.

sa ceinture élégante, ses anneaux aux doigts des pieds et des mains, ses colliers, sa langue étincelante; — avec son nez prédominant aux cavités rouges, ses joues rayonnantes de jeunesse, sa chevelure bouclée, — son corps noir aux formes bien arrondies, son accoutrement de jongleur, et faisant résonner sa flûte.

— Faisant résonner la flûte et la conque, chantant, vêtu comme un jongleur et exécutant des danses diverses, le bienheureux Hari (lui apparut) sur le front du serpent Cécha.

— Quand il vit la forme ravissante du dieu qui enlève les cœurs, Akroûra appliqua sa pensée aux pieds (de celui-ci); — il chanta les louanges du seigneur debout devant lui, et demeura absorbé dans la contemplation de son visage : — « Sans forme corporelle, sans aucune des qualités inhérentes à la nature humaine, impérissable, tu habites dans le monde à l'état de l'être existant par soi-même! — Civa, Sanaka (1) et les autres dieux n'ont point connu ton mystère, toi qui saisis par l'illusion (2) et qui en es exempt, ô bienheureux! — Les quatorze mondes sont dans ta bouche, comme un fruit sur la bouche (entre les dents) d'un singe; — quand tu les rejettes et les lances par ta bouche, ils ne sauraient t'en empêcher; mais ce que tu as saisi (avec tes dents), qui te le ferait rejeter? — Ils ne peuvent t'empêcher de les créer, et la terre, tu peux en un clin d'œil la réduire à néant. — La douleur des êtres, tu l'enlèves dès que tu prends un corps; sous tes diverses formes, tu fais rentrer en toi-même, en la repliant, l'illusion qui nous fascine. — Si tu te caches, tout demeure dans la confusion, et les corps détruits n'ont plus

(1) Compagnon de Vichnou et l'un des quatre fils de Brahma.

(2) Toi qui es la nature, le monde extérieur qui fascine tous les êtres créés, excepté toi, qui es le créateur. Tu fais voir dans ta bouche les mondes qui sont sortis de toi et y sont toujours contenus; ils s'y montrent comme le fruit qu'on aperçoit entre les dents d'un singe.

d'enveloppe qui les recouvre; — de même que l'on verrait de l'eau dans la feuille du lotus, ainsi tu es sous ta propre forme dans les corps; — de même que le parfum réside dans une fleur, sans que l'homme ignorant puisse se l'expliquer; — de même que le feu réside dans le bois, l'eau dans le lait, sans qu'on puisse se l'expliquer.

— Dans les limites de la vie s'agitait et demeurait plongée la première manifestation humaine; le seigneur de Lâlatch naquit sous la forme du poisson (1).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-unième lecture qui a pour titre : L'Hymne de louanges (chanté) par Akroûra.

XLII.

Entrée de Krichna dans la ville de Madhoupoura.

Le roi Parikchit continua d'écouter avec une profonde attention le sage Çoukadéva (qui dit) : Krichna-Mourâri (fit disparaître et) retira en lui-même sa forme divine. — Akroûra, que n'aveuglaient plus les passions humaines, courut de son côté; il sortit de l'eau en adressant au dieu ses humbles prières. — Râma et Krichna, souriant l'un et l'autre, devinèrent ce qui se passait en lui : « Ta conduite est inintelligible, ô Akroûra! — Quelquefois tu nous parles avec une

(1) La première des incarnations de Vichnou, celle qui ouvrit la série des manifestations divines que Krichna devait clore.

lèvre troublée, l'état de ton corps et de ton esprit est une inquiétude qui te fait trembler; — maintenant que la vue du lotus d'un visage surhumain a comblé tes désirs, pourquoi n'échanges-tu pas de nouveau avec nous quelques paroles? » — Alors Akroûra fit entendre ces mots : « Il ne m'avait pas été donné de connaître le maître du monde; — il était sans cesse près de mes yeux, constamment près de moi; mais, privé de son amour, je restais bien loin du seigneur! — Toi qui es inaccessible, inabordable, insaisissable à la pensée, sans bornes ni limites, daigne me pardonner mon offense! » — Après avoir conduit son char sur l'autre rive de la Djamounâ, Akroûra mit pied à terre et s'inclina respectueusement : — « Donne-moi tes ordres, prince des Yâdavas au corps noir, que j'entende des paroles qui m'expliquent ce que je dois faire dans l'avenir; — car Kansa, le mauvais roi, médite de mauvais desseins, et il m'a cru ennemi du prince des Yâdavas. » — (Arrivés au lieu de leur destination), Balarâma et Krichna descendirent, tandis qu'Akroûra reconduisait rapidement son char (où il l'avait pris).

— Rapide comme le vent, le fils de Souphalaka, Akroûra, se rendit à la demeure de Kansa; au milieu (des siens) resta le prince des Yâdavas, et moi, Lâlatch, je chante ses louanges.

— Il erra partout, le berger, l'éternel, d'un pas majestueux, comme un lion au milieu d'une arène; — il vit les cygnes sur des étangs aux eaux limpides, les puits et les pièces d'eau sans nombre creusés par Kansa; — il erra de toutes parts dans les jardins, sous lesquels on eût cru voir passer l'ombre du dieu d'amour. — On ne peut décrire les parterres de fleurs, d'où s'élèvent de doux chants (d'oiseaux) ravissants à voir! — Tout en examinant les incomparables jardins de plaisance de Kansa, Krichna, qui s'attardait sur la route, entra dans la ville, — et les femmes de Madhoupoura qui le virent venir ressentirent vers lui la même attraction que la perdrix à l'égard de

la lune (1). — L'une, occupée à oindre son corps de parfums de couleur jaune (2), courut en apprenant ce qu'on disait de Krichna; — l'autre, qui songeait à enduire sa maison de fiente de vache (3), se lève et se précipite, tenant en main la précieuse matière; — elles se rappelaient ses mérites et méditaient sur lui, et le battement de leurs paupières (signe de bon augure) leur causait de la joie.

— Avides de voir le lotus de sa face, elles étaient agitées, les jeunes filles; leurs yeux commencèrent à trembler, et déjà le berger enlevait leurs cœurs.

— De quelle manière Krichna fascinait le monde, tel fut le sujet de l'entretien de ces jeunes femmes à la belle chevelure. — L'un de ces récits est resté en mon souvenir : Devant les portes (de la ville) se rencontrèrent des blanchisseurs — qui portaient (en paquet sur la tête) des vêtements de soie d'une nouvelle forme (4); Krichna voulut prendre pour lui et les siens ceux qui étaient verts et jaunes : — « Gens de Bradja, ignorants bergers (dirent les blanchisseurs), vous voulez prendre les vêtements du roi? » — Et, dans leur orgueil, ils adressèrent (aux étrangers) quelques gros mots, car ils n'avaient point obtenu de reconnaître celui qui est miséricordieux envers les pauvres. — Krichna dit : « Ne vous fâchez pas, ô amis! c'est par ignorance que nous avons fait cette plaisanterie. » — Et, les frappant au front de manière à ce que leurs têtes tombassent dans la poussière, il dispersa les beaux

(1) Les Hindous supposent que la perdrix (*tchakora*, *perdrix rufa*) est amoureuse de la lune.

(2) Substance appelée en sanscrit *pikâkcha* ou *rotchani*, que les Hindous prétendent être tirée de l'estomac ou de la tête de la vache, et qui est employée comme médecine, comme teinture ou comme parfum.

(3) Les Hindous ont coutume d'enduire l'intérieur de leurs maisons avec cette substance, à laquelle ils attribuent la vertu de purifier.

(4) Ou nouveaux, qui n'avaient pas servi.

vêtements propres, puis dit aux siens : « Frères, habillez-vous avec les habits qui vous conviennent. » — Prenant donc à la main les vêtements qui appartenaient au roi, Krichna alla les offrir à Nanda (son père); — puis il voulut que ses compagnons se parassent avec du sandal parfumé (et dit) : « Nanda, faites habiller notre (mère) nourrice. » — Sankarchana-Râma avait pris un vêtement noir, il lui en donna un de couleur jaune (1), — et les bergers tous ensemble se mirent à s'habiller (pour la fête), et il leur distribua beaucoup de vêtements de soie.

— Il leur distribua des vêtements de soie, et ils allèrent (dans la ville), les intelligents bergers! Et, en ce moment, vêtus de la sorte, ils se hâtèrent d'aller voir (la fête).

— Avec ces pièces de soie qu'il avait prises, il leur fit des ajustements, et couvrit de ces vêtements les bergers pleins de joie. — Celles à qui le dieu au visage beau comme l'Amour cachait sa face restaient troublées sur le bord du chemin et pleuraient : — « Qu'est devenu, ô jeunes filles! ce prince de Yadou au corps noir, dont l'éclat, pareil à celui de l'or, brillait par ici; — ce dieu par qui ont été créés les quatorze mondes, dont la lune et le soleil sont les yeux ravissants; — celui dont le corps est beau comme dix millions d'amours, le seigneur, qui pourrait le créer lui-même, — lui qui produirait Viçvakarman lui-même (le divin artisan), lui à la vue de qui les sages abandonneraient la pratique de leurs devoirs? »

— « Celui qui a le pouvoir de tout créer, c'est le seigneur, la délivrance finale! » Ainsi disaient quelques-unes des jeunes filles qui venaient vers le seigneur, vers le bienheureux, ô Lâlatch!

— Ayant ajusté sur leurs corps les habits de soie que le bienheureux leur avait donnés dans sa miséricorde, ils s'en

(1) Le jaune est la couleur favorite de Vichnou.

firent un costume d'emprunt; — l'inquiétude que leur causait la crainte de renaître et les œuvres de la vie actuelle s'effacèrent de leurs esprits, et ils s'inclinèrent vers le dieu aux quatre bras en méditant sur ses pieds. — Les deux frères (Râma et Krichna), revêtus d'un costume de jongleur, entrèrent dans la ville; — ils appelèrent avec eux Nanda et tous les bergers, puis se rendirent d'abord dans la maison de Soudâman. — (Le brahmane) Soudâman, en l'apercevant, courut vers lui, inclina son front et y appliqua les pieds (de Krichna); — après quoi il lui offrit l'oblation de l'*argha* (1) et le fit asseoir (en disant) : « En ce jour même, la stérilité de ma vie a disparu (2), — puisque aujourd'hui le berger est venu sous mon toit! » — Et, prenant des fleurs sans nombre, il les fit monter (en oblation) au front de Krichna; — il tressa des guirlandes de fleurs de diverses couleurs qu'il lui offrit, lui passa au cou des colliers de divers genres, — puis prépara des parfums, fit cuire des gâteaux, et donna à manger au noir Krichna des mets de bien des espèces. — Hari, qui est miséricordieux et libéral, connaissait la situation fâcheuse (de ce brahmane), et il agréa cette petite marque d'adoration qui était bien sincère : — « Demande, ô Soudâman! ce que tu désires; quand ce serait un don que tu ne pourrais obtenir de Brahma, je te l'accorderais! » — Reconnaissant le miséricordieux Krichna qui est tout amour, Soudâman lui fit de respectueuses salutations, et dit humblement : — « Fais-moi cette faveur, que je chante tes mérites, et que j'obtienne de t'adorer et de te servir pleinement, complétement! » — Ce qu'il demandait, le seigneur le lui accorda, et puis Hari lui fit encore un autre don : — il lui donna la richesse, la considération dans le monde, des mérites, la justice et la moralité, ainsi que l'habileté (dans la conduite de la vie).

(1) Parfum de couleur jaune, composé de diverses essences odorantes.

(2) C'est-à-dire : J'ai obtenu le fruit de mes œuvres pieuses.

— Quel autre fut pur et vertueux, ô Lâlatch! quel autre pratiqua de rudes austérités; dites, quel autre arracha de sa vie toutes les souillures et reçut du bienheureux Hari un pareil don?

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-deuxième lecture qui a pour titre : L'Entrée dans Madhoupoura.

XLIII.

Entrevue de Krichna avec la bossue; description de l'arène.

Quand le roi eut entendu le récit de l'entrée (de Krichna) dans Mathoura, le richi Çoukadéva lui raconta ce que celui-ci fit ensuite : — Balarâma et Banavâri-Krichna, marchant en tête des gens (de Bradja), se mirent à aller voir çà et là les palais de la ville : — il y avait des portiques et des dômes d'or, des piliers faits de cristal d'une éclatante blancheur, — de belles fenêtres incrustées de pierreries avec des lignes d'or tracées sur (des bordures de) corail. — Les heureuses femmes de Madhoupoura se mirent à regarder toutes le jeune homme à la face de lotus; — pour voir le berger, l'éternel, une foule sans fin trépignait, s'agitait et courait avec empressement; — dans leur joie, les femmes se parèrent de colliers et montrèrent furtivement leurs visages aux fenêtres. — Bien qu'elles dissimulassent derrière le voile qui les couvrait les qualités de leurs personnes, elles faisaient connaître leur présence en montrant leurs mains couleur d'or. — De même que le dragon

Râhou s'élance pour dévorer la lune, ainsi couraient celles que poussait la soif de voir Krichna, — et, connaissant alors la dignité de celui qui est la vie du monde, elles faisaient pleuvoir devant chacun de ses pas une pluie de fleurs. — Réfléchissant à cette beauté sans précédents, quel nuage oserait continuer à pleuvoir? — L'une disait : « C'est là le petit Banavâri qui triomphe de tous les démons, quels qu'ils soient! — Ce sont là Râma et Krichna, les deux enfants chéris de Nanda! Ils combattront à coups de poings avec (les lutteurs de) Kansa; que le destin les préserve de tout malheur! que Kansa périsse, qu'il n'obtienne pas de triompher ce jour-là! »

— « Ces enfants, ô Lâlatch! puissent-ils vivre d'âge en âge! Que Kansa, ce perfide et mauvais prince, soit anéanti au plus vite avec tous les siens! »

— Écoute, ô roi! si on obtient la vie du monde, peut-on l'obtenir sans un (1) bonheur complet? — Une bossue (2), esclave au service de Kansa, remplit de safran et de sandal un espace carré (dans sa maison), afin d'obtenir de rencontrer (3) le dieu impérissable; — elle lui fit une quantité de guirlandes de *kousoum* (4) et de lotus, et lui présenta dans ses mains une coupe remplie de sandal; — elle marchait en le regardant sans rougir et montrant à regret (au public) son

(1) C'est-à-dire : Peut-on obtenir de connaître et d'adorer Krichna sans obtenir tous les biens à la fois?

(2) Elle est devenue célèbre dans les légendes sous le nom de *Koumbidjâ* (en sanscrit, *Koubdjâ*), la bossue.

(3) C'est-à-dire : Elle disposa dans sa demeure un espace carré pareil à celui que l'on arrange aux jours de fêtes et de réjouissances, dans lequel on place des gâteaux et des parfums que l'on offre aux conviés; elle le fit comme si elle eût été en présence de Krichna et pour obtenir de le voir. Cela ainsi arrangé, elle sortit, ou bien elle prit à la main, avant de sortir, ces offrandes qu'elle tenait prêtes.

(4) *Carthamus tinctorius.*

cou tors. — Le seigneur, l'ayant vue ainsi le suivre dans sa route, finit par lui adresser la parole en particulier : — « Qui veux-tu honorer? à qui portes-tu ces parfums? »

— « A qui veux-tu faire honneur? dis-moi la vérité, ô ma belle! à qui destines-tu ces parfums que tu portes? » lui demanda en souriant le prince des Yàdavas.

— La bossue, qui tenait à la main la belle coupe pleine de parfums, eut le cœur charmé d'entendre ces paroles de Krichna, — et elle répondit en regardant le visage de celui-ci : « Je suis la jardinière du roi; — quand j'aurai réduit en poudre le bois de sandal (destiné à oindre le corps du prince), si vous l'avez pour agréable, je viendrai chaque jour, ô Krichna! vous l'offrir en me présentant à vous. — Maintenant je veux frotter avec du poison les membres de Kansa; si ce n'est à vous, à qui le porterais-je (ce sandal), sur qui l'appliquerais-je? — J'obtiendrai ainsi la jeunesse du corps et la fortune; si ce n'est à vous, seigneur, à qui présenterais-je mon offrande? — Ma vue se réunira à votre vue, mon cœur à votre cœur; chaque jour, une veille de trois heures se passera pour moi en méditant sur vous! — Méditant, méditant toujours, je m'unirai à vous par l'amour! Cette pensée continuelle produite en moi, les autres affections s'effaceront (de mon cœur). — En méditant sur vous, Çoukadéva est devenu un être incorporel; en méditant sur vous, Civa (lui-même, le dieu terrible), a ressenti une vive tendresse; — en méditant sur vous, le richi Nàrada a connu votre véritable condition; en méditant sur vous, Çouka (le fils de Vyasa, et le législateur inspiré) Sanaka ont reçu cette connaissance par la tradition. »

— Vous qui réfléchissez avec une attention soutenue, si vous conservez votre cœur vide (de toute autre préoccupation), sans sortir de chez vous, vous obtiendrez le bien-aimé de votre âme; pourquoi iriez-vous (le chercher) dehors?

— Elle lui appliqua, en le frottant, les marques d'usage avec le sandal, et donna aux singes ce qui restait (1); — elle rendit gracieux à voir ce corps noir déjà si beau, sur lequel elle répandit l'onguent noir du *tchatoursama* (2). Devenue dévote envers Krichna, elle détruisit, par cette pieuse aumône, ses passions; dans ce jour heureux, en un seul instant, par le sandal (appliqué par elle sur le corps du dieu), elle détruisit les péchés de toute sa vie. — Retournée dans sa demeure pour y préparer d'autre sandal, la bossue revint et en apporta dans sa main une seconde boîte. — Comme elle pressait ses pieds pour y répandre le sandal, son désir de devenir une jeune fille fut accompli : — son corps hideux, mal tourné, plié sur lui-même, Krichna le toucha, et il devint irréprochable; — (elle fut à l'instant) comme la fille de l'Amour sur son trône, comme un dieu qui descend de son char éthéré. — Elle dit, en souriant, ces paroles bien choisies : « En offrant du sandal, j'ai obtenu de voir celui qui est la face du monde; — la voie où marchait le seigneur conduit au suprême bonheur : rien qu'à toucher le bord de son vêtement, la bossue est devenue droite! — Maintenant, ô maître! ne vous en allez pas pour toujours; faites-moi la grâce de venir dans ma maison! »

— La jeune fille, devenue belle, éloigna de son esprit toute inquiétude, elle cessa d'être agitée; il est mon seigneur, à moi, Lâlatch, combien est grand mon bonheur!

— Après avoir ainsi consolé la bossue, Krichna songea à ce qui l'occupait auparavant. Or, un arc était placé devant la porte royale, là où Govinda pose maintenant ses pas; — à la vue de tout le monde, le prince des Yâdavas le soulève :

(1) On a déjà vu plus haut cette indication du culte des singes. Cet animal est cité par quelques législateurs anciens parmi ceux à qui il est permis de donner les restes des aliments.

(2) Il est composé de quatre substances : le sandal, l'agalloche, le safran et le musc.

cet arc est enrichi d'ornements et beau comme le *pinâka* (l'arc de Civa) (1). — Les troupes de garde (qui veulent l'arrêter), Krichna les frappe, les renverse à terre, et tout le monde est saisi d'épouvante. — Hors de là, dans la ville, le bruit se répand qu'il a arrêté les troupes de soldats qui marchaient sur lui de deux côtés. — Comme l'arc avait été brisé, les gardiens se présentent en désordre aux portes du palais de Kansa : — « Râma et Krichna, arrivés de Gokoula, ont brisé votre arc, et ils accourent pour nous tuer! » — Le roi Kansa leur donna cet ordre : « Tuez-les à l'instant! » Comme il prenait ce parti, — le jour baissait; le char du soleil tournait (derrière la terre), et alors se manifesta la nuit, qui est le moment des démons. — Les (gens de Bradja) qui avaient fixé leurs chariots devant la porte de Kansa, en descendirent avec obéissance le lait de beurre et le beurre clarifié (pour prendre leur repas).

— Avec joie, ô Lâlatch! descendirent les jeunes bergers; ils s'assirent tous à côté de Krichna, là où se tient celui qui est leur chef.

— Ils dorment tranquillement pendant la nuit, Râma et le bienheureux, eux qui sont l'âme de la vie des gens de Gokoula; — mais le roi Kansa eut une vision terrible dans son sommeil : il se voyait monté sur un âne; — une noble race venue du midi l'attaquait; il lui semblait que le nœud coulant de la mort le prenait et le faisait tourner; — il se croyait dans l'eau, et là voyait son ombre qui avait tous ses membres, mais pas de tête; — puis la Mort semblait être sous la terre, où elle faisait entendre un bruit de foudre comme celui d'un monde détruit par le Temps (à la fin d'un âge). — Ces visions intolérables lui causèrent un grand chagrin; Kansa crut que la vie allait l'abandonner. — Il était assis

(1) Le *Prém-Sâgar* dit que c'était l'arc de Civa.

au milieu de son conseil, quand le jour parut; à la porte se tenaient les lutteurs habiles à combattre à coups de poings. — Il fit appeler Tchânoûra, le grand lutteur, qui arriva en faisant tourner dans ses mains un maillet.

— Les asouras arrivèrent tous à la fois; à plusieurs reprises, ils saluèrent leur roi Kansa, et réfléchirent, chacun en son esprit, sur la manière de plaire le mieux au cœur du roi.

— Pour la disposition de l'arène qu'il fallait établir, Nârada (1) donna les instructions qui lui convinrent; — d'innombrables échafauds furent construits pour la fête, et on appela tout le monde pour la voir. — Sur une estrade élevée monta et s'assit le roi, tout étincelant de pierreries; — les femmes et les hommes s'y rendirent aussi; les quatre castes trouvèrent place sur des siéges. — On y arriva de la distance de deux cents lieues, et chacun trouva à s'y asseoir à son aise. — Après avoir préparé des guirlandes et un diadème, Nanda vint saluer le roi; — à l'entrevue du matin, il lui présenta le lait de beurre et le beurre fondu (qu'il avait apportés de Gokoula pour les lui offrir). Aussitôt le roi lui donna cet ordre : — « Allez vous asseoir à la porte; plus tard, quand je vous appellerai, vous me parlerez. »

— Il adorait le péché, le roi Kansa, lui qui voulait persécuter le Créateur; mais il touchait à sa fin, et le seigneur de Lâlatch le tua.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-troisième lecture qui a pour titre : La Description de l'arène.

(1) Voir plus haut (page 8) ce qui a été dit du rôle que joue en ce récit le richi Nârada.

XLIV.

Krichna tue l'éléphant Koubala (1) **et lutte contre Tchânoûra.**

Écoute, ô roi! l'agréable récit de l'histoire de Hari, car l'intelligence de son culte est la seule sagesse. — Kansa envoya chercher l'éléphant Koubala, que le *mahout* (2) amena aussitôt après l'avoir choisi de sa propre main. — L'animal fait entendre un cri terrible et n'obéit point au crochet de fer, et Kansa crut que la partie était gagnée. — Il fit inviter à venir dans l'arène Râma et le berger, ces deux jeunes gens dont la fortune est grande, ô Lâlatch! — Dans l'arène, il se fit un grand bruit d'instruments de musique; les lutteurs préparent leurs coups et s'essaient au combat. — Chantant des stances et frappant les cymbales, Balarâma et Krichna sont venus voir la fête. — Le *mahout* garde l'entrée pour la leur interdire : — « Fais avancer ton éléphant, dit alors Krichna. — Eh! frère, laisse libre la porte de l'arène; nous venons pour voir le combat des lutteurs; — si tu ne fais pas vite retirer l'éléphant du passage, nous le tuerons, et alors de quoi te plaindras-tu? » — Le *mahout* obstiné secoua la tête, et donna à l'éléphant un coup de son crochet qui le rendit furieux. — Faisant avec sa trompe un grand bruit, il courut, se précipita en avant. Krichna, le voyant venir, lui laissa le

(1) Il est appelé aussi Koubalyâ.
(2) Conducteur d'éléphant, cornac.

passage libre, — puis, se retournant, prit l'animal par la queue, et le fit tourner et tomber à terre comme un lion terrasserait un veau.

— Hari renversa à terre l'éléphant: les mondes eux-mêmes tremblèrent épouvantés : il était en colère, lui qui est la vie du monde, et le monde ne connut point ses véritables intentions.

— Comme l'éléphant se remettait sur ses pieds, le bienheureux courut de nouveau à sa rencontre; — ayant serré sa ceinture et retroussé son écharpe et son pagne, il se tint attentif et prêt à en venir aux mains. — S'étant précipité sur la trompe de l'animal, il la saisit de la force de ses deux bras et le fit tourner tantôt à droite, tantôt à gauche; — puis, le prenant par ses deux défenses, il le jeta à terre; après avoir abattu l'éléphant, il tua le *mahout*, — arracha les défenses (de l'animal), les prit en main, et, se baignant dans le sang, il en teignit son écharpe comme pour lui donner un nouveau lustre. — Les femmes de Madhoupoura regardaient son visage, (elles regardaient) Krichna, l'éternel, aux exploits merveilleux; — elles regardaient le rusé jeune homme au costume de jongleur et les boucles de ses cheveux qui flottaient au hasard souillées (de sang).

— Cet enfant de rien, avec ses clochettes à la ceinture, ses anneaux sonores aux poignets, tenant à la main, comme un trophée, les dents de l'éléphant, debout au milieu de l'arène, ô Lâlatch! c'est le berger, l'Éternel!

— Tout le monde arriva avec des cris de joie; le roi Kansa fit appeler Vasoudéva, — et aussi venir près de lui (sa sœur) Dévakî (la femme de Vasoudéva) : — « Regardez (leur dit-il), regardez maintenant la douleur que me cause votre fils! » — Krichna manifesta sa propre forme éternelle, que ceux-là connaissent à qui il a été donné de la voir, — et ceux qui l'ont

connu par le désir de leur cœur, à ceux-là le bienheureux accorde cette vision. — A sa vue, les lutteurs furent frappés d'épouvante; les lutteurs qui le virent restèrent immobiles, comme la montagne Soumérou (1); — les enfants de toutes sortes qui voyaient son visage (disaient) : « Est-ce bien là Krichna, le compagnon de nos jeux? » — Les belles femmes qui voyaient sa belle contenance, digne de celle du dieu d'amour, crurent voir une image des traits de Kâma (ce même dieu). — Les gens de la tribu de Yadou se réjouirent grandement : « De même que nous le connaissions nous-mêmes (pensaient-ils), ainsi il s'est fait connaître par ses actions. » — Le chef des dieux, Indra, vit (en lui) le premier type de la création; les ascètes, joints à la divinité par la méditation, virent en lui l'être qui n'a pas de passions. — Le roi Kansa, s'étant mis à le regarder de nouveau, crut voir en lui la Mort qui se tenait là debout pour la destruction de son corps, — et les dieux immortels firent pleuvoir là des guirlandes de fleurs; après quoi Krichna quitta l'arène.

— Regardant sa face et ses yeux de lotus, (les femmes de Madhoupoura) restèrent captivées par cette vue; aux pieds de celui qui enlève le chagrin, moi, Lâlatch, je me suis immolé.

— Or, les brahmanes instruits se mirent à faire cette réflexion : « Pourquoi l'appelle-t-on le fils de Nanda? — Le fruit qui s'était manifestement formé dans le sein de Dévakî, dès qu'il fut né, elle l'envoya à Gokoula : — c'est ainsi que les bergers (Nanda et sa femme) l'ont caché; depuis ce jour, il a été élevé par Nanda. — D'abord, Krichna a tué la divine Poutanâ, puis il est entré dans la Djamounâ et en a arraché le serpent Kali; — Tranâvanta, Vakra, Dhénouka, Kéci,

(1) La montagne sacrée, centre des sept continents, selon la croyance des Hindous.

Vyoma, Aristha, ont été mis à mort par ce jeune homme; — il a tué Çankhatchoûra, le plus terrible des asouras; mais voici que le roi Kansa a appelé un autre démon : — allons voir maintenant auquel des deux le destin a voulu donner le plus d'adresse. »

— Ils ont obtenu de grands biens du ciel, les bergers de Vrindâvana et de Bradja; au contraire, ces gens insensés qui parlaient ainsi, ô Lâlatch! n'eurent que de la déception.

— Se levant, Tchânoûra, le lutteur, dit aussitôt : « Écoute, Sankarchana-Râma, mes paroles; — obéis aux ordres du roi Kansa, et viens avec moi combattre au pugilat : — c'est là un grand honneur pour un sujet (comme toi); accomplis les volontés de ton maître, ô prince des vaches! » — Balarâma et Krichna répondirent en riant : « Nous autres Yâdavas, nous sommes sujets de ton roi; — si le roi Kansa le trouve bon, ce sera, en vérité, un grand bonheur pour nous! — Tu veux combattre à coups de poings avec nous? fais donc plutôt venir un adversaire autre que nous, qui sommes des enfants; — ne te rends pas coupable d'un crime, et fais en sorte de ne pas attirer la honte sur toi! » — Quand Tchânoûra eut entendu les justes paroles de Krichna, il n'eut point de honte (de provoquer ceux qui se) disaient des enfants : — « Toi, un enfant, fils de Nanda! tu as tué en le terrassant l'éléphant Koubala; — mais j'ai un courage et une force de dix mille éléphants, et dans une minute je t'aurai tué! » — Le combat se prépara à commencer entre Tchânoûra et Krichna; ce fut avec Mouchtika (un autre lutteur) que Balarâma devait engager le combat. — En les voyant entrer en lice, Dévakî se sentit prise d'inquiétude : « Le destin (pensa-t-elle) m'accable d'adversités plus qu'une autre! » — Vasoudéva, dont les yeux se remplirent de larmes (dit à son tour) : « Pendant la vie de ce monde, qui a été éprouvé plus que moi! — Avec ses tendres yeux de lotus, le frère de Balarâma (Krichna), dont

le corps est l'image de l'Amour, semble agité dans tout son être. »

— Nous foulerons aux pieds ces démons, nous qui sommes des enfants, ô Lâlatch! Mouchtika combat avec Râma, et Tchânoûra avec le berger.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-quatrième lecture qui a pour titre : Le Récit du combat entre Krichna et Tchânoûra.

XLV.

Krichna tue le lutteur Tchânoûra.

La colère s'étant éveillée en elles, toutes les jeunes filles dirent, chacune de son côté : « Ce perfide Kansa ne sait pas distinguer les personnes; — le voilà qui fait combattre des lutteurs contre des enfants! Nous sommes de grandes pécheresses d'assister à ce spectacle! — Ils commettent une action blâmable, ceux qui favorisent ce qui se passe (par leur présence), et leur destinée à tous cesse d'être prospère. — Ici, où l'on exerce la violence contre les gens de bien, comment le peuple ne s'oppose-t-il pas à l'injustice que commet Kansa? — Et celui qui n'a pas le pouvoir de l'empêcher, qu'il ne reste pas assis dans une place (où il en est témoin). — Ceux qui assistent (à une mauvaise action) ont leur part du péché; que les gens de bien se bouchent les oreilles et qu'ils s'enfuient! » — L'une des jeunes femmes dit en souriant : « Mais ne faites pas entendre de si rudes plaintes, ô mère! — Ceux-là

sont des gens iniques, qui font commettre l'iniquité! Le cygne, une fois tué, sert de pâture aux corbeaux; — de même aussi il ne se mêle pas pour cela avec les chiens, le lion qui, une fois tué, sert à apaiser leur appétit (1). — Ceux qui sont venus à cette assemblée n'ont encouru aucun blâme; en vous entendant parler ainsi, quel homme vertueux ne se mettrait en colère? — Ceux qui prononcent des paroles capables de rendre fous de fureur ceux qui les entendent de leurs oreilles, ceux-là seront précipités dans un enfer terrible! »

— « Certainement ils tomberont dans l'enfer, les gens qui tiennent de mauvais discours sur les autres; ils vivront dans la peine, de naissance en naissance, ceux qui auront opprimé les gens de bien!

— Une des jeunes femmes qui avait le cœur pur, douée d'intelligence, dit en souriant et d'une douce voix : — « Voyez-le, celui qui se dit le fils de Nanda; revêtu d'un corps humain, il n'en est pas moins caché à nos yeux. — Celui que vous voyez, c'est le premier être créé, invisible de sa nature, et qui demeure caché sous cette forme dans l'âge présent; — c'est lui qui rend prospère la fortune de Gokoula, d'où arrivent ses pieds qui purifient (2). — (La déesse de la prospérité) Lakchmî demeure attachée à ses pas; Mahâdéva aujourd'hui l'aime à ne pouvoir le quitter! — Brahma le cherchait dans la succession des naissances, et voilà que le bienheureux a montré sa manifestation qui donne la joie! — Dites, ô femmes des bergers! quelles grandes austérités avez-vous donc accomplies, vous à qui il a accordé le bonheur d'une affection si rare? — Ils ont obtenu ce bonheur, les

(1) C'est-à-dire que celui-là seul est coupable qui commet l'action condamnable, et non celui qui en est le témoin et ne peut l'empêcher; le cygne, dévoré après sa mort par les chiens, n'est pas pour cela souillé, etc.

(2) Les pieds sont pris pour la personne entière du dieu, parce que ce sont les pieds de l'idole qu'on embrasse par respect.

bergers habitants de Bradja, eux qui ont vu le visage gracieux de Hari! — Krichna-Mourâri, dont la forme propre est la manifestation de toutes les qualités, a grandement purifié par son contact les femmes de Bradja. — Il n'existe pas un autre être, humain ou divin, comme Hari, qui est la beauté des trois mondes. — Cependant, ô compagnes! notre bonheur est bien grand encore, à nous qui voyons ici Krichna avec son ennemi! »

— L'image de celui qui fascine le cœur des sages ne peut être décrite, quelque soin qu'on y mette; gloire, ô Lâlatch! à celui qui est la subsistance des saints!

— Ils combattent à coups de poings, Balarâma et le bienheureux; les gens intelligents regardent la lutte avec attention : — l'un cherche à déchirer son adversaire, l'autre le saisit dans ses bras et le fait tourner; — tantôt ils retroussent le pagne qui leur enveloppe les cuisses, se frappent l'épaule en se provoquant et en viennent aux mains de nouveau; — ils combattent, tombent, roulent, se tiennent étroitement serrés; tantôt ils ne font plus qu'un. — Tchânoûra, tenant levés ses deux bras vigoureux, semble prêt à étreindre sur sa poitrine le prince des Yâdavas; — mais son dessein avorte : il reconnaît que c'est en vain (qu'il essayait de le briser ainsi), car (ses deux bras) firent l'effet d'une guirlande de fleurs qui eût ceint le corps de Krichna. — Alors aussi le seigneur lui lança un coup de poing qui le frappa (si rudement), qu'il semblait que le souffle vital abandonnait le corps de Tchânoûra; — celui-ci tomba à terre avec un bruit extraordinaire, comme quand la foudre d'Indra a frappé une montagne. — Hari, qui est la splendeur de la vie, vint en face (des spectateurs); mais, dans les yeux du bienheureux berger, on ne vit qu'une complète indifférence.

— A la suprême iniquité, à la suprême offense, sous sa propre forme, Krichna reste indifférent; il fait sombrer les

uns, il sauve les autres : la conduite du bienheureux échappe à l'appréciation des hommes.

— Mouchtika (l'autre lutteur) s'efforçait de tenir tête à Râma; celui-ci lui saisit les bras et l'arrêta. — Enflammé d'une colère terrible, il lui porte des coups qui le réduisent en atomes, comme quand, à la fin d'un monde, le Temps frappe à coups redoublés. — De la main gauche, Râma-Haladhara (1) lui lance un coup de poing qui lui casse les côtes, et il tombe expirant. — Salla et Nisalla (ses compagnons), accourent pleins de rage; mais Krichna, qui les a pris par les deux pieds, les fait rouler à terre. Quand ils furent tombés, — le saint prince des Yâdavas les frappa jusqu'à ce qu'il leur eût brisé le crâne. — Quelques asouras demeuraient encore attentifs à suivre la lutte; les conducteurs d'éléphants accouraient tenant des massues : — « Par ces deux enfants, ne soyons pas vaincus! » (Tout en parlant ainsi) les asouras restaient indécis; — mais tout le peuple se mit à pousser des cris de triomphe et à célébrer la victoire par le bruit des instruments de musique. — Tous les intelligents bergers, le visage animé par la joie, ayant abandonné Kansa, se trouvèrent dans le bonheur.

— Le roi Kansa, désireux de hâter sa mort, commit envers le seigneur une action inique; mais je pense, moi, Lâlatch, qu'il ne fit que s'attirer une peine cuisante.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-cinquième lecture qui a pour titre : La Mort de Tchânoûra (tué) par Krichna.

(1) De là le nom de *Mouchtikântaka* (destructeur de Mouchtika) qu'il porte en sanscrit.

XLVI.

Krichna tue le roi Kansa.

(Le récit des actions de) celui dont Sanaka et les autres (1) ont chanté les mérites, Çoukadéva continua de le faire entendre au roi. — Ayant vu de ses yeux (ce qui s'était passé), Kansa fut semblable à un homme qui a avalé du poison, à celui qui, dormant en paix, est éveillé par un lion; — celui qui n'aurait pas le don des formules magiques (par lesquelles on enchante) le scorpion, comment pourrait-il prendre dans sa main le serpent et le faire manger? — Celui qui n'a la force ni de s'asseoir ni de se tenir debout, comment voudrait-il toucher les nuages? — Comment soulèverait-il un poids pesant, celui qui ne peut se lever lui-même sans que la vie lui échappe? — Celui qui ne peut regarder l'eau d'un étang sans frissonner, comment pourrait-il se plonger dans la mer et y nager? — Celui qui ne peut obtenir de connaître la nature d'un être (2), comment ferait-il faire s'asseoir et se lever cet être? — Vous avez beau être orgueilleux dans votre

(1) Sanaka, l'un des fils de Brahma, et les autres grands richis à qui furent révélées les saintes écritures.

(2) Celui qui ignore la nature d'un être, de quelqu'un, pourrait-il avoir sur cet être une influence, une autorité quelconque? Cette idée, si nous l'avons bien comprise, rappelle celle de Hamlet : « You would play upon me; you would seem to know my stops; you would pluck out the heart of my mysterys. » Acte III, scène 2.

personne, courageux dans votre esprit, vous ne pourrez cependant pas faire mentir le destin.

— Ceux qui ne saisiraient pas ces paroles, ô Lâlatch! ceux-là peuvent être des amants habiles, mais ils n'ont point l'amour de Hari!

— A la vue (de ce qui s'était passé), le roi Kansa mit sur pied toute son armée, et, plein de colère, il dit ces paroles : — « Les enfants de Vasoudéva, Balarâma et Mourâri, ces deux grands criminels, m'ont offensé; — tuez-les et les forcez de quitter leur village, tuez-les et les chassez bien loin (1)! — O frères, liez ce pervers Nanda! pillez tout ce qu'il y a de précieux dans Gokoula! — Quant à Dévakì et à Vasoudéva, ils ont su tout le détail de cette affaire; — ce Vasoudéva, qui est un grand criminel aussi, tuez-le! » Puis Kansa dit encore : — « Ougraséna est notre père, mais, plus que tous les autres, il m'a fait du mal; — mettez-le à mort avec tous ses serviteurs! Tâchez de bien accomplir cette grande mission que je vous confie! »

— Les yeux ouverts, il ne voyait pas; endormi, l'insensé, il ne s'éveillait pas; quand l'heure de la mort fut arrivée, il se mit à parler, en proie au trouble.

— A ces mots, le bienheureux (s'écria) transporté de colère : « L'heure de la mort du roi Kansa est proche! » — Krichna, dont le corps pur est une armée de lotus, Krichna, l'excellent héros, s'élança sur les échafauds dressés pour la fête. — Le roi Kansa, s'armant d'un grand courage, tira son glaive et le prit en main; — il écarte de devant lui les gardes qui entourent son trône, et se dispose à engager le combat. — Il s'arrête pour se reposer, et de nouveau il fait tourner son glaive comme un enfant qui aurait en main un bâton, et

(1) Tuez-les, afin qu'ils disparaissent, etc.; tuez-les, afin qu'ils soient à jamais expulsés, etc.

se précipite. — On ne peut se figurer le courage de Kansa. Un instant, le prince des Yàdavas a tardé (à le combattre); — de même qu'un chat qui se précipite sur un oiseau prend son temps et ses aises pour le saisir, — à la fin allonge les griffes de sa patte droite, sans cesser pendant tout ce temps de guetter l'occasion, — on ne sait ni quand il est venu ni quand il s'en est allé (on ne l'a pas vu faire un mouvement), et il a donné le coup de griffe et déjà fait rouler sa proie; — ainsi Krichna réussit dans son dessein : tout à coup le seigneur avait pris Kansa par les cheveux. — Les sages, ayant vu cette action incomparable, restèrent immobiles tous ensemble au-dessus de l'arène; — ils retournèrent le cadavre en lui donnant des coups de pieds sur la poitrine : « Vous avez beaucoup fait en souvenir de nous! » — (Ainsi dirent-ils); quand le roi eut repris sa forme d'asoura (1), Krichna saisit par les cheveux ce corps que la vie avait quitté.

— Après avoir tué l'éléphant, le lion l'emporta en le traînant; ô Lâlatch! qui pourrait dignement raconter l'histoire de Krichna?

— Après avoir tué Kansa et fait reculer les démons (qui voulaient combattre encore), Krichna brûla, à la vue du monde, le corps (de son ennemi) sur le bord de la Djamounâ. — Toutes les femmes de Kansa se lamentèrent : « Voici qu'aujourd'hui le palais est vide, sans roi! — Aujourd'hui le destin s'est montré bien cruel : en un instant, la royauté a été détruite! — Aujourd'hui la ville de Madhoupoura n'a plus ce qui la rendait belle; la mort y montre sa figure désolée! — Aujourd'hui, privées de notre époux, nous voilà sans pro-

(1) Quand il fut mort. — Les mots « Vous avez beaucoup fait en souvenir de nous! » sont prononcés dans le ciel par les anciens sages, qui descendent vers le cadavre de Kansa pour le frapper. Ils applaudissent avec reconnaissance à la mort de ce génie du mal, qui nuisait à l'accomplissement des œuvres pieuses et de la justice.

tecteur! » Dans l'excès de leur chagrin, elles poussent des cris et se frappent le front. — La fille de Djarâsandha (la reine, épouse de Kansa), inconsolable, sécha par la douleur que lui causait le souvenir de l'affection de son mari : — « Mon époux (disait-elle), la perle des asouras, ce fils de Nanda, par inimitié contre sa race, l'a mis à mort! »

— Elles ne reconnurent point l'imbécillité de leur époux; elles le tenaient pour le meilleur des hommes et un excellent héros; pleurant, se tordant au milieu des convulsions, elles exhalèrent leurs âmes de compagnie à la vue du monde.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-sixième lecture qui a pour titre : La Mort de Kansa.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

XLVII.

Krichna met Ougraséna sur le trône, va demeurer chez Vasoudéva, étudie à Bénarès chez Sandipana et tue le démon Çankhâsoura.

— Toi qui as la face d'un éléphant, toi qui écartes les obstacles, ô Ganéça! ô maître des dieux! daigne me diriger de manière que j'obtienne la suprême sagesse! — L'esprit appliqué sur un seul point, je méditerai nuit et jour; fais-moi cette grâce que j'acquière la connaissance de Vichnou, ce dieu impérissable!

— Lorsque Lâlatch résolut de donner le récit qui va suivre, son esprit était en proie au chagrin; — adorant le seigneur, tout tremblant, il entra avec respect dans les eaux de la Sourasourî qui était proche, — et, à celui qui est le seigneur des êtres, il fit mentalement cette humble demande : « Que

j'écrive en langue vulgaire l'histoire de Krichna! — Le dixième livre du Bhâgavat-Pourâna est complet à la mort de Kansa; — et là-dessus il est né dans mon âme un grand souci; car je n'ai pas célébré (en entier) tes mérites, ô roi des Yâdavas! — Si ma demande est favorablement écoutée de toi, que l'effet de ta grâce soit l'achèvement (par moi) de l'histoire entière! » — Ainsi Lâlatch se rendit propice le bienheureux; et aussitôt il demeura absorbé en (l'étude de l'histoire de) Krichna. — Quelques années s'écoulèrent ensuite; l'année seize cent un, il mourut; — il était de la caste des *Kaïths* (1), comme on le sait; son père était puissant par ses austérités et par sa fortune, — doué de beaucoup de justice, l'esprit orné de toutes les sciences, généreux envers son précepteur spirituel, dévot à Hari, le soutien des gens de bien; — il vécut lui-même au village de Hastigrâma, là où est le palais du roi de Bareilly; — et il se voua à l'adoration de Krichna, et le dixième livre du Bhâgavat-Pourâna fut écrit par lui.

— Le récit qu'il a écrit fut le résultat de demandes adressées par lui à diverses reprises (à la divinité); il a le pouvoir de délivrer de ses fautes l'homme pécheur qui le méditerait chaque jour et chaque nuit.

— En écoutant cette histoire de Hari, que votre corps soit rempli d'allégresse; avec espérance et joie fixez dans votre cœur son adoration; — cette sainte histoire, écrite en vers, dans la langue vulgaire, est célèbre; elle détruit les péchés et les fautes de celui qui l'entend de ses oreilles; — cette histoire de Krichna, je la dirai toute, ô mes frères! si Ganéça (le dieu de l'éloquence) dans sa bonté favorise ma mémoire; — ma langue obéira à Sâradâ (la déesse Dourgâ), si son fils

(1) En sanscrit, *Kâyastha;* caste des écrivains, de ceux qui sont nés d'un père *kchatrya* et d'une mère *çoudrâ.* Il faut supposer que ces derniers vers sont du copiste.

(Ganéça) m'accorde cette faveur extrême. — Si le bienheureux Hari fait briller sa sagesse dans un cœur, il détruit les péchés et les fautes de celui qui écoute son histoire; — cette histoire de Krichna est une voix qui a pour essence l'ambroisie, ses adorateurs tomberaient-ils dans l'enfer comme les orgueilleux? — Les poëtes l'ont fait naître dans leur cœur, et la matière de ce récit a été transmise à Lâlatch. — Dans ces paroles il n'y a aucun vice, bien au contraire elles sont secourables et purifiantes.

— Le récit des mérites de Govinda est un océan de pure ambroisie; Sanaka et les autres (saints législateurs), Nârada et les richis l'ont bu, ainsi que Brahma et Roudra (Civa).

— Écoute, ô roi! une histoire incomparable, celle des actions merveilleuses de Krichna. — Quand il eut tué Kansa, tous les dieux remplis de joie firent entendre des cris de victoire; — dans leur allégresse, ils versèrent sur lui une pluie de fleurs et Nârada fit résonner son luth: — « Victoire! victoire à toi, Krichna, qui as fait cesser la crainte (de l'esprit) de tes adorateurs; tu as promis d'extirper les asouras! — Le dieu des souras (Indra) a adoré (Krichna) de bien des manières; les adorateurs du dieu au corps noir ont été remplis d'allégresse! — Car Krichna, dans sa bienveillance, a tué un grand pécheur; il a délivré les trois mondes du poids qui les accablait! — O toi, qui t'es incarné, ô Mourâri! maintenant tu extermines toute la race des démons! — La terre de l'Inde faisait entendre des plaintes confuses, tourmentée qu'elle était par les crimes des asouras! »

— Ils chantèrent ses louanges avec tous les autres dieux, Indra, Brahma et Civa, l'ennemi du démon Tripoura: « Il a soulevé le poids qui accablait la terre, le dieu au corps noir, il a tué Kansa! »

— Tous (les gens de Madhoupoura), ayant reconnu dans le seigneur le type de la création, alors s'en retournèrent dans

leur demeure (Nanda et Djaçodâ, qui passaient pour) son père et sa mère; — Krichna emmena Haladhara-Râma en sa compagnie vers Vasoudéva et Dévakî, qui étaient restés à Madhoupoura (1). — Quand Krichna vint les voir, ils étaient comme le soleil et la lune rongés par le dragon Râhou; — mais à la vue de Krichna ils furent délivrés; ils furent comme délivrés de l'étreinte de ce dragon (qui les rendait semblables aux deux astres éclipsés); — pareils à des aveugles qui obtiennent de voir, tous les deux ils se levèrent en fixant sur lui des regards reconnaissants; — une extrême affection pour leur fils se développa en eux; tout émus, leurs yeux se remplirent de larmes. — Alors Krichna leur fit entendre ces paroles : « Ma naissance a été pour vous un gage de bonheur! » Leur ayant démontré (le sens de ces paroles), le seigneur les leur fit comprendre, et quand il eut brisé leurs fers, il les emmena dans sa maison. — Dévakî, en se retrouvant avec Krichna, se sentait émue et troublée; tous les deux ils pressèrent Hari sur leur sein; — dès que Hari leur montra sa manifestation qui purifie, le poison de la mort de dix millions de naissances disparut (de leur personne).

— Des larmes coulaient de ses yeux; mais le sauveur descendit sur la terre, et la joie que Hari apportait sur la terre en venant au monde, elle l'obtint par sa rencontre avec lui.

— Pressant affectueusement leurs pieds, le prince des Yâdavas reçut la bénédiction de sa mère et de son père; — « Puisses-tu vivre longtemps, ô notre fils! toi qui es venu pour extirper ceux qui affligent les malheureux! — Le malheur qui nous consumait dans notre propre famille, notre fils en tuant Kansa l'a éteint. » — La vue de Haladhara-Râma leur causa une grande joie, leur cœur en fut rempli d'allégresse. — Les bergers qui étaient avec Nanda embrassèrent

(1) Où Kansa les avait emprisonnés.

Vasoudéva en lui prodiguant des marques d'affection. — Et quand, le serrant contre son cœur, Nanda l'interrogea sur sa santé, Vasoudéva répondit : « Les enfants (Krichna et Balarâma) ont toujours été en ta compagnie ; — si nous avions pu, nous aussi, vivre en leur société, ils nous eussent protégés de bien des façons (dans les malheurs qui nous ont accablés) ! » — A ces mots, Nanda sentit un grand mécontentement : — « Aujourd'hui sachons ce que décidera le prêtre de la famille, le sage Garga ! — Voyez quelle parole opposée à l'affection ! L'a-t-il donc prononcée en rêvant ? »

— A tous les assistants, Vasoudéva, dont l'esprit est éclairé, ayant offert un repas, Krichna, qui porte l'arc de Vichnou, prit par la main Nanda, et lui donna toute sorte d'éclaircissements et de bons conseils.

— Voyant ce qui se passait, Krichna réfléchit que (son grand oncle maternel) Ougraséna avait beaucoup souffert ; il lui envoya des courriers qui l'allèrent trouver là où ce prince se consumait loin de l'objet de ses affections. — Tout chargé de fers, il méditait en son cœur sur Krichna. — Les envoyés vinrent parler à ce prince et lui dirent : « O pieux personnage ! voici le message de Hari : — Comme en votre cœur vous nous avez été affectionné, à cause de cela nous vous avons choisi pour notre roi. — Ce n'est point par le désir de régner que j'ai tué Kansa ; en tuant ce pervers, j'ai soulagé la terre du poids qui l'accablait ; — mais elle a disparu l'injustice qui était l'œuvre de Kansa ; désormais la justice est revenue dans sa pureté. — Prenez la royauté (ajoutèrent-ils), ainsi l'a dit Mourâri ; et nous aussi nous vous rendrons hommage ; — si vous acceptez la royauté, ô prince, vous serez l'orgueil des trois mondes ! »

— Le roi Ougraséna répondit aux envoyés : « Dites de ma part à Krichna qu'il vienne me montrer le lotus de ses pieds. »

— Les envoyés vinrent rapporter cette réponse à Krichna: « Le prince, ô seigneur! désire obtenir la vue de ta personne. » — Là-dessus, le prince des Yâdavas alla là où le roi Ougraséna se consumait dans la peine. — Arrivé près de lui en hâte, Krichna releva le prince (prosterné), et avec une extrême affection il le serra dans ses bras. — Celui-ci se trouva soulagé en touchant les pieds de Krichna. Hari, qui se manifestait à ses yeux en lui témoignant les mêmes respects qu'à un brahmane, — lui fit prendre le bain après l'avoir débarrassé de ses fers, et le conduisit sans plus tarder au palais du roi. — Ougraséna souffrait encore du souvenir de Kansa. Le frère de Balarâma (Krichna) lui prodigua des consolations pour le calmer: — « Ton fils Kansa, qui était grandement pervers, je l'ai tué; qui pourrait te troubler encore? — Prends la royauté qui a ses joies, et qui te sera légère; laisse-moi porter le fardeau d'intendant du pays; — te servir est ce qui me plaît le plus au monde; permets que je te confère le rang suprême de la royauté. » — Puis il appela ses frères, ses amis, ses partisans, et fit venir les ministres ainsi qu'un grand nombre de brahmanes.

— Le nouveau roi s'étant assis sur le trône, tous lui appliquèrent sur le front l'onction sainte; ce fut le dieu qu'adore Lâlatch, ce fut Krichna qui le proclama le premier.

— Tous reconnurent Ougraséna pour roi; les instruments de musique retentirent le jour et la nuit; — l'armée entière l'acclama, les habitants fermèrent leurs portes comme un jour de fête; — ceux que là crainte de Kansa retenait dans la douleur, Hari leur donna à tous des consolations. — Arrivé dans la ville de Madhoupoura, Ougraséna y pratiqua le bon gouvernement et le culte de Hari. — Alors Krichna s'étant levé inclina son front (pour prendre congé), après quoi lui, le prince des Yâdavas, il s'en alla dans la demeure de Vasoudéva. — Avec ses belles guirlandes de fleurs de lin, Banavâri-

Krichna ressemblait au ciel noir parsemé de nuages. — Quand Krichna se sépara de lui, Ougraséna ressentit de la tristesse; ses larmes coulèrent, sa voix devint entrecoupée de sanglots; — ceux que la crainte de Kansa avait fait fuir commencèrent à rentrer sur la nouvelle que Krichna régnait; — chez tous ceux-là, Krichna au corps noir fit porter des présents et à chacun il donna deux paires de vêtements (1) dont il les revêtit; — aux habitants de cette ville il procura la sécurité, à tous le seigneur prodigua la consolation.

— Les habitants de Madhoupoura, tous pleins d'allégresse, accomplirent des œuvres pieuses, connaissant en leur esprit ce qui s'était passé; ils se livrèrent au plaisir, et, étendus en paix sur leurs couches, ils glorifièrent intérieurement celui qui tient en main l'arc de Vichnou.

— Pleins de joie aussi, les brahmanes agréèrent l'autorité du nouveau roi; leur allégresse fut grande quand ils apprirent les exploits du prince des Yâdavas proclamés par la renommée; — comme celui qui a un trésor y songe toujours, ainsi Ougraséna s'attachait sans cesse à l'adoration de Hari.—Mais écoutez, ô roi! je vais, après y avoir réfléchi, continuer le récit de l'histoire de Krichna qui fait disparaître la crainte de l'esprit de ses adorateurs (2). — Krichna dit à Nanda avec un grand respect : « J'ai fait une réflexion qui a produit sur mon cœur une surprise mêlée de chagrin. — Quand Vasoudéva vous a fait entendre ses ordres, dans votre esprit vous avez été troublé. — Vasoudéva et Dévakì ont beaucoup souffert; maintenant est arrivé le moment où leur chagrin va s'effacer; — aujourd'hui donc il faut que vous partiez tous pour Gokoula; mais je ne cesserai jamais de vous porter affection dans mon cœur.—Offrez à Djaçodâ nos respects, rappelez-vous

(1) C'est-à-dire les deux pièces qui composent les vêtements des Hindous.

(2) Ici le narrateur retourne aux faits et gestes de Krichna, et reprend le fil de sa narration; ces paroles s'adressent à Parikchit.

les noms de Krichna et Râma. — Soyez mes adorateurs, et je me manifesterai à vous; de temps en temps je vous donnerai des consolations! » — Ainsi parla le bienheureux, et, quand il partit, Nanda éprouva bien de la douleur.

— Il fit ses adieux avec respect; les yeux de Nanda se remplirent de larmes; versant des pleurs, tout pensifs, les bergers partirent pour Gokoula.

— Les larmes coulèrent de leurs yeux, leurs voix furent entrecoupées de sanglots, leurs visages exprimaient le chagrin, et ils marchèrent tous vers Gokoula. — La demeure de Nanda était vide de la présence de Vichnou, leurs visages étaient bouleversés, et dans leurs cœurs il n'y avait plus de joie. — Alors Djaçodâ (la femme de Nanda) demanda : « Où donc sont maintenant Râma et Krichna? — Ils ont accompli des exploits difficiles, ces deux enfants, nos fils! Ils ont tué les lutteurs et puis après mis à mort Kansa. » — La tête baissée, Nanda restait assis, inclinant le front, et de ses yeux coulaient des larmes au souvenir de Krichna, le prince des Yâdavas! — Les pleurs qui s'échappaient avec force de ses yeux l'inondèrent, et, s'adressant à Djaçodâ, il lui dit : « Râma et Krichna sont les enfants de Vasoudéva; — les regardant comme les nôtres, nous les avons choyés avec tendresse; — — voici que les deux frères vont demeurer chez Vasoudéva; c'est une masse de chagrins que nous cause là Krichna! » — — Et Djaçodâ à ces mots tomba à terre sans mouvement; elle répétait dans un étonnement douloureux les noms de Râma et Krichna.

— « Hari! Hari! » répétait Djaçodâ; elle restait à terre, plongée dans ses réflexions; en apprenant les paroles que Krichna avait chargé Nanda de lui transmettre, son cœur était plein d'angoisses.

— Krichna, ayant pris congé de Nanda, se rendit chez Vasoudéva, qui avait le cœur plein d'affection pour lui; — quand

celui-ci et sa femme Dévakì virent son visage, leur douleur disparut; tous les deux ils se mirent à chanter ses louanges. — « Maître des trois mondes, seigneur de la terre, bien des chagrins nous dévoraient, ô seigneur! — Maintenant que tu t'es montré à nous, prince des Yâvadas, tu nous en as délivrés, ô prince du monde! — On ne peut connaître l'impénétrable secret (de ton être), ta forme invisible est la forme illusoire qui fascine toute chose; — tu es la splendeur suprême, ô Mourâri; plein de miséricorde envers les malheureux, tu enlèves la crainte des justes! » Alors Krichna-Govinda fit entendre ces paroles : « C'est par vous que Krichna a fait obtenir le fruit de la vertu (1); — vous avez servi la divinité par l'adoration, par l'union spirituelle avec elle, par la mortification, et elle a été votre enfant, ô Vasoudéva! — Maintenant, formez un souhait; par une offrande de mets présentée cette nuit aux dieux, faites disparaître la douleur qui vous consume. » — Ce que demanda Vasoudéva, ce fut dix mille vaches, qu'il offrit aux brahmanes; — il leur distribua aussi de l'or et des ornements et, selon leurs désirs, il leur fit des présents.

— Il y eut diverses fêtes où tout était abondant et ravissant; tous les célébrèrent avec allégresse, fixant dans leur esprit l'adoration de Krichna.

— Le roi Parikchit, attentif à cette adoration, demanda : « O richi, dis-moi et me fais connaître les actions de Krichna; — celui dont, en les écoutant raconter, les oreilles et le cœur sont réjouis, obtiendra la (2) dignité suprême, et (le moyen de) vivre dans la paix! » — Les autres actions qu'accomplit Mourâri, le richi qui dévoile les choses cachées les raconta

(1) C'est-à-dire : Par vous, Krichna est né en ce monde, et il a été la récompense des gens pieux.

(2) La dignité suprême s'applique ici à l'esprit; il s'élèvera au premier rang parmi les êtres, et sera inaccessible à la douleur.

après y avoir réfléchi : — Victoire, victoire à toi par qui est délivrée la famille des Kourous; l'histoire de Krichna sauve les pécheurs! — Les mérites de Hari sont l'ambroisie par excellence, un océan de faveurs; apprenant à les connaître par l'audition, que les gens doués d'intelligence s'en abreuvent! — Aux deux frères dit alors Vasoudéva (1) : « Vous devez vous instruire dans la connaissance des devoirs d'un roi; après avoir étudié la science, que vous puissiez fixer dans votre mémoire l'intelligence des vertus qui produisent les mérites! » — Râma et Krichna, étant montés sur un char, s'en allèrent à Kaci (Bénarès) chez le brahmane Sandîpana; — Vasoudéva (qui les accompagnait) dit aussi : « Écoute, brahmane intelligent, je te confie Balarâma et le bienheureux; — fais-leur lire, dans ta bonté, toi qui es savant, tout ce qui peut développer en eux la vertu et rends-moi-les remplis de qualités. » — Ayant ainsi parlé, il lui confia Balarâma et son frère, et lui-même s'en alla vers le roi (du pays). — En le voyant, le prince lui témoigna beaucoup de respect; il se tint debout et le fit asseoir sur son trône; — il l'environna de beaucoup de prévenances capables de gagner son cœur, et établit le culte de la personne de Krichna.

— Ce roi doué d'intelligence, ô Lâlatch, prodigua des consolations à Vasoudéva; avec beaucoup de joie, de bonheur et d'allégresse, il lui offrit le bétel.

— Après avoir salué le roi, Vasoudéva revint à sa demeure; où les instruments de musique résonnèrent avec un grand et joyeux bruit. — Dans son allégresse, il fit retentir un grand nombre de trompettes; la savoureuse nouvelle remplit tout le palais : — « Vous, jeunes filles, exprimez par des chants votre profonde joie; vous, par vos jeux et vos rires, faites naître (autour de nous) le contentement! — Livrés à de bien

(1) Krichna et Balarâma; le narrateur reprend son récit.

austères mortifications, nous méditions en nos cœurs, quand nous avons été réunis à nos deux fils; — que chacun, songeant à cette nouvelle, fasse des réjouissances, car, en songeant à Krichna, toute douleur disparaît! — Poussant des cris de joie, livrez-vous à la danse; que tous les habitants de la ville accourent et frappent les instruments de musique! — Dans ces fêtes, manifestez en son entier votre dévotion (envers Krichna), chantez en dansant les mérites de Govinda! » — Toute la ville s'abandonna à une grande joie; le prince, dans son cœur, fixa l'adoration de celui qui procure la félicité : — « Nous avons adoré celui qui est l'espoir de Vasoudéva et de Dévakî, et, par notre réunion à Krichna, nos cœurs ont été dans la joie; — nous avons obtenu le fruit de la vie de ce monde, puisqu'il est venu, le beau Hari qui enlève la douleur! »

— De cette manière se réjouissaient tous les gens de la ville, le cœur rempli de satisfaction; tout en faisant lire à Krichna ses leçons; (les brahmanes) détruisaient le chagrin (de leurs âmes).

— De cette manière, avec attention, les brahmanes (de Bénarès) faisaient apprendre à Krichna la science nuit et jour. — Comme un *djogui* qui court dans la voie de ses devoirs, ainsi Hari étudiait attentivement les livres sacrés; — avec patience, il apprenait par cœur les ouvrages de science, et les ordres de son précepteur spirituel ne s'effaçaient point (de son esprit). — Quand approcha la saison des pluies, le brahmane, ayant appelé son disciple, lui fit entendre ceci : — « Allez vite chercher quelques morceaux de bois; hâtez-vous vers la forêt avec vos camarades! » — L'enfant obéit aux paroles du précepteur spirituel; Krichna, bien docile, s'en alla (dans la forêt) prendre (du bois), — et tous ses camarades marchèrent en sa compagnie, et il se hâta vers la forêt en compagnie de Balarâma; — il ramassa du bois sans tarder.

(Cependant) les nuages qui portent l'eau commencèrent à pleuvoir; — liant son fagot avec une courroie, Krichna le déposa près de lui, puis, avec ses camarades, il s'en alla sous les arbres. — Un figuier qui répandait beaucoup d'ombre s'offrit à la vue des enfants, qui s'y réfugièrent tous avec Krichna; — la tempête et la pluie faisaient rage, de manière qu'aucun d'entre eux ne voyait alentour. — Tout le jour et jusqu'au delà de la nuit, les nuages versèrent la pluie et le vent fut violent; — avec ses camarades, Krichna demeura dans la forêt, souffrant du jeûne, sans prendre aucune nourriture.

— Ils ne trouvèrent ni racine bulbeuse ni autre; ils jeûnèrent au milieu de la forêt. Cette nuit fut rude à passer; le vent, qui était froid, brûlait leurs corps.

— Le matin arriva; le soleil montra ses rayons, et, de la forêt, l'Immortel se mit en route vers la maison de son précepteur; — chacun lia son fardeau, le prit sur sa tête et arriva ainsi chez le brahmane. — En voyant (le temps s'écouler), le brahmane songea tristement en lui-même qu'il avait eu le cœur dur à l'égard de ses disciples. — Le précepteur spirituel passa la nuit dans l'inquiétude; tourmenté de l'idée que les enfants étaient dans la forêt, il ne put dormir. — Avec tous les enfants qu'il avait emmenés en sa compagnie, le prince des Yâdavas arriva et vint saluer (le brahmane). — Le précepteur lui donna toutes sortes de bénédictions : « Vous avez beaucoup souffert (dit-il)! » — Et, poussant de longs soupirs, le brahmane s'adressait intérieurement des paroles de reproches. — Les sciences qui dérivent de Sâradâ (1), le seigneur les étudie toutes, ces connaissances, sous son précepteur spirituel; — ce que savent les brahmanes, qui ont

(1) Sâradâ est un des noms de Sarasvatî, déesse de l'éloquence; les sciences qui dérivent d'elle sont la lecture et la grammaire. Voir plus haut, page 2.

appris jusqu'à la fin, lui, disciple docile (1), il en acquit la connaissance, — et, quoique le saint prince des Yâdavas possédât par lui-même toutes les qualités, il se mit à apprendre ce qui forme l'objet des études en ce monde.

— Hari s'appliqua à l'étude de la science nuit et jour; satisfait de Sandîpana, son précepteur spirituel, le seigneur lui enleva la souillure de ses péchés.

— Au bout de soixante-quatre jours, Hari possédait toute la matière de la science des livres saints. — Cette consolation qu'il procure aux trois mondes, le seigneur la trouva lui-même tout expliquée dans l'enseignement sorti de la bouche de son précepteur spirituel. — Comment lui, le seigneur, avait successivement (durant les neuf incarnations antérieures) habité dans un corps, cela même lui fut clairement démontré par les paroles du précepteur spirituel. — « J'ai trouvé en toi un maître très-généreux, ô saint homme! tu m'as appris la science de toutes les connaissances; — toi qui as la science universelle, tu détruis toute obscurité (dans les cœurs), tu es au-dessus de toutes les qualités, tu es plus que la vie, tu es la manifestation de la vérité. » — Et, joignant les mains, le seigneur se tint debout devant (le brahmane); son affection, qui s'épanchait au-dehors, croissait avec abondance en son âme. — Le bienheureux berger fit encore cette humble demande : « Écoute, ô maître qui donnes le bonheur à tous! — Tu m'as accordé une grande faveur; tu m'as donné l'intelligence de la science et de l'art de gouverner avec sagesse. — Maintenant, ô maître! daigne ordonner, et reçois de moi le don du précepteur spirituel que tu désireras; — quand ce seraient toutes les richesses qui remplissent les trois mondes, je te les donnerais! » Ainsi parla Krichna. — A ces mots, le brahmane alla trouver sa femme chère à son cœur; — et

(1) C'est-à dire les Védas et les suppléments aux Védas.

Sandîpana lui dit : « Écoute, femme, Mourâri-Krichna veut me faire le présent qui est offert au précepteur spirituel (à la fin des études). »

— Cet enfant est quelque dieu et non un homme; écoute, ô femme! La richesse que tu désires en ton cœur, exprime-la-moi par des paroles, après y avoir réfléchi. »

— « Ce que je désire en présent, accorde-le-moi, (à savoir) un fils qui, en venant à la vie, nous remplace celui que nous avons perdu et nous honore en ce monde! » (Quand sa femme eut ainsi répondu) Sandîpana reprit : « Écoute, ô Krichna! toutes les grâces que je puis attendre de toi; — je suis dans l'affliction (par le manque) de progéniture, et je désire qu'il soit fait en sorte que (ce chagrin) cesse. — Si tu veux te montrer généreux, ô toi qui tiens en main l'arc de Vichnou! eh bien! donne-moi un autre fils! » — A ces mots, Hari inclina son front; il s'en alla chercher et amena Balarâma avec lui : — « Ce que tu as demandé après y avoir réfléchi, ô brahmane! je te l'accorderai. » Ainsi parla Mourâri; — puis il demanda : « Comment est arrivé cela? De quelle manière votre fils a-t-il disparu! » — « Écoute, Krichna, dit à son tour le brahmane, nous n'avons point retrouvé (1) ses traces sur le bord de la mer! » — Krichna s'en alla dans les eaux, là où habite le démon Çankhâsoura; — arrivé là, il déchira la ventre de l'asoura (2), lui prit sa conque et le délivra de la douleur (le tua).

— Hari, étant allé sous les eaux, prit la conque et se rendit vers le lieu où habite Yama (le dieu de la mort); en entendant les paroles (de Krichna) qui sauvent les pécheurs, Yama le regarda avec surprise.

(1) C'est-à-dire : Il a disparu dans les eaux de la mer.

(2) Cet asoura, comme l'indique son nom, avait la forme d'une conque; la conque prise alors par Krichna devint l'un de ses attributs.

— Bien vite le berger alla dans la ville de Yama (1), là où le roi de la justice (ce même dieu de la mort) reste toujours plongé dans ses réflexions. — Se levant aussitôt, Yama adora Hari; tout tremblant il lui parla avec humilité; — il chanta ses louanges en adorant ses pieds : « Seigneur, toi qui donnes le bonheur aux trois mondes! — c'est pour les justes que tu t'es incarné; en tuant les pervers, tu as soulevé le fardeau qui pesait sur la terre. — Permets-moi de serrer tes pieds entre mes mains : quelle est l'affaire à propos de laquelle tu daigneras me donner tes ordres? » — « Le fils de mon précepteur spirituel est entre tes mains, donne-le-moi au plus vite! » Ainsi parla le prince des Yâdavas. — Le fils de Sandîpana, qu'il avait envoyé chercher (par le dieu des enfers), il l'emmena sur le bord de la Djamounâ; — il alla vite, le seigneur, et sans retard, et, par la restitution de ce fils à son précepteur spirituel, il fit cesser le chagrin de celui-ci. — Bien grande fut la joie du précepteur : « Voici que tout mon chagrin a disparu, » dit-il, le cœur agité. — Bien grande fut la joie de la jeune femme quand elle reçut l'enfant que le prince des Yâdavas remettait entre ses mains.

— Il lui accorda le fruit (la récompense) qu'il désirait; puis, joignant les mains, Krichna, le seigneur de Lâlatch, salua son précepteur spirituel (en prenant congé).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-septième lecture qui a pour titre : L'Action de ramener le fils du précepteur spirituel.

(1) Après avoir brisé ce démon en forme de conque, il vit que l'enfant n'était plus dans le ventre de celui-ci; alors il alla le chercher chez Yama. La ville habitée par ce dieu de la mort se nomme *Sanyamani*.

XLVIII.

Krichna envoie Oudhou (1) vers Nanda.

Écoute, ô roi; je chante les mérites de Hari, je raconte l'histoire de Hari qui détruit le péché : — Après avoir, de bien des façons, (par sa docilité et ses présents) enchanté son précepteur spirituel, Mourâri lui offrit son respect et s'en alla chez lui. —Tous les frères du précepteur étaient devenus ses amis, mais il pensait beaucoup au brahmane Soudâman (2). — Ayant donc pris congé, Balarâma et le bienheureux s'en allèrent au plus vite chez Vasoudéva; — celui-ci, en les revoyant, éprouva une grande joie dans son cœur, et se dévoua tout à fait à l'adoration de ces (deux) dieux; — reconnaissant qu'ils avaient appris les sciences de toute sorte, il s'en réjouit, et la grande affection qu'il leur portait parut en son cœur. —Au matin, le prince des Yâdavas s'étant levé, alla là où le roi était assis au milieu de l'assemblée (de ses conseillers et des brahmanes); — quand le roi Ougraséna vit Krichna devant lui, il se mit à lui dire des paroles flatteuses; — il fut l'adorateur de Hari en pensées, en paroles et en actions; la présence du seigneur qui se manifestait fut pour lui une fête, un bonheur. — Puis il fit asseoir sur son trône le prince des Yâdavas et ordonna des réjouissances de toute espèce; — il

(1) En sanscrit, *Ouddhava*.

(2) Voir plus haut, page 142. Le sens paraît être qu'il était désireux de revoir Soudâman, le pieux brahmane de Madhoupoura.

brûla des parfums, alluma des lampes, fit circuler autour de l'image du dieu une lampe à plusieurs mèches, faite de farine et pleine de beurre fondu; le roi accomplit avec zèle et en grand nombre les pratiques de l'adoration. — Krichna regarda attentivement toute cette assemblée, où se montraient tous les Yâdavas doués de beaucoup de qualités; — là étaient venus Oudhou et Akroûra (1), renommés parmi tous les héros de la famille des Yâvadas. — Dans cette assemblée se trouvaient des personnages doués d'une grande intelligence, et il y eut là des fêtes diverses de plus d'un genre; — ce que voyant, le prince des Yâdavas se réjouit, et il alla s'asseoir à côté de Oudhou.

— Plein de joie, le prince des Yâdavas s'en alla, après avoir demandé les ordres du roi; et, avec la plus grande affection, au milieu de toute l'assemblée, il prit Oudhou en particulier.

— Il fut enchanté, le roi Parikchit, d'entendre (ces détails); le richi Çoukadéva continua de mettre en lumière l'histoire de Hari. — Quand il eut appelé et pris à part Oudhou, Krichna alla dans sa maison pour y tenir conseil sur une affaire particulière; — connaissant Oudhou pour un homme au cœur pur et droit, il lui donna tous les ornements qu'il portait lui-même. — Oudhou était célèbre à Madhouvana pour la lucidité de son intelligence (2); en pensée, en parole et en action, il se vouait aux pieds de Hari. — Appliquant donc sur son cœur l'adoration de Vichnou, il lui demanda ses ordres par ces douces paroles : — « Je suis à toi, daigne dans ta bonté, seigneur, me donner tes ordres; j'irai sans retard là où tu voudras bien m'ordonner d'aller! » — Krichna répondit : « Ne tarde pas un instant, va vite à Gokoula, chez Nanda; — fais-lui enten-

(1) Voir plus haut les chap. XXXIX et suivants.

(2) Littéralement : intelligence pure, que rien ne trouble ni ne souil dégagée des préoccupations humaines.

dre le message que je leur adresse (à tous) pour savoir de leurs nouvelles, va (par tes paroles) consoler les bergères (de Bradja). » Il fit préparer et envoya chercher un char d'or sur lequel étant monté, Oudhou s'achemina aussitôt (vers Gokoula). — En partant, Oudhou inclina sa tête devant le seigneur, puis il fit arriver (à Gokoula sa propre personne, qui était l'image) du seigneur resté à Mathoura (1); — mais, en voyant arriver un Yâdava vêtu de soie jaune, les jeunes filles accourues crurent reconnaître les traits de Krichna; — l'une d'elles se mit à dire à toutes les autres : « Il est revenu à Gokoula, le prince des Yâdavas! » A ces mots, les jeunes filles de Bradja, ivres de joie, (s'écrièrent) : « Allons voir le berger beau comme le dieu d'amour. » — Et à Oudhou, assis dans la demeure de Nanda, où il s'était rendu, Djaçodâ, mère (de Krichna), demandait des nouvelles (de son fils) : — « Govinda, le prince de mon âme, comment est-il? » Et quand elle entendit la réponse (du messager), son âme resta en paix dans son corps.

— Oudhou dit et fit comprendre de bonnes nouvelles de celui qui est ton dieu, ô Lâlatch! Dans cette maison où il était venu s'asseoir, on lui offrit un repas avec beaucoup de prévenances.

— « Écoutez, Oudhou, dit Nanda, Krichna a fait sur moi miséricorde;—voici donc qu'il s'est souvenu de nous, le prince des Yâdavas, sans qui nous sommes tous des êtres sans protecteur! — Les mérites de Hari, pas un instant nous ne les oublions; à chaque minute nous nous rappelons ses mérites avec tendresse. — Comment oublier les mérites de Hari! Dans son enfance, n'a-t-il pas tué le démon femelle Poutanâ? — Puis

(1) Krichna lui ayant fait revêtir son costume complet, tel paraît être le sens de cet hémistiche obscur; il y a littéralement : Il fit arriver le maître, qui était à Mathoura.

ce fut Tranâvanta qui accourait comme un grand dragon, et Hari aussi le renversa mort; — deux grands arbres qui étaient à ma porte, chose difficile! le seigneur les arracha; — en gardant les vaches, il a tué un asoura sous la forme d'un taureau; sur les bords de la Djamounâ, il a mis à mort un démon sous la forme d'une corneille; — et puis, comme l'impur démon Aghâsoura se ruait sur lui, revêtant un corps puissant, il le tua; — dans la forêt de palmiers, il a détruit le démon Dhénouka, qui avait la forme d'un âne; il a chassé le serpent Kâli des eaux de la Djamounâ; — nous tous, il nous a sauvés du feu de l'incendie. » Il raconta tous les autres exploits de l'enfance (de Krichna) : — « Et puis, Krichna a soutenu en l'air la montagne Gobardhana; il a sauvé, en l'abritant dessous, toute la tribu de Gokoula; — et il a humilié l'orgueil du roi des souras (Indra); il a fait honte au monde des eaux; — Çankhâsoura et Arichta sont morts de sa main! » Il parla encore de quelques autres exploits incomparables : — « Arrivé à Mathoura, il a accompli une action bien difficile, lorsqu'il a mis à mort l'éléphant Koubaliya; — et puis Hari a tué les vigoureux lutteurs, et, à la vue de tous, il a mis à mort le roi Kansa! »

— Ainsi il se rappelait, en les célébrant à plusieurs reprises, tous les exploits du seigneur; et pendant que Nanda racontait les actions de Krichna, le matin arriva.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-huitième lecture qui a pour titre : L'Envoi de Oudhou vers Nanda.

XLIX.

Oudhou retourne avec le message de Nanda.

Les femmes des bergers, au matin, faisaient entendre des chants de joie, elles adoraient Hari en barattant le lait de beurre; — de même que, charmant les loisirs du roi des souras (Indra), avec un grand bruit de chants, dansent les apsaràs (bayadères célestes); — ainsi, dans Gokoula, celles qui s'occupaient à baratter le lait de beurre, les femmes des bergers, célébraient par des chants les mérites de Hari présents à leur mémoire. — Lorsque, au matin, s'étant levées, les bergères arrivèrent au (village), elles virent à la porte de Nanda le char, — et ce char d'or, beau à voir, quand elles l'aperçurent, elles dirent toutes : « Akroùra est venu de nouveau, — lui qui, en venant ici, nous a privées de notre protecteur! mais celui-ci allait tuer le roi Kansa (1). » — Une d'entre elles dit : « Ce n'est pas Akroûra, c'est Oudhou qui est arrivé cette nuit! » — Et de nouveau toutes les femmes des bergers vinrent voir, et toutes en frissonnant se hâtèrent vers la demeure de Nanda. — Arrivées là, les jeunes compagnes, ayant vu le berger (Oudhou), l'esprit troublé, elles le regardèrent d'un œil curieux; — elles pensaient à Krichna, ces femmes intelligentes, et Oudhou, qui était là présent, elles le contemplaient avec attention; disons-lui ceci : — « Un jour, Akroùra,

(1) On se souvient qu'Akroùra était venu chercher Krichna dans ce même char d'or, de la part du roi Kansa. Voir plus haut, page 136.

étant venu ici, emmena bien vite celui qui était la vie de nos âmes; — maintenant c'est Oudhou qui arrive; tant que Krichna est absent, nous ne pouvons être que malheureuses! — Comment lui donnerons-nous un message pour le protecteur des malheureux, flottant, comme nous le faisons toutes, sur un océan de douleurs? — Celles à qui on a arraché le cœur, leur corps, fût-il solide comme le diamant, ne serait-il pas brisé? — Celle qui a souffert une pareille oppression, qui a été séparée de Krichna, son cœur ne crèverait-il pas? — Comment nuit et jour ne nous souviendrions-nous pas du seigneur, qui a été dans notre vie l'occasion de tant de joyeux plaisirs? — Lorsque vous viendrez à Madhouvana, ô Oudhou! une fois au moins montrez-nous la manifestation de Hari; — présentez aux pieds de celui qui ravit les cœurs tous nos hommages et racontez-lui toutes nos peines; — si vous revenez sans nous montrer Hari, nous aurons cessé de vivre et vous ne nous retrouverez plus! »

En entendant ce message des jeunes femmes, Nanda et Djaçodâ leur firent comprendre ceci : « C'est pour la consolation de tous qu'il est arrivé à Madhoupoura (1). »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quarante-neuvième lecture qui a pour titre : « La Conversation (des femmes de Gokoula) avec Oudhou.

(1) C'est-à-dire leur firent comprendre que Krichna était allé à Mathoura pour consoler Vasoudéva et Dévakì, ses véritables parents, ainsi que les habitants de la ville; qu'il n'avait quitté Gokoula et ces jeunes femmes que pour le bien du plus grand nombre.

L.

Krichna envoie Akroûra à Hastinâpoura.

Oudhou, s'étant mis en route, arriva à la demeure de Krichna, et il lui rapporta complétement toutes les paroles (des gens de Gokoula). — Arrivé devant Krichna, Oudhou inclina son front, et au prince des Yâdavas joyeux de le voir (il dit) : — « A Gokoula, tout le monde a l'esprit fixé sur Krichna; avec amour et avec joie, on y accomplit l'adoration du seigneur; — Nanda et Djaçodâ répètent sans cesse le nom de Mourâri, et les femmes de Bradja soupirent après votre présence. — O seigneur! appliquant leurs cœurs sur vos pieds, elles se livrent avec zèle à l'adoration, qui consiste dans l'union avec vous par l'effet de la méditation; — réfléchissant sur l'affection que doit avoir le dévot adorateur, leurs corps ont ressenti les effets du feu de l'absence; — l'amour a fait naître dans leurs personnes de grands chagrins, et leur ardent désir de voir Krichna s'est augmenté; — elles se font une grande joie de le revoir, car nuit et jour habite en leurs cœurs le désir d'avoir Hari au milieu d'elles. — Quand elles ne vous voient plus, ô prince des Yâdavas! elles sont comme mortes, et il ne leur reste plus aucun protecteur. — Si donc vous ne vous montrez pas à elles, vous les trouverez complétement détruites dans leurs personnes et dans leur dignité. » — En écoutant un pareil message, le bienheureux, qui entendait ainsi les détails de la dévotion (qu'il inspirait), en éprouva une grande joie. — Le seigneur, qui, par le trésor de son

jugement, connaît la pensée de tous, agréa en son esprit l'adoration d'elles toutes.

— Oudhou rapporta le message en entier au seigneur, car il l'avait fixé dans son esprit; le maître de Lâlatch effacera le chagrin qui les trouble.

— Prenant de nouveau Oudhou avec lui, Krichna l'emmena chez la bossue; — Krichna dit ceci : « Tout est maintenant en félicité; j'ai tué Kansa, et voici que je viens dans ta demeure! » — Arrivé à la porte, Oudhou se retira, et (Krichna) lui-même entra dans le palais : — c'était pour remplir sa promesse qu'il se souvenait (d'aller trouver) la bossue, devenue si belle! — Celle-ci avait fixé dans son cœur l'adoration qui consiste à s'unir intimement (à la divinité) par la méditation. Vivant dans l'amour de Krichna, elle l'accueillit avec des regards pleins d'affection; — elle répandit sur sa couche des fleurs sans nombre, et, comme elle savait adorer le seigneur, elle obtint de le posséder. — Elle mêla une mixture jaune (1) et parfumée au sandal qui traçait la marque du *tilaka* sur son front, le frotta d'essences odorantes (2) et lui offrit des guirlandes de fleurs; — puis, Hari s'étant assis à ses côtés, elle lui donna du bétel à mâcher. Rien qu'à regarder son visage, elle détruisit la souillure de ses péchés. — Sur son lit, elle étendit des tapis de couleurs variées, fit ses ablutions et apporta des parfums; — elle disposait toute chose avec le plus grand soin, avec discernement; elle lançait de vives œillades, et pourtant elle appliquait son esprit à une seule chose; — aussi, ayant reconnu la grande dévotion de la bossue, le prince des Yâdavas, très-réjoui, lui donna du plaisir. — Le seigneur, qui est la divinité des trois mondes individuellement, accorde la joie aux dévots dans

(1) *Argâdja*, parfum de couleur jaune, composé de diverses essences.

(2) *Tchatoursama*. Voir plus haut, page 146.

l'intérêt de ses adorateurs. — Ainsi, quand il connut la pureté du cœur de la bossue, le maître des trois mondes agréa le plaisir qu'il recevait d'elle; — celle-ci, appliquant sur son cœur les pieds de Krichna, guérit, par leur extrême fraîcheur, le feu qui la consumait. — En compagnie du seigneur, la belle femme goûta bien de la joie; toute la nuit se passa en jeux secrets avec lui. — Hari, s'étant levé au matin, se baigna; la bossue lui présenta des parfums de bien des espèces. — Krichna, qui connaît complétement l'intérieur des êtres corporels, fut généreux envers la bossue, lui qui se montra pour elle un époux affectueux; — il lui accorda la faveur d'être un réceptacle de qualités : Mourâri lui donna les quatre choses désirables, — qui sont la connaissance des devoirs, la richesse, l'amour, la délivrance finale; voilà ce dont il la combla. Au contact de Hari, le trouble (qui naît de l'erreur et de la fascination) s'éloigna d'elle.

— Ayant habité là dans une jouissance complète, la nuit vouée au plaisir se passa; alors le maître qu'adore Lâlatch s'en alla dans la demeure de Vasoudéva.

— Prenant avec lui Haladhara-Râma et Oudhou, le prince des Yâdavas alla trouver Akroûra. — Grande fut la joie d'Akroûra : il joignit les mains et salua avec respect; — il brûla des parfums, alluma des lampes, fit la cérémonie de l'*arati* (1), et offrit (au dieu) pour l'adorer des fleurs et des parfums; — il célébra ses louanges, l'esprit fixé sur son adoration : « Maintenant, j'ai retrouvé celui qui est mon protecteur, ô saint personnage! — Me favorisant de sa grande bonté, il est venu ici; ma demeure a été purifiée, parce qu'il a daigné s'y montrer! » — Puis il apporta des gâteaux de toute espèce, et

(1) Elle consiste à faire tourner autour de la tete de la personne ou de l'idole que l'on veut honorer une lampe à plusieurs mèches, faite de farin et remplie de beurre fondu. Voir plus haut, page 177.

avec respect les offrit à manger au prince des Yâdavas; — le corps de celui à l'adoration de qui il se vouait désormais, il se mit à l'oindre d'essences parfumées; — avec zèle il chanta ses louanges, s'unit à lui par la pensée et l'adora; — il parlait d'une voix entrecoupée par la joie, tant il était rempli d'allégresse! — Krichna commença à lui expliquer pourquoi il était venu; avec de douces paroles, il le lui dit; — Krichna dit : « Les Pàndavas ont été dans la douleur, ils ont souffert par suite de l'inimitié de famille (qui a causé la grande guerre du Mahâbhârata); — va bien vite à Hastinâpoura, et apporte-moi des nouvelles de tous les Pândavas; — va aussi chez le roi Dhritarâchtra et fais-lui entendre mon message en entier; — de ma part console Kountî, et donne de la constance, le plus que tu pourras, aux Pàndavas. »

— De cette façon, Hari confia un message à Akroûra et l'envoya vers les Pàndous; celui-ci ayant pris congé, le prince des Yâdavas revint aussitôt dans sa demeure.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquantième lecture qui a pour titre : L'Envoi d'Akroûra à Hastinâpoura.

LI.

Arrivée d'Akroûra à Hastinâpoura.

Akroûra, parti pour Hastinâpoura, se hâta d'aller, dès son arrivée, dans la demeure de Kountî; — quand il fut réuni aux Pàndavas, il pressa sur son cœur (Kountî); — ils étaient trou-

blés; leurs yeux se remplissaient de larmes, et la vue du fils de Souphalaka (Akroûra) leur apporta de la consolation. — Après leur avoir demandé avec intérêt de leurs nouvelles, celui-ci vint s'asseoir sur un beau siége qui lui fut offert; — il remarqua que les Pândous étaient dévorés de chagrins; rien ne frappa ses regards qui rappelât la royauté. — Alors il leur fit part du message du fils de Vasoudéva (Krichna), et chercha à consoler Kountî. — Akroûra dit : « Ne vous abandonnez point au chagrin; que la prospérité et l'infortune vous trouvent indifférents! — L'amitié de Krichna veille sur vous, et aujourd'hui même toutes vos peines auront disparu. » — Par les paroles qu'il leur adressa, le Yâdava (Akroûra) donna de la confiance aux Pândous, et il réjouit leurs âmes. — Alors Kountî lui offrit à manger; elle lui fit préparer des mets de toute sorte.

— Puis, de nouveau, Akroûra dit à Kountî, en lui expliquant le sens de ses paroles : « Krichna s'est souvenu de vous tous, il a détruit l'affreux chagrin qui vous consume. »

— Ensuite, Akroûra, étant allé chez les Kourous, trouva toute la famille, qu'il pressa sur son cœur; — et puis il alla chez le roi Dhritarâchtra, qu'il salua respectueusement et embrassa; — après quoi le Yâdava alla trouver Bhichma; il pressa sur son cœur Karna, puis Drona; — il fit aussi toutes sortes de politesses à Douryodhana et à Vidoura (1), qui se trouvaient là. — Ils lui demandèrent tous des nouvelles de sa santé; leur langue prononçait des paroles de paix, mais leur cœur était plein de malice. — Alors Akroûra transmit au roi (Dhritarâchtra) le message de Hari : « Vous n'abandonnez pas une conduite perfide; — ce roi que voici (Douryodhana) agit sans discernement (ni justice); votre vue, cette fois encore, n'a point été impartiale! — Pourquoi cette affec-

(1) Voir les détails sur ces personnages du *Mahâbhârata* dans la traduction des fragments de ce poëme aux chapitres intitulés *Djatougriha*, et suivants.

tion passionnée pour vos enfants, ô roi! vous a-t-elle porté à être perfide envers les Pàndavas? — J'ai trouvé Kountî en proie à la douleur; j'ai vu, ô roi! l'arrogant orgueil de vos pensées; — le Pândava (Youdhichthira), qui devrait être votre roi, vit comme un mendiant; le chef des Kourous a fait de lui un habitant de la forêt! »

— Après avoir ainsi accompli son message vis-à-vis de tous, il arriva (de nouveau) à Mathoura; il revint conter à Krichna dans quel état il avait trouvé tous les Pàndous.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante et unième lecture ayant pour titre : L'Arrivée d'Akroûra.

LII.

Défaite de Djaràsandha et naissance de Kàlyavana.

Haladara-Ràma et Krichna restèrent à Mathoura, où leur présence causait bien de la joie à Vasoudéva; — le prince des Yàdavas possède par excellence l'intelligence et le discernement : qui aurait le pouvoir de lutter contre lui? — La femme de Kansa, affligée au dernier point (de la mort de celui-ci), s'en alla trouver son père le roi Djaràsandha (1); — elle pleura, et, dans le désespoir de la douleur : « Le fils de Vasoudéva, Hari (dit-elle), a tué Kansa! » — Quand il

(1) Il était roi de Magadha et beau-père de Kansa. A la page 160, ligne 10, au lieu de : elles exhalèrent leurs âmes, il faut lire : elles exhalèrent leur douleur.

apprit que son gendre (Kansa) avait été tué, Djarâsandha fut saisi d'une surprise mêlée de crainte et de colère. — En entendant cela de ses oreilles, le roi palpita d'indignation : « Le Yâdava Krichna a tué le roi Kansa! » — Puis, ayant réfléchi, Vrihadratha dit au roi : « Mourâri-Krichna viendra te tuer, toi aussi; la semence de ce poison qui va grandissant, arrache-la de ta main, cours à Mathoura, saisis-le et le mets à mort! »

— « Comment, à l'instant même, ne le mettrais-je pas à mort? Écoute, ô roi des démons! Maintenant ils sont seuls, les deux frères; je me réunirai à eux, et les déferai ensemble. »

— Là-dessus, le roi convoqua toute son armée, et lui-même il se mit rapidement en route avec les asouras. — Djarâsandha allait avec les héroïques héros Paondrakas (1), et Vindaratha, ferme dans le combat; — là arriva aussi le démon Sambara, qui est le chef des Çâlvas (2); Dantavakatra amena ses troupes. — En apprenant cette nouvelle, Çiçoupâla (3) se leva tout enflammé de colère, et vint aussi avec toute son armée. — On vit venir le héros Çâlva Nrikâsoura, puis le guerrier Vadjranâbha, ferme dans le combat. — Là arrivèrent en désordre les asouras, aveuglés par une folle présomption, qui sont compris dans le cercle de la constellation du Dauphin. — En apprenant l'arrivée des ennemis, la mort impatiente ressentit de la joie, et, à l'occasion du combat (qui se préparait), Indra, le chef des souras, fixa le jour de la convocation de ses propres héros (4). — A l'arrivée de tant d'ennemis, le roi de Magadha (Djarâsandha) sentit croître

(1) Pays situé au sud du Behar.

(2) Pays de Çâlva, situé au centre de l'Inde.

(3) Roi de Tchédi, aujourd'hui Tchandaïl.

(4) Indra est aussi le dieu du jour; cet hémistiche, en présentant un jeu de mots sur *soura* (demi-dieu) et *soura* (héros), semble exprimer cette idée, qu'Indra convoqua ses sujets, les héros célestes, pour voir d'en haut ce combat.

sa confiance; il fit résonner le *gal*, le long tambour et beaucoup d'instruments guerriers. — Elle était innombrable, cette armée; on ne viendrait pas à bout de la compter; elle marchait invisible et sans fin; — au bruit de sa marche, les héroïques souras se troublèrent, et la terre, écrasée sous son poids, ne pouvait la porter.

— Cette armée meurtrière, formée de ses compagnons, lorsque Djaràsandha l'eut sous ses ordres, plein d'inimitié contre la ville de Mathoura, il l'entoura des quatre côtés pour la prendre.

— Une extrême frayeur s'empara alors du roi (Ougraséna); il alla, avec tous les Yâdavas, trouver Krichna dans sa demeure : — « O Krichna! de tous les côtés, ma ville est cernée par une grande force d'asouras décidés à combattre! » — Krichna, se levant, s'en alla avec le roi; tous les Yâdavas furent rassemblés, — ils délibérèrent tous, en proie à la terreur : « Ce sont de grands héros, ces invincibles asouras! » — Krichna dit : « Ne vous abandonnez point à la crainte. Allez tous veiller à la garde de la ville; — moi, j'irai combattre avec Balibhadra (1), et je déferai la grande armée des asouras en un instant! » — Krichna salua le roi et partit, emmenant avec lui le fidèle Haladhara (Râma); — là arrivèrent aussi ceux qui appartenaient aux familles respectables des Yâdavas; Oudhou et Akroûra se hâtèrent de les joindre. — Ougraséna envoya un bon nombre de guerriers recommandables, qui tous se réunirent à Krichna; — ils virent l'armée ennemie considérable, innombrable, ces grands guerriers, et ils combattirent contre les asouras.

— Emmenant avec lui toute l'armée, Mourâri marcha d'un pas rapide; ces grands héros, ces Kchatryas, se précipitèrent tous au milieu de la mêlée.

(1) L'un des noms de Râma.

— A la vue de l'ennemi, tous les asouras coururent en avant; mais la crainte les agitait de bien des manières, tandis qu'ils arrivaient. — Il y eut un grand bruit d'instruments guerriers : l'un, en les entendant résonner, ne peut tenir ferme; — l'autre, armé d'un épieu de fer et d'un pilon, se précipite en avant; — les gros tambours frappés à deux mains et les instruments de tout genre retentissent dans leurs rangs. — Les gros tambours (1) résonnent à plein son, les mousquets (2) lancent des balles qui volent dans les airs. — D'une voix pleine de colère, le roi (Djarâsandha) s'écrie : « Retirez-vous, ou vous êtes morts! » — L'un a saisi par la courroie un javelot qu'il brandit, et, prenant une massue, il frappe encore les asouras; — celui-ci tient à la main un pilon qui lui sert d'arme, celui-là prend un lacet qui lui sert à envelopper l'ennemi; — celui-ci, avec une pierre, frappe l'ennemi au milieu de la poitrine : ils se livrent mutuellement des combats surhumains. — L'un, plein de rage, fait voltiger sa massue; l'autre frappe avec le trident dont il est armé; — cet autre, plein de rage, brandit un cimeterre et tue les ennemis avec joie; — les nœuds coulants qui ont trouvé leur proie reviennent sur eux-mêmes, et le ciel est obscurci par les flèches.

— De cette manière, Krichna détruisit les asouras. Dès que le prince des Yâdavas a jeté sur eux son regard, leurs efforts à tous ont été vains; les coups qu'ils portaient n'arrivaient point jusqu'à sa poitrine.

—A la vue de l'armée ennemie, le seigneur se mit en colère, et il commença à détruire tous les asouras; — les asouras se mirent tous à réfléchir, cherchant un moyen de résister;

(1) Les synonymes nous manquent pour les espèces de tambours désignées par les mots *dounda*, *dhola*, etc.

(2) Nous ne pouvons que demander pardon au lecteur pour cet anachronisme.

tous, du haut de leurs chars, ils continuaient de combattre. — Il s'élevait une odeur de chair et de sang; car c'étaient d'effroyables combats que livrait le prince des Yâdavas! — Ce fut cette fois une clameur épouvantable: « Frappez! tenez bon! » criaient les guerriers du haut de leurs chars. — Plus d'un asoura a été tué par le prince des Yâdavas, qui bientôt met en fuite toute l'armée ennemie. — Djarâsandha étend au loin son regard;...... l'armée des asouras tout entière est battue! — La colère s'empare du roi, et il lance plus d'une flèche contre Krichna; — mais le seigneur est enflammé du feu de la colère; (les flèches, en le touchant,) fondent comme le beurre sur le feu brûlant. — Lui-même il a lancé une première flèche qui coupe la bannière placée sur le char du roi, puis trois autres d'un coup qui, cette fois, lui ont tué son cocher; — le parasol (insigne de la royauté), placé sur la tête de Djarâsandha, il l'a brisé aussi; le disque (de Krichna) roule, frappant de tous les côtés. — De cinq de ses flèches, Hari a percé le roi, qui tombe à terre sans connaissance, défiguré (par les angoisses de la mort). — Le cocher du prince lui amène un autre char et enlève au plus vite son maître à moitié mort. — Dantavakra accourt plein de rage; mais il roule percé par les flèches de Hari. — D'autres asouras, qui brandissaient des massues, des tridents, des épieux de fer, cherchent, dans l'excès de leur colère, à frapper le corps de Hari. — Alors Çiçoupâla s'étant préparé à la lutte, pousse et ramène au combat cette armée ennemie déjà vaincue; — Vadjranâbha arrive, un maillet à la main; doué d'une grande force, il se précipite à la rencontre de Balarâma; — mais celui-ci, dans sa fureur, l'a bientôt tué à son tour; car il regarde toute cette armée comme un brin de paille! « — Ah! ah! » s'écrie l'asoura qu'a frappé Balarâma, et il tombe à terre sans connaissance, défiguré (par les angoisses de la mort). — Le prince des Yâdavas accourt avec ses troupes; il met en fuite les asouras épouvantés et décimés

par lui ; — une pluie de flèches enveloppe leurs poitrines et leurs flancs; couverts de sang, ils fuient éperdus. — Ces asouras de l'enfer, qui se précipitaient dans la lutte pour charger, le prince des Yàdavas les rassasie d'épouvante. — L'héroïque frère de Balarâma a tué plus d'un asoura de ceux qui, pleins de rage, se montraient fermes au combat. — Le Yàdava Krichna les déchire en morceaux par centaines; il serre de près ces ennemis que la crainte a saisis; — Djarâsandha, si ferme dans la mêlée, le héros yâdava l'a percé de chacune de ses flèches. — Les asouras vaincus sont tous mis hors de combat; privés de sentiment, ils disparaissent l'un après l'autre du cercle de la terre. — Quand Krichna a donné cours à la colère dans sa pensée, les asouras ont été frappés, ils ont tous été mis à mort; — quand Brahma a appliqué sa méditation sur Hari, il n'a plus désormais permis aux asouras d'exister.

— Le dieu était invulnérable et immortel; la mort arriva vite dans ce grand combat, et vos yeux ont été surpris de voir trembler une armée d'êtres plus qu'humains.

— Alors Hari prit en main son disque *soudarçana* (1), et Balarâma saisit son maillet; — d'un côté Hari brandit son disque, qui va trancher les têtes de ses ennemis, pareil au fléau de la mortalité; — et à cet instant, voici l'ordre qu'il donna avec un sourire : « Laisse fuir le roi, mais réduis en poudre son armée! » — En un clin d'œil son disque est revenu vers lui, tandis que, de l'autre côté, Balarâma court avec son maillet; — le sourire sur les lèvres, il chasse devant lui les chefs de l'armée à coups de pilon, il sème la mort parmi les asouras. — Le pilon tombe au milieu de cette armée que l'épouvante saisit, et le disque qui la frappe la met en pièces de tous côtés; — il a détruit toute l'armée, le bien-

(1) Littéralement : beau à voir; c'est le nom du disque de Vichnou.

heureux, tous les rois sont humiliés. — Alors, plein de colère, Balarâma s'arme d'un soc de charrue; les chefs des démons et les rois frissonnent et serrent leurs épaules; — il veut frapper avec le pilon qu'il tient à la main; mais, avec un sourire, le prince des Yâdavas le lui fait lâcher. — Govindha-Krichna appela alors Balarâma : « Laisse fuir le roi pour qu'il amène une seconde armée! — Quand il aura rassemblé dans une seconde armée tous ses asouras, nous les détruirons de nouveau à leur arrivée ici. » — Il laissa la vie à tous les guerriers de haut rang, qui s'enfuirent au plus vite sans comprendre ses intentions. — Une armée de vingt-trois *akchaôhinîs* (1) d'asouras que Djarâsandha commandait, Krichna la détruisit entièrement, mais en laissant toujours échapper leurs rois; — il causa une épouvantable rivière de sang, et ce jour-là, les vautours arrivèrent à tire-d'aile; — là dansèrent de joie les esprits qui hantent les cimetières et les génies malfaisants, et les Djoguinîs (esprits femelles de la suite de Dourgà) chantèrent de joie à la vue du sang qui coulait.

— Les vingt-trois armées complètes que l'ennemi amenait à sa suite, il les défit toutes; mais il laissa échapper Djarâsandha et accorda la vie à tous les autres rois.

— Djarâsandha et les autres rois venus pour combattre s'en retournèrent chez eux, leurs armées ayant été détruites; — de cette manière, il y eut dix-sept fois des combats, d'où les rois s'enfuirent chez eux, n'emportant que la vie sauve.— Djarâsandha, abreuvé de chagrin, se mit en marche une fois encore pour attaquer Mathoura. — Krichna (de son côté) en-

(1) L'akchaôhinî est une armée complète qui se compose de 21,870 chars, 21,870 éléphants, 109,350 fantassins et 66,000 chevaux. Cette armée immense était celle que Djarâsandha amenait devant Mathoura, comme l'avait espéré Krichna.

tra dans la ville des dieux (1); il alla dans son palais, le maître de tous les mondes! — Dans toutes les maisons on déploya les bannières et les étendards, dans toutes les maisons on prépara le sandal et les gâteaux du *tchaouk* (2); — on remplit d'eau bien des cruches d'or (pour arroser les rues), et l'on étendit sous ses pieds jusqu'au palais les étoffes qui servent de voiles (aux femmes); — les brahmanes prononcèrent à haute voix les vers rhythmés du Véda; les portes des habitants demeurèrent fermées; — chacune des jeunes filles de la ville qui voyait s'élever la poussière de ses pieds, secouait devant lui des guirlandes de fleurs; partout, partout où passait le prince des Yâdavas, les cris de : Victoire! victoire! l'accompagnaient; — toutes s'ingéniaient pour arriver jusqu'à son cœur, et, regardant d'un œil furtif, elles laissaient voir leurs visages aux treillis des fenêtres. — De cette manière, ce fut une bien grande fête dans la ville, et chacun chantait les exploits de Krichna. — Dans toutes les maisons de Mathoura résonnaient les instruments de musique, et, dans sa joie, le peuple pratiquait avec zèle l'adoration (de Krichna).

— Après avoir vaincu tous les ennemis, Krichna, plein de joie, alla se reposer au pays de Bradja; Nârada, ayant appris la déroute des démons, arriva dès le matin.

— S'étant levé, Krichna le salua, l'adora et lui offrit la place d'honneur, — puis après Nârada parla à Hari en ces termes : « Djarâsandha marche de nouveau; — il a avec lui trente millions de barbares, et un fils de Garga (3) (Kâlyamana) parti de l'enfer de Yama pour se joindre à lui. — La famille de Yadou s'est mise en hostilité avec les richis, elle a reconnu comme brahmanes (et admis parmi les deux fois nés) les

(1) Il faut entendre la ville de Mathoura.

(2) Voir plus haut la note de la page 144.

(3) L'un des Mounis, fils de Brahma.

castes qui n'ont pas droit de siéger au milieu d'eux. — A cause de cela, Paçoupati (Civa) lui est opposé, et, devant ce dieu qui accorde les dons (Garga), s'est exprimé ainsi : « Donne-moi un fils, ô Mahadéva! qui fasse reculer la tribu des Yâdavas, — et que, par lui, cette même famille des Yâdavas puisse être anéantie! La nuit se passa et le jour parut, — alors Civa donna ses ordres à Garga. » Lorsque Nârada eut ainsi parlé, Hari, de son côté, ordonna à Viçvakarman (l'artisan céleste) de lui fabriquer la ville de Dvâraka. — Cette cité fut bâtie au milieu de l'Océan, et mesurait une étendue de douze *yodjanas* (cent huit milles). — Il fit faire une ville pareille à Amarâvati (la ville des immortels, la capitale d'Indra), et voulut que, dans chaque maison, résonnât la conque. — Tous les trésors qui étaient dans Mathoura se trouvèrent en égale quantité à Dvâraka, où on les avait transportés; — mais, tandis que le chef des Yâdavas était resté à Mathoura, au matin, les asouras vinrent pour l'assiéger. — Alors Krichna désira de se réfugier dans une ville de la montagne, et, quand il passa, les ennemis le harcelèrent. — Dès que les démons de l'enfer eurent reconnu Krichna, ils se mirent à combattre pleins de confiance; — et, dans la caverne de la montagne où dormait le prince Moutchakounda, le seigneur entra avec les ennemis qui le menaçaient.

— Elle inspirait une extrême épouvante, cette caverne où dormait Moutchakounda, et Krichna chercha le moyen de tuer Kâlyamana.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-deuxième lecture qui a pour titre : La Naissance de Kâlyamana.

LIII.

Moutchakounda chante les louanges de Krichna.

Ayant pris avec lui ses barbares, le roi (Kâlyamana) marcha vers le lieu où dormait le puissant Moutchakounda (1); — Krichna, cette fois, se rendit invisible, et alors, ô roi! Moutchakounda se mit à frapper Kâlyamana. — Le roi Kâlyamana, l'ayant regardé à son tour, lui frappa de grands coups de pied, et se mit en colère; — à son tour, le prince Moutchakounda le regarda avec des yeux pleins de rage, de telle sorte que Kâlyamana, par le feu de ses regards, fut réduit en cendres; — et quand Kâlyamana eut été ainsi consumé, le prince des Yâdavas (qui était demeuré jusqu'alors invisible) se manifesta. — A cet instant, le roi Moutchakounda parla ainsi : « Quel homme es-tu? Dis-le-moi avec réflexion; — car, en te voyant subitement paraître, j'ai pensé : Quel est cet homme qui est venu ici pour me tuer? — Es-tu Brahma, Indra, Civa? Es-tu ce Vichnou qui fait peur aux démons? — Es-tu l'un des gardiens des dix points de l'espace? ou plutôt un Kinnara, un Nâga, un Piçatchcha (2)? — Tu m'apparais sous une forme bien ravissante, sous les traits de dix millions de dieux de l'amour. — Si tu es un dieu, un demi-dieu, un kinnara, que

(1) Krichna s'était caché dans la caverne pour s'y soustraire à Kâlyamana; celui-ci, le poursuivant, rencontra Moutchakounda qui dormait. Ce dernier était un Kchatrya, fils de Mandhata, de la race des Ikchvâkas.

(2) Demi-dieu attaché à Kouvéra, dieu des richesses; demi-dieu à face humaine et à queue de serpent; esprit infernal et malfaisant.

je connaisse au moins ce que tu es, toi dont on ne peut approfondir le mystère! — Quand le soleil s'est couché, alors les dieux sont venus me prendre pour m'emmener dans la ville d'Indra. — Le seigneur a fait son entrée dans la ville des immortels, il a rejeté dans la ville d'Indra ses ennemis, après les avoir défaits; — il a livré aux démons de grands combats; et ma personne en a éprouvé une extrême frayeur. — Tout en dormant, j'ai donné la mort, j'ai mis en désordre l'armée d'Indra; celui qui, dans son arrogance, oserait m'éveiller, celui-là serait consumé par le feu de mon regard, — et voilà que je suis dans le doute, ô saint personnage!... Quel homme es-tu, toi qui serais venu pour me tuer? »

— « Quelle affaire t'amène ici? Dis-le-moi après avoir réfléchi. » — C'est le maître qu'adore Lâlatch, c'est Mourâri qui détruit la douleur!

— Krichna manifesta sa forme de (Vichnou) aux quatre bras, et il obtint une grande satisfaction du culte que lui rendait (Moutchakounda). — « Écoute mes paroles, ô roi Moutchakounda : Kâlyamana frappait de terreur la famille des Yâdavas; — les souras, les hommes, les gens de la famille de Yadou en avaient peur, et alors tu l'as tué par ton regard quand il est venu. » — Ces paroles causèrent une grande consolation à Moutchakounda, et Hari, dans sa miséricorde, se manifesta à ce roi qui lui dit : — « Tu es l'énergie vitale qui anime les trois mondes, ô Banavâri! Tu procures le bonheur aux justes en leur donnant une joie incessante; — de ton corps émanent les cinq éléments, sous la forme de la splendeur tu es visible dans le monde. — Le seigneur n'est un objet de crainte pour aucun des mondes, et les classes d'êtres qui détournent leur face de toi n'ont point la science. — Tu n'as ni forme corporelle, ni aucune des qualités inhérentes à l'espèce humaine, ô maître des mondes! doué de qualités excellentes (qui te sont particulières) et d'habileté, tu demeures dans les

corps. — Si tu te caches, personne ne te connaît, et tous les êtres, enveloppés dans l'illusion, restent fascinés. — Maintenant, seigneur, accorde-moi cette faveur, que je prenne tes pieds, et daigne m'enseigner la voie à suivre! — Que j'obtienne d'être grandement purifié par le fait de ta manifestation; et le doute qui m'inquiétait à l'égard des naissances (successives), détruis-le. — Si des affections terrestres subsistent encore dans mon cœur, comment le trésor des miséricordes se manifestera-t-il? — Accorde-moi dès aujourd'hui la qualité d'être délivré des naissances futures, puisque tu t'es manifesté à moi, ô bienheureux! » — Govinda, le réceptacle des miséricordes, dit ceci : « Reçois la libération des naissances à venir! — Sois désormais incarné dans une matrice de Brahma (passé à l'état de dieu), ô roi! C'est moi qui délivre de l'illusion qui fascine (les hommes). »

— Le prince des Yâdavas l'ayant ainsi consolé, le roi Moutchakounda s'en alla bien vite et entra dans la montagne Gandhamâdana (1), où il se reposa (et dormit) tout à son aise.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-troisième lecture qui a pour titre : L'Hymne de louanges de Moutchakounda.

(1) Située à l'est du mont Mérau, et qui est censée séparer les deux parties du monde appelées Ilâvritta et Bhadrâsva.

LIV.

Roukmini envoie un message à Krichna.

Kâlyamana ayant été tué, Hari s'en alla là où étaient les trente millions de barbares. — Krichna, enflammé de colère, partit en grande hâte et tua tous ces êtres dégradés, tous ces pervers; — puis, comme il se portait vers Mathoura, Djarâsandha venait assiéger la ville. — Quand l'armée du roi aperçut le prince des Yâdavas, au même instant celui-ci aperçut les asouras, — et aussitôt le prince des Yâdavas, abandonnant la ville, s'en alla avec l'armée, car il reconnaissait la supériorité des forces (de Djarâsandha). — Réfléchissant aux paroles du richi Nàrada (1), Balarâma et Krichna renoncèrent à combattre. — Le richi dit alors (aux asouras) : « Il n'est plus dans la ville, Hari, il s'en est allé sur la montagne Gomanta. — O roi! accompagné de ton armée, va secrètement vers la montagne et la gravis, car tu ne le trouveras pas sur la terre. » — Des quatre côtés, Djarâsandha alla investir la montagne, et sur la cime se retira le maître des trois mondes. — Balarâma s'y rendit lui-même, se livrant à ses ébats; il y vit le seigneur avec une joie extrême. — Les troupes des divinités inférieures, les musiciens célestes, les bayadères du paradis d'Indra y vinrent aussi; les dieux y firent retentir des instruments de musique et chantèrent de

(1) Voir plus haut, chap. LII, page 194.

douces mélodies. — Lakchman, le jeune frère de Râma (1), n'avait jamais eu la consolation de le voir sous sa propre forme. — Lui qui, pendant douze années, avait eu à supporter de grandes souffrances, maintenant, pour le bonheur (des siens), il s'est incarné! — Les courtisanes du ciel d'Indra lui témoignaient une extrême tendresse; le seigneur échangeait avec elles des paroles où débordait la joie. — Là (sur cette montagne), le seigneur se livre sans crainte à ses jeux, comme s'il n'était pas le seigneur des trois mondes.

— Sankarchana-Râma se fit de cette manière des loisirs incomparables; les démons redoublèrent de violence (autour de la montagne), quand ils virent cette belle forme (qui semblait les narguer sur le sommet).

— Djarâsandha, qui veillait sur ses ennemis, mit le feu à la montagne; — de tous les côtés, le feu s'enflamma et consuma jusqu'au dernier les êtres vivants qui se trouvaient là. — Le dieu miséricordieux envers ceux qui souffrent et qui donne la consolation se retira sur le sommet de la montagne; — pressant avec une force surhumaine l'eau des nuages, par des flots de pluie il éteignit le feu. — De la hauteur de onze *yodjanas* (2), ces eaux torrentielles se précipitèrent sur l'armée en la brisant. — Alors Râma et Krichna, l'attaquant, entrèrent dans ses rangs, et la stupéfaction s'empara des chefs des asouras. — Sankarchana avait pris son pilon en forme de

(1) Ce passage fait allusion à Râma, le héros du Râmâyana, la septième incarnation de Vichnou, et à son exil de douze ans, pendant lequel il eut à lutter contre tant d'ennemis et accomplit de si grands exploits. Krichna, dixième incarnation de Vichnou, est donc l'image de ce même Râma. Il ne faut pas oublier que les Hindous ont l'habitude de placer les diverses incarnations d'un même dieu pour ainsi dire sur le même plan, dans un même tableau, de manière qu'elles se reconnaissent l'une l'autre, se ressouviennent de leurs actions ou tout au moins en font ressouvenir les êtres surnaturels et les personnages héroïques.

(2) Le *yodjana* équivaut à quatre *kosses*, ou neuf milles environ.

soc ; il frappe les démons et les met en désordre. — Krichna, brandissant son disque (*soudarçana*), renverse à la fois les chevaux, les éléphants et les chars. — Quand Hari eut tué les conducteurs des chars, une rivière de sang se mit à couler. — Le bienheureux berger, le roi des dieux, engagea lui seul, en un instant, un terrible combat : — il décoche des masses de flèches sans nombre; par sa puissance, égale à celle d'un éléphant, Hari écrase les corps (de ses ennemis). — Au moment où le roi Djaràsandha livrait de grands combats, le bienheureux Hari abandonna son disque; — lui-même il retrancha ses pendants d'oreilles et son diadème de roi, puis s'enfuit sans qu'aucun des asouras s'aperçût (de sa disparition).

— L'armée du roi Djaràsandha mise en fuite, il la chassait en la décimant; — puis Sankarchana, avec le prince de Yadou, s'en alla à Dvâraka.

— Après avoir renversé morts plusieurs démons, Hari et Balarâma arrivèrent à Dvâraka; — ceux que Krichna y avait laissés furent consolés de le revoir au milieu d'eux, et le roi Révata (1) vint aussitôt le rejoindre. — Ceux de ses fils qui accompagnaient Révata se rendirent ensuite dans la ville de Dvâraka, — et le maître de la terre, interrogeant ce roi, lui dit : « Avec toi, ô roi! est une (fille) d'une incomparable beauté! — Explique-moi l'affaire qui t'amène, et dis-moi toutes les circonstances qui s'y rattachent. » — Alors le roi Révata fit entendre ces paroles à Hari : « Moi-même, je viens du monde de Brahma; — j'ai une fille, et, quand elle a été d'âge d'être mariée, j'ai interrogé Brahma (sur l'époux qu'il convenait de lui donner). — Il se passa l'intervalle d'un clin d'œil de Brahma, et alors il se trouva que vingt-sept âges (du

(1) Le *Prém-Sâgar* fait connaître qu'il régnait à Arnta. Il était père de Révatî, qu'épousa Balarâma; de là le nom de ce dernier, Révatiramana. Voir plus haut, page 37.

monde) s'étaient écoulés. — J'adressai de nouveau ma requête à Brahma, qui écouta la demande que je lui faisais pour ma fille. — Alors donc le père des dieux me dit après réflexion : « Donne la jeune fille, ô roi! à Balarâma. — Vingt-sept âges se sont écoulés, comment cette femme n'a-t-elle pas encore choisi un époux? — Le jeune Balarâma, fils de Vasoudéva, est une incarnation du serpent Céshnâga (1); — c'est à lui que doit être remise la jeune fille. Va donc à Dvâraka et la lui donne, ô prince! »

— « Pour cette raison, je suis venu, après avoir réfléchi que ce mariage devait véritablement avoir lieu. » Ayant ainsi donné en mariage sa fille à Balibhadra, le roi la lui confia.

— Balarâma accomplit la parole de Brahma; il remplit les formalités de ce mariage. — On unit par un nœud le vêtement de Balarâma à celui de la fiancée, puis on distribua des aumônes, et l'on présenta sept fois l'offrande aux dieux; — Balarâma éleva sept fois en l'air la paume de sa main; à chaque fois les astrologues tirèrent trois horoscopes. — Enfin, lorsque Haladhara-Râma toucha la main de la jeune fille, elle fut unie à celui qui est (aussi l'une des incarnations de) Vichnou. — Pareille à une reine de la cour d'Indra, elle vint du monde des dieux sur la terre; — alors elle vit les nombreux exploits (qui s'y accomplissaient), elle vit que Balarâma s'était incarné pour détruire l'armée des asouras; — à la porte de sa demeure il y eut de grandes réjouissances, et toute la famille à son tour se livra à l'allégresse.

— On fit retentir de nombreux instruments de musique; la ville fut dans la joie; le seigneur qu'adore Lâlatch se réjouit du mariage de Balibhadra.

(1) Le roi des serpents, à mille têtes, sur lequel reposait Vichnou, et qui supporta le monde; c'est aussi l'un des noms de Balarâma comme incarnation de Vichnou.

— Écoute, ô roi ! l'agréable histoire de Hari. Le prince des Yâdavas fit des choses qui méritent de bien grandes louanges. — La ville de Koundinapoura (1) était une incomparable cité où régnait le roi Bhîchmadéva ; — c'est la ville capitale du pays de Védar (2), où l'on compte beaucoup de familles recommandables. — Le roi, qui possédait la justice, la richesse et la science, avait cinq fils et une fille ; — son fils aîné se nommait Roukma, sa fille était Roukminî, — belle enfant au visage de lune, dont les yeux largement fendus étaient une armée de lotus, et perçaient les cœurs comme l'arc du dieu de l'amour ; — la marque de son front la rendait semblable à la planète Vénus, et les ascètes troublés la prenaient pour Civa ; — à ses oreilles, elle faisait briller des anneaux étincelants comme l'éclat du soleil, cette lune extraordinaire. — Sa langue faisait mourir de honte la feuille du lotus ; ses dents, rangées comme des perles, avaient l'éclat du soleil ; — ses lèvres étaient comme deux morceaux de corail, et comme un assemblage de fleurs du *palâça* (3), sur lequel se nourrissent les insectes qui donnent la laque ; — la ligne qui sépare ses cheveux était une file de perles blanches comme la neige ; ses joues avaient la fraîcheur de la jeunesse et de la santé ; sa chevelure était bouclée.

— (Les boucles) étaient des serpents noirs autour d'un pilier d'or (4) ; on ne peut en décrire la beauté. En la voyant, il semble que les trois mondes fascinés devenaient amoureux.

— Quand, après avoir embelli ses yeux au moyen du collyre, elle regardait avec son œil, elle blessait comme avec

(1) Ici seulement commence l'épisode de Roukminî, qui fait le sujet de ce long chapitre.

(2) En sanscrit Vidarbha, le Bérar d'aujourd'hui, pays situé au sud-ouest du Bengale. On croit que la ville de Koundina est la moderne Kondavira.

(3) *Butea frondosa.*

(4) Allusion à la couleur jaune foncé de certaines castes de l'Inde.

des flèches; — là où elle portait sa vue, devant son visage les ténèbres, détruites par sa présence, devenaient lumineuses; — son cou gracieux, embelli d'ornements, était si beau, qu'à le voir, les dieux demeuraient fascinés; — l'éclat des perles et des joyaux qui la paraient en abondance brillait comme l'éclair dans la nuit noire; — le haut de ses bras, ornés avec soin, ressemblait à des bâtons d'or; sur sa tête, cette femme portait un voile délicat (1); — ses riches bracelets étaient faits de perles enchâssées dans l'or, ses compagnes avaient abondamment frotté ses deux mains d'essences odorantes. — Qui décrirait sa démarche, qui était comme celle d'une abeille sur un étang de lotus? — Le caractère de cette jeune fille était ferme et égal comme celui du solitaire appliqué à méditer sur l'union avec Dieu.

— Comment décrirais-je cette excessive beauté, quand les traits en ont jeté le désordre dans ma pensée? Troublés par le chagrin de l'amour, les hommes, à sa vue, tombent sans force.

— Elle était si gracieuse, cette jeune fille dans l'orgueil du premier âge, qu'en la voyant, on perdait le joyau de la sagesse! — Sur son corset elle portait la plus riche des perles; elle en avait orné les vases de son sein; — sur son cœur et sur son ventre, elle inclinait ses bras couleur d'or, la jeune fille, ses bras pareils à des serpents qui se déroulent; — ses cheveux étaient noirs et beaux; . . . . ; — sa ceinture était gracieuse comme celle d'un lion; la vue de ses cuisses, pareilles au tronc du bananier, fascinait les cœurs; — quand elle faisait résonner les grelots (pendus à sa ceinture), ceux qui la voyaient devenaient épris, et elle enlevait leurs cœurs; — ses incomparables anneaux, qui ravissaient les cœurs,

(1) Il s'agit d'un genre d'ornement, *sounsar*, que le dictionnaire n'explique pas.

avaient l'éclat du capricorne au milieu des rayons de la lune; — elle nouait le *nibi* autour de ses reins avec un grand soin; la belle jeune fille se parait de beaux vêtements, — et ce visage qui ravissait le cœur des solitaires était celui de la bien-aimée du gentil Govinda!

— Qui serait capable de dépeindre la fiancée de celui qui est le dieu de Lâlatch? Qui pourrait dire avec vérité la beauté de l'épouse de Hari, du dieu qui a donné le jour au monde?

— Quand la jeune enfant eut douze ans, elle lança, la belle fille, des œillades où se révélait l'amour; — alors le roi Bhichma (son père) fit en son cœur cette réflexion : « Je vais songer à son mariage! » — Et son fils Roukma demanda affectueusement au monarque : « Veuillez, ô prince! faire courir le bruit que vous demandez un fiancé; — dites que vous désirez donner votre fille, que cette enfant est à marier selon le mode de celles qui sont données par leur père (1)! » — Alors le roi dit, après avoir réfléchi en son cœur : « Cette jeune fille, je veux appeler Krichna et la lui donner! » — Au nom de Krichna, Roukma, tout en colère : « Avez-vous donc perdu, ô roi! toute votre raison? — De toute sa vie, il n'a fait autre chose que garder les troupeaux; il a mendié de porte en porte pour avoir de quoi souper! — Et les grands rois qui tous sauront ce qui s'est passé, quand Roukma, le frère de la jeune fiancée, paraîtra devant eux, — ils le regarderont en disant : A-t-il donc perdu l'esprit, lui qui a donné sa sœur au Yâdava Hari? — Ces paroles, ô roi! exciteront votre jalousie, car le mépris du monde cause ici-bas la ruine des maîtres de la terre! — Il y a le fils de Damaghocha, le roi Ciçoupâla; donnez-lui votre belle fille. » Le roi répondit : « Ainsi que tu l'as arrêté dans ta réflexion, ô mon fils! décide ce mariage! »

(1) Voir, sur les huit modes de mariage, le Code de Lois de Manou, livre III, st. 20-42.

— Roukma partit; il convint du mariage (avec Ciçoupâla), et alors le roi Bhichma le regarda en lui-même comme devant s'accomplir. — Cependant Roukminî ayant appris ce qui se préparait : « Mon père, dit-elle, veut me donner à ce Ciçoupâla! » — Et, à toutes ces nouvelles, elle s'affligea, la jeune et belle princesse, car l'adoration de Hari, qu'elle nourrissait dans son cœur, occupait son souvenir. — « Dans mon cœur j'ai connu qu'il est une incarnation (divine); mon époux sera le bienheureux (qui habite à) Dvâraka! — D'abord mon père m'avait donnée à Krichna, et voici que Roukma a voué sa haine à Krichna! » — La belle fille réfléchit en son esprit et (se dit) avec intelligence : « Mon cœur, mes œuvres, mes paroles sont à Krichna; — comment Roukma a-t-il appelé le dernier des hommes celui qui m'a donné la vie? »

— L'intelligence naquit alors dans son cœur. Elle pensa attentivement aux pieds de Krichna, et dit : « J'enverrai vite un message au chef des Yâdavas; il faut que Hari se hâte de venir! »

— Roukminî appela une de ses compagnes qui lui était dévouée : « Va me chercher un brahmane versé dans l'art de bien parler. » — Elle alla, cette compagne, et appela le brahmane; à ce moment même, elle lui parla et l'emmena avec elle. — Roukminî se leva et le salua avec respect; le brahmane satisfait lui donna des bénédictions; — elle adressa son humble demande, la jeune enfant, les mains jointes : « Tu es mon suprême refuge! — Détruis les nombreux chagrins qui consument mon cœur, va à Dvâraka et amène-moi Hari! — Dis à Krichna (de ma part) et fais-lui comprendre ceci : Je suis, ô être divin! l'une de celles qui t'adorent; — mon âme est fixée sur le lotus de tes pieds, mon cœur se réjouit au récit de tes mérites; — à force de pieuses pratiques, j'ai acquis la dévotion envers toi; car c'était à ton intention que j'adorais Civa et Pârvatî. — Tu es le seigneur, toi qui connais

(et soulages) la douleur des êtres créés. Vers toi, ô bienheureux, se dirigent, comme vers leur asile, ma pensée, mes actions et mes paroles. — D'abord, par mon père je t'ai été donnée; Roukma, qui méconnaît la justice, t'a fait une insulte. — Effaçant la promesse de mon père, il l'a détruite, et voilà qu'il m'accorde à Çiçoupâla! — Voilà le malheur qui m'est arrivé. Ce que tu jugeras convenable, daigne le faire, ô être divin! — Par les paroles de mon père je t'avais obtenu pour fiancé, ô seigneur! En apprenant cette nouvelle, par l'effet de la joie ma dévotion envers toi s'est accrue dans mon âme. — Le chacal aura emporté le repas du lion, s'il ne vient pas, attiré par ce message. — Toi seul tu es mon seigneur, et, si tu te joins à moi, tu le seras! — Je suis une ignorante, je n'ai point d'intelligence; mais, ô brahmane! tu parleras, et Hari te comprendra. — Que ta langue répète le nom de Mourâri, du miséricordieux envers ceux qui souffrent, de celui qui détruit la crainte de ses adorateurs! »

— De cette manière la belle Roukminî débita tout son message en le faisant comprendre; puis, étant parti pour la ville de Dvâraka, ce brahmane s'en alla.

— Roukminî congédia le brahmane, et, le traitant avec beaucoup d'égards, elle lui accorda de grandes richesses. — Il s'en alla, le brahmane, abandonnant tout, détourné de ses occupations habituelles; il songeait sérieusement (au message de) la belle jeune fille : — « Ainsi donc, je suis en route pour Dvâraka; je vais prendre les pieds du bienheureux prince des Yâdavas. — Heureux mes yeux, heureux ce jour incomparable où je vais voir l'incomparable ville de Dvâraka! — Je verrai la ravissante manifestation du dieu aux quatre bras, à ce corps noir j'offrirai des parfums; — (je verrai) les vêtements jaunes que porte le prince des Yâdavas, lui qui dompte les pervers et donne le bonheur aux justes; — ses pieds qui ont reposé sur la poitrine de Brahma, ses

guirlandes faites de fleurs de la forêt qui fascinent les regards du monde; — la conque, le disque portés par lui, qui tient l'arc de Vichnou, et l'éclat étincelant de ses pendants d'oreilles, — le divin diadème qui embellit si bien son front, les anneaux sonores (de ses mains et de ses pieds), sa chelure qui fascinent les regards du monde! — O seigneur, en repassant tes louanges dans mon esprit, je vais voir ta face, manifestation qui purifie; — ton visage, qui est un lac d'ambroisie, ô être divin! tes yeux qui détruisent la soif des créatures; — celui qui en boit le jus pareil à l'ambroisie et s'unit à toi en son cœur, aura en lui l'affection, la dévotion et l'amour envers Hari. » — Puis, de nouveau, il s'inquiète et s'étonne de (ce qu'il est chargé du message de) Roukminî : « Quel grand acte de pureté ai-je donc accompli (1)? » — Alors le brahmane fut en proie à une grande perplexité, parce qu'il ne trouvait pas le palais de Govinda. — Quelques courtisans qui étaient à la porte du roi (Ougrasêna) lui indiquèrent, en le saluant, l'habitation de Krichna.

— « Ici même, faites-moi rencontrer la divinité du lieu, le héros des Yâdavas. En voyant le seigneur si difficile à trouver, tout mon corps sera dans le bonheur. »

— « Ce que tu as obtenu de m'apporter, ô brahmane, le message secret dont tu es chargé pour moi (2), fais-le connaître. » — A ces mots que vais-je répondre, ô prince des Yâdavas! Ma personne s'anéantit devant Hari; — il est le seigneur que la pensée ne peut ni atteindre ni percevoir. Je ne suis qu'une faible femme, comment obtiendrai-je de le posséder? — Si Hari est inaccessible au djogui qui s'unit à lui par la pensée, comment par l'amour et l'affection pourrait-on

(1) Sous-entendu : pour avoir été chargé d'une mission si honorable.

(2) Le brahmane se fait à lui-même cette réponse; c'est comme une répétition de ce qu'il va dire à Krichna.

le posséder? — La science et la méditation ne suffisent point à faire connaître le seigneur; il donne le bonheur aux êtres créés dans l'intérêt de ses adorateurs; — à force d'attention quelques-uns ont-ils obtenu de connaître la nature du seigneur? — Ils ont invoqué Hari, le miséricordieux envers ceux qui souffrent! — L'être divin qui est plein de miséricorde envers ses adorateurs, cet être divin marche dans une voie inaccessible. — D'où viendra l'intelligence (qui conduit dans) ces sentiers inaccessibles? qui verra de ses yeux la manifestation de Hari qui donne la pureté? — J'ai senti une palpitation à l'œil gauche, mon épaule gauche a frémi; sans aucun doute le dieu d'amour, le berger est là. — Et maintenant, Krichna monte sur Garouda (1), qui l'emporte à Dvâraka, après qu'il a défait les démons; — bien des affaires ont réussi au gré de ses désirs; il a tué tous les ennemis, lui le roi de sa race. — Dans le lieu où le lion a porté le débat, il a dispersé leurs bandes, il les a détruites; — le seigneur a résolu de fouler aux pieds Çiçoupâla, et il va porter près d'ici le lotus de ses pieds. »

— Réfléchissant ainsi, il songeait au message de la belle Roukminî, et il allait en ce moment, le brahmane, vers le palais qu'habitait Hari à Dvâraka.

— Le brahmane traversait alors la ville de Dvâraka; en voyant cette cité, il fut dans l'admiration. — Cette ville qu'a construite l'ouvrier des dieux, Viçvakarman, il l'a faite bien haute, avec du métal fondu rehaussé d'or; — les maisons, de couleur blanche, sont gracieuses à voir, comme les pics (neigeux) de la montagne Soumérou. — Le brahmane, ayant pris des informations sur l'habitation (qu'il cherchait), entra dans la demeure habitée par Hari, le roi des trois mondes; — puis, laissant la porte (derrière lui), le brahmane passa dans l'intérieur; il traversa une troisième porte et attendit.

(1) Le roi des oiseaux qui sert de monture à Vichnou.

— Le maître du monde, qui connaît le dedans des cœurs, l'appela, et vite, dès qu'il eut entendu, le brahmane se hâta d'avancer. — Le chef des Yâdavas le reçut avec beaucoup de déférence, et, prenant un beau siége, l'y fit asseoir. — Saisissant ses pieds, il les honora avec des parfums, et appliqua à son front l'eau qui avait servi à les laver. — Il lui fit préparer un lit où il pût commodément reposer, et vint placer près de la tête du lit un vase d'eau garni de fleurs et de fruits (1); — puis le prince des Yâdavas le fit asseoir sur ce lit, et lui-même, le prince des Yâdavas, se chargea de l'éventer, — après quoi il lui frotta le corps d'essences odorantes avec une grande attention, et lui donna à manger tout autant qu'il le pouvait désirer. — De telles marques de respect réjouirent grandement le brahmane (et il dit) : « Les fatigues que j'avais essuyées dans le chemin sont effacées ! » — Et le prince des Yâdavas l'interrogea alors en souriant : « Parle, ô brahmane! que je sache maintenant de quelle mission tu es chargé. »

— « Quelle affaire t'amène, dis-le-moi en y réfléchissant? » telle fut la question que lui adressa avec bonté Mourâri, le maître que j'adore, moi, Lâlatch.

— Alors, s'étant levé, le brahmane s'inclina avec politesse, et le dieu fut attentif à l'écouter : — « La ville de Koundinapoura est la capitale du pays de Vidarbha, et Bhîchmadéva en est le roi; — il possède à un degré égal la justice, les œuvres, les qualités, la science, et Roukminî est sa fille unique. — Douée d'une grande beauté, incarnation de lotus, Roukminî a établi avec joie dans son cœur la dévotion envers Hari; — comment pourrais-je vous la décrire? elle serait capable de fasciner les trois mondes! — Elle a pris vos pieds pour les placer sur son cœur, et, dans un message de douces paroles, elle a exprimé sa douleur : — Bhîchmadéva m'avait

(1) Voir Manou, livre III, st. 96.

promise à vous, et voici que Roukma (mon frère), méconnaissant toute justice, vous a fait un affront; — maintenant c'est à Çiçoupâla que ce frère m'accorde, mais, moi, je rappelle à votre pensée la parole de mon père. — Tu es le seigneur, le prince des gens sensés, chef des Yâdavas! celui qui donne la douleur aux méchants et la joie aux justes! — Moi, j'ai pris tes pieds, ô âme du monde! toi qui captives Civa, Brahma, les souras et les pieux solitaires! — Telle est ma peine, ô Krichna! Viens vite, bien vite, ô Banavâri! — Si tu ne te joins pas à moi, ô seigneur! la vie sortira de mon sein, et tu ne me retrouveras plus! — Voici quelle est ma position difficile; ce que tu jugeras convenable, fais-le, ô être divin! »

— De cette manière, le brahmane expliqua tout le message, et le maître de ceux que j'adore, moi, Lâlatch, détruisit le triple chagrin qui consumait (la jeune fille).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-quatrième lecture qui a pour titre : L'Envoi d'un messager de la part de Roukminî.

LV.

Krichna enlève Roukminî.

Quand il entendit ces paroles, Krichna éprouva une grande joie, et il consola le brahmane par cette réponse : — « Cette affection que me porte Roukminî, je l'agrée en mon cœur de toute la force de mes sentiments; — celui qui fixe ainsi son attention sur moi, celui-là, pourrais-je l'oublier? — Celui qui

me porte une affection suprême, je n'oublie point ce qui se passe dans son âme! » — Et, après avoir fait entendre ces paroles au brahmane, il donna l'ordre de préparer son char.— Le cocher, qui vit le prince des Yàdavas prêt à partir, amena quatre chevaux bien dressés, — rapides comme le vent, et qu'il s'entend à conduire; le cocher Dârouka les attela au char. — Après avoir adoré le seigneur, il s'inclina devant lui avec respect : « Écoute, ô prince! le nom des chevaux : — Sévyasvara, Mâhébala, Méghapouchpa et Balahâka (1). » — Il monta rapidement sur le char, le prince des Yâdavas, puis il y plaça sa bannière à côté de lui; — dans sa course mystérieuse, il emmena Dàrouka en sa compagnie, et personne autre ne sut qu'il était parti. — Avec la rapidité d'un vent énergique, il courait; dans une nuit il se rendit à Koundinapoura; — et au matin Balarâma, s'apercevant de son absence, (se dit :) « Il est allé au pays de Vidârbha, le prince des Yâdavas! »

— Comme il approchait, parmi tous ceux qui connurent son passage, une rumeur s'éleva. Averti qu'il y a là une jeune fille d'une incomparable beauté, le bienheureux Hari s'y rend seul.

— Le nom de la capitale est Koundinapoura, et celui qui y règne est Bhîchma, le chef des armées. — Dans son jugement, le roi Çiçoupâla est doué de mérites et d'intelligence; il aime ses sujets à l'égal de son fils. — Le nom de sa fille est Roukminî, celle qui envoya ce message au palais de Krichna : « Seigneur, le roi mon père m'a donnée à toi, et mon frère Roukma t'a fait une insulte! » — De cette manière, Krichna, instruit de tout ce qui s'était passé, se mit en route, emmenant avec lui Dârouka. — Or, Balarâma, furieux (de ce que son frère Krichna ne l'avait pas averti), prononça ces paroles :

(1) Voir la description de ces mêmes chevaux dans les fragments du *Mahâbhârata*, p. 277.

« Préparez toute l'armée et attelez mon char. — Voyez comment Krichna s'est conduit, comment il s'en est allé seul. » — La grande armée de démons le menace, il aura peur à la vue de la lutte qui va s'engager au sujet de la fiancée; — l'agitation s'est produite dans son âme, car il y a bien des démons, et le berger est absolument seul pour enlever la jeune fille. » — Ce fut à cause de cela que Haladhara-Râma partit à son tour, emmenant avec lui tous les héros yâdavas; — et comme, pour assister à la procession de mariage, voici que Balarâma arrive à propos à son aide. — Le cocher Dârouka avertit le bienheureux berger que son frère Râma arrivait avec l'armée des Yâdavas. — Krichna était assis dans un pavillon au milieu des fleurs, quand tous ses compagnons arrivèrent près de lui. — Dârouka s'était arrêté un instant, et Haladhara les rejoignit avec son armée complète. — Les deux frères, réunis en un même lieu, cherchèrent alors le moyen d'entrer dans la ville.

— Krichna dit alors au brahmane : « Va dire à Roukminî que le seigneur, dans son ardent désir de la voir, est maintenant arrivé devant la ville. »

— Ayant donc pris congé du bienheureux prince des Yâdavas, le brahmane alla dans la ville; — arrivé là où Roukminî se tient avec ses compagnes, le brahmane lui donna des bénédictions; — la belle jeune fille lui demanda des nouvelles de sa santé (et dit) : « Il est venu avec toi, le prince, fils de Nanda? — J'adore tes pieds, ô sage brahmane! Je renais quand j'entends parler du seigneur. » — Il lui fit entendre les paroles de celui qui est le trésor des miséricordes (et il ajouta) : « L'armée amie des Yâdavas est déjà tout entière en vue; — Sankarchana-Râma, son frère, l'accompagne en secret. » — Et il dit ensuite : « Célébrez votre bonheur, ô ma fille! — Maintenant, quelle inquiétude pourriez-vous concevoir? Ne songez plus qu'à Hari, qui doit être votre époux! » — Ayant

ainsi parlé, le brahmane expliqua à Roukminî (les détails de son entrevue), et, en entendant les paroles de Krichna, le cœur de celle-ci bondit de joie; — l'arrivée du seigneur lui fit éprouver une telle joie que tout son corps en frissonna de plaisir; — l'amour de Krichna augmenta de beaucoup sa dévotion envers lui, et le brahmane reçut des présents selon le désir de son cœur.

— Une joie immense s'éleva dans son âme, toutes les peines s'enfuirent; et moi, Lâlatch, à chaque instant je m'applique à me rappeler les paroles de Hari.

— Râma et Krichna venaient à Koundinapoura; leur nombreuse armée faisait retentir une foule d'instruments guerriers; — au son de la conque elle offre le sacrifice, et cause de la frayeur aux démons en abattant leur courage. — Quand ils apprirent l'arrivée des héros yâdavas, les rois ennemis eurent des visages chagrins; — eux qui étaient enflammés du désir de livrer un terrible combat, saisis d'une crainte extrême, ils furent en proie au trouble. — Roukma fit entendre ces paroles au roi (Bhîchma, son père) : « Pourquoi ces Yâdavas sont-ils venus (à la noce) sans être invités? » — Le roi Bhîchma fit comprendre ainsi sa pensée à Roukma : « Krichna est venu vers nous en qualité d'ami. » — Le roi, qui se réjouissait grandement en lui-même, donna à Krichna un logement honorable; — il lui accorda une habitation tout à fait agréable, et, là, le héros des Yâdavas demeura joyeusement; — le roi lui fit toute sorte de politesses; il lui donna des gâteaux d'excellente qualité, — et tous les grands rois que l'on avait envoyé chercher à propos (du mariage) du fils de Damaghocha (Ciçoupâla), vinrent pour assister à la cérémonie de la procession : — Djarâsandha, héros de la famille de Poundara (1); Dantavakatra, du pays de Çalva, ferme dans

(1) Poundara est un démon dont Djarâsandha est regardé comme le descendant ou plutôt l'incarnation.

les combats, — et bien d'autres rois encore qu'on ne peut compter, étaient venus à la procession du mariage. — Les femmes firent éclater leur joie, Roukma et Çiçoupâla chantèrent; — on dansait, on chantait, les longs tambours résonnaient, une joie enivrante remplissait tout le palais.

— Ainsi tout était en fête dans le palais du roi Bhîchma, et Krichna, dans son esprit, cherchait le moyen d'enlever Roukminî.

— De cette façon, toute la ville vit Krichna, dont la présence la rendait florissante comme Amarâvatî (celle d'Indra); — les gens des quatre castes, quand le seigneur venait à passer, joignaient les mains en inclinant le front; — et chacun disait : « C'est Krichna qui doit épouser Roukminî; — ainsi que son cœur le désire, le prince des Yâdavas est le fiancé de la belle jeune fille! » — Le roi Bhîchma dit : « Appelez Roukminî; faites-lui revêtir ses vêtements jaunes et ses ornements; — conduisez-la au temple de Dourgâ (1); puis, quand elle aura adoré la déesse, faites-lui offrir le sacrifice! » — Aux paroles du roi, toutes les compagnes (de la princesse) s'empressèrent de la conduire dans l'intérieur du temple. — Les compagnes prirent le *tchatoursama* (2), les parfums qu'elles avaient préparés, puis toute la procession vint au temple de Dourgâ. — Apportant de l'eau mêlée de doux parfums, toutes ensemble ses compagnes lui firent prendre le bain, — puis, après cette ablution, elles l'essuyèrent, et ces compagnes, qui avaient entendu (les paroles du roi), lui donnèrent des vêtements de soie jaune. — En se revêtant de sa robe nuptiale, elle devint pensive; s'adressant avec respect au soleil, elle s'inclina vers lui et dit : — « O soleil! je te le demande à mains jointes, qu'il soit mon époux, le prince des Yâdavas! »

(1) L'un des noms de Pârvatî, la femme de Çiva.

(2) Voir la note de la page 146.

— Par sa pensée, par ses œuvres, par ses paroles, elle est dévouée à Hari, cette jeune fille dont le visage et le corps sont semblables au lotus; nuit et jour elle se demande avec anxiété : « Quand aura lieu mon union avec le seigneur? »

— Tandis qu'elle prononçait ces tendres et douces paroles en son esprit, en son cœur elle méditait sur Hari sans être ébranlée. — Réfléchissant avec une certaine tristesse, elle formait bien des projets, et ses compagnes achevèrent l'ensemble de sa toilette. — Celles-ci, au comble de la joie, tâchaient de la distraire par bien des discours; elles la couvraient d'ornements de toutes sortes; — elles disposèrent avec adresse des joyaux jusqu'au bout de ses ongles, et la revêtirent des douze ornements (1) et lui firent mâcher du camphre avec des feuilles de bétel.

— Pendant qu'elle se baignait au milieu de ses compagnes, les instruments de musique résonnaient joyeusement; après avoir adoré Dourgâ, Roukminî s'en alla dans le temple de Civa.

— Elle était pensive et réfléchissait dans son cœur : « O mon époux! ô Krichna! viens donc enfin! — Si le seigneur ne vient pas en ce jour, quand se retrouvera l'occasion d'accomplir ce mariage? » — Elle marche tout attristée, en se disant à elle-même : « Quand le prince de mon âme sera-t-il uni à moi? » — Le prince Bhîchma se donnait beaucoup de mouvement; placé auprès de sa fille, il prenait bien des dispositions (pour l'ordonnance de la fête); — les héros qui venaient montés sur des chevaux, sur des éléphants, sur des chars, se joignaient au cortége de la jeune fiancée; — autour d'elle, l'armée formait une garde, et, à la vue (en tête) des troupes des Yâdavas, marchait Krichna-Mourâri. — Les instruments de

(1) L'ensemble des ornements qui composent la toilette d'une femme hindoue.

musique retentissaient, les compagnes de Roukminî allaient en chantant; les brahmanes en corps donnaient l'élan aux réjouissances; — il y avait un grand murmure de conques et de flûtes, car, en cette occasion, tout le monde partageait la joie universelle. — Les troupes du roi escortaient donc Roukminî, et à ces troupes s'était joint le prince des Yâdavas. — Le cortége conduisit la belle fiancée à la démarche élégante aux temples de Civa et de Pârvatî. — On y fit l'adoration, on chanta d'une voix douce, on offrit (aux idoles) des fleurs, des feuilles et des gâteaux; — on brûla des parfums et on alluma des lampes en grand nombre; on pratiqua la cérémonie de l'*ârati* (1); Roukminî adora les deux divinités avec un entier dévouement; — elle leur présenta le *kanêra* (2), l'asclépiade, le datura; elle offrit la feuille du *bilwa* (3) en grande quantité ainsi que des lotus; — on fit circuler du bois d'aloës, du camphre, du sandal; le parfum de l'agalloche embaumait toute la ville. — La belle Roukminî chanta de bien des façons les louanges des deux divinités pour exprimer son amour, sa joie et sa dévotion.

— Ayant pris des fleurs, la belle princesse honora les deux divinités de bien des manières. — Là, il faisait retentir pleinement sa conque, le roi des Yâdavas tout joyeux.

— Les brahmanes récitaient les formules du Véda, là où la jeune fille adorait les deux divinités : — « O Ambikâ! ô suprême Bhâvanî (4)! toi qui donnes la prospérité, accorde-moi l'accomplissement de tout ce que je désire! — Fille de l'Himalaya, toi qu'on appelle Gaôrî, (5), toi qui fascines Vich-

(1) Voir plus haut, page 184.

(2) *Nerium odorum.*

(3) *Ægle marmelos.*

(4) Ce sont deux noms de Pârvatî.

(5) Autre nom de la même déesse. Pârvatî veut dire la fille de la montagne. Comme fille de l'Himalaya que recouvrent les neiges, on l'appelle

nou, et que pour cela on appelle Iswarî (1)! — ô Gaôrî, mère de la nature (de ce qui vit, de ce qui éprouve des sensations), donne-moi Krichna pour époux, toi qui accordes le bonheur! » — Elle fit encore à plusieurs reprises d'autres invocations respectueuses, et appela mentalement la présence du prince des Yâdavas. — Alors on fit résonner la voix des cinq instruments de musique, les jeunes filles chantèrent sur un ton doux; — tout ce qui devait être accompli, conformément aux devoirs de la famille, les brahmanes le firent faire à Roukminî. — Alors la ravissante jeune fille ayant encore salué les images des dieux et célébré leurs louanges, s'achemina vers le palais. — Comme elle sortait du temple, Krichna la prit par le bras et la fit asseoir sur son char; — la fiancée alors appartint à Hari et à nul autre; le fils de Vasoudéva, le chef des Yâdavas, l'emporta! — Au milieu de la troupe serrée qui l'entourait, il l'enleva, il l'emmena avec lui sans que personne la défendît. — A la vue de tous, Hari enleva Roukminî, et, dans cet instant, personne ne s'avança pour lui porter aide.

— De cette façon, ayant pris la belle fiancée, Mourâri-Krichna l'enleva sur son char; tous les rois furent frappés de stupeur et d'épouvante, et moi, Lâlatch, je m'offre en sacrifice à Hari!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-cinquième lecture qui a pour titre : L'Enlèvement de Roukminî.

aussi Gaôrî, qui a une belle complexion, un teint blanc, autant que peut l'avoir et se le figurer un Hindou.

(1) C'est le féminin de seigneur, la femme du maître des dieux, du grand dieu, Mahâdéva (*magnus deus*).

LVI.

Mariage de Krichna avec Roukminî.

Krichna ayant enlevé Roukminî, tous les asouras se mirent à le poursuivre. — Ciçoupâla et les autres rois, montés sur leurs chars, coururent tous en grand tumulte. — Krichna emportait donc Roukminî sur son char, et tous les démons poussèrent ce cri : « Maintenant, comment triomphera-t-il, le prince des Yâdavas; voilà que nous l'entourons avec notre armée. » — Mais alors, il prend en main l'arc de Vichnou, le roi des Yâdavas; il tire ses flèches du carquois et les pose sur son arc. — A mesure que Hari lance ses flèches, il fait tomber un grand nombre de corps sans têtes; — les traits lancés par les démons, il les coupe en deux avec les siens; les visant à mesure qu'ils arrivent devant lui, il les abat. — Les épieux de fer, les javelots volaient en grand nombre. Qui soutiendrait le choc du pilon et du trident? — Les massues, les lacets sont aussi mis en pièces; l'un prend une hache, l'autre un coutelas; un troisième brandit un disque devant l'ennemi; — (d'autres guerriers) s'élancent en tenant d'une main un maillet, de l'autre un bouclier solide; les flèches lancées de toutes parts obscurcissent le ciel. — De ces ennemis réunis pour tuer un dieu, aucun ne reconnaissait sa supériorité.

— Les ennemis qui étaient là réunis s'enflamment de fureur contre Hari; mais leurs efforts sont vains; ils tombent tous renversés.

— Avec son char seul, Hari va briser bien d'autres chars; tandis que Balarâma reste au milieu de l'armée des Yâdavas pour la défendre, — tous les (chefs ennemis) poursuivent le char de Hari, et Balarâma provoque leur armée par ses cris. — Et quand il a vu tous les ennemis réunis sur ses pas, (il s'écrie :) « Je les tuerai maintenant, avant qu'une seule heure se soit écoulée! » — L'héroïque chef des Yâdavas se prépare à la lutte; les têtes qu'il a coupées forment à terre un cercle autour de lui. — Alors, transporté de fureur, Balibhadra frappe ces asouras l'un après l'autre avec son pilon; — Sankarchana-Râma assomme les ennemis avec le soc d'une charrue; les coups qu'il leur porte avec son pilon les brise en deux. — L'âme des asouras est en proie aux angoisses de l'agonie; et voilà comment il combattait, le Yâdava. — Il tua des éléphants, les chevaux, (il renversa) des chars tant et tant, qu'on ne pourrait compter le nombre des boucles (suspendues au nez) et des fouets (1) (qui jonchaient le sol autour de lui); — il enleva les têtes des conducteurs de ceux qui combattaient sur des chars, il leur faisait de larges blessures au cœur, au dos, à la poitrine, leur coupait les bras; — de l'armée ennemie coulait un fleuve de sang; ceux qui échappaient au carnage prenaient la fuite.

— Entré dans la lice, Sankarchana fit tourner le dos à l'armée des asouras; Djarâsandha et Çiçoupâla vinrent pour porter secours.

— Krichna et Balibhadra étant réunis tous les deux, aucun démon ne pourrait les vaincre. — Dix-huit fois les asouras avaient engagé le combat, après avoir réuni toutes leurs forces, qui composaient vingt-trois armées complètes; — et toutes ces armées, tout entières, les deux frères les ont dé-

(1) Le mot du texte, *sânt'hi*, désigne un fouet en général, mais surtout celui qui sert à exciter les éléphants au moment du combat.

truites; et de cette terrible inimitié la cause est cette jeune fille! — Ils ne pouvaient échapper vivants de ce combat, car Hari revenait pour mettre fin à la lutte. — « A quoi bon recommencer à nous battre contre lui?... Pourquoi sacrifierions-nous notre vie avec notre armée? »— Ainsi s'expliquèrent Ciçoupala et les autres chefs des asouras; à son tour Djarâsandha fit entendre ces paroles: — « Quand nous en sommes venus aux mains sous les murs de Mathoura que nous avions investi, ces deux êtres ont livré un terrible combat; — ce que voyant, nous en avons conclu que les dieux leur avaient envoyé du renfort. — Qui donc pourrait avoir détruit ces armées, si ce n'est quelque incarnation de Vichnou ou de Roudra (1)? — Voici ce que nous avons arrêté dans notre esprit; que personne ne combattre plus contre Hari. — Puisque tu as échappé à la mort, écoute, ô Ciçoupâla! on rencontre bien d'autres belles filles! — Cette femme, laissons-la, ne mourons pas pour elle, et rentrons sains et saufs dans nos demeures! — Puisque personne n'a pu affronter victorieusement dans la lutte (ces deux frères), abandonnons-les, sauvons nos vies, et que personne ne combatte plus! »

— Le conseil est bon à suivre : écoute-le, ô roi Ciçoupâla! Le dieu de Lâlatch est au-dessus de tous les efforts humains; il ne sera pas vaincu, le berger!

— Le fils de Damaghocha (2) (Ciçoupâla) dit ces paroles : « L'honneur de la famille doit nous tenir au cœur! — Sur la terre, quand on a ri d'un homme, il est déshonoré; tout ce qui fait l'objet des désirs ici-bas (3) est perdu pour lui. —

(1) Civa, sous sa forme de dieu terrible.

(2) Le fiancé de Roukmini.

(3) Ce que l'homme recherche ici-bas, ce qui fait l'objet de ses désirs, c'est l'amour, l'accomplissement des devoirs et la richesse.

Hari a commis à la face du monde, contre nous, des actes d'hostilité, et, au moment du mariage, il a enlevé la jeune fiancée : — ce sont là deux affronts difficiles à supporter! Il a enlevé cette femme qui m'appartenait; — après cela, quel guerrier de race royale oserait, parmi les princes, montrer son visage? — La prospérité (l'honneur) de notre race a été détruite jusqu'à la racine! — O rois! soyez enflammés du feu de la colère! Et quelles sont donc les chances de notre vie (pour que nous la ménagions si précieusement)? — A-t-on jamais vu quelqu'un qui soit arrivé à vivre dix millions d'années? » — Djaràsandha prit de nouveau la parole, et, plein de joie, il s'exprima ainsi : — « Dans le combat, si tu l'emportes sur Krichna, tu accompliras le mariage et tu seras l'époux de cette femme; et, si tu es vaincu, tu laisseras ta vie dans la mêlée! — (Soit; mais, à mon sens), elle est d'un bon gouvernement, cette parole qui cause la joie et donne le bonheur : livre ton fils, ta femme, ta richesse, mais sauve ta vie! »

— Ainsi parla le roi en exprimant sa pensée à Çiçoupâla. Ayant abandonné sa propre nature (de roi et de guerrier), il se retira en fuyant de la lutte contre Krichna.

— Voyant que toute l'armée (auxiliaire) des démons prenait la fuite, Roukma retourna précipitamment au combat : — « Vous (s'écria-t-il) qui connaissez ce qu'il y a au delà de la vie (1), tuez Krichna et ramenez (ma sœur) Roukminî! — Si je ne ramène la belle jeune fille, que je ne rentre jamais dans la ville! » — Et, s'irritant contre son cocher : « Pousse mon char en avant, jusqu'en face de Krichna! — Celui qui regarde avec un visage couvert de honte, le monde se moque de lui, il ne sait quelle contenance prendre; — dans ma

(1) Vous qui savez quelle est la récompense des guerriers morts sur le champ de bataille.

grande fureur, fais-moi briser en morceaux ce Hari qui a causé le déshonneur de ma famille! » — Puis il poussa un soupir et dit avec colère : « Tuez ce Yâdava! Pourquoi fuir devant lui? — Lui seul a causé tout ce beau désordre, lui qui a profité de la cérémonie pour emmener Roukminî! — Je briserai ensuite le corps de Balarâma; avec mes armes, je lui déchirerai le cœur! » — Prenant en main une masse de flèches solides, il fit mine de les lancer contre Hari; — mais celui-ci, armé de l'arc de Vichnou, les coupa l'une après l'autre en deux morceaux. — Les flèches de Roukma, Hari les coupa en morceaux, et de deux des siennes il perça son cocher. — Il faisait deux morceaux d'une flèche, et avec trois des siennes il coupa le (bâton de) l'étendard de Roukma; — avec huit de ses flèches, il lui tua les chevaux de son char, et ils tombèrent sans vie sur la terre, défigurés par la mort. — Roukma, puisant dans son carquois d'autres flèches, en lança cinq dans le propre corps de Krichna; — au même instant, le prince des Yâdavas lui coupa son arc. Roukma alors prit en main un solide bâton ferré, — qui fut aussi coupé et tomba à ses pieds. Dans sa fureur, il saisit un javelot de fer; — mais le prince des Yâdavas le coupa en pièces. Alors Roukma brandit un trident, — et cette arme, Hari la frappa encore par le milieu de la poignée. La voyant mise en pièces, il en prit d'autres, — et tout autant d'armes qu'il brandissait, le prince des Yâdavas les lui brisait (entre les mains). — A cet instant, il se mit à réfléchir en lui-même avec tristesse, et prit en main un épieu de fer dur comme le diamant; — il brandissait cette arme pareille au sceptre de la Mort, le bienheureux chef des Yâdavas le frappa au milieu de la poignée. — Quand l'épieu de fer eut été brisé en deux morceaux, Roukma prit en main une massue de fer, — et, plein de rage, voulut engager (avec cette arme) un combat furieux, mais elle fut encore brisée par le milieu en deux morceaux.

— De cette façon, les armes avec lesquelles Roukma furieux voulait combattre en désespéré tombèrent à terre sans produire aucun effet, sans que le seigneur en reçût aucun mal.

— Roukma revint donc à la charge comme un papillon, et pareil au feu était le seigneur des trois mondes. — Krichna dit : « Je leur arracherai la vie; les ayant mis en morceaux, je les disperserai aux quatre vents! » — Puis le prince des Yâdavas tourna sa colère contre Roukma, et Roukminî ressentit pour son frère de vives angoisses. — Se levant de dessus son char, elle prit les pieds de Hari, son époux, et lui adressa ces paroles suppliantes : — « O seigneur! ô roi des trois mondes, laisse la vie cette fois à mes parents! — Accorde-moi, ô seigneur, ce que je te demande en ce moment; dans cette circonstance, comble-moi de joie! » — Son corps tremble, elle parle avec des larmes, son visage se dessèche par l'effet du regret. — Roukminî se lamente encore : « Ce frère, j'irai, je trouverai un moyen de le faire échapper à la mort; — ma guirlande de fleurs, je la lui jetterai pour qu'elle le sauve..... » Ainsi prononçant des paroles de désolation, elle s'inclina, la jeune fille, (devant son époux) en l'adorant : — « Krichna, toi le miséricordieux, qui délivres tes adorateurs de toute crainte, ô Mourâri! n'enlève pas la vie de son corps! » — Et le seigneur agréa l'humble requête de Roukminî; toute la terre a connu la promesse qu'il lui fit : — « Pourquoi le tuerais-je? » dit-il; — et bientôt, en effet, il se contenta de lui raser les cheveux et la barbe.

— L'ayant saisi par les cheveux, il lia son ennemi au montant du char, et, dans sa colère, le héros lui rasa les moustaches et la tête.

— D'un côté, Mourâri avait combattu contre Roukma; de l'autre, Sankarchana-Râma détruisait l'armée ennemie; — quand les gens de l'armée se mirent à fuir, celui-ci pénétra

dans leurs lignes et déchira les éléphants; — l'armée qui accompagnait Roukma fut vaincue, et, de cette manière, Râma la mit tout entière en déroute. — Quand il eut défait l'armée, Baladéva vint là où Roukma était lié par les bras. — Roukminî le regardait en pleurant; en le voyant ainsi lié, elle le regardait avec tristesse; — comme il était, ainsi lié, pareil à un mort, Sankarchana vint pour le détacher. — A ce moment, Baladéva fut ému de compassion; il fit des reproches à Krichna : — « Pourquoi t'es-tu conduit de la sorte? Rase aussi ta barbe et tes cheveux en signe de deuil, car tu as tué l'honneur de ta vie! — Cette seule action nous a déshonorés dans l'âge présent; tu as défiguré, ô Krichna, un membre de ta famille! — Est-ce qu'il ressent de la part des êtres animés de la joie ou de la douleur, celui qui s'est affranchi de la servitude des œuvres? — Pardonne-lui, ô être divin, l'offense qu'il a commise envers nous; fais-lui don de la vie, ô Kanhâi (1)! — Celui qui, dans la vie, traite les autres avec affection, celui-là, tous le regardent comme le seigneur! — D'ailleurs, ô Hari! celui-ci n'est en rien blâmable; il eût été ignominieux pour lui de rester en repos (sans te combattre); — si Roukminî s'est montrée si zélée dans son affection pour toi, c'est au nom du devoir des Kchatryas que Roukma est venu à son secours; — comprends donc alors, ô prince des Yâdavas, que tu lui as rasé la tête contre toute justice! — et s'il n'était pas venu pour secourir sa sœur, ô Krichna! comment eût-il osé se montrer aux yeux des rois du monde? — Il eût mieux valu mourir dans ce combat, ô Mourâri! que de nous déshonorer de la sorte. — Hélas! a-t-il donc été écrit dans la destinée que personne ne pourra dire du bien de nous (2)? »

(1) L'un des noms de Krichna.

(2) C'est-à-dire que personne ne nous tiendra pour des gens estimables avec lesquels on désire de s'allier.

— Ce que Sankarchana donnait à entendre au dieu impérissable, le seigneur se le persuada, et il renvoya Roukma, qui était un amas de péchés.

— Roukminî, reconnaissante de ce qu'avait dit Balarâma, le fit asseoir avec Krichna sur son char. — Le roi Bhichma (1) fut informé de tout ce qui se passait; à savoir, que Râma avait amené avec lui son armée entière; — que le prince des Yâdavas s'en était allé à Dvâraka, et que, là, il avait infligé de la douleur à Roukma. — La promesse articulée (par son fils) est fixée dans le souvenir (du roi Bhichma); la honte et l'inquiétude le tourmentent beaucoup,— car Roukma a dit à son père : « Je rentrerai dans la ville après avoir repris Roukminî; — après avoir tué Krichna, je ramènerai ma sœur, et alors je montrerai ma face sans honte dans Koundinapoura! » — A cause de cela, humilié dans son esprit, il resta au milieu d'un village sans se montrer, le prince orgueilleux. — Dans le pays que traversait Hari en allant à Dvâraka, tout le peuple courut, avide de le voir; — le roi Ougraséna, ayant emmené toute son armée, lui prit les pieds avec joie; — Krichna redoubla (par sa présence) l'allégresse de ses adorateurs; par sa manifestation, le seigneur détruisit le péché. — Maintenant écoute, ô roi! le nom des princes qui vinrent lui offrir leurs respects, et le nom de leurs pays (2) : — Hasjadhouka-Çâna (?), roi de Kambodja (3), et Yaraka-Nidhana (?), du pays des serpents (Sarpadéça), — et d'autres souverains de divers pays vinrent pour voir Krichna, ô prince des hommes! — Après l'avoir adoré, ils lui appliquèrent des essences odorantes sur le corps, brûlèrent des parfums, allumèrent des lampes et firent en son honneur la cérémonie de l'*ârati* (4); — ils lui

(1) Père de Roukma et de Roukminî.

(2) C'est Çoukadéva qui reprend son récit et s'adresse au Parikchit.

(3) Pays situé au nord de l'Inde.

(4) Voir plus haut la note de la page 184.

offrirent aussi dans l'entrevue divers présents qu'ils lui apportaient; ils revêtirent de fleurs la personne de Hari; — par leur amour et leur affection, ils exaltèrent en eux-mêmes le culte de Hari et effacèrent toutes les souillures de leurs corps et de leurs âmes. — Le dieu qui ravit les cœurs leur adressa à tous de douces paroles, et, après avoir congédié les rois, Mourâri marcha (vers la ville).

— Ainsi, la gloire de ses actions, ô Lâlatch, se répandit dans le monde; avec toute son armée et avec Roukminî, le seigneur arriva dans la ville.

Quand le prince des Yâdavas emmena Roukminî dans sa demeure, dans la demeure de Vasoudéva les instruments de musique résonnèrent (1); — Dévakî (la mère du héros) se livra à des transports de joie, et elle accueillit le seigneur au milieu des réjouissances. — « Il a enlevé une femme qui est un océan de tout ce qui excite la passion; le seigneur a accompli un mariage selon les convenances. » — On dressa un pavillon sur des piliers d'or, sous ce pavillon on mit des vases d'or; — les traverses de la toiture étaient de bois de sandal; on enduisit de terre blanche le sol du pavillon. — De tous côtés les portes furent fermées, et (le devant des maisons) fut orné de fleurs de lotus; — (dans le pavillon nuptial,) on traça des lignes avec du sandal, et on remplit de précieux joyaux la place carrée destinée à recevoir les parfums et les mets recherchés. — (Parmi les assistants) l'un allume une lampe faite de pierreries, l'autre tient une cruche pleine d'eau; — on a préparé des siéges d'or, sur lesquels brahmanes, richis et solitaires viennent s'asseoir; — le bruit de la conque et les instruments de musique retentissent, toutes les com-

(1) Krichna demeurait chez Vasoudéva; le sens plus logique serait : Krichna, ayant emmené chez lui (comme son épouse) Roukminî dans la maison de Vasoudéva, où il demeurait lui-même, on le reçut au son des instruments, etc.

pagnes (de la fiancée) chantent des stances à l'occasion de la fête; — la harpe, le long tambour, le gros tambour appelé *dol*, et aussi la flûte et le grand tambour (de basque) résonnent de la manière la plus agréable; — on ne pourrait compter ces instruments divers, leur bruit remplit la surface de la terre; — les jeunes filles chantèrent de doux accents, les dieux eux-mêmes se livrèrent aux réjouissances; — dans leur allégresse, ils frappèrent les tambours, une musique ravissante remplit tout le palais.

— Par la lecture des formules renfermées dans le Véda, les brahmanes instruits sanctionnèrent la cérémonie; au milieu de l'espace carré réservé aux fiancés, s'assit le seigneur qui tient en main l'arc de Vichnou.

— Le roi donna des ornements à tous les gens de la tribu de Yadou, et tous les serviteurs du prince se livrèrent aux réjouissances; — il y eut là des chants joyeux de toutes sortes; chacun prit part à la fête; — la poussière de l'aloës, du sandal et du camphre remplissait de parfums tout le palais. — On avait fait remplir des cruches de musc et de safran, on aspergea les vêtements (de l'assistance) avec l'*argadja* (1); — on prépara en abondance des guirlandes de fleurs, on distribua la feuille de bétel (2) mêlée avec du camphre; — un grand nombre de badames (3), de raisins et de dattes, de noix de coco, de feuilles et de noix de bétel; — on servit bien des gâteaux au camphre et au musc. — Qui pourrait connaître le nom des fruits sans nombre (qu'on distribua)? — Quand la jeune

(1) Parfum de couleur jaune, composé de diverses essences.

(2) Il s'agit de la feuille de bétel préparée avec de la noix d'arec, des épices et de la chaux.

(3) Le dictionnaire traduit par *amandes* le mot *bâdâm* (en sanscrit *bâtâmrâ*), qui doit exprimer plutôt le fruit du badamier; son fruit est assez semblable à l'amande par le goût et la couleur, mais il diffère complétement de l'amandier par son port et par son feuillage.

fiancée eut terminé ses ablutions, on la fit venir, pour s'asseoir à côté de Krichna. — Les brahmanes, ayant suivi la marche des pratiques recommandées par le Véda, jetèrent dans le feu du sacrifice l'offrande du beurre clarifié. — Ce mariage, Krichna l'accomplit dans les formes prescrites par l'écriture, selon les devoirs de sa caste et les rites du pays. — A cette occasion, Hari distribua cent aumônes, il accomplit son mariage en se conformant en tout à l'écriture. — Les brahmanes pratiquèrent encore d'autres cérémonies, et, après avoir lu les formules du Véda, ils donnèrent la bénédiction; — alors les brahmanes achevèrent l'ensemble des sacrifices, et Hari leur fit encore des dons de toute espèce; — il leur donna des vaches, des vêtements, de l'argent, des chevaux, de l'or et bien d'autres choses encore. — De tous les pays, les rois invités à la fête vinrent et furent traités avec affection par Hari, qui leur offrit des vêtements d'honneur. — Les jeunes filles qu'on avait invitées reçurent de Hari divers vêtements de soie jaune; — il leur donna des parfums pour se frotter le corps et leur remit des vêtements ornés de bijoux, de sorte que, dans la bordure de leur écharpe, il y avait une mine de diamants.

— Après avoir consolé tout le monde et donné des vêtements aux bardes (qui avaient chanté les louanges des deux époux), le seigneur de Lâlatch, le prince des Yâdavas, se livra à la joie avec Roukminî.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-sixième lecture qui a pour titre : Le Mariage avec Roukminî.

LVII.

Naissance de Pradyoumna et mort de Sambara.

Écoute, ô roi! la substance de l'histoire de Hari; le récit de ses actions, qui donne l'immortalité comme l'ambroisie, Çoukadéva l'a chanté. — Le bienheureux Hari épousa donc Roukminî; dans son palais le seigneur éprouva une joie suprême. — Tandis qu'ils prenaient ensemble leur repas du soir, les rayons de la lune répandaient partout leur consolante lumière; — l'éclat des seize ornements qui la paraient rendaient Roukminî semblable à la lune qui brille au milieu d'une constellation. — A la nuit, ayant salué le roi Ougraséna et Râma, le prince des Yâdavas se retira dans l'appartement nuptial. — Il avait une habitation agréable, charmante, délicieuse, dans laquelle était tendu un lit carré. — Sur ce lit on avait semé des perles en profusion, l'or et les émeraudes y réjouissaient le regard; — le tissu de ce lit était broché de diamants, et des rangées de perles y jetaient un magnifique éclat. — Il était l'œuvre remarquable de Viçvakarman (l'artisan céleste); sur la couche, on avait étendu des fleurs odorantes; — les compagnes de Roukminî avaient déposé là des fruits sans nombre; qui pourrait décrire la pureté de cette couche? — On y avait répandu de la poudre de safran mêlée de sandal, et placé des vases remplis de *tchatoussama* (1); — les fleurs de *tchambela* (2), d'hibiscus et

(1) Voir la note de la page 146.
(2) *Michelia tchampaca.*

d'autres, dont on avait distillé le parfum, rendaient cette couche si odorante qu'elle en était embaumée; — et d'autres parfums sans pareils. Quel autre a jamais goûté toutes ces jouissances! — La salle carrée était embellie de peintures dont la vue eût ébloui Indra et les autres dieux. — Les perles qui étincelaient lançaient un vif éclat : c'était comme si des quatre côtés un soleil se fût levé, — la poussière s'enleva, les nuages s'en allèrent de cette maison où existait une couche si délicieuse, si ravissante. — Les jeunes compagnes ayant fini de tout disposer pour la joie des époux, Krichna s'approcha de ce lit. — Dans un large plat d'or il écrasa le bétel et fit asseoir (sur cette couche) Roukminî, le rubis divin, — qui portait les douze joyaux, les seize ornements, des perles au cou, et sur la tête une couronne de diamants; — il enduisit son corps d'essences parfumées, lui appliqua le collyre autour des yeux, et sur le front lui traça des lignes avec l'antimoine. — Les petites clochettes de sa ceinture rendaient un son joyeux; le bruit des anneaux de ses mains et de ses pieds ravit Krichna; — elle portait à son cou les joyaux les plus rares, ses dents étincelaient comme l'éclat du soleil; — s'avançant avec la majesté d'un éléphant, elle s'approchait du lieu où était couché le maître des trois mondes.

— Roukminî adora Krichna convenablement, et avec cette jeune fille la ravissante le dieu de Lâlatch, Mourâri, se livra au plaisir.

— Roukminî (à son tour) fut l'objet de la tendre adoration du prince des Yâdavas; ils sont assis ensemble sur ce lit nuptial; — l'époux lui lance des regards passionnés; le visage rougissant, se tient près de lui la belle jeune fille; — les kinnaras (1) se voilèrent tous la face; car, pour la première fois,

(1) Êtres surnaturels attachés au service de Kouvéra, dieu de la richesse, en qualité de chanteurs; on les représente avec une tête de cheval.

la joie de l'amour se révéla en elle. — Lui prenant le bras, le seigneur a pour elle des paroles douces comme l'ambroisie, il lui met dans la bouche le bétel de l'ambroisie, l'essence du nectar; — faisant disparaître sa pudeur, il a ouvert son sein pour y prendre le doux parfum de son cœur; — il parfume son corps d'une foule d'essences odorantes, et lui donne à manger la feuille de bétel avec le camphre. — Roukmiñì aussi fait entendre de tendres paroles; dans son cœur la joie se développe avec une vive affection. — Le seigneur a passé son bras autour du cou de la jeune beauté. . . . .
. . . . — Au matin, Hari prend avec lui Roukminì; le bienheureux Hari l'emmène dans le parterre; — sur les arbres étincelants, il y a de grandes fleurs qui le rendent plus éclatant que le jardin des immortels. — Le *tchampaca* rouge, le jasmin de même couleur et beaucoup d'autres fleurs fleurissent dans ce jardin. — L'*artemisia,* le jasmin à grandes fleurs, le bananier, le zambac, le *tounna* (1) s'y trouvent, et le coucou noir y fait entendre son doux chant de *piou, piou* (2); le *tchampaca* et le jasmin multiflore répandent leurs parfums. — Alors pour Krichna se leva l'aurore d'un printemps sans fin; alors les nuages, en versant la pluie, apportèrent la joie; — Mouràri posséda cette jeune fille toute parée de jeunesse, et cette ravissante femme jouit d'une félicité sans égale.

— Une grande joie s'empara de sa personne à la vue de ce jardin; elle marcha avec dignité vers l'étang où Hari la conduisit.

— Près de cet étang s'élèvent de gracieux arbres qui forment des bosquets variés. — Cette forêt abonde en beautés de tous genres, des fleurs de toute sortes s'y épanouissent; —

(1) *Cedrela toona.*

(2) Jeu de mots sur *piou*, qui signifie amant, bien-aimé.

on ne pourrait en compter les fruits. Écoute, ô roi, les jeux des deux époux dans les eaux de l'étang. — Après avoir goûté le charme de cette forêt, Krichna et la belle Roukminî allèrent se reposer dans l'eau; — les jeux de la veille l'ont fatiguée; elle entre dans l'eau avec l'immortel. — Effeuillant et brisant des lotus et se tenant par la main, Krichna et Roukminî prennent leurs ébats; — Mourâri, qui nage et bondit sous les flots, fait rejaillir l'eau pure sur le vêtement qui recouvre le corps de Roukminî. — . . . .
Le bras passé sur son cou, il lui donne de la joie; à chaque instant, il la presse sur son cœur. — Enivré par l'exaltation de l'amour, le prince des Yâdavas ne peut se décider à sortir de cette eau embaumée. — Après s'être baignée, après avoir purifié son corps. — Grande fut la joie que goûta la belle femme en compagnie du seigneur, elle qui passa toute la nuit dans l'intimité de son amour.

— Au milieu de l'étang, Hari se livra à ses ébats, lui qui est insondable comme l'Océan. Avec sa bien-aimée, ô Lâlatch! le seigneur joua dans l'eau comme Civa avec Pârvatî.

— De cette façon Hari se livra à la joie et Roukminî devint enceinte; — quand les dix mois de grossesse furent écoulés, alors Kàmadéva (le dieu de l'amour) vint au monde. — Le maître des créatures (Civa), qui méditait, fut troublé; le dieu époux de Oumà-Pârvatì ne put se contenir, ò roi! — Celle-ci, épouvantée de la colère de son époux, emporta dans sa demeure l'enfant de Roukminî (1). — Mais les feux ardents de la destruction que tient en main la mère du monde, ces feux

(1) Cet enfant était une incarnation de Kâmadéva, le dieu de l'amour, époux de Rati, que Civa avait réduit en cendres pour le punir de l'avoir offensé, ce qui explique pourquoi ce dieu puissant s'irritait de le voir renaître.

n'eurent aucune énergie. — La colère de Civa tomba, et la fille de l'Himalaya (Pârvatî) eut peur. — Elle remit donc l'enfant sous la protection de Krichna après le lui avoir renvoyé, et de nouveau sa première force lui fut rendue. — De ce jour, tous ses ennemis devinrent soucieux; le nom de cet enfant de Krichna fut Pradyoumna, l'invincible. — De toutes parts ce fut une joie universelle, les instruments de musique retentirent jour et nuit. — Les grands tambours retentirent; on frappa les gros tambours (*dol*); les jeunes filles chantèrent partout des stances de tous genres; — ce furent en tous lieux des fêtes diverses, le peuple de la ville faisait des réjouissances. — Les brahmanes prononcèrent les formules du Véda et les habitants fermèrent leurs portes; — on chanta des stances et des hymnes du Véda; chacun portait des vêtements parfumés d'essences odorantes, — de sandal, de bois d'aloès, de musc réduits en poudre, et le parfum du camphre remplissait les maisons. — Les jeunes filles, au milieu des divertissements, s'enivrent de plaisir; elles se pressent et se jettent sur leurs vêtements le jus du bétel qu'elles màchent; — elles jouent les unes avec les autres, ces jeunes enfants, et les immortels, les maîtres du monde les regardent. — L'une jette de l'eau sur le sein de sa voisine, lui barbouille la face avec le jus de la feuille de bétel; — puis, se poursuivant avec des cruches pleines de safran, elles jouent entre elles, les femmes de Bradja.— L'une de ces compagnes appelle un homme au passage pour lui barbouiller le visage de lait caillé et de beurre; — l'autre fait résonner les cymbales dans ses mains, et, ivres de joie, elles chantent toutes ensemble. — Tandis que la population s'abandonne ainsi au plaisir, la saison du printemps arrive de nouveau. — Le prince des Yâdavas fit distribuer des vêtements (de fête), il fit vêtir les femmes de soie jaune; — à tous ceux qui vinrent lui demander des présents il donna des joyaux et des objets précieux; — Hari accorda à tout le monde des vêtements

(d'honneur), et envers les brahmanes il se montra dévoué et généreux.

— A tous les brahmanes qui avaient accompli la cérémonie d'usage à la naissance de l'enfant, il fit beaucoup de dons; cinq jours se passèrent dans les réjouissances que causa la naissance de Pradyoumna.

— Cependant Sambara (envoyé par Rati, la déesse de l'amour, dont autrefois l'époux, Kamadéva, avait été consumé par Civa), qui avait fixé sa demeure près de Hari, enleva, le sixième mois de sa naissance, le petit Pradyoumna. — Sambara enleva donc l'enfant, et Roukminî, ne le voyant plus auprès d'elle, s'affligea. — Elle pleura, poussa des cris extraordinaires : « O seigneur, qui donc a enlevé notre enfant! — Un asoura qui l'a furtivement aperçu s'est enfui en emportant cet enfant si précieux! » — La perte de Pradyoumna causa un si vif regret à Roukminî qu'elle tomba à terre sans connaissance. — A ce bruit, aux cris extraordinaires qu'elle poussait, le prince des Yâdavas accourt et vint près d'elle. — A la nouvelle de l'enlèvement de son fils, le seigneur tout attristé se mit à réfléchir, puis il comprit tout ce qui s'était passé. — Or, le mouni Nârada avait eu recours au moyen que voici : il était allé trouver Sambara et lui avait donné cet avis : — « L'époux de Rati, Kâmadéva, s'est incarné dans le sein de Roukminî, il y est devenu le fils de Krichna. » — Pendant son sommeil, Sambara emporta l'enfant vers Rati, puis Nârada se rendit près de (Krichna), le roi de Dvâraka, (et lui dit) : — « Un esprit malfaisant l'a précipité dans la mer et un poisson l'a avalé! » — Puis, avec un visage et un cœur tristes, il lui expliqua qu'un ouragan avait emporté son fils chéri. » — « Je le tuerai! » telle fut alors la pensée qui se fixa dans l'esprit du seigneur; mais il ne fit point connaître ce secret à Roukminî. — Cette femme, dont le chagrin affaiblissait l'intelligence, ayant appris (que quelqu'un était

venu parler à Krichna), voulut lui demander aussitôt (ce qu'il savait sur le sort de l'enfant); — et comme Krichna refusait de le lui faire connaître: « O toi, qui es l'amour du genre humain, fais-moi savoir ce que je te demande!— Comment notre fils a-t-il été enlevé? Mets-moi au fait de cet accident qui me remplit de douleur! — Est-ce bien quelque *rakchas* qui l'a emporté? Mais quand cet ennemi est-il venu le prendre? — Il est ton fils, cet enfant, il est notre force;... qui donc pourrait le tuer? »

— Ainsi elle exhale son chagrin devant Hari; sa douleur ne se calme point. Roukminî est bouleversée dans toute sa personne, et chacun pleure (autour d'elle).

— Lorsqu'un instant après elle s'évanouit par la violence de son chagrin, le seigneur la consola et la fortifia; — alors une rumeur se répandit que Sambara avait jeté l'enfant dans la mer. —A cet instant, Pradyoumna n'avait pas de connaissance; un poisson, comme il tombait, l'avala au milieu de l'eau. — Un pêcheur ayant jete là ses filets, le destin voulut qu'il attrapât ce même poisson; — celui dans le ventre duquel était Pradyoumna, incarnation du dieu Kàmadéva, il allait le porter, ce poisson, aux serviteurs du roi Sambara. — Or, le mouni Nârada avait affirmé ceci à la déesse Rati : « Le dieu d'amour, Kàmadéva, ton époux, est dans le ventre d'un poisson! » Et il dit encore : — « Maintenant, un pêcheur l'a emporté dans la capitale du roi Sambara; tu l'y trouveras. — De ta propre main ouvre le cœur du poisson, et, prenant le fils de Krichna, emporte-le secrètement dans ton palais, — élève-le avec soin, fais-lui boire du lait, frotte-le de parfums et le baigne dans l'huile parfumée, — puis, quand il aura douze ans, alors il tuera Sambara et t'enlèvera toi-même. »

— Le poisson qu'on avait apporté pour le roi, tous les serviteurs du palais le prirent (pour le préparer); alors, se rap-

pelant les paroles du richi Nârada, Rati elle-même lui ouvrit le ventre.

— Alors donc elle ouvrit le ventre du poisson dans lequel elle vit un bel enfant; — elle lui trouva de la ressemblance avec Kâmadéva, dans le ventre de qui les trois mondes sont contenus. — Le poisson fut apprêté et servi au repas; Rati prit l'enfant et le confia à une nourrice. — De tout ceci, elle ne dit rien au roi, et elle fit élever l'enfant avec le plus grand soin. — Elle le frotta, l'enduisit de parfums, lui fit boire du lait, et le garda dans son palais sans que personne le sût. — Alors elle reconnut en lui l'enfant du bienheureux; comment aurait-on pu supporter l'éclat de son visage? — Ceux qui venaient voir l'époux de Rati avaient à peine subi son regard, qu'ils portaient au loin le bruit de sa renommée. — Lorsque le petit prince fut âgé de douze ans, les jeunes servantes parèrent son corps de toute sorte d'ornements. — Un jour qu'il était couché dans la salle des peintures (1), Rati, la plus belle des femmes, entra : — elle s'était parée des seize ornements, de petits grelots, d'anneaux aux pieds et aux mains, et de colliers; — son incomparable lèvre était rendue plus gracieuse par le bétel de sa bouche; ses yeux, auxquels elle avait appliqué le collyre, étaient prêts à lancer les flèches de l'amour; — son visage s'épanouissait par l'effet de la coquetterie, le sentiment d'une affection humaine se trahissait dans ses œillades, — et alors elle fit entendre ces paroles en présence de Pradyoumna : « Je l'ai élevé comme mon époux, après l'avoir amené ici; — lui, au contraire, il nourrit pour moi l'affection d'un fils pour sa mère; — pourtant ma pensée s'arrête sur ce corps, qui est celui de mon époux, — et cette préoccupation agite mon esprit : comment a-t-il pu me prendre pour sa mère? »

— « Pourquoi, ô femme choisie! appliquer ainsi ta pensée

(1) Ou la salle peinte, la principale pièce d'un palais.

et ton cœur sur moi comme sur un amant? Raconte-moi cela en détail, que je le comprenne clairement (1). »

— « Écoute, ô seigneur! Autrefois naquit Kâmadéva, l'époux de Rati, avec un corps humain; — tu es ce dieu, cela n'est pas douteux; je suis ton épouse, tu es mon époux, j'en suis certaine! — (Ce Kâmadéva, dont tu es l'incarnation) fit perdre toute force au maître des adorateurs (Civa); il l'arracha à sa méditation, puis se moqua de lui quand il le vit en colère; — et quand (pour se venger) Mahâdéva l'eut réduit en cendres, ton père et ta mère tombèrent dans l'agitation. — Pârvatî, t'ayant pris par le doigt, te redonna la vie, et, réuni à Civa, ton corps fut entier. — Tout le monde ici-bas te reconnaît pour le fils de Krichna; la sixième nuit (de ta naissance), tu es arrivé dans la demeure de Sambara, qui t'avait enlevé. » — Pradyoumna, à son tour, attentif aux paroles de Rati, lui fit cette question : « Comment suis-je moi-même dans ton palais? » — Et Rati lui fit comprendre ce qui s'était passé auparavant, rapportant ses pensées aux pensées, aux actions et aux paroles du seigneur; — alors donc Rati lui expliqua ce qu'il demandait : « Sambara m'avait enlevé mon époux; — j'en étais toute pensive et toute troublée, quand il arriva qu'un richi (Nârada) alla dire à ce roi : — « Le dieu dont l'emblème est un taureau (Civa) a tué Kâmadéva; mais celui-ci a pour épouse une femme d'une grande beauté, — Rati, la perle des femmes divines; et il est, ô roi! dans la ville du ciel (2), et il le tuera!... — Ayant remarqué un asoura qui emportait un enfant, je l'interrogeai, et j'appris de lui ce que je voulais savoir; — moi, veuve, je te demandai à Sambara (toi qui es mon époux); pendant douze ans (me disais-je), il ne me touchera pas! — Conformément aux paroles du richi, je t'ai enlevé, et, à la façon d'une mère, je me suis réunie à toi; — je

(1) Le poëte met ce distique dans la bouche de Pradyoumna.

(2) Dans le paradis d'Indra.

suis restée fidèle à celui qui est mon époux, et je t'ai préservé de la mort en allant, près de la mer, te chercher chez ce roi. — Mais, si tu lui rappelais que tu es le fils de Krichna, ce pervers serait en proie à un trouble extrême. »

— En écoutant les paroles de son épouse, le (fils du) prince des Yâdavas éprouva une grande joie, et il se mit à chercher les moyens d'accomplir l'exploit (prédit, qui était) le meurtre de Sambara.

— Quand il eut entendu les paroles de Rati, le bienheureux, mis au fait de tout (ce qui concernait sa naissance), manifesta ses dispositions naturelles; — en apprenant qu'il avait été enlevé la sixième nuit, le Yâdava s'irrita; — en apprenant la douleur de Roukminî (sa mère), il en eut du chagrin et du regret; — il se disposa à combattre, le prince des Yâdavas, il emmena Rati, en partant pour aller tuer Sambara. — Alors Rati dit à son époux : « Personne n'a pu triompher de Sambara en l'attaquant à découvert; — il a recours à de nombreuses illusions dans des combats perfides; il n'a peur ni des dieux, ni des héros; — moi, je t'apprendrai la nature du combat (que tu dois livrer), les moyens par lesquels, en touchant un objet, j'en détruis le poids qui est un obstacle à mes desseins. » — Ce combat que les dieux mêmes ne pourraient affronter, en un instant elle l'apprit à son époux. — Alors aussi le prince des Yâdavas se mit en devoir de combattre, il tendit vite son arc et le prit en main. — En l'envoyant combattre, Rati lui donna un carquois et un diadème, il prit ses armes et ils arrivèrent ensemble (à leur destination); — (de sa mère) il a appris l'art de combattre par l'illusion de la magie, et il ne doute en rien de sa propre force. — A peine arrivé, il provoque Sambara : « Combats avec moi, et reconnais Kâmadéva! — Moi, fils de Krichna, je vais te tuer aujourd'hui! Je me ferai donner la souveraineté sur les dieux! » — En entendant ces paroles, le roi, transporté de colère, marcha avec ses che-

vaux, ses éléphants, ses chars, son innombrable armée. — Alors Pradyoumna, furieux, lui cria : « Le voleur d'enfant (1) est venu combattre ! » — Ces paroles exaspérèrent Sambara; comme le soleil cachait encore ses chevaux à l'orient, il déploya le brillant parasol, symbole de la royauté que protégent des milliers de glaives et des milliers d'arcs; — avec le roi sont des centaines de guerriers puissants qui tous, sur leurs têtes, portent de beaux diadèmes; — ils ont des pendants d'oreilles, des ornements complets; ce sont des héros sans pareils, armés de toutes pièces.

— Ils parlent avec des voix tumultueuses et terribles, ces asouras qui sont tous venus; pareil au soleil, le Yâdava est là seul, pressé de toutes parts.

— Attaquant en face Pradyoumna, ils commencèrent alors à porter des coups; — toute l'armée du roi Sambara faisait retentir les instruments guerriers, les flèches des combattants obscurcissaient le ciel; — les traits lancés par l'ennemi, le dieu qui trouble les cœurs les brisait, et lui-même il frappait toujours juste. — Alors Pradyoumna, s'armant de ses flèches acérées, tue ses ennemis; dans sa colère, il les perce comme des daims; — il déchire le cœur de ceux qui combattent sur les chars et de leurs cochers, il coupe en deux les chevaux, les éléphants, les chariots; — dans l'armée ennemie, il fait rouler à terre les têtes des corps décapités, il en est d'autres qu'il renverse et coupe en pièces; — un immense fleuve de sang coule (dans la plaine), et c'est ainsi que Kâmadéva tient en échec l'armée (de Sambara). — Les guerriers qui avaient pris l'arc en main abandonnèrent la vie, vaincus par celui qui est leur maître; — Pradyoumna fit couler des flots de sang, et les lâches quittèrent le combat pour prendre la

(1) Littéralement : le voleur de femme, celui qui a volé (l'enfant d'une) femme.

fuite. — Voyant que le dieu d'amour tuait tous ses compagnons, le roi fut saisi d'une violente colère; — il décocha contre lui une flècke acérée, et, visant juste, il la piqua dans le cœur de Pradyoumna; — avec la massue et l'épieu, il lui porta des coups sur la tête, et l'assaillit avec la massue, avec le pilon, avec le trident; — armé de la massue de fer, de l'épieu de fer, de la hache, il se précipite, il brandit sa masse dure comme le diamant, il l'enlace avec le nœud coulant; — les dévas et les yakchas (1), voyant que les coups du roi étaient sans effet, lancèrent contre lui (Pradyoumna) des amas de flèches et brandirent leurs massues. — Autant de fois les armes du roi étaient lancées, autant de fois Pradyoumna les fendait en deux; — il coupa, dans la mêlée, le parasol royal, et commença (contre Sambara) un combat magique; — devenant invisible, Sambara éclata sous la forme du Feu, mais Pradyoumna le perça des flèches de (l'eau) Varoûna; — quand le roi posa sur son arc les traits du Vent, ce fut avec les flèches du Serpent qu'il calma leur énergie; — le roi voulut alors lui opposer les flèches du roi des oiseaux (Garanda), et il les réduisit en poudre avec ses flèches propres, celles de l'amour. — Le roi, confondu, devint tout pensif; voyant ses armes sans effet, il eut recours à d'autres flèches (magiques); — il apparut tout brillant d'une auréole formée par les rayons du soleil, et, prêt à renouveler le combat, il brandit sa massue. — De son corps s'élevait un bruit terrible et continu; de nouveau la lutte s'engagea aux yeux de tous; — des brandons de feu tombaient en pluie comme ceux du Temps (à la fin du monde); puis, comme le Yâdava Pradyoumna ressentait les angoisses de la frayeur, le richi Nârada, s'approchant de son oreille, vint lui dire : — « Est-il une meilleure arme que Dourgâ (2)? Cours l'adorer, Pradyoumna, et tu ne seras pas vaincu! »

(1) Demi-dieux de la suite de Kouvéra.

(2) Ou Pârvatî, la femme de Çiva, la déesse qui accorde les dons.

— Le Yâdava adora la déesse Dourgâ; elle lui fit un don qui consistait en un amas de fleurs; Kâmadéva (avec cette arme) tua Sambara, lui coupa la tête (1); son ennemi était vaincu!

— Lorsque Pradyoumna eut tué Sambara dans le combat, le monde entier fit retentir les cris de : Victoire! victoire! — Parce qu'il a adoré Dourgâ, et, avec les fleurs que les dieux ont fait pleuvoir, le fils de Krichna a tué son ennemi; — il a détruit le pécheur, le pervers, l'infâme Sambara; les souras, les hommes et les divins sages ont été dans la joie! — La conque résonna, les grands tambours retentirent, Indra et les apsarâs se livrèrent aux réjouissences; — tout le monde des dieux fut dans la joie, et le palais de Sambara, leur ennemi, était au matin triste comme la nuit! — Pradyoumna alla au palais de ce prince, là où était son trésor, sa bien-aimée Rati; — monté sur un char, Râma-Pradyoumna emmena sa femme, et ils arrivèrent à Bhargapoura (2). — Dans la ville de Dvâraka, résidence de Krichna, Roukminî se désolait, le cœur en proie à l'agitation; — bien des larmes coulaient de ses yeux, elle sanglotait, et les pleurs baignaient son sein. — Là où se tenait Roukminî avec ses compagnes, dans ce palais même il arriva avec son char céleste. — Roukminî, l'ayant vu qui faisait traverser les airs à Rati, regarda attentivement cet homme accompagné d'une belle femme. — « Celui-ci dont l'aspect est un abîme de beauté, ce jeune homme si charmant, qui pourrait l'égaler? — Il a toute l'apparence de Krichna, à le voir j'ai senti mon cœur glacé dans mon corps! — Mon premier-né qu'on m'a enlevé était ainsi,

(1) D'après la version du *Prém-Sâgar*, Sambara, luttant à coups de poings contre Pradyoumna, l'entraina jusque dans le ciel, et là le fils de Krichna le vainquit et lui coupa la tête. Il y a plus de poésie dans l'idée qui consiste à faire triompher l'amour par la douceur, par l'*arme des fleurs*.

(2) Ce mot peut signifier ville de Brahma et ville de Civa.

et fascinait le regard de la même manière!... » — Le souvenir de son fils renaît dans son sein, car cet étranger est le souvenir de l'image de Hari. — Comme cette pensée (d'avoir vu en lui son enfant) se changeait pour elle en certitude, Nârada vint trouver Krichna dans la demeure de Vasoudéva, — et il dit à Roukminî : « Celui qui est avec cette belle femme est ton fils! — Quand il a été séparé de toi, quelle crainte n'as-tu pas ressentie! Voilà que ton enfant est réuni à toi, célèbre ton bonheur par des chants joyeux! »

— « Le fils de Hari, Rati l'a ramené; fais éclater ta joie par des chants; il revient après avoir tué Sambara, qui l'avait enlevé la sixième nuit de sa naissance. »

— Les brahmanes adressèrent des félicitations à Krichna, qui, en apprenant le retour de son fils, devint pareil à un aveugle qui a recouvré la vue; — Nârada, ayant rappelé Pradyoumna de la demeure d'Indra, le rendit à l'affection de Roukminî et le fit se jeter à son cou. — Pradyoumna, comme un fils intelligent, lui témoigna son respect, et le fils de Vasoudéva (Krichna), l'étant venu voir, le serra sur son cœur. — Le lait se mit à couler du sein de Roukminî, et le jeune enfant but ce lait doux comme le nectar; ce fut (dans le palais) une grande fête! — « L'enfant qui avait disparu la sixième nuit après sa naissance, comme un soleil il est revenu, accompagné d'une belle femme! » — Cette nouvelle émerveilla tout le monde, et chacun se livra à la joie de bon cœur; — on fit voler le parfum du *kousoumba* (1) et le camphre en poudre; les jeunes filles chantèrent de douces mélodies. — Le richi Nârada dit au prince des Yâdavas : « Écoutez, brahmanes, prince, roi des Yâdavas, souvenez-vous des Védas, et ne cherchez point d'expédient! » — Et on célébra le mariage (de Pradyoumna avec Rati), selon l'usage fixé par les livres

(1) *Cardamus tinctoria.*

saints, selon les devoirs de (la caste de) la famille et les rites du pays.

— Ces actions, ô Lâlatch, Çoukadéva, dont l'esprit est éclairé, les a honorées de son respect; aussi reste-t-il toujours dans l'adoration du seigneur et de son fils, qui tient son arc à la main.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-septième lecture qui a pour titre : La Mort de Sambara.

LVIII.

Krichna enlève le joyau Soumantaka; récit du Râmâyana.

Le richi Çoukadéva dit au roi Parikchit : A Dvâraka demeurait un certain Satrâdjit; — ayant adoré le soleil avec beaucoup de zèle, ce dieu fondit et lui donna un joyau du poids d'un *bhar* et un quart.— Puis, comme il adorait chaque jour ce joyau, il se procura par là de l'or en égale quantité. — Ce joyau lui fit obtenir des richesses immenses, une fortune considérable impossible à compter. — Il tenait beaucoup à ce joyau qui lui était aussi cher que la vie. Un jour, Krichna le lui ayant demandé, — Satrâdjit ne le donna point à (celui qui est le dieu) Hari; il lui donna beaucoup d'objets de prix, mais non le joyau. — Un jour Hari alla à la chasse avec une suite de héros yâdavas à cheval; — il était accompagné d'autres guerriers (parmi lesquels le frère de Satrâ-

djit), Praséna, qui marchait portant au cou le joyau. — Les dessins de Brahma sont insondables, incommensurables! Dans cette chasse, le jeune homme fut tué par un lion; — puis, comme le fils (de ce lion), enfant d'une grande beauté, jouait avec ce joyau, là même il (le joyau) fut trouvé et pris par le roi Djâmavanta.

— Djâmavanta emporta le joyau après avoir tué le lion dans la forêt; (ce lion) qui avait tué Praséna, condamné par le destin à périr dans une chasse.

— Après s'être diverti à la chasse, Krichna revint chez lui, et Satrâdjit n'ayant point trouvé son frère Praséna, — dit ceci : « Mon joyau lui a porté malheur; » puis, extrêmement animé par le chagrin que lui causait la perte de son frère : — « Je l'avais refusé à Krichna qui me le demandait; il a tué mon frère et le lui a enlevé. » — A tout le monde il le répéta en cachette, et Govinda finit par apprendre que l'on disait : — « Hari a tué quelqu'un et enlevé un joyau; Satrâdjit lui en garde rancune dans son cœur. » — Quand il apprit ces imputations calomnieuses, le prince des Yâdavas fut affligé; le saint personnage emmena tous (ses amis) dans la forêt, — (et dit) : « Puisque vous me jetez à la face une accusation, montrez-moi la place où a disparu Praséna. » — Satrâdjit emmena donc Hari avec lui, et ils allèrent chasser dans la forêt; — en suivant les pas du cheval, ils virent, à l'entrée d'une caverne, le jeune homme étendu dans la forêt. — Son corps tout entier porte les traces des griffes d'un lion; devant ce corps ils aperçoivent celui d'un lion; — ils vont examiner le corps couché sans vie, mais ils ne trouvent pas le joyau au cou de Praséna. — Satrâdjit porta dans un village le corps de son frère, puis marcha en avant à la recherche du joyau. — Ne trouvant plus la marque de ses pas, le prince des Yâdavas alla (de nouveau) là où il avait vu le lion couché; — l'animal était sans vie, son corps couvert de blessures; le

joyau a été emporté par le roi des ours. — Reconnaissant les traces de ce dernier, le prince des Yâdavas se dit : « Il est allé dans les enfers et n'est pas ici. » — Il pénétra donc dans la caverne de l'ours, et dès qu'il les vit, Krichna dit à tous ceux qui étaient là : — « Satrâdjit a éprouvé bien de la douleur; il vient de rendre à son frère les derniers devoirs! » — Le bienheureux prince des Yâdavas avait songé à employer un stratagème; en entrant dans la caverne, il se garda bien de pousser de grands cris.

— Un jour, le seigneur des dieux indestructibles alla dans l'enfer; ayant fait du dieu de Lâlatch une partie de vous-mêmes, vous êtes devenus des dieux.

— Il alla donc jusqu'à l'enfer, le bienheureux berger; là, une fille de l'ours balançait un berceau, — et l'enfant que celle-ci balançait dans le berceau, elle le faisait jouer avec ce même joyau suspendu (à son cou). — Vite Krichna prit le joyau, et à la vieille (mère) il lança un coup de pied; [1] — celle-ci se mit à crier à tue-tête, et la jeune fille de l'ours Djâmavanta, s'étant levée, se prit à pleurer. — A sa voix, qu'il entendait, l'ours se hâta d'accourir, et il aperçut Hari qui tenait le joyau; — puis, poussant un cri, l'ours dit à Krichna : « Qui es-tu, toi qui es venu enlever ce joyau? — Je l'avais pris moi-même à un lion que j'ai tué, et toi, tu es venu éveiller mon enfant qui jouait (pour le lui enlever). — Après t'avoir tué, toi aussi, je reprendrai ce précieux joyau; il se trouvera quelqu'un capable de te vaincre. » — Et il en vint aux mains avec Krichna, et ce fut une bataille qu'on ne peut raconter. — Ils se battirent vigoureusement à coups de poing; cette lutte suprême ne connaissait ni le jour ni la nuit. — Cet ours Djâmavanta était une incarnation de Brahma, la seule qui n'adorait pas Krichna. — Il lutta donc à coups de poing pendant dix jours; mais, comme il les passa sans manger ni boire, la force de son corps s'en alla.

— Ce fut alors un merveilleux combat, qu'on ne saurait décrire; Brahma et Vichnou marchant l'un contre l'autre, y eut-il jamais un combat pareil?

— Tel fut le divertissement qui eut lieu en cette occasion; il y eut là un combat immense, varié dans ses phases; — ni jour, ni nuit, il n'y eut de repos; on eût dit deux Morts luttant ensemble; — mais l'un des deux (combattants) valait à lui seul les trois dieux Brahma, Roudra (Civa) et le Bienheureux (Vichnou). — Tandis que Hari se battait contre l'ours Djâmavanta, les héros yâdavas étaient inquiets de Krichna (1); — troublés dans leurs esprits, ils sont en proie à une grande anxiété, parce qu'il ne revient point, le berger qui est pour eux le dieux d'amour. — La continuation de ce combat pendant lequel il restait invisible se prolongea durant onze jours. — Elles se lamentèrent, les jeunes filles, car le prince des Yâdavas, car Mâdhou-Krichna est ce qui détruit les chagrins dans l'âme de tous : — « Combien nous sommes malheureuses, privées de notre protecteur! Resterons-nous sur la terre séparées de Krichna, prince des Yâdavas? — Qui se chargera de veiller sur nous et de nous aimer toutes, car il est notre époux à toutes, lui le maître, le berger! » — « O trésor de bonté, ô protecteur de Gokoula! » Ainsi crient en se désolant les vieillards et les enfants; — ainsi en proie à l'inquiétude et à la frayeur, tous les Yâdavas (s'écrient) : « Pourquoi tardes-tu à paraître, trésor de bonté, ô Mâdhou! » — Et alors, dans leur anxiété, ils accomplirent en son honneur les rites funèbres, ils offrirent à son corps dix boules de farine de riz (2); — par là, ils vinrent en aide au seigneur,

(1) Hari et Krichna ne font qu'un, et cependant l'auteur, en plaçant ces deux noms d'un même personnage, a une intention; c'est comme s'il disait : Tandis que Krichna-dieu combattait, etc...., les Yâdavas étaient inquiets de Krichna-homme, leur compagnon.

(2) Littéralement : ils offrirent les boules de riz (mêlé de lait caillé, de fleurs, etc.) aux dix organes. Voir Manou, liv. II, st. 90.

et, à ce moment, le prince des Yâdavas sortit victorieux du combat.

— Le onzième jour, comme il n'avait rien mangé, ses forces l'avaient abandonné; l'aide que lui donna cette nouvelle vigueur fut cause que le prince des Yâdavas triompha dans la lutte.

— Vaincu dans la lutte par le prince des Yâdavas, le roi des ours adressa au seigneur ces respectueuses paroles : — « Dans le *tréta-youga* (1), j'étais une portion de Brahma, et je combattis dans les armées de Râmatchandra (2); — je suis son serviteur, il est mon maître; sur la terre, Krichna est une nouvelle incarnation de ce même dieu; — c'est toi qui portes le nom de prince des Yâdavas! Je vais te raconter les exploits de Râma. — Râmatchandra, qui avait assemblé une grande armée, me donna le rang de conseiller; — les exploits qu'il accomplit, écoute-les avec attention; il tua le rakchasa Râvana; — dans les grands combats qu'il livra à l'occasion de sa femme Sîtâ (enlevée par ce dernier), ayant tué ce rakchasa (et les siens), il causa la joie des dieux. — Le roi Daçaratha (père de Râma) était de la race du soleil; il éprouvait un extrême chagrin de n'avoir pas de postérité. — Le destin voulut qu'il fût épris de la vie des bois; il devint, ce roi, chasseur dans la forêt, — et, dans un ermitage situé au bord de l'eau, tout occupé de tuer des daims, il s'assit, ce roi, en un lieu obscur, ses flèches à côté de lui. — Là vint un sage solitaire du nom de Çravana, qui conduisait sa mère et son père aux lieux consacrés, et marchait ainsi (sans le savoir) dans une route qui le mettait entre les mains de la mort. — Ils portaient sur l'épaule des paniers destinés à l'eau des étangs con-

(1) Le second des quatre âges.

(2) Le héros du *Râmâyana*.

sacrés (1), et tous les deux (le père et la mère de Çravana) étaient aveugles; — pressés par la soif et mourant de fatigue, ils demandèrent à boire un peu d'eau pour ranimer leurs forces. — Aux branches d'un arbre, Çravana suspendit les paniers, puis il alla vers l'ermitage du bord de l'étang; — au moment où il puisait de l'eau, le roi, (entendant) le bruit de ses pas, prépara une flèche; — il crut, ce roi, que c'était un daim; le prenant par erreur pour un animal, ce roi le tua! »

— Râma! Râma! cria Çravana, qui tombait expirant sur la terre. En entendant ces paroles, le roi courut et s'élança de l'ermitage du bord de l'eau.

— Quand il vit un homme étendu sur le bord de l'eau, le roi fut saisi de crainte : — « Ah! maître du monde, j'ai tué un ascète! » ... Et il tomba lui-même bouleversé par la douleur. — Alors Çravana, qui l'avait entendu, lui adressa ces paroles : « Arrête le coupable, il appartient à mon père! — Mon père et ma mère souffraient de la soif et je venais chercher de l'eau pour eux; — un pêcheur m'a tué sans motif, moi, brahmane, qui étais le soutien de ma mère et de mon père! » — Le roi dit : « Mon nom est Daçaratha; te prenant pour un daim, je t'ai infligé cette blessure; — c'est moi qui suis le coupable, ô pieux solitaire! fais de moi, ô maître, ce que tu jugeras convenable. » — Çravana répondit : « Roi, hâte-toi, va porter et fais boire de l'eau aux deux aveugles; — le destin avait arrêté ce qui m'arrive; toi, fais ce que te dira mon père! » — Daçaratha alla trouver l'aveugle, et à ce moment le souffle de Çravana s'éteignit. — « Quand j'ai entendu le bruit que faisait le richi, j'ai cru par erreur que c'était un daim, et j'ai tué ton fils! — Çravana t'envoie de l'eau par moi, qui suis le coupable; je suis venu me remettre

(1) Ces paniers renferment des cruches; ils sont suspendus aux deux extrémités d'un bambou.

entre les mains de son père; — bois cette eau, reviens à la vie, et fais de moi ce que tu jugeras convenable! »

— En entendant dire que son fils était mort, le richi lança une malédiction contre le roi : « Ce qui est advenu pour nous (par ta faute), sache qu'il en adviendra de même pour toi! »

— En parlant ainsi, il expira, et le roi, après avoir entendu cette malédiction, s'en retourna chez lui : — « Comment (après cette prédiction) pourrait-il se faire que je n'eusse pas de postérité? » (Ainsi pensa) le roi, et il écouta avec joie les paroles du richi; — et il se dit encore : « Le seigneur m'accorde des enfants, mais quel avantage en retirerai-je, si je dois les perdre?... » — Après quelques années, cette parole se réalisa : quatre fils naquirent à Daçaratha; — (voici comment :) le richi Çringui offrit le sacrifice, puis il fit don au roi de deux fruits; — le roi, plein de joie, les emporta dans son palais et les donna à manger à ses deux femmes, Kaoçalyâ et Kaïkéyî, qui en offrirent aussi quelque peu à une troisième de ses femmes, Soumitrâ. — Alors trois des épouses du roi devinrent enceintes, mais la plus aimée de toutes était Kaoçalyâ; — l'enfant qu'elle mit au monde fut Râma, destiné à régner, celui qui tua Râvana, le démon aux dix têtes; — le fils de Soumitrâ fut Lakchmana, et un second enfant nommé Çatroughna, qui eut en partage l'habileté. — Qui ne respecterait la puissance du fils de Kaïkéyî, du prince Bharata? qui pourrait l'égaler en énergie? — Un jour, le richi Nârada vint dans la demeure où était Kaïkéyî, et fit entendre ces paroles : — « Kaoçalyâ, ta rivale, veut que le roi donne la royauté à Râma (son fils à elle); — si le fils de cette autre femme du roi monte sur le trône, ton fils à toi ne régnera qu'après lui. — Quand le roi sera bien disposé, dis-lui qu'il lui plaise envoyer Râma (en exil) dans la forêt; — pendant douze années, il sera errant de forêt en forêt, et ton fils, tu le feras régner près de toi dans le palais! »

— Tel fut l'expédient auquel eut recours le richi Nârada, pour arriver à ce qu'il avait tant à cœur d'accomplir; il voulait que le seigneur (Vichnou, incarné en Râma) mît à mort le démon Râvana, qui affligeait le monde par la terreur qu'il inspirait.

— Après avoir employé cet artifice, le richi courut vers le roi, et Viçvâmitra (1) se rendit dans le palais du prince, — et, là, le richi intima ses ordres au roi : « Daçaratha, ô saint homme! je te laisserai tes deux (autres) fils; — quand nous offrons les sacrifices (aux dieux), les démons menacent de nous réduire en cendres; il faut que nous soyons sous la garde de Râmatchandra. » — A ces mots, le roi, en proie à un trouble extrême, joignit les mains et adressa au richi ces humbles supplications : — « Laissez-moi Râma, et, puisque vous l'ordonnez, je vous laisse prendre l'un de mes trois fils! » — Le richi répondit : « C'est Râma seul que je demande; aucun autre n'aurait assez de force pour ce que j'attends de lui! » — La reine Kaoçalyâ (mère de Râma) se jette aux pieds du richi; elle se désole de se voir séparée de son fils. — Mais le richi, qui connaît l'avenir (lui dit) : « Ton fils se mariera et je le ramènerai! » — Et le richi emmena Râma dans la forêt, n'ayant désormais aucune crainte des rakchasas (mauvais génies). — Il y avait alors un rakchasa pervers nommé Douçaha, qui nous cause une terrible frayeur;—ses pieds touchent la terre et sa tête le ciel; le souffle qui sort de sa poitrine est pareil à la chute d'un brandon enflammé;—son regard est terrible, sa chevelure tient debout sur sa tête; avec ses jambes torses, il est effroyable; — de sa bouche ouverte sort une langue énorme, l'intérieur de sa gueule semble une caverne. — Les yeux enflammés, il se précipite à la rencontre de Râma

(1) Ancien sage, né dans la caste des guerriers, qui devint, par ses austérités, un richi; il paraît dans le *Râmâyana* avec la qualité de précepteur et de conseiller de Râmatchandra.

(avec une telle violence) que les arbres des montagnes sont renversés; — Râmatchandra, qui a préparé son arc, lui perce les deux cuissss avec une flèche; — privé de ses jambes, le monstre ouvre ses deux bras, mais le seigneur (dont Râma est l'incarnation) les lui coupe avec une seule flèche; — après que Râma lui a séparé du tronc les deux bras et les deux jambes, il tombe la tête en bas. — Quand l'ennemi qu'il venait de tuer fut étendu à terre, les solitaires joyeux purent sans crainte sacrifier à Hari. »

— Ayant tué ce rakchasa, il détruisit en ce même lieu beaucoup de démons à forme humaine; le seigneur de Lâlatch, qui s'était incarné (en Râma), mettait à mort les asouras.

— Quand le seigneur eut tué tous les pervers, alors il y eut de la joie pour les brahmanes; — grâce à lui, ceux-ci purent pratiquer l'offrande du *homa* (1), le sacrifice et la mortification; les troupes des pieux solitaires redoublèrent de zèle dans l'adoration de Hari. — Alors Viçvâmitra dit à Râma : « Le roi Djanaka a une fille; — cette fille du roi se nomme Sîtâ. » A ces mots du richi, Râma partit pour le lieu désigné; — il arriva bien vite dans la ville de Mithilâ (2), et ce fut une joie pour le seigneur de voir cette charmante cité; — on y montrait des bosquets pleins de lotus en fleurs, on y avait creusé des étangs et des citernes; — là se trouvait un large puits à escaliers où l'eau coulait de source et qu'entouraient des arbres magnifiques. — Le roi, qui aperçut Râma, l'emmena dans son palais; il le fit frotter de divers parfums; — le roi fit remplir d'eau des cruches d'or (pour son usage) et placer à la porte du palais l'arc de Civa (3); — puis vinrent les

(1) Offrande du beurre clarifié que l'on verse sur le feu, en y joignant des prières.

(2) Ville qui donna son nom à un royaume situé au nord-est du Bengale, aujourd'hui Tirhout, dans la province de Behar.

(3) L'arc qui devait servir à essayer la force des concurrents; il est nommé *pinâka*. Cet arc paraît être l'emblème de la puissance des civaïstes.

rois des divers pays que le roi (Djanaka) avait invités et qu'il régala tous dans un repas; — à tous ces rois il offrit le bétel, leur donna divers parfums pour se frotter le corps (et leur dit) : « Cet arc solide, difficile à tendre, cet arc, tâchez de le briser; — c'est le *pinâka,* arc de Civa; c'est lui, d'après des preuves irrécusables! » Puis le roi Djanaka dit publiquement : — « Celui qui se sent la force d'accomplir un exploit, que ce roi-là tende cet arc! » — Il fit entendre ces paroles à Râmatchandra, ce roi, et il répéta devant tous les princes : — « Que celui qui est puissant en force soulève cet arc; quelle que soit sa famille, il sera l'époux de Sîtâ! » — Mais il ne se trouva personne qui pût soulever cet arc; alors Djanaka fit entendre (une fois encore) cette parole : — « O princes, c'est pour vous que je fais cette proclamation; celui qui brisera cet arc emmènera la jeune fille! »

— Tel fut l'ordre que le roi Djanaka proclama devant tous les princes; Râmatchandra enleva l'arc, à la vue de tous les maîtres de la terre.

— Sîtà est venue voir la lutte de la blanche terrasse du palais; elle a secrètement emmené avec elle toutes ses compagnes; — elle a remarqué attentivement le seigneur et demandé à ses compagnes : « Quel est ce jeune homme qui a soulevé l'arc, selon qu'il a été proclamé (par mon père)? » — « C'est, répondirent celles-ci, le fils de Daçaratha, le jeune prince Râma, qui est parmi les rois ce qu'est la lune parmi les constellations (1). » — Le beau corps du prince était couvert de sueur, et cette incarnation du seigneur brisa l'arc placé là par ordre du roi; — Râmatchandra souleva donc l'arc; plus heureux que tous les autres, il remporta le prix. — Civa l'avait formé, cet arc si dur à tendre, et Râma, l'ayant tiré en se courbant, le brisa par la force de son bras. — Il

(1) Allusion à son nom de *Râma-tchandra*, Râma-lune.

s'éleva de la ville une clameur qui s'étendit jusqu'au ciel, lorsque Râma fut venu à bout de rompre l'arc! — Alors le roi Djanaka prépara le mariage; il envoya un message à Daçaratha; — ce souverain conduisit la procession, et le mariage de Râma avec Sîtâ s'accomplit. — Le roi Djanaka fit faire les cérémonies prescrites par les livres saints et le Véda, il mariait Sîtâ selon le rite qui s'appelle le don de la jeune fille par son père; — le mariage s'accomplit selon la loi de l'écriture, le devoir de la caste et les rites du pays; — Djanaka donna en dot à sa fille des éléphants, un char, des chevaux blancs comme la neige, il lui donna de l'argent, des éléphants et des parures. — Lorsque le cortége nuptial fut parti, le roi revint au palais, et Paraçourâma (1) entendit les cris d'allégresse. — Dès que le bruit de l'arc brisé frappa ses oreilles, Paraçourâma se disposa à combattre le téméraire qui semblait le braver. — Râmatchandra lui adressa de très-humbles supplications, et Paraçourâma reconnut que l'arc brisé (était celui de Civa). — Interrompant alors la mortification et l'étude, Paraçourâma, entraîné hors de sa voie, adopta celle de Râmatchandra. — Alors il y eut une seule tête pour une double personnification; ainsi le seigneur passa successivement dans des manifestations diverses (2).

— Râmatchandra, par la force de ses bras, gagna Sîtâ pour épouse; — la ville d'Ayodhya (Oude) fut dans l'allégresse quand il y revint pour régner.

(1) Nom du prince qui fut la sixième incarnation de Vichnou et le premier des trois Râma; il naquit en ce monde pour réprimer la tyrannie et l'oppression de la caste guerrière des Kchatryas : il les détruisit et fit passer toute la puissance entre les mains des brahmanes.

(2) Ce passage est fort obscur, et nous craignons de l'avoir mal compris; il s'agit de la personnification de Paraçourâma en Râmatchandra, en un mot de cette pensée que les trois Râma n'en font qu'un, bien qu'ils aient vécu à de grands intervalles.

— Râma amenait dans la ville de son père Sîtâ, qui était devenue sa femme; dans toutes les maisons retentirent les instruments de musique; — tous les habitants fêtaient son arrivée, mais la jalousie s'éveilla dans le cœur de la Kaïkéyî. — La grande force déployée par son fils plaisait au roi Daçaratha, et il songeait à déposer sur le front de Râma l'onction royale. — Or, il y avait une perfide esclave nommée Mantharâ, qui surprit les volontés du roi; tout agitée, elle vint trouver Kaïkéyî, — et fit entendre à la princesse ces paroles : « Le roi a résolu d'investir Râma de la royauté! — S'il règne, il n'y a plus de bonheur pour vous; faites en sorte que Râma s'en aille en exil dans la forêt. » — L'esprit ému par ces perfides paroles, l'épouse du roi se mit à tenir conseil en elle-même; — le roi regarda en face son épouse perfide; la voyant tout abattue et en proie à quelque chagrin, il lui dit : — « Demande, ô princesse, ce qui te sera agréable; exprime ton désir, et tu obtiendras qu'il soit accompli! » — Voici ce que répondit Kaïkéyî : « Donne la royauté à mon fils Bharata, et exile Râma dans la forêt! » — A ces mots, Daçaratha devint tout pensif; et Râma étant venu près de Kaïkéyî, — alors celle-ci lui fit entendre ces paroles : « Le roi a décidé de t'envoyer dans la forêt! » — Râmatchandra inclina aussitôt son front, puis s'en alla dans la forêt, emmenant avec lui (son frère) Lakchmana; — avec Râmatchandra, Sîtâ s'en alla aussi, et tous les habitants de la ville furent émus de pitié. — Quand il ne vit plus Râma devant lui, le vieux roi Daçaratha ne tarda pas à cesser de vivre. — Partis tous les trois dans la forêt, ils firent leurs ablutions dans la Sarasvatî; — là où ils se livraient à l'adoration des dieux, vint Bharata, qui connaît l'art de se conduire; — prenant les pieds de Râma, il lui adressa d'humbles supplications; il fit entendre des paroles d'un respectueux dévouement à celui qui était une incarnation du seigneur; — il essaya de persuader à Râma d'accepter la royauté, et, après cette tentative (qui fut infructueuse), le

jeune prince Bharata retourna (à Oude). — Lorsque quelques jours se furent écoulés, Râma arriva au temple de Soudjanakhâ. — Soùrpanakhâ (sœur de Râvana), qui reconnut dans ce temple la belle Sîtâ, l'entraîna et la fit disparaître pour accomplir une œuvre de destruction; — puis elle montra le visage de celle-ci à son frère Ràvana. Râma, ayant blessé un daim, apparition trompeuse (envoyée pour égarer ses pas), se mit à le poursuivre. — Il était mort dans un jardin de fleurs, et là vint Râma, ses flèches préparées. — Ce daim, transformé en Lakchmana, se mit à lui parler; Sîtà, en l'entendant, fut frappée de stupeur : — « Lakchmana (demanda-t-elle), où est allé mon époux? »

— C'était à un pervers que parlait Sîtâ; elle ne parlait point à Lakchmana. Râmatchandra, après avoir tracé avec son arc autour d'elle un cercle (dans lequel elle devait rester sous la garde de son frère Lakchmana), s'en était allé dans la forêt.

— En cet instant, Râvana, averti par sa sœur, vint là où Sîtâ se tenait assise; — il s'approcha d'elle sous le déguisement d'un mendiant, et, l'ayant enlevée, prit la fuite. — Revenant au point où ils avaient laissé Sîtâ, Lakchmana et Râma ne l'y trouvèrent plus. — Lakchmana et Râma se désolèrent beaucoup, et se mirent à chercher Sîtâ dans la forêt et dans les halliers. — « C'est Khara, le rakchasa pervers, qui nous cause cette douleur; mais je tuerai quatorze mille démons!... » — Lorsque Hanoumân (le roi des singes) rencontra Lakchmana, une grande armée était occupée à combattre, — et, comme ces guerriers ne pouvaient plus résister (1), Lakchmana et Râma se rendirent (pour les seconder)

(1) Il s'agit du différend qui s'était élevé entre Hanoumân et son frère Bâli, et qui fut tranché par la mort de ce dernier. Cette analyse très-succincte du *Râmâyana* ne fait qu'indiquer les points principaux du poëme; au reste,

là où résidait habituellement (Bâli) le frère de Hanoumân; — accompagné du seigneur, ce dernier remporta la victoire, et le seigneur lui-même entra alors dans la montagne Guirivara. — Quand Bâli eut été tué, le roi des singes emmena avec lui l'armée de son frère; — alors aussi, à Sougriva, autre roi des singes, un message fut envoyé pour qu'il cherchât de toutes parts les traces de Sîtâ.—Comme Râma, cherchant Sîtâ, parcourait la forêt, il aperçut (le roi des vautours) Djatâyou étendu à terre (et mourant), — et il lui demanda : « Qui es-tu? Donne-moi quelque information sur ce qu'est devenue Sîtâ. » — « Râvana aux dix têtes,qui réside à Lankâ (1), est le ravisseur de Sîtâ! » Ainsi parla Djatâyou. — A la tête d'une armée de plusieurs milliards (de singes), Râma et tous ses compagnons descendirent sur le bord de la mer; — après avoir construit une digue avec de grands efforts, Râma et ses alliés arrêtèrent (la mer) le réceptacle des eaux, pour investir l'île. — Djâmavanta, le terrible Dadhimoukha, Gadja, Gavâkcha, et le redoutable Kécari,— Dvivida, Damayanta, marchaient en avant, et aussi Angada (fils de Bâli), qu'aucun guerrier n'égale. — (Là marchèrent) bien des combattants impossibles à compter, tous incarnations de quelque dieu. — Fiers de l'armée qui les suit, tous ces maîtres de la terre, descendus au bord de la mer, réfléchirent (sur ce qui restait à faire).

— Tous les guerriers de l'armée des singes dirent : « Que tout le monde fasse effort! » Car tous ils sont, par suite du chagrin de Râma, inquiets, eux aussi, du sort de Sîtâ.

— Le divin Râmadéva dépêcha son allié en avant, et l'héroïque Hanoumân arriva à Lankâ. — Ce vaillant singe,

tout lecteur européen peut désormais connaître les beautés de cette épopée grâce à la remarquable traduction italienne que M. Gorezzio en donne maintenant, après avoir publié le texte en entier.

(1) La capitale de Râvana et de l'île de Ceylan, et aussi l'île elle-même.

ayant franchi le bras de mer en un instant, pénétra alors dans Lankâ. — Il vit une belle ville toute d'or, et se dirigea, dès qu'il l'aperçut, vers l'habitation du roi de l'île (Râvana). — Le singe parcourt attentivement toute la ville, cherchant Sîtâ et ne la trouvant nulle part. — La vue de cette ville l'ayant frappé de terreur, le héros s'en alla vers un bosquet d'*açokas* (où Sîtâ était tenue captive); — celle-ci, qui l'avait vu, était tout agitée : elle ne cessait de répéter le nom de Râma; — elle lança (du haut des murs) l'anneau qu'elle tenait de Râma, et la vue de ce singe frappa d'étonnement la fidèle Sîtâ. — Pleurant toujours, elle appela Râma à grands cris, mourant d'inquiétude à l'occasion de l'anneau (dont elle ignore le sort). — L'héroïque Hanoumân (qui l'avait trouvé) apporta ce message : « Écoute, seigneur, Sîtâ va bien; elle est en paix! — Des paroles criminelles ont été adressées par Râvana à Sîtâ, mais le crime qu'il méditait a tourné à sa honte! » — Là-dessus Hanoumân fit paraître des fantômes : des babouins, courant çà et là, incendient toute l'île de Lankâ; — l'incendie jeta le trouble dans les assemblées des brahmanes. En un instant accourut Indradjit (l'un des fils de Râvana). — De nouveau, après avoir porté un message à Sîtâ, Hanoumân revint dans l'armée de Râma : — il lui apprit que Sîtâ était saine et sauve, et le seigneur conçut de l'estime pour le roi des singes; — puis l'un des fils de ce dernier, Angada, répandit la nouvelle que Râvana n'avait commis aucune violence contre Sîtâ, — et, comme il sut résister opiniâtrément aux attaques de Râvana, ce roi de Lankâ rabattit de son orgueil. — Enfin, les guerriers ayant jeté une digue sur le bras de mer, le seigneur, après avoir franchi cet espace, fit triompher la justice et la fortune. — L'agitation se répandit d'autre part dans les rangs des asouras, car toute l'armée des singes envahissait l'île sur divers points. — Râvana alors assembla son conseil pour le consulter, et les conseillers émirent chacun son avis; — l'un de ses frères,

Vibhîchana, dit : « Rendez Sîtâ; ne vous prenez point de querelle avec Râmatchandra! » — Râvana lança un coup de pied à Vibhîchana (en disant) : « Va chercher ce Râma que tu prends pour protecteur! — Toute ma vie, on m'a appelé roi de Lankâ, chef des Rakchasas; et quand t'a-t-on donné la royauté de cette île? »

— Le pervers Râvana ne connaissait pas la nature surhumaine de Râma; il méprisa l'avis de son conseiller, l'ignorant, tout rempli de lui-même.

— Alors un grand combat eut lieu entre ces guerriers; toute l'armée des singes s'étant mise en marche, — Râvana envoya beaucoup de ses soldats que Râmatchandra anéantit dans la mêlée; — avec sa grande massue ferrée, il abattit de grands héros et massacra en grand nombre les fils de Râvana. — Tandis qu'ils livraient un combat si meurtrier, Râma et Lakchmana poussèrent un cri vers Sîtâ, — qui, émue de pitié à la vue des périls qu'ils couraient, s'évanouit. Une rakchasî du nom de Tridjatâ (qui la servait) la calma par ses exhortations, — la fit monter sur un char surnaturel et montra à ses regards Râma et Lakchmana. — En ce moment, la chaste Sîtâ fut visible à leurs propres yeux; alors aussi se livrait un combat meurtrier. — Indradjit (fils de Râvana), à la tête de ses guerriers, refoula l'armée des singes, et la fit tout entière prisonnière; — puis, monté sur le char qu'il avait obtenu au moyen de sacrifices impies (et qui se nommait Kapatayadjna), il arriva à travers l'espace sans qu'on le vît. — Ce grand héros tuait les grands guerriers, et Râma ainsi que Lakchmana tombèrent hors d'haleine. — L'air empesté de la forêt tourmentait leurs corps par la souffrance; le feu de la fièvre qui les affligeait les avait amaigris. — Dans la ville de Lankâ retentissaient les instruments de musique, tandis que Râma disait : « Voici que je vais mourir! » — Le richi Nârada redonna du cœur à l'incarnation de Vichnou; il

dit à Râma : « Souviens-toi de Garouda (1) ! » — A la vue du roi des oiseaux, tous les serpents s'enfuirent; à sa vue, qui était pour eux douce comme l'ambroisie, les habitants de la forêt tressaillirent : — l'oiseau pressa dans ses serres et détruisit (un certain nombre) d'êtres vivants, puis il combattit et étendit à terre les démons. — Alors Indradjit, enflammé d'une grande colère, montant sur le char Kapatayadjna, — emmena (dans les airs) une image illusoire de Sîtâ, lui coupa la tête et la précipita sur la terre. — A cette vue, Râma ressentit bien de la douleur; il en éprouva dans son cœur une vive anxiété; — mais Vibhîchana (le frère de Râvana, que celui-ci venait de frapper), lui dit : « Ne t'afflige pas, c'est une forme illusoire créée par ce démon; ne crois pas que ce soit Sîtâ. — Mais il n'y a personne qui puisse vaincre (cet Indradjit) dans le combat; il tuerait lui-même le créateur du monde! — Celui qui, pendant douze ans, s'abstiendrait de tout commerce avec une femme, celui-là tuerait ce grand héros en un instant; — mais, tant qu'il sera protégé par l'influence magique dont il s'entoure, il triomphera ainsi de ceux qu'il attaque. »

— Lakchmana, ayant dit un mot au seigneur, alla tuer Indradjit; ton seigneur, ô Lâlatch! fut rempli de joie, et Râvana fut dans la douleur.

— Séparé de son fils (qui venait d'être tué), le roi de Lankâ, accablé de chagrin, s'avança sur son char avec son armée; — lançant de terribles flèches, Râvana marche contre les combattants de l'armée des singes et les détruit tous; — des flots de sang coulaient de leurs poitrines. Ainsi ils succombaient sous les coups du roi Râvana, — quand Lakchmana en vint aux mains avec lui et fit un grand carnage de l'armée

(1) Le roi des oiseaux par excellence, la monture de Vichnou, le destructeur des serpents. Il suffit à ce dieu de penser à lui pour qu'il vienne.

ennemie ; — avec l'épieu, avec ses flèches, le roi Râvana l'attaque et le frappe ; Lakchmana, percé de coups, s'en alla à travers les régions infernales. — Tandis que Râvana triomphe dans la mêlée, Lakchmana gît sans mouvement sur la terre ; — Râma poussa bien des cris de désespoir, mais le médecin Souséna lui donna ce conseil : — « Là où est la montagne Dronaguiri, là se trouvent beaucoup de racines qui rendent la vie ; — si quelqu'un les cueille à minuit, ils vivront ces héros ; ils recouvreront tous la santé ! » — Djâmavanta l'expliqua à Râma, et Hanoumân, y étant allé, en rapporta les racines ; — alors le seigneur dit aux singes : « Vous vous êtes tous comportés comme des héros ! » — Cependant les démons étendirent au-dessus de la ville une illusion qu'ils y maintinrent pendant quelques instants ; — le Vent (père d'Hanoumân) vint aussitôt et fit entendre ceci au roi des singes : « Hanoumân, le moment est arrivé, va vite ! — Personne n'a vu la ville magique ; elle a été construite pour la destruction de Râma ! » — Alors les démons, étant allés dans la montagne Dronaguiri, y mirent le feu et firent disparaître toutes les racines propres à rendre la vie ; — mais Hanoumân sauva ces racines de l'incendie de la montagne Dronaguiri ; il les emporta avec lui dans cette circonstance. — Les Rakchasas, croyant que leurs flèches ont tué Lakchmana, répètent le nom de Râma, Râma ! — Ces cris qu'ils poussent à plusieurs reprises, Hanoumân les entend ; il court et arrive près du jeune prince Lakchmana, — qui était sans connaissance. Hanoumân alors le ramena à la vie, puis s'occupa de lui transmettre le message de Râma. — Instruit de ce qui se passait, Lakchmana ressentit une grande douleur. Hanoumân alla trouver Râma. — Au milieu de la nuit, il apporta ces herbes propres à guérir, et toute l'armée des singes, éveillée de sa léthargie, se leva pour combattre. — Lakchmana étant revenu à la vie, il fut rempli d'ardeur et s'écria : « Maintenant, Râvana va périr ! » — Koumbhakarna (frère de ce dernier),

usant d'une extrême adresse, se prépare de nouveau à la lutte; il s'éveille au plus vite; — lui, dont le corps est pareil à une montagne, la frayeur ne peut l'atteindre; il arrive dans la mêlée. — Au moment où sa présence a jeté le trouble parmi les guerriers, Râma, de son côté, prend l'arc en main, — de ses flèches acérées, il lui coupe les pieds et les bras; ce rakchasa tomba sur la terre au milieu du sang.

— Dans la mêlée, il fait tomber les têtes coupées, détruisant dans sa colère l'armée ennemie; Râvana fut transporté de fureur de ce que le seigneur ne pouvait être vaincu.

— « Râvana! Koumbahkarna a été tué, il est mort! » Ainsi s'en vont criant à travers l'armée tous les parents de ce dernier; — tandis que le prince Râma se parait du trophée de sa victoire, Râvana était sous l'influence d'un pressentiment sinistre. — D'innombrables instruments de musique s'étant mis à retentir, il se livra devant le seigneur un effroyable combat; — l'armée des singes, éperdue, se troublait, car les Rakchasas lui livraient une bataille rude à soutenir. — A la vue des héros immolés, les timides fuyaient, les corps sans tête se tenaient encore debout à côté des morts. — Alors, lançant ses flèches redoutables, le seigneur abattit par masses tous ces héroïques Rakchasas; — tuant les ennemis, il fit couler une rivière de leur sang, le seigneur, et Râvana, furieux, prit en main son arc. — Râvana et Râma se livrèrent bien des combats, qui furent pour les trois mondes un objet de terreur et d'étonnement; — et pendant ce temps-là, Lakchmana attaquait le reste des Rakchasas. On ne saurait décrire une pareille mêlée en détail; — cette bataille frappait les dieux de stupeur et d'effroi; Râvana combattait avec les armes perfides que repousse la loi des guerriers; — mais le seigneur fit tomber sous ses coups l'armée ennemie, déjà mise en fuite: Râmatchandra (incarnation du dieu suprême) tua alors Râvana. — En un instant, le seigneur coupa les dix

têtes du monstre, après que les Rakchasas eurent été anéantis dans la lutte. — Alors il y eut dans le ciel des cris de victoire, et les dieux firent tomber une pluie de fleurs. — Râma donna toute l'île de Lanka à Vibhîchana (ce frère de Râvana qui avait abandonné son parti), puis le bénit en lui assurant une royauté qui jamais ne lui serait enlevée; — puis il dépêcha un envoyé vers Sîtâ pour la rappeler vers lui. — Celle-ci quitta le bosquet d'*açokas* (où elle était retenue) et vint rejoindre son époux.

— A ce moment parut sur le champ de bataille Mandodarî (la première entre les épouses de Râvana), prenant en main la massue que portait son époux, — et quand elle aperçut le visage de la femme de son ennemi, elle tomba comme frappée de la foudre. — Râma ordonna à Sîtâ d'allumer un feu et d'y baigner son corps; — le corps de Sîtâ fut purifié par les flammes, et les dieux poussèrent le cri de « Victoire! victoire! »

— Après avoir détruit son ennemi, Râmatchandra emmena Sîtâ à Ayodhyâ (Oude), où il célébra des fêtes pour la prise de possession de la royauté. — Or, lorsque, cédant aux conseils de Kaïkéyî, le roi Daçaratha avait exilé Sîtâ dans la forêt, celle-ci, qui était enceinte, donna le jour dans l'ermitage du richi Vâlmîki à deux enfants jumeaux, Kança et Lava, que ce même Vâlmîki (l'auteur du *Râmâyana*) éleva secrètement. — Lorsque Râmatchandra voulut offrir l'*açvamédha* (1), l'animal choisi pour être sacrifié lui fut volé (par les jeunes princes, qui ne connaissaient pas leur père); — l'armée des singes, qui les tenait cachés, livra à Râma un com-

(1) Sacrifice du cheval; il consistait à lancer un cheval qui parcourait librement les pays voisins sans que personne osât l'arrêter, et au retour on l'immolait. Cette cérémonie ne pouvait être accomplie que par un roi qui régnait en maître sur toute l'Inde (ou sur telle partie de l'Inde); elle était comme la preuve de sa puissance. Voir plus bas, chap. LXIV, ce qui est dit de l'efficacité de ce sacrifice.

bat ; — les deux jeunes héros arrivèrent dans la mêlée, et les guerriers tués par les flèches jonchaient la terre. — Râma, dans cette guerre, perdit tous ses ornements, qui lui furent enlevés, ce qui fit verser à Sîtâ bien des larmes ; — mais Vâlmîki rendit la vie aux armées qui avaient péri.

— Les fils de Râma apaisèrent leur père (en se faisant connaître), et le sacrifice put être accompli. Avec ses enfants, qu'il avait retrouvés, Râma revint à Ayodhyâ, où il offrit avec eux les sacrifices supplémentaires.

— (L'ours Djâmavanta) raconta et fit comprendre l'histoire de Râma, ô Lalatch! puis, reconnaissant enfin Krichna (pour une incarnation du même dieu), Satrâdjit lui donna en mariage sa fille Satyabhâmâ (1).

— Lorsqu'il eut achevé le récit du *Râmâyana*, Djâmavanta lui dit avec une profonde humilité : — « Dans le Trétrayouga (dans l'âge précédent), le seigneur avait beaucoup souffert (à l'occasion de l'enlèvement) de Sîtâ ; que cette jeune fille le console de cette séparation ! » — Le prince des Yâdavas était satisfait de la conduite de Djâmavanta, et celui-ci le maria avec sa fille : — « Ayant obtenu pour compagne cette jeune fille douée de grâces et de beauté, livre-toi à la joie, seigneur, dans une douce ressouvenance du passé ! » — Et il y eut là des réjouissances de toutes sortes ; la joie de la fête qui signalait ce joyeux événement donna du bonheur à toute la famille. — Djâmavanta adora Krichna comme un dieu ; il lui donna en dot le joyau Soumantaka ; — puis, le cœur rempli d'une affection extrême (pour Krichna), il sortit hors (de sa retraite pour l'accompagner). — Une fois hors de la caverne, le prince des Yâdavas emmena la fille de Djâvamanta, son épouse bien-aimée et riche par le don du joyau. — Dans toutes les mai-

(1) La fille de l'ours se nommait Djâmavantâ ; Satyabhâmâ, que le poëte introduit ici par avance, va figurer plus loin.

sons de la ville (de Dvâraka) eurent lieu des réjouissances, car la vue du seigneur était pour tous un sujet de consolation. — Il donna à Satrâdjit ce joyau qu'un lion avait enlevé à Praséna (frère de celui-ci), après l'avoir tué; — mais Satrâdjit ne dit rien devant le seigneur; tout honteux, il ne montrait point son visage. — Or, il avait fixé le mariage de sa fille; quand (celle-ci qui se nommait) Satyabhâmâ fut d'âge de prendre un époux, — le bruit courut d'abord que son fiancé serait un certain guerrier du nom de Satyavanta (1). — Cependant, ce prince (2) prit un parti plus convenable : il donna sa fille au chef des Yâdavas. — Cette Satyabhâmâ, bien digne de charmer son cœur, Satrâdjit la donna pour épouse à l'heureux prince des Yâdavas. — Alors, préparant cette désirable union, Hari fit dresser un pavillon par son intendant; — il ordonna de placer dans ce pavillon les cruches d'or remplies d'eau, et fit appeler tous les brahmanes selon le précepte du Véda. — Les cinq notes retentirent sur les instruments de musique, les jeunes filles chantèrent des chants d'allégresse ; — ce fut une fête ravissante, chacun chantait, la joie dans le cœur. — Les brahmanes prononcèrent les paroles védiques ; les habitants avaient fermé leurs portes et leurs fenêtres ; — les femmes chargées des apprêts de la noce placèrent un diadème sur le front de la fiancée, et, sur la tête de Hari, elles mirent une couronne de pierres précieuses. — Après la lecture des formules védiques, les brahmanes donnèrent la bénédiction aux époux, puis, sur la porte du pavillon, on fit la cérémonie (qui consiste à lier par) un nœud l'extrémité du vêtement des conjoints. — Ils

(1) Le *Prém-Sâgar*, qui développe tout au long cette légende, appelle ce guerrier Satdhanwa; dans le chapitre suivant, il est nommé Satadhanya. Il était aussi de la tribu des Yâdavas.

(2) Prince signifie ici kchatrya, celui qui appartient à la caste des guer-

adorèrent la déesse Pàrvatî et le dieu Ganéça ; ils jetèrent publiquement l'offrande dans le feu du sacrifice en l'honneur de ces deux divinités. — Toutes les cérémonies ayant été pratiquées selon les observances de la famille, Krichna distribua cent aumônes dans la cour (du palais). — Enfin, le prince Satrâdjit, prenant par la main Satyabhâmâ, la lui donna, et il pratiqua les nombreuses et diverses cérémonies en usage dans la famille. — « Dans cette vie, je me suis rendu coupable envers vous, pardonnez-moi, maître des trois mondes ! — Djâmavanta a grandement célébré vos louanges, et moi, insensé que je suis, je n'avais pas reconnu votre nature divine ! » (Ainsi parla Satrâdjit.)

— « Soyez en paix ! » Ainsi dit le prince des Yâdavas, ô Latch ! et il s'en alla dans son palais. Satrâdjit remit entre ses mains le joyau Soumantaka ; Hari l'emporta avec joie.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-huitième lecture qui a pour titre : L'Enlèvement du joyau Soumantaka.

LIX.

L'incendie de la maison de laque (1) ; suite de l'histoire du joyau Soumantaka.

Pendant que, dans son palais, le seigneur se livrait à la joie, il entendit parler d'un malheur dont avaient été me-

(1) Cet épisode, tiré du *Mahâbhârata*, a été traduit dans les *Fragments*. Voir *Djâtougrihaparva*, page 167.

nacés ses amis et parents (les Pândavas). — Les Kaoravas, ayant fait construire perfidement une maison de laque (enduite de matières inflammables), avaient donné aux Pândavas le perfide et dangereux conseil (d'y habiter); — puis, tenant à l'égard de ces gens de bien une conduite criminelle, ils avaient mis le feu à cette maison de plusieurs côtés à la fois. — Le roi Youdhichthira, Ardjouna, Sahadéva et Nakoula furent saisis d'une grande frayeur; — alors Bhîmaséna, au moyen d'un pieu, creusa une issue souterraine dans laquelle il les fit entrer. — « Les Pândavas y ont péri avec leur mère Kountî ! » (pensa-t-on) quand on apprit que la maison de laque avait été brûlée. — On fit des recherches, et les esprits furent grandement agités à la nouvelle de cette action déloyale; — mais, à ce moment, le seigneur sut qu'ils s'étaient échappés sains et saufs : il en eut grande joie et partit pour les aller voir. — Toute l'armée des Kaoravas, vivement émue, fit des dons aux brahmanes (en signe de réjouissance) pour masquer sa mauvaise action. — Bhîchma, (le vieux roi aveugle) Dhritarâchtra, Vidoura (le jeune frère de celui-ci), Drona (le précepteur militaire des Pândavas) et Gândharî (l'épouse du roi) étaient fort agités : — tous les cinq, ils éprouvaient une sincère douleur; mais Douryodhana (l'aîné des Kaoravas) ressentait de la satisfaction. — Le bienheureux Hari alla donc trouver Kountî, et à Balarâma, dévoré de chagrin (à cause du malheur des Pândavas), il expliqua tout. — Le seigneur leur dit à tous des paroles propres à calmer leur frayeur; il donna des consolations à Kountî. — Comme le seigneur était resté là quelques jours, il se tramait à Dvâraka une trahison contre lui. — Réfléchissant que Hari et Balarâma étaient absents, Satadhanya (1) tua Satrâdjit par vengeance. — Kritakarman (l'un des amis d'Akroûra) et celui-ci emmenèrent Satadhanya, qui emporta avec lui l'incomparable joyau nommé

(1) Le guerrier à qui Satrâdjit avait d'abord promis sa fille.

Soumantaka. — Une douloureuse rumeur, un grand bruit se répandit; on répéta avec des sanglots : « Satrâdjit a été tué! » — Les femmes se désolent : « O maître! toi qui étais le soutien des faibles femmes! » — Satyabhâmâ fut dévorée de chagrin : « Que personne, dit-elle, ne porte le prince (mon père) sur le bûcher; — jusqu'à ce que j'amène Krichna et qu'il ait tué notre ennemi, je ne lui rendrai pas les honneurs funèbres! » — Puis, montée sur son char, Satyabhâmâ se rendit à Hastinâpoura. — Quand Satadhanya apprit ces paroles, son corps fut tout agité par la crainte qu'il avait de Krichna : — il redonna le joyau à Akroûra, puis monta à cheval et s'enfuit, emmenant ce dernier avec lui; — il se sauva l'espace de cent *yodjanas*, et arriva dans la ville de Mithilâ (1). — Satyabhâmâ, quand elle fut rendue près de Krichna, respira enfin; elle versa un torrent de larmes, — elle se lamenta, en proie à une grande agitation : « Ah! seigneur! mon père a été tué par Satadhanya! »

— « Après avoir tué Satrâdjit, il a emporté le joyau Soumantaka; puis, troublé, hors de lui par l'effet de la rumeur publique, il a pris la fuite. »

— En apprenant cette nouvelle, Krichna éprouva une grande douleur; il se souvint alors de Garouda, et le prit pour monture. — Râma et Krichna, à cheval sur le roi des oiseaux, partirent et arrivèrent en un instant à Mithilâ. — Alors, le cheval du guerrier (fugitif) étant mort de fatigue, il restait debout et à pied, sans moyen de transport; — alors aussi Krichna et Balarâma s'approchèrent de lui, et de son disque (nommé *soudarçana*) le seigneur le frappa mortellement. — Sankarchana-Râma demanda à Hari le joyau, mais ce dernier ne le trouva pas (sur la personne de Satidhanya), ce qui excita la colère de Balarâma; — il cherche, mais le

(1) Voir la note de la page 252.

joyau n'est point sur le corps de son ennemi : « O bienheureux prince des Yàdavas! (dit-il) à quel autre l'a-t-il donc donné? » — Krichna ayant approuvé la pensée de Balarâma (de se rendre à Hastinâpoura), ce dernier s'en alla lui-même auprès des Kaoravas; — il se rendit près de Douryodhana, à qui il donna, lui, Balarâma, des leçons dans l'art de combattre avec la massue. — Cependant, de retour à Dvâraka, le prince des Yàdavas consuma sur le bûcher le corps de (son beau-père) Satrâdjit; — Krichna accomplit les cérémonies funèbres en l'honneur de ce noble guerrier. Consolant ainsi les chagrins de sa femme, il lui procura la satisfaction (qu'elle espérait). — Un jour, ayant appris l'arrivée de Krichna, Akroûra et Kritakarman s'enfuirent; — s'étant sauvés pour se mettre à l'abri de toute poursuite, ils allèrent s'établir à Bénarès, auprès des solitaires voués aux austérités. — Après le départ d'Akroûra, il arriva qu'à Dvâraka les habitants furent troublés dans leurs esprits. — Des rakchasas ayant l'apparence de loups tourmentaient et inquiétaient tout le monde; sur la terre cessaient de pleuvoir les nuages qui portent l'eau. — Le roi Ougraséna, tout en apprenant cela à Hari, lui fit connaître (la conduite qui avait valu) une bonne renommée à Souphalaka : « Ce personnage est le père d'Akroûra; chaque jour, il donnait des vaches aux brahmanes; — il possédait aussi la vache brune dite *Kapilâ*, aux cornes dorées, par laquelle il y a toujours de l'eau, et chacun pouvait boire. — Son fils Akroûra l'a emmené dans sa fuite, et sans lui il n'y a plus de bonheur pour la ville! — Il est un de tes adorateurs, il est comme l'incarnation des devoirs. Là où il habitera, il n'y aura jamais de calamités. — Pardonne-nous nos offenses, ô être divin! Permets-nous, ô seigneur! de rappeler (ce fugitif qui est) notre propre sujet! » — Souphalaka parut tout confus devant Hari; le prince des Yâdavas lui fit entendre des paroles affectueuses : — « Satyabhâmâ, lui dit-il, en veut à votre fils, parce qu'il s'est enfui en emportant

son joyau, qui pèse un *bhar* et un quart d'or. — Écrivez-lui tout de suite pour le lui réclamer, et alors vous obtiendrez de vivre en paix. » — En effet, Akroûra (averti par son père, revint et) donna le joyau, puis il adressa d'humbles supplications à Hari en l'adorant avec dévouement.

— Les gens de la ville de Bénarès étaient dans l'anxiété, et Krichna lui-même; le seigneur de Lâlatch se montra envers Akroûra un seigneur plein de miséricorde.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la cinquante-neuvième lecture qui a pour titre : L'Action de retrouver le joyau Soumantaka.

LX.

La mort du démon Narakâsoura; divers mariages de Krichna.

Le seigneur songea aux Pândavas; il s'en alla à Indraprastha (1), le bienheureux! — Réuni à tous ceux-ci qui étaient ses parents, le seigneur alla voir aussi leur mère Kountî, et la pressa sur son cœur. — De son côté, Kountî lui adressa d'affectueuses et humbles paroles, en lui demandant des nouvelles de tous les siens. — Après être resté là quatre mois, un jour Krichna prit avec lui Ardjouna, — et ils allèrent ensemble chasser dans la forêt, où ils tuèrent une

(1) L'un des noms de la ville de Hastinâpoura, où régnaient les Pândavas; l'ancienne Déhli.

immense quantité d'animaux sauvages : — ils tuèrent des gazelles, des sangliers, des antilopes aux pieds blancs en grand nombre; ils abattirent des lièvres et des oiseaux en abondance. — Errant ainsi, ils vinrent tous les deux au bord de la Djamounâ; ils y arrivèrent ensemble, comme pour se rafraîchir des fatigues de leur course. — Là était Kâlindî, la fille du Soleil (1); elle accourut avec ardeur au lieu où se trouvait celui qui devait être son époux. — Le désir lui vint d'éprouver (son affection), et, dès qu'elle le sut arrivé, elle dit : « C'est qu'il m'aime! » — Cette jeune fille, belle comme l'épouse du dieu de l'amour, que regardait Hari, Ardjouna, de son côté, se mit à la considérer, — et il se dit : « Le seigneur a fait naître la passion chez cette femme, et dans leurs cœurs à tous les deux il existe une affection réciproque! » — Montés sur leur char, ils allèrent vers la jeune Kâlindî, sur le bord de la Djamounâ, et Krichna, parlant avec une voix douce, lui dit : — « Qui es-tu, toi qui demeures ici attentive? Explique-nous tout ce mystère. » — La fille du Soleil, Kâlindî, répondit : « Je désire joindre Krichna, mon époux! » — Ardjouna, attentif (à porter ce message), alla près de Krichna (2); — le prince des Yâdavas arriva, et sa vue causa de la joie à la jeune fille. — Le dieu qui ravit les cœurs lui adressa d'affectueuses paroles; Mourâri-Krichna la fit monter sur son char et l'emmena. — Ardjouna et Govinda s'en allèrent là où habite le roi Youdhichthira (l'aîné des Pândavas), — et alors le bienheureux dit à Viçvakarman (l'artisan céleste) : « Construis une ville d'Indraprastha, — fais-la

(1) L'un des noms de la Djamounâ; cette jeune fille est donc une personnification de la rivière.

(2) Il y a ici dans le texte une certaine confusion; Krichna ne doit pas parler d'abord à Kâlindî, mais demander à Ardjouna : « Quelle est cette jeune fille, etc.? » Là-dessus Ardjouna va interroger celle-ci. Voir le *Prém-Sâgar*, ch. LIX.

tout entière belle comme Amaravatî, la ville des Immortels, et que toutes les maisons soient ornées de peintures. » — Adjourna alla dire au roi Youdhichthira : « Hari est sur le bord de la Djamounâ; — livrez-vous à toutes sortes de réjouissances! Préparant le mariage, donnez cette jeune fille pour épouse à Krichna! »

— D'abord, disant de douces paroles, il expliqua ce qui se passait au roi de la justice, Dharmaradja (1); Youdhichthira fit célébrer lui-même une fête magnifique.

— Comme Hari et Ardjouna s'étaient mis à jouer (à chasser dans les bois), un vieux brahmane tout décrépit vint devant eux; — il reprit espoir et dit à Ardjouna : « Je suis à offrir le sacrifice qui fait obtenir l'exemption de la caducité; — si je puis marcher dans la forêt d'Indra, au moyen des remèdes qui s'y trouvent, je détruirai toutes les maladies. » — Ardjouna se mit à faire la garde (autour du brahmane et de son sacrifice), et le feu (de l'autel) qui s'étendit à l'instant embrasa la forêt; — Indra, à son tour, appela les nuages, et les nuées qui portent l'eau eurent ordre de pleuvoir. — Ardjouna étendit sur le ciel un abri et pas une goutte d'eau ne put tomber sur la place ainsi couverte; — l'eau n'atteignit point ce qui garantissait l'autel, tandis qu'en un instant le dieu du feu détruisait la forêt par la flamme. — En cette occasion, Ardjouna accomplit de grands exploits, et le dieu du feu, satisfait, lui accorda sa faveur; — il lui donna le char *Nandighocha* (au retentissement joyeux), quatre chevaux blancs comme la neige, une armure impénétrable, des armes incomparables, — et l'arc nommé Gândîva, avec lequel il devint si puissant que l'impérissable Drona (2) ne le surpas-

(1) Dharmaradja est aussi le nom de Yama, roi des enfers, frère de Kâlindî et père de Youdhichthira.

(2) Le précepteur militaire d'Ardjouna et de ses quatre frères.

sait pas. — Le héros sauva du feu un asoura du nom de Maya (1), qu'il chargea de bâtir un lieu pour l'assemblée. — Ardjouna emporta dans sa demeure tous (les objets qui composaient son armure et l'asoura Maya), puis il invita tous les Kaoravas auprès de lui; — il réunit une assemblée; Maya y parut en tête, Douryodhana y vint aussi, lui que l'orgueil aveugle, — et Bhîmâ, souriant et modeste. Les princes se réunirent dans une cour de l'enclos (annexé au palais); — les princes firent une grande fête dans la ville, à l'occasion du mariage de Krichna avec Kâlindî, qui y eut lieu. — Maintenant, quelques jours s'étant écoulés, il épousa encore deux jeunes filles. — Là était aussi le roi Mitrabinda, qui a son palais dans la ville d'Avanti (2). — Il avait deux sœurs qui devaient se choisir un époux parmi les princes, et l'une, charmante jeune fille, se nommait Mitrabindâ. — Les rois présentèrent leurs hommages au chef des Kourous (Douryodhana), et le bruit se répandit ensuite que Krichna allait se présenter à la cérémonie du choix de la jeune fille. — Douryodhana, ayant appelé leur frère Mitrabinda, lui dit : « Ne donne pas ces jeunes filles à Krichna! » — Celui-ci répéta ces paroles à Krichna, qui en fut fort affligé; — (puis il fit cette proclamation :) — « Celui qui passera l'anneau dans le nez de sept taureaux, celui-là, vainqueur dans la lutte, épousera les jeunes filles. » — Alors s'avancèrent bien des princes, et, à cette nouvelle, Krichna se présenta aussi.

— Songeant à la peine qui accablait les Pândous, le prince des Yâdavas était venu dans ce pays; Hari prit les fronts des sept taureaux, et, en une minute, leur passa l'anneau dans le mufle.

— Alors le prince des Yâdavas s'en alla dans la ville du

(1) Le charpentier et l'architecte des démons.

(2) Aujourd'hui Ouddjaïn.

roi (Mitrabinda), qui, l'honorant avec respect, s'inclina devant lui; — puis il célébra grandement les louanges de celui qui ravit les cœurs : « Maintenant voici que Mourâri est devenu mon protecteur! — Cette belle fille (1), je te la donne, à toi qui connais les cœurs! selon la promesse que j'ai faite, ô maître! — (en disant) : Quiconque passera l'anneau dans le nez des sept taureaux, celui-là sera son époux (et c'est toi), ô prince des Yâdavas! » — Lorsque Hari eut saisi le front des sept taureaux, la jeune fille éprouva une vive joie; — au milieu des réjouissances, le prince s'occupa de la noce, et, au jour que les brahmanes désignèrent comme favorable, eut lieu le mariage de Krichna. — Lorsque le prince des Yâdavas eut épousé sa sœur, Mitrabìnda lui donna une dot; — il lui donna dix mille vaches, et lui fit présent de neuf chars de laque d'une incomparable beauté; — de plus il lui donna des chevaux magnifiques au nombre de neuf fois dix millions, si admirables qu'on ne pourrait les décrire; — et Krichna, ayant emmené avec lui tout ce qui formait la dot dans la ville d'Hastinâpoura, les instruments de musique retentirent. —
— Après avoir conquis Mitrabindâ, la belle jeune fille, le divin Mourâri accomplit un autre mariage encore. — Il y a aussi une ville incomparable du nom de Sâdhvi (2), dont le roi est le prince Lakchmana; — il avait une fille appelée Lakchmanâ, dont tout le monde admirait les qualités et la beauté. — Le roi, son père, jugea convenable de lui faire choisir un époux, et ce fut le bienheureux qui conquit cette femme. — Ardjouna était cette fois encore avec le seigneur, quand les autres rois (vaincus dans la lutte à l'occasion du choix de l'épouse) voulurent l'assaillir; — tous les grands guerriers sortirent précipitamment, et le prince des Yâdavas

(1) Il ne s'agit plus désormais que de Mitrabindâ.

(2) Ou Mâdvi; le *Prém-Sâgar* dit que Lakmana était roi du pays de Bhadradéça.

s'avança de son côté pour les combattre; — chevaux, éléphants, chars, une innombrable armée était en marche, et, comme elle approchait, Ardjouna la contint. — Là, une rude bataille s'engagea, mais le prince des Yâdavas, victorieux, emmena celle qui était devenue son épouse. — Tous les guerriers qui se présentèrent pour lutter contre lui, Hari les vainquit, et il emporta l'épouse avec les richesses (attachées à la dot); — et toutes les jeunes filles que Narakâsoura avait enlevées par ruse, Hari (plus tard) les épousa aussi.

— Ainsi le prince des Yâdavas épousa successivement ces femmes, qui furent comptées au nombre des reines; le seigneur de Lâlatch, qui était roi, épousa ensuite plusieurs esclaves.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixantième lecture qui a pour titre : La Mort de Narakâsoura.

LXI.

Suite de la mort de Narakâsoura; arrivée de l'arbre Pâridjâta.

Alors, le roi Parikchit, prêtant attention, demanda au saint richi Çoukadéva de lui réciter cette histoire : — « Par quel moyen Krichna tua-t-il Narakâsoura? comment Krichna lui enleva-t-il un grand nombre de jeunes filles? — Il me reste là-dessus un doute dans l'esprit. » Et voici ce que Çoukadéva fit entendre au roi : — Il y avait seize mille jeunes

filles, toutes filles des rois (vaincus) par Narakâsoura, que celui-ci tenait enfermées en un lieu retiré; puis il avait pris pour son usage les pendants d'oreilles d'Aditì, mère des dieux; — ce Narakâsoura, qui était fils de la Terre, avait ensuite enlevé le parasol qu'Indra tenait à la main. — Indra alla trouver le seigneur et lui dit: « Narakâsoura a volé des pendants d'oreilles et un parasol. » — Le seigneur fit cesser la douleur qui affligeait Aditì, et il emmena chez lui toutes les femmes que l'asoura tenait captives; — à toutes il adressa des paroles honnêtes et conformes aux devoirs; elles célébrèrent le prince des Yâdavas par des cris de victoire. — Songeant alors à Garouda, le prince des Yâdavas monta (sur le divin oiseau) et prit avec lui Satyabhâmâ (l'une de ses femmes); — et puisque tu as un pareil doute, ô roi! sache que, par son adresse à combattre, il l'emporta sur cet ennemi. — Cependant la Terre, s'étant livrée à de grandes austérités pour sauver son fils, avait obtenu de Mahadéva cette faveur: « Celui qui vaincra Narakâsoura, celui-là même ne le tuera que par ton ordre. »

— Alors Hari, ayant en sa compagnie Satyabhâmâ, alla tuer le pervers; l'ordre par lequel Narakâsoura devait périr, elle le donna elle-même (1).

— Alors donc le seigneur arriva dans la ville ennemie; auprès de la ville le feu faisait la garde. — Au moyen de la pluie qu'il versa du ciel, Hari éteignit le feu, et dans cette ville accoururent les démons et les hommes. — Là était un démon à cinq têtes (nommé Moura), pareil à une montagne, et son frère Avantisarâ (?) se joignit à lui. — La ville étai défendue par les gardes de la forteresse du roi, et le feu,

(1) Satyabhâmâ était une portion de la terre, par conséquent elle était la mère de Narakâsoura. Telle est l'explication de ce passage fort obscur donnée par le *Prém-Sâgar*, chap. LX.

balayant tout, arrêtait le combat à mesure qu'il recommençait. — Il y eut donc là une bien rude bataille qui causa de la douleur à tous les dieux, les hommes et les solitaires. — D'abord les deux asouras combattirent en décochant des flèches, et le roi des Yâdavas les frappa avec celles qu'il lançait de son arc divin. — Quand Krichna eut cassé leurs arcs en deux, les ennemis furieux prirent en main le trident; — mais le prince des Yâdavas tua le puissant démon en le frappant au front de son disque nommé *soudarçana.*

— Les deux démons, qui étaient frères, tombèrent dans la mêlée sous les coups de Hari; en un instant ces deux démons furent immolés, et moi, Lâlatch, je m'immole aux pieds du vainqueur, de Mourâri (l'ennemi de Moura).

— Quand il eut tué les deux guerriers qui défendaient la ville, les sept fils (de Moura) parurent dans le combat. — Ils amenaient une très-puissante armée, et je vais faire connaître leurs noms. — Le premier s'appelait Antarikcha, le second Sâvara, puis Vibhâvasa, Bhasva, Kihou, Gâvara; — puis Nâsva, qui était un grand guerrier. — Ils vinrent dans la mêlée avec une armée. — Pleins de rage, ils lancèrent des flèches contre Krichna et l'attaquèrent avec bien des armes; — mais les armes que lançaient les ennemis, Govinda les coupait toutes par le milieu! — Comme il combattait et en venait aux mains avec eux tous, Krichna anéantit la foule entière de ses ennemis; — puis, la confusion et le désordre s'étant mis dans le champ de bataille, Narakâsoura, qui avait sept têtes, y arriva. — Poussant un cri, ce roi se précipita contre Krichna : « Frappez maintenant! Pourquoi fuir?... » — Le bienheureux avait apprêté ses flèches terribles, et avec une force surhumaine il frappait son ennemi. — Par ses armes étaient atteints le parasol, l'arc, le char, les chevaux, tout ce que possédait ce roi; — et voyant le chagrin peint sur le visage de Satyabhâma, tous, sans exception, crièrent

de toutes parts : « Victoire ! victoire ! » — Transporté d'une colère suprême, le roi s'arma du trident pour frapper Krichna ; — les dieux le lui ont donné, la foudre même ne saurait le briser ; personne ne le regarde sans une extrême frayeur. — Armé de ce trident, l'ennemi de Krichna court sur le champ de bataille, et Satyabhâmâ est saisie d'effroi. — Connaissant la douleur de celle qui lui est aussi chère que la vie, le bienheureux lui dit : « Ordonne ! » — Lorsque sa femme eut donné l'ordre, le disque de Krichna partit de lui-même.

— Le fils de la terre, Narakâsoura, périt dans la mêlée de la main du prince des Yâdavas, les dieux versèrent une pluie de fleurs et de nouveau joignirent les mains.

Quand elle apprit que Hari avait tué son fils dans le combat, la terre éprouva en son cœur une inexprimable douleur. — Elle livra à Hari les pendants d'oreilles et le parasol ; puis, joignant les mains, célébra ses louanges, — lui mit au cou une guirlande des plus précieux joyaux (1), (en disant) : « Pardonne, ô maître des trois mondes ! » — En proie à un violent chagrin, la Terre prit les pieds de Krichna, (le suppliant en faveur de son fils. — Le dieu miséricordieux envers les affligés lui adressa des paroles qui lui rendirent la paix, après quoi il alla à Yotichpoura (2). — Les seize mille et cent jeunes filles (emprisonnées par Narakâsoura) étaient là, princesses aux visages de lune, parfaitement belles. — Il y avait là des filles de souras, de mortels, de Nâgas (3), que Narakâsoura avait enlevées et amenées en ce lieu. — Le prince des Yâdavas les conduisit toutes dans le palais du roi, puis les envoya à Dvâraka. — Dans la demeure de ce roi, Krichna trouva de très-magnifiques vêtements, qu'il prit

(1) Le collier de Vichnou, formé de joyaux pris dans les cinq éléments.

(2) Nom de la ville habitée par Narakâsoura ; dans le *Prém-Sâgar*, elle est nommée Prâgjotichpour.

(3) Demi-dieux à face humaine, au corps de serpent.

tous et fit expédier vers son propre palais. — En tuant ces ennemis (des dieux et des hommes), Krichna rendit la joie à tous; quant à la royauté, il la donna au fils du roi Narakâsoura. — Sur une montagne, ayant aperçu le diadème (du roi vaincu), le prince des Yâdavas monta sur Garouda, emmenant avec lui Satyabhâmâ; — victorieux de son ennemi, il trouva le parasol et les pendants d'oreilles (volés par celui-ci), qu'il alla porter à Amaravati, la ville d'Indra. — Le bienheureux remit à Aditî ses pendants d'oreilles, et déploya sur le front d'Indra le parasol, symbole de la puissance. — — Indra, ayant Krichna en sa compagnie, fit faire à son occasion des réjouissances de toutes sortes; — les gandharvas firent retentir les instruments célestes, tandis que les apsarâs chantaient d'une voix harmonieuse. — Il y eut des fêtes de divers genres, et chacun de nouveau se livra à l'allégresse. — Quand Satyabhâma fut dans le palais d'Indra, la femme de ce dieu lui rendit de grands hommages, — lui offrit en abondance des mets, du bétel, lui témoigna du respect, et la frotta de divers parfums.

— Kacyapa (l'époux d'Aditî) et Aditî elle-même, ainsi qu'Indra, ayant témoigné leur respect à Krichna, celui-ci, monté sur Garouda et accompagné de sa femme, s'en retourna dans sa demeure.

— Hari, étant allé dans le bosquet des fleurs, aperçut un charmant arbre au corail (Pâridjâta) (1), — qui était tout embelli de ses fleurs, et, en le voyant, Satyabhâmâ dit : — « Eh! seigneur, que j'emporte seule ces fleurs que tu as données à Roukminî; — alors je mettrai ma vie à tes ordres; donne aux autres femmes d'autres arbres! — Si tu me permets d'accomplir cet orgueilleux désir, fais en sorte que

(1) *Erythrina fulgens;* il est pris ici spécialement pour l'arbre du paradis, nommé aussi *kalpadrouma*.

j'emporte cet arbre à Dvàraka; — si tu as pour moi de la tendresse, ô seigneur! permets que j'emporte dans ma demeure cet arbre précieux. » — Alors, dans l'esprit de Hari un doute s'éleva sur le moyen qu'il emploierait pour briser cet orgueil. — Satyabhàmâ est sa bien-aimée la plus chère; il la quitta pour accorder son affection à Roukminî. — Le richi Çoukadéva expliqua l'aventure au roi Parikchit en ces termes: Ce fut le richi Nârada qui indiqua le moyen à Krichna; — celui-ci, au matin, prit Roukminì avec beaucoup de tendresse et lui donna une fleur divine; — quiconque place cette fleur sur son front obtient toute la joie et la richesse que son cœur désire. — Et les vêtements qu'il reconnaissait pour les plus beaux, choisissant Roukminì pour sa favorite, il les lui donna. — Une esclave de Satyabhâmâ alla trouver celle-ci et lui dit avec tristesse: — « Voilà que vous n'êtes plus la favorite du seigneur; Krichna a donné à Roukminî une fleur (précieuse)! — Nàrada est arrivé du monde des dieux, et il s'est plu à combler ses désirs. » — A ces mots, Sâtyabhâmà tout affligée s'imagina que Hari avait fait semblant de lui témoigner de l'affection; — elle se revêtit de vêtements noirs et alla près du seigneur, qui trouva le moyen de la consoler: — « O bien-aimée! je t'ai fait une promesse, c'est de t'apporter l'arbre dont tu m'as demandé les fleurs! »— Ces paroles qu'il avait prononcées apaisèrent Satyabhâmà, et quand l'occasion se présenta, Nàrada alla trouver Indra (et lui dit): — « Pour complaire au désir de sa favorite, le bienheureux Hari, le frère de votre femme, lui a donné l'arbre *pâridjâta.* »

— Ayant placé cet arbre sur le dos de Garouda, le prince des Yâdavas s'en allait vers son palais: « Je tuerai mon frère et sa favorite, » dit Indra, et il monta sur la croupe d'un éléphant (pour se mettre à la poursuite de Krichna).

— Monté sur un éléphant, la foudre en main, Indra s'élança

sur les pas de Hari; — aveuglé par la rage, il ne reconnut point le seigneur, qu'avaient reconnu Kacyapa et toute sa famille. — Indra lança sa foudre et Garouda donna des signes de sa frayeur. — Prenant en main l'arc divin de Vichnou, Krichna fit le geste de tourner contre lui la pointe d'une flèche. — Aussitôt un océan d'amour entra dans le cœur d'Indra, et (Nàrada) lui fit entendre ceci : — « Elle est donc toute partie ton intelligence, que tu combats contre le bienheureux! — C'est lui que l'on reconnaît comme le maître de tous; c'est lui, le seigneur, qui t'a créé, ò Indra! — Saisis ses pieds et ne lutte plus contre lui; donne-lui l'arbre précieux que demande sa favorite! » — Alors, ayant réfléchi, Indra dit : « J'ai péché par orgueil contre Krichna; ce qu'il me demandait, je ne le lui ai pas donné; et voilà que, brisant ma fierté, il me l'a enlevé! » — Telle fut la cause d'un combat incommensurable qui durait toujours; mais les dieux firent entendre raison à Indra, ô roi!

— Ces grands combats, les dieux vinrent les faire cesser; le disque nommé *soudarçana,* l'oiseau Garouda perché sur une colonne le tenait entre ses pattes.

— Indra satisfit enfin Krichna en célébrant ses louanges (en reconnaissant sa puissance); il lui livra l'arbre *pàridjâta,*— que le prince des Yâdavas emporta à Dvàraka, et Satyabhâmâ éprouva une grande joie. — Cet arbre, que Krichna avait apporté d'après la demande de sa femme, Satyabhâmâ (cette même femme) le planta devant sa porte. — Le roi Ougraséna fit épouser au prince des Yâdavas (parmi les seize mille filles délivrées par lui) celles qui étaient vierges; — il les épousa toutes séparément, se multipliant sous quatorze mille formes identiques. — A chacune il donna un palais particulier, à chacune en particulier le seigneur donna à la même minute des marques de son amour; — toutes elles goûtèrent avec le seigneur un bonheur complet (comme si chacune eût

été seule); toutes. . . . . — Comme par le passé, Satyabhâmâ se livra aux actes de vertu, et Roukminî chanta les victoires du prince des Yâdavas. — L'arbre *pâridjâta* fut l'objet de leur vénération, et chacune d'elles eut un nouvel astre beau comme l'amour. — Lorsque Nârada connut ce qu'avait produit l'amour de Krichna, il fit don d'un garçon à Satyabhâmâ; — à la dérobée, il la revêtit de beaux ornements, et en secret l'unit au prince des Yâdavas.

— Nârada fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par le seigneur, quand celui-ci eut connu son intention; le seigneur de Lâlatch fut heureux, et Satyabhâmâ recouvra sa gaieté.

— Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-unième lecture qui a pour titre : L'Arrivée de l'arbre *Pâridjâta.*

LXII.

Pradyoumna épouse la fille de Vadjranâbha et le tue.

Dans son palais, se livrant en paix à l'amour, le bienheureux goûtait les joies de l'affection avec Roukminî; — ils étaient ensemble dans une somptueuse galerie, et Krichna lui disait quelques mots gracieux pour jouer.— Le seigneur, ayant vu que Roukminî devenait orgueilleuse, lui dit, sans choisir, ces dures paroles : — « Je suis un Yâdava de basse naissance, ô femme! toi, tu es d'une race glorieuse, et non une pauvre personne comme moi! — Le grand roi Çiçoupâla, le maître de la terre, celui-là t'eût rendue glorieuse (en

t'épousant), ô belle femme! — L'ayant abandonné, tu es venue ici; maintenant, ô bien-aimée! va vite dans le palais de ce prince. — C'est par suite de la crainte qu'il m'inspire que j'ai quitté Mathoura pour habiter ici, à Dvâraka, au milieu de la mer (1). » — Jugeant que le seigneur parlait sérieusement, Roukminî, à ces mots, ressentit du chagrin : — elle tomba évanouie, la belle princesse; cette pauvre femme demeura sans force, en proie à l'agitation. — Son corps est affaissé, il ne lui vient à la bouche aucune réponse; les paroles de Krichna lui causent de la douleur; — elle était suffoquée par l'émotion et toute troublée. Hari la souleva tout d'une pièce sur sa hanche; — interrogeant ses yeux, il humecta son visage, et Roukminî reprit ses sens. — « J'ai voulu plaisanter, dit le bienheureux, et voilà que ces paroles t'ont causé de la douleur! »

— Alors, regardant le visage du seigneur, Roukminî parla ainsi : « Si tu plaisantes de la sorte, comment la vie ne s'échapperait-elle pas de mon sein? »

— « Dans mon cœur, la vie était prête à s'éteindre! » Puis la jeune femme dit encore quelques douces paroles : — « Si tu m'adresses des discours aussi rudes, ô berger! que me restera-t-il pour soutenir ma vie? — Le miséricordieux envers ceux qui souffrent est l'affection de mon cœur, il est le bonheur de ma pensée et de mon être! — Tu es le seigneur inaccessible, le premier type de l'être créé; tu es l'être exempt des trois qualités inhérentes à l'humanité, le maître, le bienheureux, — le seigneur qui échappe à la pensée, l'inaccessible, l'impérissable, tu résides dans tous les êtres, intimement lié à eux! — Tu mets sous le joug les pervers, et à tes adorateurs tu te manifestes sous des formes variées; — tu es le vide, l'inaccessible, l'incorporel, l'incommensurable,

(1) Voir plus haut, page 195.

le premier type de l'être, dans le ventre de qui résidait le monde. — Tu es composé des trois mondes, ô seigneur! Qui aurait assez de puissance pour vouloir s'élever au-dessus de toi? — Tu es le gardien de mon corps, ô prince des Yâdavas! le souffle en moi est alimenté par le souvenir incessant de tes mérites! — O miséricordieux envers ceux qui souffrent, toi qui es compatissant et qui accordes le bonheur, si tu dis des paroles attristantes, le chagrin naît à l'instant! — Mais, à la vue du lotus de ton visage, le bonheur revient; le seigneur est celui qui enlève la douleur, qui donne la paix après le doute! — Le monde est enveloppé d'une illusion qui le fascine; pour celui qui ne t'adore pas, la vie est sans fruit; — quiconque accepte pour son dieu un autre que toi est victime d'une erreur qui lui fait prendre pour toi le faux éclat de l'illusion. »

— Ainsi elle célébra les mérites du prince des Yâdavas, qui fut satisfait; le seigneur de Lâlatch, trésor de miséricorde, lui accorda le don de n'être plus ébranlée dans son amour.

— Vadjranâbha fut fils de Kaçyapa; il avait été conçu dans le sein d'Aditî; — Vadjranâbha avait pour frère Indra; il alla célébrer les grandeurs de Brahma. — Ayant témoigné son respect à ce dieu, il le servit avec dévouement, sur quoi Brahma promit de lui accorder un don. — Alors, il demanda au maître ceci: « Qu'aucun homme ne me résiste dans le combat, — et que j'obtienne d'habiter une ville ainsi construite que j'y puisse braver victorieusement les souras, les asouras et les hommes; — tant que la vie restera dans mon corps, qu'il n'existe personne de la main de qui je puisse mourir! » — Là-dessus, Brahma lui accorda la faveur demandée, il lui donna l'agréable demeure de Vadjrapoura. — Ceux qui regardaient cette ville sans la permission du roi périssaient réduits en cendres. — Ce roi la gouverna pen-

dant un assez longtemps, de sorte que l'orgueil d'un sentiment de fierté se développa en lui. — Les conseillers, ayant réfléchi, lui donnèrent cet avis : « Toute l'armée est ici dans la ville, ô maître ! — Nous voilà aujourd'hui réunis en assemblée, disposés à te servir, ô roi ! Explique-nous ta pensée, et dis-nous des paroles de bon augure. — Nous sommes tes frères dans les guerres que tu entreprendras, car la royauté appartient à celui à qui ton père l'a donnée. » — Alors le roi Vadjranâbha, étant très-satisfait de cette déclaration, alla trouver Kacyapa, son père : — « Écoute, ô mon père, ce que je vais te dire ; nous sommes tous les deux tes fils (Indra et moi), ô saint solitaire ! — Pourquoi as-tu accordé à celui-ci le trône du maître des dieux ? Pourquoi, ô seigneur ! m'as-tu fait de cela un mystère pour me tromper ? — Aujourd'hui, si tu m'en donnes l'ordre, ô être divin ! j'enlèverai par la force de mon bras la ville des immortels, Amaràvatî (où règne Indra). » — Alors Kacyapa réfléchit en son cœur : « Ce maître des asouras est bien puissant ! » — (Puis il lui dit :) « Je me rends à une assemblée de mounis ; ce qui sera convenable, je te le ferai savoir. » — Quand il eut ainsi parlé, renvoyant le rakchasa Vadjranâbha sur la terre, Kacyapa alla prévenir Indra : — « J'ai pris mes mesures (lui dit-il), j'ai renvoyé ton ennemi sur la terre, mais garde bien ta ville d'Amarâvatî, et veille toujours à ta défense. »

— Ainsi parla Kacyapa ; en ce moment, il lui expliqua par ses paroles ce qu'il avait à faire : « Veille à la conservation de ta royauté, car l'ennemi va venir pour te l'enlever par la victoire ! »

— En entendant ceci, Indra, en proie au plus grand trouble, s'en alla trouver le berger beau comme l'amour. — A son tour, le prince des Yadavas vint à Amarâvatî. Indra, étant en conférence avec Krichna dans le paradis, le *Vaïkountha*, — ils se mirent à deviser, en tenant conseil, sur les moyens

de se défaire de l'ennemi Vadjranâbha, — de celui dans la ville duquel personne ne peut pénétrer, de celui dont l'ennemi, d'après la parole de Brahma, est réduit en cendres (rien qu'à regarder sa capitale). — Tandis que le bienheureux délibérait ainsi, un cygne arriva précipitamment auprès de lui; — il venait de la capitale de Vadjranâbha et se reposait avec plaisir sur l'étang d'Indra. — Alors le prince des Yâdavas l'interrogea : « Dis-moi le moyen d'agir contre Vadjranâbha; — te traitant avec respect, nous te donnerons cet étang et ferons de toi le maître suprême de tous les cygnes; — quand le roi aura décidé d'accomplir quelque chose, empare-toi de ses desseins et fais-nous-en part. » — A quoi le cygne répondit avec justesse : « J'interrogerai ce roi et te dirai ce qu'il médite, ô Krichna! — Sur l'appel du roi, envoie vers lui le prince Pradyoumna (ton fils, le dieu d'amour ressuscité). » — Alors Indra appela près de lui Pradyoumna et lui dit comment il s'agissait de détruire la famille de Vadjranâbha.

— Ayant ainsi parlé, le cygne s'en alla dans la ville de Vadjranâbha; ce qu'il apprit de la bouche de ce roi devenu avide (de conquérir la ville du maître des dieux), il le dévoila à Krichna et à Indra.

— Dans le palais du roi s'étaient rendus beaucoup de cygnes, ses compagnons, qui tous ensemble et folâtrant vinrent sur le lac; — ils allèrent prendre leurs ébats au milieu d'un parterre de fleurs, où le roi venait se baigner. — Il dit, en les regardant se divertir : « J'ai éprouvé de la joie, car j'ai remarqué leurs qualités et leurs formes (qui sont gracieuses à voir); — qu'on me les amène dans la partie intérieure de mon palais, et qu'ils demeurent dans l'étang de ma propre habitation. » — La jeune princesse se lia d'amitié avec les cygnes; ces oiseaux devinrent la joie, le bonheur de son être, de sa pensée, de sa vie. — La fille du roi se nommait Pra-

bhâvatî; elle alla jouer au milieu des fleurs. — Tandis qu'à côté d'elle les cygnes devenus ses compagnons se livraient à leurs ébats, elle, assise, cueillait beaucoup de guirlandes de fleurs sur l'étang. — Un certain trouble fit naître en elle des désirs; la vue de l'amour de ces oiseaux lui en donna un peu le sentiment. — Quand elle eut considéré leurs jeux et leurs ébats, la jeune princesse parla ainsi : — « Je te demande de m'expliquer le sentiment de l'amour, car en ton cœur réside tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet. — Toi-même, en chaque pays, tu en as goûté les douceurs; décris quelqu'une des unions que tu as observées. — Moi, ta compagne, j'ai pour toi une extrême affection, et si ce n'est à toi, à qui ouvrirais-je mon cœur? — Ce qu'il y a de plus beau dans le monde, celui qui est beau comme l'amour, indique-le-moi. ô compagne! » — Alors, après avoir réfléchi, le cygne femelle, compagne de la jeune fille, lui dit : « J'ai vu un homme digne d'être aimé; — il est une incarnation du dieu de l'amour, c'est le fils de Hari, on le nomme le prince Pradyoumna; — par son éclat, le monde entier est embelli, et nul autre n'est assez beau pour lui être comparé. — Mais la famille des Yâdavas (à laquelle il appartient) est en hostilité avec les asouras, comment pourrais-tu te réunir à lui? — Quiconque vient ici sans la permission du roi est un ennemi qui, d'après la promesse de Brahma, doit être anéanti. — Or, maintenant, tâchons de savoir comment nous nous y prendrons pour que tu puisses être unie à lui; là est la grande difficulté. — Ce Pradyoumna est très-certainement le dieu de l'amour, l'époux de Rati (1); ô jeune fille, c'est de lui que vient l'affection qu'il t'inspire, — et quiconque l'adore par de secrètes austérités sera aussitôt rapproché de lui par une union fortunée. » — Puis le cygne ajouta : « Écoute-moi, ô fille de roi! j'ai encore à te donner un conseil important : — ce

(1) Voir plus haut la naissance de ce fils de Krichna, chap. LVII.

qui peut te plaire de la part du roi ton père, demande-le-lui, et fais-moi-le savoir. »

— Tel fut tout leur entretien. La belle jeune fille s'en alla dans le palais; là où le roi se tenait, là elle se rendit gaiement et s'assit à ses côtés.

— Ayant appris la venue de Prabhâvatî, sa fille arrivée à l'âge d'être mariée, le roi lui demanda : « Qu'est-ce qui te charmerait beaucoup? — Quel est ton désir, ô toi qui es belle? Pour quel motif es-tu venue me trouver? » — La jeune princesse répondit ainsi : « J'ai le désir de voir des jongleurs. » — Après avoir fait entendre au roi ces paroles, la belle jeune fille alla rejoindre sa compagne, le cygne femelle au beau visage. — Ces mots qu'elle avait prononcés devant le roi : « Je désire de voir des jongleurs, » — elle les lui répéta, et, à plusieurs reprises, elle dit à sa compagne : « Trouve un moyen pour que mon seigneur vienne ici! » — Le cygne répondit : « Écoute, ô princesse! tâche d'en obtenir l'ordre du roi. — Sans crainte, dès que le roi me l'aura ordonné, j'irai, et, au matin, j'amènerai Pradyoumna. » — Et, de nouveau, la jeune princesse, s'étant rendue près du roi, lui dit d'une douce voix, le sourire sur les lèvres : — « Il y a en ma société beaucoup de cygnes qui me tiennent lieu de compagnes, et, comme par hasard aujourd'hui j'étais allée sur le bord de l'étang, — après s'être baignées, ces compagnes se livraient à bien des jeux, et, là aussi, elles cueillaient des fleurs odorantes. — Voilà que j'aperçus sur l'étang un cygne d'une incomparable beauté, qui s'abandonnait à ses ébats avec une joie entière; — alors j'expliquai mon désir à ce cygne, qui me fit entendre cette parole extraordinaire : — « En certain pays, il existe un jongleur de grand mérite, doué d'une beauté extraordinaire, et d'un tel talent qu'aucun autre ne l'égale; — si le roi m'en donne l'ordre, ajouta le cygne, j'amènerai ce jongleur. »

— Le roi Vadjranâbha accorda cet ordre, et la jeune fille, allant vers sa compagne, le lui dit; le cygne amena le jongleur, qui, dans sa colère, devait détruire le roi.

— Munie de l'ordre du roi, sur la parole de la jeune fille, le cygne alla aussitôt dans la ville d'Indra, Amarâvatî, — et là il fit entendre ces mots : « J'ai obtenu l'ordre du roi Vadjranâbha; — fais appeler au plus vite le prince Pradyoumna, et, après qu'il aura tué Vadjranâbha, ton ennemi, tu te rendras maître de sa capitale. » — Indra dépêcha un messager vers Krichna, qui, tout joyeux, arriva à Amarâvatî. — Alors Pradyoumna se prépara à faire le métier de jongleur, et le cygne emmena avec lui la troupe, qui se composait de cinq personnes. — Après s'être entendu secrètement avec Indra, Hari envoya le fils de celui-ci, Djayanta; — sous l'apparence d'un brahmane, il devait accompagner Pradyoumna et livrer de grands combats du haut du ciel.

— Après avoir indiqué à Krichna et à Indra ce moyen (d'arriver à leur but, le cygne) emmena les cinq jongleurs, qui, en un instant, arrivèrent devant la ville de Vadjranâbha.

— S'approchant seul de la ville du roi, le cygne laissa en dehors des portes les cinq jongleurs; — et lui seul, cherchant à obtenir par ruse que le prince les laissât tous entrer, le cygne alla le trouver pour mettre son dessein à exécution : — « Ils sont venus, les jongleurs, au nombre de cinq, ô roi! daignez décider où ils doivent loger! » — Alors le roi fit connaître cette détermination : « Fais-les vite venir, ces gens pleins de mérites, si agréables à voir! » — Le cygne se rendit là où était Pradyoumna : « Venez vite (lui dit-il); le roi vous demande. » — Tous les cinq, ils arrivèrent auprès du roi, et là ils chantèrent et exécutèrent des danses; — ils firent retentir les cymbales, le tambourin et d'autres instruments, et, y mêlant leurs voix, ils chantèrent des stances mélodieu-

ses; — puis, relevant l'extrémité de sa tunique, Pradyoumna fit voir tous les exercices qui se rapportent à l'art de la danse. — L'assemblée tout entière était fascinée : « Bravo! bravo, danseur! » criaient les hommes et les femmes; — le roi, qui fut aussi enchanté de les voir, leur fit, après les avoir regardés, la faveur de leur servir des feuilles de bétel. — « Il est descendu, l'amour, il est dans le palais! » telle fut la parole que le cygne femelle adressa à la jeune princesse, — et Prabhâvatî, transportée de joie, dit à son tour : « O compagne! montre-le-moi, ce fils du bienheureux Krichna! — Si tu me fais voir de mes yeux celui qui est mon maître, dans ma reconnaissance je me donne toute à toi! » — Le cygne répondit : « Pourquoi vous agiter ainsi? C'est la nuit seulement que vous serez unie à lui! »

— « Écoute, ô belle jeune fille à l'aspect de lune; prends un peu patience, ô compagne de l'amour! laisse arriver la nuit, et le fils de Hari sera uni à toi! »

— Le cygne femelle alla trouver Pradyoumna; au beau jeune homme elle fit entendre ces paroles : — « Attends-toi aux délices de l'amour; la princesse désire te voir! » — Ces paroles causèrent une vive joie à Pradyoumna, qui, prenant une forme souverainement belle, partit pour cette aventure nocturne. — Il alla vers le palais du roi, le jeune Pradyoumna, tout préoccupé et réfléchissant en lui-même; — vers le magnifique palais où réside la princesse, il monta, pareil à un astre qui se montre au-dessus de la forêt. — Au moment où la compagne de Prabhâvatî lui rappelait que l'amour allait venir, le prince des Yâdavas, Pradyoumna, montrait son beau visage; — à sa vue, la princesse ouvrit des yeux ravis, et Pradyoumna, ayant réfléchi, dit des paroles — qui la décidèrent à l'épouser selon le mode des gandarvas (1). Alors il

(1) Le sixième des huit modes de mariage énumérés dans le Code de Lois de Manou, livre III, st. 20-42; il est ainsi défini : « L'union d'une jeune

devint l'époux de la jeune fille; — par une pure jouissance, il détruisit la fièvre qui consumait cette jeune femme, et de nouveau le prince des Yâdavas se livra à bien des plaisirs; — elle répandit sur son corps divers parfums; dans ce palais, il goûta une merveilleuse joie! — Au jour reparaissait sur la scène préparée pour voir ses danses celui qui, la nuit, s'était glissé dans la demeure de la princesse; — épris d'un amour passionné, le bienheureux Pradyoumna restait toujours attentif auprès de Prabhâvatî. — La princesse fut inquiétée bientôt par des symptômes dont personne n'osa parler, à cause de la crainte du roi; — mais, quand la fille du monarque donna le jour à un fils, à cette nouvelle le roi fut saisi de surprise et de colère.

— En apprenant la honte de sa famille, il demeura un instant le regard fixe; puis, ayant rassemblé toute son armée, le roi alla investir le palais.

— Lorsque son enfant et sa femme furent dans cette situation pénible, Pradyoumna ressentit une vive agitation; — prenant en main son arc solide, il le prépara, car il s'attendait à ce que les asouras allaient lui livrer un terrible combat. — Le roi lançait bien des masses de flèches, qui allaient frapper au cœur (le dieu de l'amour) celui qui trouble les cœurs des autres; — le palais fut bientôt démoli du haut en bas, tous les combattants luttaient avec acharnement; — mais il y en eut plusieurs qui jetèrent bas leurs armes (en disant) : « Quelque dieu le soutient dans le combat qu'il nous livre! » — De tous les traits que lançait la main délicate du dieu de l'amour, il n'y en avait pas un qui manquât son but. — Cependant, il vint à la connaissance du roi Vadjranâbha que

fille et d'un jeune homme résultant d'un vœu mutuel est dite le mariage des musiciens célestes (*gandharvas*). » Née du désir, elle a pour but les plaisirs de l'amour. *Ibid.*, st. 32.

c'est le dieu d'amour qui a contracté ce mariage accompli à la manière des gandarvas; — ses deux fils, qui étaient dans le palais, vinrent, en héros, livrer contre Pradyoumna des assauts terribles; — mais l'énergie qui anime les coups portés par le bras du Yâdava sème la mort dans la grande armée des asouras; — il a coupé bien des bras et des têtes, d'immenses flots de sang arrosaient la terre. — Tout d'une course, le roi s'avance à sa rencontre; les armes à la main, il se précipite plein de rage. — Mais le seigneur, qu'aucun ennemi ne peut vaincre, était comme enveloppé d'une illusion qui le dérobait aux regards; — Djayanta, se levant à son tour, tua bien des ennemis; des deux côtés à la fois ce fut une lutte acharnée, pleine de désastres. — Le roi livrait un combat effroyable, il en venait aux mains avec le prince des Yâdavas par une attaque difficile à soutenir; — à la fin, transporté de rage, le prince des Yâdavas coupa la tête de Vadjranâbha; — alors, pour venger son frère, se leva Sounâbha; il courut, et Pradyoumna, l'ayant frappé d'une flèche, le renversa. — Tous les ennemis furent mortellement atteints dans la mêlée; Pradyoumna soutint en cette occasion un combat qui frappe d'admiration et de stupeur.

— Comme il avait tué tous les asouras, Indra fut rempli de joie; le dieu d'amour (après sa victoire) emmena Prabhâvatî et arriva dans la ville (du maître des dieux).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-deuxième lecture qui a pour titre : La Mort de Vadjranâbha.

LXIII.

La mort de Roukma.

Écoute, ô roi, l'énumération des enfants de Krichna. Tous les fils de Hari furent doués d'une force que rien n'égalait; — il eut huit femmes portant le titre de reines, voici que je vais dire de quelle mère naquit chacun de ces héros : — je les nommerai en les faisant passer successivement dans mon récit. Roukminî eut dix fils; — Satyabhâmâ mit au monde (en égal nombre) des guerriers dont la force était irrésistible, sans pareille. — De celle qu'il épousa la première, de la jeune princesse Roukminî, il eut Pradyoumna, — qui aux quatre parties du monde se montre en même temps, et dont chaque visage est plus beau que celui de la lune. — Bhâna, Soubhâna, qui sont la terreur de leurs adversaires; Djaïçvarabhâna, qui dompte ses ennemis; — Prabhanabhâna, guerrier doué d'une grande puissance; Tchandrabhâna, très-ferme dans la mêlée; — Vradabhâna, qui sème l'effroi parmi ses ennemis; Ratibhâna, qui excelle à frapper avec les armes; — Bhratibhâna et Atibhâna : ce sont là les dix enfants de Satyabhâmâ. — Ensuite (le richi Çoukadéva) fit entendre les noms des fils que Krichna eut de Djâmavantî, et le roi éprouva une grande joie à entendre énumérer les qualités qui les distinguent : — Samadipti, qui brilla dans le monde; Samitradjit, Poursamaka, — Çatroudjit, Sahaçradjit, Balavâdi, Vidjayakétou, qui épouvante les kchatryas ennemis; — Vasoumâna, héros très-puissant dans la mêlée; Dadhiya et Prabhavabali, grande-

ment redoutables (1) : — ce furent là les enfants qu'il eut de Djâmavantî. De (la fille du roi) Nagnadjit naquirent encore ceux-ci : — Viratchandrécvara, Atibhaya, Tchitragava, Gavâna, — Vrichama, Agama, Sanka, Balivanta, Vasou, Çrimânaka, tous fermes dans la mêlée ; — ces dix héros naquirent de la fille de Nagnadjit.

— Ce furent là les beaux enfants que Krichna eut de ses belles épouses; ceux qui naquirent encore de ses femmes bien aimées, le richi Çoukadéva en a donné la liste.

— Les invincibles fils de Kâlindî furent : Soutaka, Vînïkhaï, Çringa, Rininta; — le héros Soubâhoubhadra, qui inspire la terreur; Ekalasa, dont la vue fait trembler; — Pournamâna, égal en splendeur à la lune, égal en force à bien des armées; — Lagha, Somaka et Savaka; ce furent là les dix fils auxquels Kâlindî donna le jour. — Écoute quels furent les fils de Sahavya (ou Sévya), par la crainte de qui leurs adversaires fuient en pays ennemi : — Saghocha, Çatrouvâna, héros parmi les hommes; Singhaghocha, fermé dans le plus fort de la mêlée ; — Ouravâga, dont le corps est doué d'une extrême énergie; Pradjâdjit, qui, taillant en pièces les armées, les anéantit. — Je vais nommer le reste de ces princes; écoute, ô roi! l'énumération des enfants de Hari : — Mritamrida, victorieux parmi les hommes; Çatroudamâna, doué d'une grande force; — Vrikasaha, qui restait debout devant l'armée des rakchasas; Anila et Vridha (le vieux), jeune sur le champ de bataille; — tous les dix favorisés par une fortune propice, capables de supporter de grandes fatigues, qui les a égalés en renommée et en puissance? — Puis, songeant à Rohinî, Çoukadéva dit aussitôt : Voici quels furent les dix fils que mit

(1) Il n'y en a que neuf au lieu de dix, et même quelques-uns de ces noms sont incertains. La légende dit que Krichna eut de chacune de ces femmes une fille, outre les dix garçons.

au monde cette reine : — Djadbhâṅa, Dhanaka, héros doués de beauté, très-forts et fermes dans la mêlée; — et maintenant, comment décrirai-je Sangrâmadjit, puis Vrihatséna, très-puissant; — Prahârana, redoutable par les coups qu'il porte; Srabhisa, que la victoire accompagne toujours; — Soubhadra et Bhadra, grandement redoutables; Vâmâyouddha, terrible dans ses actions, — et Tâmrita, à l'éclat enflammé? Ce furent là ceux qu'elle mit au monde, ce furent les dix fils qui naquirent de Rohinî. — J'ai dit les noms des enfants de Krichna; écoute, ô roi! quelle fut la descendance de ceux-ci. — Les seize mille et cent femmes qu'il épousa après avoir tué Narakâsoura (qui les tenait captives) lui donnèrent toutes chacune dix fils et une fille, dont il serait impossible d'énumérer les noms; — chacun de ces fils en eut dix autres, petits-fils du prince des Yâdavas, semblables à lui en mérites et en beauté : — le plus fameux fut Anirouddha, dont les exploits sont impossibles à raconter.

— Ce fut ainsi qu'il raconta la génération de Krichna, à laquelle aucune autre n'est comparable. Le seigneur de Lâlatch est invincible (avec une telle armée de fils); dans le monde, aucun ennemi ne peut le vaincre.

— Le fils de Pradyoumna, le prince Anirouddha, s'était incarné dans le sein de Rati. — Quand il fut dans l'éclat de la jeunesse, ses parents envoyèrent au roi de Vidarbha (frère de Roukminî) faire cette demande : — « Il y a un petit-fils de Roukminî, d'une incomparable beauté, accompli; — donnez une de vos belles filles à Anirouddha (qui est ce petit-fils de votre sœur), et saisissez cette nouvelle occasion de faire amitié avec Krichna. » — Des préparatifs furent faits pour la cérémonie, et Hari donna un repas à ses amis, — après quoi Roukminî monta dans son palanquin, emmenant à sa suite les héros yâdavas. — Beaucoup de ses fils et de ses petits-fils, en nombre infini, y allèrent aussi, montés sur des

chevaux, sur des éléphants et sur des chars. — Par troupes sortaient les chars, comme on voit les nuages s'élever l'un après l'autre sur l'horizon. — Tous les fils de Krichna allaient ainsi vers la ville de Roukma, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants. — Précédé de serviteurs qui agitaient devant lui des *tchanvar* (éventails faits avec la queue du yak), Roukma s'avança avec son armée (au-devant de ses hôtes), à qui il donna un logement en un lieu agréable. — Il leur fit servir à manger avec empressement, leur envoya en présent des feuilles de bétel d'un agréable parfum, — fêta Krichna avec les marques d'une grande amitié, et se mit à jouer (aux dés) avec Balarâma; — car les rois invités à la noce avaient fait cette réflexion : « Jamais on ne pourrait gagner par ruse le berger Krichna-Gopâla; — attachez-vous donc à faire jouer Balarâma, et gagnez tout ce que possède ce héros yâdava. — Bien qu'il soit le plus grand de tous par son âge, il sera battu et perdra toujours; — les Yâdavas ne connaissent point le jeu de dés! » (Ainsi dirent-ils) et Roukma emmena Balarâma dans le palais.

— Il ne connaissait point la supériorité (de Balarâma, qui avait été une incarnation) du seigneur, ce pervers dénué de dignité et d'intelligence; en un instant, Balarâma, emporté par la colère, le tua pour le châtier.

— Roukma, adressant à ses hôtes des discours pleins de respect, les emmena et les fit asseoir dans la galerie d'honneur. — Puis, après avoir adressé quelques paroles à Krichna, il prit à part Balarâma pour le faire jouer. — D'abord, tout l'argent qu'avait Balarâma, ayant pris les dés, il le lui gagna. — Une seconde fois, les dés furent jetés, et le seigneur (Balarâma) ayant gagné, Roukma se mit à dire : « Perdu, perdu! » — Mais, quand Balarâma eut été victime de leur fraude, les mêmes rois qui avaient conseillé de le tromper se mirent à rire et à le narguer : — « Est-ce que toi qui tiens

la charrue (1), tu entends quelque chose aux dés? Va paître les vaches et mendier ta nourriture! » — Et comme ils riaient ainsi en se mordant les dents, une suprême colère s'empara de Balarâma. — Alors une voix du ciel fit entendre ceci : « C'est Sankarchana-Balarâma qui a gagné la partie! » — Roukma ne voulut pas convenir qu'il avait perdu. Alors Balarâma s'écria : « On m'a triché! » — Transporté de colère, il frappa le roi, lui brisa les dents, et le tua avec son poing. — En ce moment eut lieu un formidable combat; le seigneur détruisit toute l'armée ennemie. — Cette victoire remplit de joie Balarâma (qui était vengé), et les dieux aussitôt versèrent une pluie de fleurs.

— La victoire resta à Balarâma, quand il eut anéanti toute l'armée ennemie. Anirouddha ayant pris la femme qu'il était venu épouser, Krichna s'en retourna à Dvâraka.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-troisième lecture qui a pour titre : La mort de Roukma.

LXIV.

Les aventures d'Anirouddha et d'Ouchâ; légendes relatives aux incarnations antérieures.

Par suite d'une sympathie amoureuse, Anirouddha se maria avec Ouchâ, qui était fille du roi Vâna. — A cette occa-

(1) Haladhara, l'un des noms de Balarâma, signifie qui tient le soc de la charrue. Voir plus haut le combat de Krichna contre ce même Roukma, chap. LIV.

sion eut lieu un grand et formidable combat, dans lequel Mahadéva vint au secours de ce roi: — Krichna, plein de colère, alla délivrer Anirouddha et Ouchâ, et toute la famille des Yâdavas fut en proie à la terreur.—Hari coupa les mille bras de Vâna, ne lui en laissant que ce qu'il en a lui-même, le dieu aux quatre bras. — Puis, après avoir soumis toute la contrée, il accomplit le mariage de (son petit-fils) Anirouddha avec Ouchâ. — Alors le roi Parikchit, prêtant attention, dit: « Il me reste dans l'esprit des doutes; dis-moi, ô richi! une parole qui me fasse comprendre. — De quelle famille était ce Vânâsoura? pourquoi Civa vint-il à son secours? — Cette Ouchâ, qui était fille du roi, comment Anirouddha l'épousa-t-il? — Comment Hari (Vichnou) et Sankara (Civa) se livrèrent-ils un combat? Voilà ce que mon esprit ne devine pas bien. »—Alors Çoukadéva le lui expliqua, en disant: « Écoute avec attention, ô roi! l'histoire de Krichna. — Hari est la source de tous les mérites; il a celui de l'ambroisie qui donne la vie éternelle; reçois-en par tes oreilles le nectar, ô roi! — Comme Vichnou avec la déesse Lakchmî (sa femme) prenait ses ébats, ils avaient établi pour gardiens de la porte de leur palais Djaya et Vidjaya. — Au matin donc, Civa était dans le paradis, lorsqu'y arrivèrent les quatre fils de Brahma, — Sanaka, Sanandana, incarnations du créateur; avec Sanâtana, ils arrivèrent devant la porte. — Lorsque les richis voulurent pénétrer dans l'intérieur du palais, les deux gardiens leur en refusèrent l'entrée. — Sur quoi les richis, se mettant en colère, maudirent les gardiens (en les condamnant à devenir) des asouras. — Ceux-ci, joignant les mains, firent entendre d'humbles supplications, — et les richis, devenus miséricordieux, donnèrent cet ordre : — « A la troisième naissance, vous obtiendrez d'être délivrés, quand brillera l'astre du bienheureux Govinda! »

— Ainsi parlèrent les richis à Djaya et à Vidjaya, en leur

expliquant (ce qui les concernait dans l'avenir). Après qu'ils eurent adoré Hari, les richis leur ordonnèrent de retourner chez eux.

— Lorsque les richis leur eurent donné cet ordre, s'étant incarnés dans le sein de Diti (l'une des femmes de Kacyapa, la mère des Daïtyas ou démons), — ils devinrent les fils du roi Hiranyakacipou, dont le jeune frère est Hiranyâkcha. — Fervents dans l'adoration d'Anirouddha, ils lui offrirent sous diverses formes à boire et à manger; — ils lavèrent les pieds (de ce prince, incarnation du) seigneur qui ravit les cœurs, le firent s'étendre sur un lit, — et l'introduisirent dans le château de Vâna (en se disant) : « Peut-être Anirouddha est né, et c'est lui (celui qui doit nous délivrer)! » — Et ce fils de Pradyoumna vint dans la ville, puis il fit entendre ces paroles à la jeune fille : — « J'agis d'après les paroles de Pârvatî; accomplis sans plus tarder, ô Ouchâ! ce qui est un devoir pour toi; — unis-toi à moi par un mariage clandestin, selon le mode des gandharvas (1), après quoi, je t'enlèverai en combattant au milieu de la procession nuptiale. » — Sans réfléchir à la faute qui causait la honte de sa famille, Ouchâ s'éprit d'un grand amour pour Anirouddha. — La voix qui donnait (en songe) ce conseil à Ouchâ lui révélait l'amour, mais non la personne du jeune prince. — Oubliant toute sage pensée, elle éprouva une souveraine satisfaction et demanda à Pârvatî ce qu'elle devait faire, — et elle épousa Anirouddha selon le mode des gandharvas, la jeune Ouchâ, en proie à un trouble inexprimable. — Elle fit préparer un lit orné de pierreries; ses compagnes vinrent placer des couvertures sur le cadre; — là furent étendus de précieux vêtements, auprès desquels étaient deux pots pleins de fleurs, — ainsi que des fruits nombreux impossibles à compter; là aussi on mit

(1) Voir plus haut, page 290.

des cruches pleines d'eau. — Après avoir dressé cette couche, les compagnes d'Ouchâ se retirèrent, et le seigneur Anirouddha vint s'y étendre. — Ouchâ s'était parée de tous ses ornements (en disant) : « Voici que je vais me remettre entre les mains de mon bien-aimé! » — En la voyant si belle, le seigneur fut rempli de joie; tout son corps frissonna de plaisir. — Posant sa main sur sa poitrine, le seigneur lui adressa de tendres paroles et apporta sur les lèvres d'Ouchâ le nectar de l'ambroisie. — . . . .
. . . .
— Le jeune prince s'abandonna à toute l'ivresse du plaisir; la nuit passa et l'aurore vint.

— Il frotta son corps de parfums odorants et lui donna des baisers sans fin; comme il se livrait aux plaisirs de l'amour, la nuit s'écoula et le matin arriva.

— Devant la porte de son palais, Vânâsoura fit retentir les instruments de musique; monté sur son char, ce roi allait adorer Civa. — Ouchâ cependant, ayant éveillé Anirouddha, conduisit le seigneur et le fit entrer dans un appartement secret. — Civa avait été satisfait de l'adoration du roi; alors, (comme celui-ci revenait) Anirouddha donna un ordre dans le palais, — (d'après lequel) la bannière royale qui flottait dans les airs, cette bannière fut coupée et tomba aussitôt. — Le roi réfléchit sur cet événement, et, en proie à une agitation extrême, il entre dans le palais et convoque tous ses conseillers. — Il fit venir Kouchmânda, son premier ministre, et mander aussi tous les astrologues; — dans son trouble, le roi s'exprima ainsi : « Comment l'ennemi s'est-il introduit dans la ville? — Voyez tous, après avoir réfléchi en vous-mêmes, quel est cet autre qui serait aussi puissant que moi? » Ceux qui connaissaient l'avenir par l'étude des livres saints lui répondirent : « Écoute, ô roi Vâna! un terrible combat se prépare, ce combat que tu as demandé au dieu Civa. » Les

astrologues dirent : « Accepte comme vrai ce que la sagesse nous fait découvrir, et sache que tu auras à combattre avec toute ton armée! » — Là-dessus le roi fit appeler le chef de sa police qui, tout effrayé, inclina la tête devant le souverain; — Vânâsoura lui dit alors avec colère : « Va le tuer, cet ennemi quel qu'il soit, qui est venu me trouver; — la parole de Civa ne peut être vaine! cherche, dans la ville, un de mes ennemis se trouve caché. » — Tout agité par la crainte que lui inspirait le roi, le chef de police se mit à chercher et envoya des courriers; — tous ces courriers surent se rendre invisibles, et ils firent dans la ville des perquisitions pour prendre l'ennemi. — L'inquiétude du roi était au comble; il se leva pour aller trouver la reine. — Celle-ci, le regardant avec sollicitude, lui fit cette question : « O roi! par la crainte qu'ils ont de vous, Indra et les autres dieux fuient dans la mêlée; — qui donc a rendu triste celui qui est si fier? qui donc a ainsi abattu vos esprits? » — Vânâsoura dit : « Écoute, ô toi qui m'es chère! Dans mon palais est venu quelqu'un qui veut me combattre; — comme mes bras, par l'effet du repos, restaient inactifs, j'ai demandé à Civa un combat terrible! »

— Or, il y eut un prince adorateur de Civa (qui se nommait Hiranyakacipou, fils de Kacypa, de la famille de Brahma), et dont le fils était le prince Prahlâda (nommé aussi Haridjana); — pécheur célèbre, il pratiqua ensuite des œuvres pies, et, dans son trouble, ce prince passait toute la nuit à prier Vichnou; — et, quand le fils de ce roi, Prahlâda, eut acquis la science des saintes écritures, lui, le jeune prince, il se mit à invoquer pieusement le nom de Râma. — Alors son père le persécuta; le prenant dans ses bras, il l'enleva pour le précipiter dans la mer, — mais le seigneur (Vichnou), qui est l'âme universelle, l'apprit aussitôt; il vint sur le bord de la mer, — et là, à son tour, Hari envoya un être surnaturel qui emporta le jeune prince sur le rivage, baigné par les vagues

de l'océan. — De nouveau, Hiranyakacipou voulut contraindre son fils à invoquer Hara (Civa); il voulut que son fils adorât Civa en pensées, en œuvres et en paroles; — puis (comme celui-ci s'y refusait) il le lança lié au milieu d'une troupe d'éléphants; mais aucun de ces animaux ne lui fit le moindre mal. — Enfin, le roi Hiranyakacipou apprit le nom de son ennemi (du dieu qui lui résistait en protégeant son fils); transporté de rage, il jeta ce prince au milieu d'un grand feu, — puis, enfonçant en ce même lieu un pilier de fer, le mauvais roi dit : « Que ton dieu sorte de ce pilier! » — Le feu allumé par son père fut pour Prahlâda pareil à l'ambroisie qui rend la vie, et le bienheureux Vichnou se manifesta, partant du milieu du pilier. — Le dieu apparut sous la forme de l'homme-lion (sa cinquième incarnation), doué d'une puissance qui lui fit accomplir des exploits impossibles à énumérer; — avec ses griffes, il déchira le roi Hiranyakacipou, le mit à mort et accorda à ses adorateurs la grace de ne plus être tourmentés.

— Doué d'une grande puissance, il tua ses ennemis et détruisit beaucoup d'asouras; Krichna (lui-même) célébra les louanges de ce Prahlâda qui était devenu, comme Lâlatch, son adorateur.

— Lorsque Prahlâda fut devenu son adorateur, alors le seigneur, se recueillant dans la méditation, — détruisit par la mort les corps des deux pécheurs (les gardiens qui avaient repoussé les richis et qui étaient nés de nouveau sous la forme de Hiranyakacipou et de Hiranyakcha; dans une seconde naissance) ils devinrent les démons Râvana et son frère Koumbhakarna; — ce fut Râmatchandra qui les mit à mort, et j'ai déjà raconté cette histoire (1); — après leur mort, ils

(1) C'est le narrateur Çoukadéva qui parle; le poète rattache à l'histoire de Krichna les légendes qui se rapportent aux précédentes incarnations de Vichnou.

renaquirent sous la forme du roi Ciçoupâla et de Dantavakra qui furent puissants par leurs œuvres. — La mort de ceux-ci se rapporte à l'incarnation de Krichna; écoute, ô roi! avec attention une autre histoire.

— Le fils de Prahlâda fut Virotchana, qui eut lui-même pour fils Bali : — ce Bali fut le roi des trois mondes, il cherchait à régner sur le paradis d'Indra. — Quand eut lieu le combat entre les Dévas et les asouras, alors aussi fut baratté l'Océan; — les dieux et les asouras se servirent du mont Mandara comme d'un ribot, et prirent le serpent Vàsouki pour en faire la corde. — Les Dévas, ayant résolu de saisir le serpent du côté de la tête, donnèrent le côté de la queue aux enfants de Diti (aux démons ou daïtyas). — Dans son orgueil, le roi Bali dit avec colère : « Comment donc la queue serait-elle bonne pour nous? — Prenons plutôt le côté de la tête, et que tous les Dévas viennent saisir la queue! » — Là-dessus Nârâyana (Vichnou, en tant que dieu existant avant la création des mondes) employa un moyen : il sortit sous la forme d'une femme parée des quatorze joyaux incomparables, — et, quand le serpent Vâsouki, trop gonflé, éclata, tous les daïtyas, brûlés par son venin, s'enfuirent; — puis, quand l'ambroisie sortit dans un vase, alors aussi la déesse Lakchmî la distribua aux dieux; — le dragon Râhou s'assit parmi les divinités sans qu'aucune d'entre celles-ci s'aperçût qu'il eût pénétré dans leurs rangs; — ensuite les Dévas, ayant bu l'ambroisie, passèrent le vase aux daïtyas. — Lorsque le seigneur eut coupé en deux avec son disque divin l'ennemi des Dévas, Râhou, celui-ci (qui était immortel parce qu'il avait goûté à l'ambroisie) fut changé en deux points mobiles de la sphère céleste : la tête fut le dragon qui dévore le Soleil et la Lune au temps des éclipses; la partie inférieure fut *kétou,* la queue du dragon (1). — Entre les Dévas et les asouras, il y eut à

(1) Cet épisode est traduit dans les fragments du *Mahâbhârata*, chapitre

cette occasion un combat dans lequel Bali et Indra luttèrent l'un contre l'autre avec vigueur. — Bali, qui avait formé un grand dessein, fit appeler Çoukra (le précepteur des daïtyas), pour savoir de lui comment il pourrait régner sur le paradis de Vichnou. — Çoukra lui donna son avis, en disant : « Vous n'obtiendrez le monde de Vichnou que par des actes pieux ; — celui qui accomplira cent fois le sacrifice du cheval, celui-là, bien que né roi des hommes, régnera sur les cieux. »

— Ainsi parla Çoukra en expliquant sa pensée à tous les asouras ; ceux-ci rassemblèrent en grand nombre les objets propres au sacrifice et arrivèrent pour l'accomplir.

— Les paroles de Çoukra qu'il avait entendues, le roi Bali les mit en pratique, et il accomplit le sacrifice du cheval selon les règles prescrites. — Quatre-vingt-dix-neuf de ces sacrifices ayant été accomplis, le fils de Kacyapa et Indra allèrent aussitôt — s'incliner devant Hari et lui dirent avec d'humbles prières : « Voici que Bali, par ses sacrifices, a conquis le trône d'Indra ; il est devenu maître des dieux ! » — Sur cet avertissement d'Indra, Hari-Gopâla partit aussitôt. Arrivé devant la porte de Bali, — il prit la forme d'un nain haut comme le doigt, revêtu du costume d'un prêtre officiant ; en cet état, il se hâta d'aller vers Bali. — Sur son front, il avait tracé douze *tilakas* (marques symboliques) ; il portait des ornements divers, le pagne flottant à la ceinture, et, à la main, le pot de terre du brahmane. — Quand il eut, à la porte du palais, lu le Véda et accompli les cérémonies préparatoires, le roi donna ordre qu'on le fît appeler, — et ainsi le seigneur entra dans le lieu consacré au sacrifice ; — là, avec Bali, il procéda en personne à l'achèvement de la céré-

intitulé *Astikaparva*. M. Lancereau en a aussi donné une traduction fidèle et littérale à la suite des Rudiments de la langue hindouie publiés par M. Garcin de Tassy.

monie. — Lorsque le prétendu brahmane eut terminé son office, le roi lui dit avec respect : « Demande, ô deux fois né! ce que tu désires (pour prix de ton assistance). » — « Huit empans de terre, voilà ce que je vous prie de me donner, pour y faire bâtir une salle où je lise les saintes écritures. » — « C'est bien peu de chose, ce que tu me demandes, » (répondit le roi); et le brahmane répliqua : « C'est beaucoup pour moi. » — Alors, le roi le lui ayant promis, il fit, pour mesurer, un pas long comme la moitié de son corps. — Çoukra voulut arrêter Bali dans ce moment, en disant : « Ce n'est pas un brahmane, c'est le roi des trois mondes!... » — Bali répliqua : « Bonheur aujourd'hui sur ma naissance, puisque le roi des trois mondes m'a demandé une aumône! » Prenant en main une cruche à mettre l'eau du Gange, il y fit entrer Çoukra de force. — Personne ne pourrait décrire Çoukra en un pareil état; ses yeux éclatèrent, tant il était gonflé d'orgueil; — puis, mesurant les huit empans, conformément à la promesse qui avait été faite, le dieu Vichnou étendit et allongea son corps. — Le pouce du seigneur alla jusqu'au monde de Brahma, là où était la descendance du richi Garga. — Alors les fils de Brahma s'inclinèrent humblement, et Brahma lui-même prit l'eau de ses pieds; — en trois pas, il atteignit les trois mondes, et avec la moitié d'un pas il avait détruit la puissance de Bali. — « Victoire! victoire! » crièrent les dieux, tout en versant une pluie de fleurs. — Le miséricordieux envers ceux qui souffrent, Hari, fut l'objet de leur culte, et le divin Mourâri-Krichna fut satisfait.

— Govinda-Krichna demanda à Bali un endroit où ceux qui se vouent à lui en pensée et en action pussent le voir chaque jour sous la forme de la divinité aux quatre bras, tenant en main l'arc de Vichnou.

— Tel fut ce roi Bali, qui donna (sans le vouloir) aux brah-

manes la possession de la terre; — il eut un fils, le roi Vânâsoura, en qui Bali, son père, mit toutes ses complaisances (1). — Ce souverain avait mille bras, et il était adorateur de Civa; sa fille fut Ouchâ, la belle princesse, — dont on ne pourrait décrire les charmes; on eût dit que le créateur l'avait formée pour fasciner. — La ville de Vânâsoura était Çronitapoura, où l'on ne voyait que des piliers élevés en l'honneur de la déesse Pârvatî (épouse de Civa); — là, le roi allait toujours sacrifier, l'esprit appliqué aux cérémonies religieuses et à l'adoration (de Civa). — Les chants, les danses, les sacrifices, qui se succédaient sans relâche, produisirent sur Çankara (Civa) une impression de joie que ce dieu avoua hautement; — et le roi, enchanté, fit connaître sa pensée par ces mots: « Dans ma ville, ô seigneur! fixe ta demeure! » — Civa fixa sa résidence dans Çronitapoura; la garde en fut confiée à Krityâ (divinité qui préside aux formes illusoires). — Le roi devint un objet de respect pour ses amis; par son éclat, égal à celui du feu, il réduisait en cendres ses ennemis; — par la faveur de Civa, tout le monde prospérait; dans les maisons de tous, les femmes étaient fidèles à leurs époux. — Monté sur son char, le roi alla (un jour) adorer Civa, accompagné de ses conseillers et de ses amis les plus chers; — il prit le *nerium odorum*, l'asclépiade et le datura, brûla des parfums, alluma des lampes et oignit d'essences odorantes le corps (de l'idole du dieu); — il y eut des chants, des cris de joie universels, et chacun honora Civa. — Dans son allégresse, le roi Vânâsoura célébra par des hymnes les mérites du dieu; les brahmanes prononcèrent les paroles du Véda et

(1) Le narrateur reprend l'histoire de Vânâsoura et de sa fille Ouchâ, qu'il a esquissée en quelques mots au commencement de ce chapitre. Le lecteur a pu remarquer déjà cette manière de raconter, qui consiste à jeter en avant, dans quelques vers concis, souvent obscurs, la substance de la légende qui va suivre.

les formules mystérieuses; — et comme le roi l'honorait ainsi, le dieu Civa, satisfait, lui dit : « Demande, ô roi! — ce qui est le désir de ton cœur, y ayant réfléchi, exprime-le-moi. »

— « Tout ce qui est dans ton cœur, réfléchis et fais-le-moi connaître; il n'y a pas de si puissant ennemi qui puisse marcher de pair avec toi! »

— (Quelque temps après) Vânâsoura dit à Civa : « Par ta faveur, j'ai tout obtenu, — chevaux, éléphants, chars, amis, trésors; il n'y a personne qui, égal à moi, ose me combattre; — à force de briser les montagnes, je les ai réduites en poussière, et voici que les mille bras (que tu m'as accordés) me fatiguent par leur poids depuis que je reste inactif. — Fais que j'aie un combat terrible contre des Kchatryas; un combat, voilà la seule chose que je désire! que ce soit là, ô Civa! la faveur accordée par toi en récompense de mon adoration. » — Le roi s'étant expliqué de la sorte à Civa, ce dieu, dans l'intérêt des créatures, s'expliqua ainsi en s'adressant au roi : — « Il savait, il pensait, ô roi! qu'il avait une force irrésistible, l'asoura Tranâvanta (1), et il fut (tué et) coupé en neuf morceaux! — Que la force de ton corps ne te donne jamais d'orgueil. Comment, d'ailleurs, les êtres animés (qui te craignent) viendraient-ils combattre contre toi? » — Vânâsoura répondit : « Combattre est l'objet de mes désirs; il faut que j'écrase un ennemi avec la puissance de mes bras! » — A ces mots, Civa secoua la tête : « Comment quelqu'un pourrait-il effacer sa destinée? — Au milieu du repos, ce roi ne jouit point de son bonheur!... » — Puis, ayant réfléchi, le dieu dont le taureau est l'attribut, Civa, dit : « Il est trouvé,

(1) Voir plus haut, chap. VIII. Ce fut plutôt le démon femelle Poûtanâ que les bergers coupèrent en neuf morceaux avant de le jeter sur le bûcher. Chap. VI.

l'ennemi qui domptera la force de Vânâsoura! — Quand ta bannière brisée tombera à terre, alors une terrible inimitié sera proche! » — Réfléchissant en son cœur aux paroles de Civâ, le souverain le salua pour prendre congé et remonta sur son char; — et comme il revenait précipitamment vers son palais, Vânâsoura fit appeler son conseiller Kouchmânda — et lui dit : « Écoute quelle est la supériorité de ton prince; je suis dans les combats un souverain égal à Civa. » — Alors Civa, irrité (de cette présomption), fit entendre ces paroles : « Par la chute de sa bannière, qu'il sache que son ennemi est venu! » — Tel fut le terrible combat qu'il obtint de Civa comme une faveur.

— Maintenant, le roi se mit à réfléchir et ne parut plus aussi satisfait : « Que le courage et la fermeté ne m'abandonnent pas (se dit-il), puisque mon souhait est accompli! »

— D'après les paroles de Civa, le roi Vânâsoura, se vouant spécialement au culte de ce dieu, avait fixé le sacrifice principal au troisième jour du mois *tchaïtya* (mars-avril); — Ouchâ (sa fille) se revêtit de tous ses ornements, mit à ses doigts et aux chevilles de ses pieds des anneaux sonores, — puis, prenant avec elle une compagne rusée, elle alla, la belle jeune fille, trouver la reine (sa mère). — Aux paroles que la princesse prononçait en souriant, les regards de la reine demeurèrent fixés sur elle : — « Écoutez, ô mère! dit la princesse, j'ai disposé mon cœur à la dévotion envers Pârvatî; — si j'en obtiens l'ordre de ma mère, j'irai sans retard adorer cette déesse! » — La reine lui donna des gâteaux incomparables, préparés pour l'adoration de la déesse, du sandal, de l'aloës, des fleurs et des lampes, — et, ayant obtenu la permission de sa mère, elle partit, la belle jeune fille; elle alla dans le temple. — Là, elle reconnut la trace des cygnes qui s'avançaient d'un pas lent, et, tout en marchant, ils se livraient à toutes sortes d'ébats; — il faut avoir vu le parterre

de fleurs, pour pouvoir dire la beauté suprême des arbres! — Divers oiseaux y faisaient entendre un joyeux murmure; là, le coucou noir faisait entendre son gloussement; — la vue (de ce jardin) remplit de joie le cœur de la princesse qui, en société de ses compagnes, alla s'y reposer. — Là, son âme s'épanouit; là, elle arrêta son cœur, lançant vers Pârvatî des regards animés par l'amour. — Quand elle eut fini de tresser les guirlandes de fleurs de jasmin, la jeune fille vit apparaître la déesse dans ce jardin. — Là habitaient secrètement Civa et Pârvatî, fidèle à son époux; là aussi vinrent les enfants des demi-dieux et des gandharvas; — les dieux firent retentir les instruments et chantèrent doucement, tandis que les apçarâs manifestaient leur allégresse par des danses; — les souras se livraient à des jeux incomparables, les manifestations des demi-dieux et des gandharvas s'abandonnaient à des jeux folâtres. — Civa voulut, à son tour, se divertir dans l'eau; il choisit l'étang (du jardin) pour y goûter une grande joie; — il est épris de sa femme Pârvatî, et celle-ci répond à son amour; le bord de son vêtement mouillé s'applique sur son sein;. . . . .

. . . .

— De cette façon, se livre à toute sorte d'ébats Pârvatî, l'incomparable déesse, tandis que dansent les apçarâs et les apparitions des demi-dieux et des gandharvas.

— Ce qu'ayant vu, Ouchâ eut cette pensée : « Quand donc l'amour se trouvera-t-il aussi pour moi? » — Et comme la jeune princesse songeait ainsi à son union avec un être aimé, Pârvatî l'appela : — « J'ai connu l'amour qui s'élève en ton cœur, l'époux se réunira à toi à la faveur d'un songe; — la douzième nuit du mois *mâdhava* (au printemps), dans la quinzaine lumineuse de la lune, ton époux sera uni à toi. » — Quand elle eut entendu cette parole de Pârvatî, Ouchâ, avec ses compagnes, s'en alla au palais; — elle se mit à son-

ger, réfléchissant en son cœur : « Cet époux qui m'est promis, quand se joindra-t-il à moi? — Comment cette parole de Pârvatî ne me rendrait-elle pas heureuse?... Il a le visage de l'Amour, il est doué d'une grande beauté!... » — Ainsi elle a dans le cœur toutes sortes de pensées; alors arriva la douzième nuit du mois de *mâdhava.* — Ouchâ se fit revêtir de ses ornements par ses compagnes qui, ensuite, répandirent sur sa personne beaucoup de parfums; — les compagnes (de la princesse) se livrèrent là à maints ébats, car elles reconnurent que la belle jeune fille était folle d'amour. — D'abord Ouchâ éveilla toutes ses compagnes, après quoi elle se mit à dormir sur son lit; — puis ses compagnes sommeillèrent à leur tour. Anirouddha se hâta d'arriver pendant un songe d'Ouchâ; — celle-ci, à la vue de son époux, éprouva de la joie, et le fils du dieu de l'Amour, dans son ravissement, lui fit partager ses transports; — la nuit se passa dans une joie immense, au milieu des plaisirs; les feux de l'amour détruisirent les souillures dans le cœur d'Ouchâ.

— Après l'avoir épousée pendant son sommeil, Anirouddha s'en retourna à Dvâraka; privée de la présence de son époux, Ouchâ éprouva du chagrin, et l'inquiétude de son cœur alla croissant.

— Le matin arriva; elle s'éveilla, la belle jeune fille; oubliant son propre corps, elle se mit à songer en son esprit; — dans tout le palais, elle erra, elle voulut voir où était le prince qui règne sur sa vie. — En proie à l'agitation, elle pleurait; elle se sentait toute languissante..... — A l'aurore, ses compagnes vinrent toutes près d'elle; en les voyant, Ouchâ pousse des soupirs. — Elle se lève, se retire à l'écart et puis tombe; son visage est jaune, la sueur coule de son corps. — Or, une fille du ministre Kouchmânda, nommée Tchitrarékhâ, l'interroge attentivement; — et Ouchâ, qui la voit compatir à sa douleur, la regardant avec un visage affligé,

se mit à se lamenter sur la disparition de son époux; — elle dit : « Compagne, écoute-moi; ô douce compagne! je vais t'expliquer les causes des pensées qui m'assiégent : — En songe, un homme devait être mon époux, et c'est là ce que je vais t'expliquer en détail. — Cette faveur que m'avait accordée Pârvatî, elle s'est réalisée; durant la nuit, l'époux s'est joint à moi. — Je ne sais où il est allé ensuite, et, par la crainte que j'ai du roi (mon père), mon corps frissonne! — Si le roi en apprend quelque chose de ses oreilles, à la vue d'une pareille conduite, il entrera en une grande colère. — En pensant à ce qui peut arriver à mon époux, ô compagne! je suis au désespoir, et, en un instant, ce corps que tu vois a perdu toute sa force!... — Trouve-moi un moyen de salut, ô compagne! sois attentive, et, si mon époux se retrouve, la vie restera en moi... — D'après la promesse de Civa, il s'est uni à moi dans un songe; je sais que mon bien-aimé s'est manifesté; — mais son nom, son pays, je les ignore; j'ignore quel est celui en qui j'ai placé le soutien de ma vie! » — Alors, ayant réfléchi, Tchitrarékhâ répliqua : « Calmez-vous, ô fille du roi! — C'est un prince, soyez-en certaine; ne supposez pas que ce puisse être un homme d'une autre caste; — sans aucun doute, c'est l'époux que vous a promis Pârvatî; veuillez me dépeindre celui qui s'est uni à vous. »

— « Ce bel époux que vous avez vu, veuillez me le dépeindre avec précision; je trouverai un moyen de vous le faire revoir quand je connaîtrai les traits qui le distinguent. »

— La fille du roi se mit à le dépeindre, tandis que Tchitrarékhâ l'écoutait avec attention. — « Je vais dire les traits de sa personne qui me viennent en souvenir : j'ai vu une ravissante figure, toute charmante; — il avait des yeux de lotus, son corps exhalait des parfums, il disait en souriant d'agréables paroles; — mon cœur s'attachait au lotus de ses pieds. Après avoir été mon époux, il a fui dès l'aurore. — Depuis

qu'il m'a quittée, je suis accablée du poids de son absence; ô ma compagne! fais donc en sorte de me rendre celui qui est ma vie! » — Tchitrarékhâ répondit : « O toi qui es belle, ne t'inquiète pas ainsi; je vais tracer des portraits et tu les prendras (pour les examiner) avec attention. » — Tout ce qui existe de Souras, d'Asouras et de Nâgas, durant sept jours, la compagne d'Ouchâ les peignit l'un après l'autre sur des étoffes, — et la fille du roi chercha à découvrir dans ces peintures des traits de ressemblance avec son époux. — Elle examina les Souras, les Asouras, les Nâgas, les Mounis, et aperçut enfin un jeune homme de la famille de Yadou, — petit-fils de Krichna, fils de l'Amour, Anirouddha!.. Ouchâ, en le voyant, fut heureuse. — En le voyant, Ouchâ devint folle d'amour; elle crut qu'il était là visible devant elle. — « Tchitrarékhâ, dit-elle, j'ai trouvé mon époux, c'est là l'époux qui a volé mon cœur! » — Et Tchitrarékhâ répondit en souriant : « O belle jeune fille! cette peinture a agité ton cœur, — je t'ai vu sourire en toi-même; par l'amour qui te consume, ne te dessèche pas, ô toi qui es belle! » — Puis, ayant compris la pensée d'Ouchâ, Tchitrarékhâ dit encore, pour rappeler à elle-même la princesse troublée par l'amour : « A une distance de onze mille *yodjanas* d'ici, est la ville de Dvâraka (bâtie au milieu de la mer), où habite ton époux; — mais les chemins pour s'y rendre sont inaccessibles, personne n'y peut aller; comment donc te réunirai-je à ton époux? » — « Si la route est si longue, dit à ces mots Ouchâ, que personne ne puisse s'y rendre, comment y aller? » — « Sur un char aérien, je cheminerai sans fatigue, et de la sorte je te réunirai à ton époux. »

— Ouchâ dit : « Il faut que tu trouves un moyen, car sans toi je suis dans la douleur! — Sans celui que j'aime, le souffle vital périt en moi; mon espoir est en toi, ô compagne! — Trouve donc dans ton esprit, mets en œuvre un moyen par

lequel tu m'amènes le jeune chef des Yâdavas : — par la bonté de Pârvatî, j'ai obtenu le fruit des œuvres pieuses, j'ai obtenu pour époux le fils de l'Amour, Anirouddha. »

— Tchitrarékhâ fit en son esprit cette réflexion : « Sans moi, comment viendra-t-il, le jeune prince? — Les dieux m'ont envoyée pour que je l'amène; pour cela, je suis devenue la compagne d'Ouchâ; — je n'apporterai donc aucun délai à ce départ; vite, au plus vite, je courrai vers Dvâraka. — Cette affaire de cœur s'arrangera, ô toi qui es belle! » Et, inclinant son front pour prendre congé, elle partit. — Elle commença à suivre sa route, la jeune compagne, et, au milieu du chemin, elle alla trouver le mouni Nârada. — « Pârvatî a été adorée par le roi Vânâsoura, se dit-elle; et comme il est une incarnation de cette divinité, dans ce cas, c'est à Nàrada de m'aider. » — D'abord la jeune fille le salua avec respect, puis elle fit connaître au richi toute l'aventure. — Quand il en eut appris les circonstances, Nârada, rempli de joie, donna à celle-ci un moyen magique de se rendre invisible; — après quoi elle le salua et se rendit dans la ville de Dvâraka, où se trouve Anirouddha. — A la vue de la ville, toute sa fierté l'abandonna pour faire place à l'admiration; — Tchitrarékha vit ce lieu délicieux dans toutes ses parties, ravissant comme le Kaïlaça (1) lui-même; — puis, par un effet de son esprit fertile en ressources, elle alla, sans être vue, dans le palais du jeune prince. — Se mêlant aux courtisanes, la jeune fille exécuta des danses qui tenaient le cœur de chacun sous l'empire de la fascination; — alors elle fit connaître à Anirouddha la faveur accordée par Pârvatî : « Écoute, ô prince! une parole qui te sera agréable : — Ouchâ, la belle princesse, est dans la souffrance, ô seigneur! » Et, le prenant dans ses bras, la jeune fille l'emporta. — Il y eut une grande rumeur, une

(1) Montagne de la chaîne de l'Himalaya, où le dieu des richesses, Kouvéra, a établi sa demeure.

grande confusion; chacune (des danseuses) disait en sanglotant : « On a enlevé Anirouddha! » —Alors Krichna comprit, par le discernement (de son esprit divin), ce qui causait ces alarmes, et lui, le bienheureux, il calma tout le monde; — Ouchâ attendait l'arrivée de son époux; en proie à un sentiment de terreur, elle jeta sur lui un regard épuisé par l'inquiétude.

— La jeune fille allait, en compagnie du jeune Yâdava, incarnation de Vichnou, et la belle princesse était dans une grande inquiétude; Tchitrarékhâ, ayant pris Anirouddha, l'amena dans le palais.

— La compagne d'Ouchâ amena donc Anirouddha à Çronitapoura et le montra à la princesse; — le palais est beau et haut comme le mont Dhaôlaguiri; ce fut là que vint le fils de Pradyoumna. — A la vue de son époux, Ouchâ fut remplie de joie, et la joie de son cœur fit épanouir son visage; — elle obtint le fruit, la récompense des œuvres accomplies depuis sa naissance, la belle jeune fille, quand le chef des Yâdavas se manifesta à elle! — Réunie au corps de son époux, elle vit son désir accompli, la joie de son cœur la rendait toute rayonnante.

(Ici reprend le dialogue entre Vânâsoura et la reine.)— La reine répondit : « Accomplis ce combat que tu as demandé; la chute de la bannière annonce l'arrivée d'un ennemi désireux de lutter. » — « La bannière donnée par Civa a été ébranlée, les astrologues ont dit : « Un ennemi va venir! » — Je veillerai au moyen de défendre la ville, et, par la faveur de Civa, je consumerai l'ennemi qui y a pénétré.—Mais cette pensée demeure en mon cœur et l'agite : comment l'ennemi est-il entré dans la ville? » — Et la reine, regardant Vânâsoura, lui dit : « Dans les trois mondes, est-il un kchatrya qui soit ton égal? — Le premier de tes devoirs est de combattre, et d'ailleurs Civa t'a promis sa faveur. »

— « Obtiens de la gloire parmi ceux dont la renommée brille, règne sur le monde entier; cours au combat qui est ton plaisir; va, roi, ne sois point au-dessous de toi-même! »

— Alors le roi Vânâsoura se prépara à la lutte, mais la crainte que lui inspirait cet ennemi inconnu lui ôtait toute joie : — « Si je puis voir cet ennemi, dit-il, je l'enverrai garrotté à travers les trois mondes! — Que les chefs de la police errent jour et nuit, qu'ils cherchent cet ennemi par tous les moyens possibles! » — Le jour passa, la nuit vint, et parut l'astre aux rayons d'ambroisie qui répand la joie et le repos; — les compagnes d'Ouchâ la revêtirent de ses ornements; elles appliquèrent sur son corps, en le frottant, une mixture de safran, de sandal, d'agalloche et de musc; — puis elles la baignèrent dans une eau parfumée et lui ajustèrent son corset de soie. — Sur la tête de cette jeune fille au visage de lune elles mirent un croissant; elles placèrent en masse sur ses yeux des lignes de collyre pareilles aux filaments du lotus; — sur son front elles disposèrent la ligne du *tilaka*, formée par des perles, (puis attachèrent à ses oreilles) des pendants d'or, (et à son cou) des colliers des perles les plus précieuses. — Elles décorèrent la natte de cheveux relevée derrière sa tête d'un ornement d'or, tressèrent des fleurs odorantes et les lui fixèrent en forme de couronne. — Sous son nez gracieux se dessinait une belle perle; à la vue de ses sourcils recourbés comme un arc, la gazelle se fût affaissée sur elle-même, par l'effet de la frayeur. — Sa langue est pareille à la feuille du lotus; ses lèvres, pareilles à une fleur en bouton, sont rouges comme le corail; — ses dents étincellent comme des éclairs; son sourire eût jeté le trouble dans un cœur d'homme. — Des ornements embellissent son cou, mais comment les décrirais-je avec assez d'art? — Ses deux jambes ressemblent aux tiges du bananier, à ses fines chevilles pendent des anneaux sonores. — Elle était comme la Fascination, comme une in-

carnation de Rambhâ, la belle apsarâ. — Ses mains sont pareilles aux feuilles du lotus; ses talons sont teints de rouge. — Ouchâ est parée des douze ornements, elle a rehaussé sa beauté par les seize objets de toilette qui complètent une parure. — Son corps est frotté de beaucoup d'essences parfumées, elle a rempli un grand plat de fins gâteaux; — et sur le char qu'elle avait préparé, Tchitraréka fit asseoir Aniroud-dha, qui arriva ainsi près de la jeune fille.

—Quand le héros yâdava apparut à Ouchâ éclatant de beauté comme l'éclair, folle d'amour, prête à s'évanouir, elle fut troublée dans tout son corps.

—Le seigneur se tenait seul assis près d'elle; dès que Ouchâ, qui allait vers lui, l'aperçut, elle fut rayonnante; — dès qu'elle le vit, la princesse fixa sur lui ses regards, puis elle avança à sa rencontre, la jeune épouse, et se tint debout à ses côtés. — Vite elle offrit une collation au seigneur, elle prit des gâteaux qu'elle fit manger à celui qui a ravi son cœur; — ce que son bien-aimé a laissé sur le plâteau, tout cela, la belle jeune fille le mangea après lui. — Elle mâcha le bétel avec lui, appliqua des parfums sur son corps, puis le jeune dieu qui a ravi son cœur s'étendit sur la couche. — Alors le seigneur se livra manifestement aux jeux de l'amour, comme Ouchâ l'avait vu faire par Civa et Pârvatî; — Aniroud-dha se livra à ses ébats en compagnie de la jeune princesse, puis, quand se furent évanouis ces instants d'une volupté suprême, — le prince des Yâdavas, en compagnie d'Ouchâ, partit du palais pour aller avec elle vers l'étang, près du parterre de fleurs. — Une égale jouissance fut offerte de toutes parts à leur odorat dans cet étang où les lotus de l'amour s'épanouissaient de tous côtés; — à travers les vêtements mouillés qui s'y appliquaient, les corps demeuraient visibles; — Ouchâ, éprise d'amour. . . . .
. . . . — De cette façon, le dieu qui ravit les cœurs se livra

à tous les jeux dans lesquels Ouchâ reconnut les jeux passionnés de Civa et de Pârvatî.

— (Cependant) l'ordre a été donné de chercher l'ennemi, de voir où il se trouve, et les gardiens du palais se sont rendus dans la demeure du roi; — tous ensemble ils cherchent dans le palais de la reine, ils vont faire des perquisitions dans le bosquet, — et là ils aperçoivent la fille du roi s'abandonnant à l'amour; avec elle ils voient distinctement un homme! — Dès qu'ils eurent constaté cette conduite des deux amants, ils coururent en avertir le chef de police; — et le roi, apprenant qu'on a découvert l'ennemi, manifesta de la joie, mais au fond il ressentait une grande frayeur. — Alors donc le chef de police rapporta au roi toutes les circonstances (de la découverte) et comment un homme habitait dans les appartements de sa fille; — là-dessus, le roi prit avec lui toute son armée pour empêcher que l'ennemi ne pût lui échapper par la fuite. — A la seule nouvelle de l'aventure, le roi fut affligé, songeant que la moquerie du monde déshonorerait sa famille. — Il tomba dans de profondes réflexions, en proie à un abattement extrême et transporté de fureur; — faisant appeler son ministre Kouchmânda, il lui dit : « C'est là une honte qui ne s'effacera pas dans le monde! — La princesse s'est abandonnée à une criminelle conduite; dans le palais d'Ouchâ se trouve mon ennemi! — Va prendre mon armée; marche à sa tête pour enfermer ici le pervers et le saisir vivant! — Vois, ce doit être un insensé, quelque homme de rien; peut-être aussi est-ce quelque grand monarque! — Mais un pareil ennemi ne me fait pas peur; c'est là le combat que m'envoie Civa! — Quoi qu'il en soit, amène-le-moi captif, ou bien arrête toi-même et tue ce criminel. »

— Ainsi parla le roi, lançant des regards pleins de colère, et son ministre s'en alla tout inquiet, car il fallait obéir aux ordres du souverain.

— Kouchmânda s'en alla donc accompagné de l'armée; il se hâta d'entourer le palais. — Déjà le soleil se faisait distinctement reconnaître par la trace de ses chevaux, quand le roi, averti (que le jour allait paraître), alla dans la ville monté sur son char.—Au palais, le prince yâdava dormait sans crainte; Ouchâ s'éveilla et elle dit à celui qui était son maître : — « O seigneur! voici quelque chose qui m'épouvante : les troupes du roi environnent ce palais; — maintenant qu'il aura certainement reconnu ta présence en ce lieu, un grand malheur se prépare! » — Tout en pleurant, elle regardait son époux, et Anirouddha ressentait aussi quelque crainte. — Or, dans sa colère, le roi avait donné cet ordre : « Tuez l'ennemi, qu'il ne s'échappe pas! » — A ces mots, les guerriers étaient accourus; ils vont en avant pour épier les abords du palais; — et comme ils ne voyaient pas là Anirouddha, le roi en personne arriva pour faire cerner le palais. — Pareil au lion qui déchire un troupeau d'éléphants, Anirouddha mit à mort un nombre incroyable de combattants; — pareil au sceptre que le dieu de la mort prend en main à la fin d'un âge (pour détruire le monde), ainsi le bras du héros yâdava frappe les démons. — En un instant, il a mis hors de combat l'armée de Vânâsoura, qui en lui a reconnu un guerrier d'une force incomparable; — il a tué des éléphants en grand nombre; il a brisé bien des chars, anéanti des armées; des flots de sang coulent sur la terre. — Le jeune prince victorieux arriva ainsi jusqu'au portail du palais, mais il n'avait pas appris à combattre en s'enveloppant d'une illusion qui le rendît invisible. — Vânâsoura frappe de ses mille bras; Anirouddha porte sur son char un coup de sa massue de fer. — Entre les héros des deux partis, c'est une lutte obstinée, sans que l'un des deux puisse triompher de son adversaire. — Cependant le roi lance un formidable épieu de fer, mais le jeune prince saisit l'arme et la lui lance de nouveau; — Vânâsoura, le cœur percé, s'enfuit, il tombe sans mouvement, en proie à une agonie

suprême. — Mais Çoukra (le précepteur des démons dans l'art de combattre) arrive; il le rappelle à la vie, et, par une illusion qui le rend invisible, ranime les autres démons. — « Victoire, ô roi! lance de ta main tes propres armes; où es-tu, ô roi? Tue le fils du dieu de l'amour!... » (Ainsi parla Çoukra.) — Alors Vânâsoura combattit à l'abri d'une illusion, toutes les armes lancées par Anirouddha tombèrent brisées, — et, devenu habile à se servir de l'illusion, arme terrible, il jeta autour du jeune prince un nœud coulant et le fit prisonnier.

— Nârada, qui avait vu ce combat, monta vers les cieux; Ouchâ, en proie à une grande douleur, palpitante de crainte, tomba évanouie sur la terre.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-quatrième lecture qui a pour titre : L'Action de lier Anirouddha.

LXV.

Suite des aventures d'Anirouddha et d'Ouçhâ.

Après avoir lié le jeune prince avec le nœud coulant, Vânâsoura le fit tomber, puis courut sur lui le glaive en main : — « Certes, pensait le roi, je dois tuer cet ennemi; ce pécheur n'est-il pas venu jeter le déshonneur sur ma famille? — Ce pervers a souillé ma famille, le monde a ri de moi, et

j'ai été outragé! » — Vânâsoura allait donc égorger le jeune prince, quand son ministre Kouchmânda lui dit : — « O roi! serait-il raisonnable de le mettre à mort? Qui a fait ce mariage, si ce n'est Pârvatî?—S'il n'en était pas ainsi, comment serait-il entré dans ce palais? comment aurait-il pu te résister d'abord avec avantage dans le combat? — Ouchâ restait toujours en proie aux regrets de l'absence (d'un amant attendu), ô roi! ce jeune prince ne lui a donc infligé aucun outrage; — certainement, elle a reçu cet époux de Pârvatî, à qui, par ses pleurs, ô roi! la jeune fille faisait connaître son état de souffrance. — Quand même elle serait coupable, la crainte que tu lui inspires la rend toute tremblante, — et, troublée encore par l'inquiétude qu'elle éprouve pour son bien-aimé, elle pleure, elle frissonne. — Maintenant, ô roi! ton ennemi est entre tes mains, quelle juste cause aurais-tu de le faire périr? — Si, suivant une mauvaise voie, il avait tenu une conduite perverse, alors, ô roi! tu devrais le mettre à mort; — mais si c'est Pârvatî qui l'a accordé à Ouchâ comme une faveur demandée par celle-ci, alors il n'a fait que l'épouser selon le mode des gandharvas, — et, dans ce cas, laisse-le lié ainsi pendant quelques jours, afin qu'il ne s'en aille pas, mais garde-toi de le faire périr! » — Tel fut l'avis que donna le ministre au roi Vânâsoura; celui-ci appela à l'instant le chef de police — (et lui dit) : « Reste auprès de ce prisonnier confié à tes soins, nuit et jour garde-le avec vigilance. » — Toutes les femmes qui avaient perdu un fils, un époux tué dans la mêlée, pleurèrent avec de grands cris; — elles se lamentèrent et poussèrent des sanglots, puis les guerriers arrivèrent aussi pour le voir.

— « Parce que, disaient-ils tous, Kouchmânda a parlé au roi, celui-ci a laissé la vie à son ennemi captif. »

— Victorieux de son ennemi, le roi vint au palais, tandis que Anirouddha, brûlé par le serpent qui lui servait de

lien (1), souffrait cruellement; — il était tourmenté par le poison du serpent, le chef des Yâdavas, et Ouchâ demeurait en proie à de cuisants regrets, en le voyant ainsi. — Le serpent versait sur le captif tout son poison; plein de rage, il pressait entre ses dents le corps du jeune prince; — au moyen de l'illusion qui l'enveloppe, le reptile s'approche de ses lèvres, et celui-ci, brûlant de soif, en suce le venin. — Ouchâ cependant s'adresse à Civa en l'invoquant par une formule sacrée: « Vite, vite, secours-moi, ô épouse de Civa, ô Pârvatî! — Hélas! l'époux que tu m'as donné, ô déesse! pourquoi le vois-je dans une pareille angoisse? — Cet époux, qui éprouve de la part d'un serpent de cruelles tortures, ô Pârvatî! délivre-le. » — Comme elle prononçait cette invocation, le prince des Yâdavas fut soulagé de ses souffrances, — et quand elle vit les douleurs de son époux apaisées, elle sentit accroître sa ferveur envers Pârvatî. — Or, le roi appelant près de lui son épouse, lui dit : « Faites venir dans vos appartemens la jeune fille et l'y gardez. » — La reine manda secrètement sa fille et l'interrogea sur ce que lui avait dit Civa et comment lui était venue cette pensée (de recevoir chez elle Aniroudddha). — Ouchâ, toujours pleine de discrétion, répondit: « Ce bien-aimé, hélas! m'est plus cher que la vie. — En quoi sa conduite a-t-elle été un déshonneur pour nous? » Ainsi elle expliqua comment la chose s'était passée. Alors le roi Vânâsoura vint près de la reine pour conférer avec elle, après quoi il envoya le chef de police près du jeune prince: — « Tu l'interrogeras avec attention (lui dit-il) sur sa famille et le lieu de sa naissance, — tu lui demanderas de quel pays il est, pourquoi il est venu ici trouver le malheur. »

— Pendant que celui-ci interrogeait le captif, le roi pen-

(1) Soit que ce lien fût un serpent véritable ou qu'il se fût changé en un serpent surnaturel qui signifierait le regret, le remords.

sait en son cœur : « S'il est venu par l'ordre de Civa, je le lâcherai; sinon, je le punirai de son outrage. »

— Quand il eut entendu les paroles du roi, le chef de police alla interroger le captif sur les circonstances de son aventure. — Anirouddha répondit avec sagesse et intelligence, sans désigner ni la personne ni le nom de Tchitrarékhâ : — « Une fascination, une forme illusoire envoyée par la déesse Pârvatî m'a pris entre ses bras, — et m'a conduit à épouser Ouchâ selon le mode des gandharvas; celle-ci s'est manifestée à moi au milieu de la nuit. — La ville de Dvâraka est le lieu de ma naissance; je suis petit-fils de Krichna, fils de (Pradyoumna qui est une incarnation de) l'Amour; — sous le nom d'Anirouddha, j'ai eu Ouchâ pour épouse, et en tout ceci je n'ai fait qu'obéir au destin. » — Le chef de police répliqua : « Attends ici sans perdre courage, tout obstacle est levé maintenant; — je vais faire entendre au roi tes paroles et, par la faveur de Pârvatî, tu posséderas celle qui est déjà ton épouse. — Désormais tes tortures ont cessé; voilà que les joies de l'amour t'attendent. » — Ce fut ainsi qu'il le consola; puis il alla vers le roi Vânâsoura qui, en écoutant son rapport, s'enflamma de colère : — « Il est un Yâdava, il a tué beaucoup des nôtres, et je le relâcherais! » — « Quand Hari aura appris ces paroles, il viendra pour vous livrer combat. » — « C'est dans la bataille que mes vœux seront comblés; moi, fils de Bali, je vaincrai Vichnou-Hari... » — En ce même temps, les compagnes envoyées par la reine allèrent dans les appartements d'Ouchâ. — La jeune princesse se tenait immobile, la face inclinée, la tête penchée; elle passa toute la nuit dans une suprême tristesse.

— Se rappelant les angoisses de son bien-aimé, elle pleura toute la nuit; elle méditait sur le seigneur objet de son affection : « Quand mon époux sera-t-il délivré de ses liens! »

— Séparée du seigneur, assise toute seule, elle se rappelle les joies de l'amour et les regrette. — La reine fait venir Ouchâ à ses côtés; elle lui demande de lui tout raconter : — « Toute mon illustre famille était exempte de tache, comment donc la souillure a-t-elle pénétré en ton cœur? — Où as-tu puisé une pareille pensée? Comment t'est venue cette connaissance de l'amour? — Toi, née dans mon sein, incarnation de serpent, tu m'a déshonorée, ô jeune fille! — Lorsque ton corps a été troublé par l'amour jusqu'à l'aveuglement, pourquoi ne me l'as-tu pas avoué? — Mariée par moi à un époux choisi dans une famille sans tache, tu nous aurais évité cette honte qui pèse sur nous. » — La belle jeune fille s'expliqua ainsi devant la reine : « Vous avez interprété faussement ma pensée; — le jour où j'allai adorer Pàrvatî, ce jour-là cette déesse m'accorda un don, — et me dit : Je te ferai avoir un époux en songe, après quoi je le montrerai visiblement à tes yeux. — En songe, le destin m'apporta cet époux; et quand ensuite il me fut enlevé, j'éprouvai une grande douleur; — alors je témoignai à Pârvatî toute ma déférence, ce qui décida cette divinité à me donner visiblement le chef des Yàdavas. — Mon bien-aimé m'avait fait savoir qu'il était en hostilité avec la race des daïtyas, voilà pourquoi je n'osai rien dire au roi. — Le mariage a eu lieu selon le mode des gandharvas et dans les joies de l'amour, il s'est montré visiblement à moi. — C'est légalement qu'il est devenu mon époux; respectez en votre cœur les paroles de Civa. »

— Quand Ouchâ eut expliqué les choses en leur vérité, la reine, à son tour, lui accorda confiance. — Ouchâ reprit : « Délivrez au plus vite mon époux, sinon vous attirerez sur vous un terrible malheur. — Si Hari apprend ce qui est arrivé à son fils, dans sa colère, il tuera les daïtyas pour lui rendre la liberté. — Comment donc assembleriez-vous des branches pour alimenter le feu de l'inimitié contre Hari? De

ma propre main j'irais plutôt délier le captif. — C'est Hari qui, sous la forme d'un poisson, a fait sortir le Véda (du sein des eaux); sous la forme d'une tortue, il a soutenu et sauvé la Terre; — sous la forme de l'homme-lion, il a tué Hiranyakacipou; sous la forme de Parasourama, il a détruit la caste entière des kchatryas, pour donner la possession de la terre aux brahmanes. — Puis, il a représenté la justice sous la forme de Çri-Râma, dont le démon Râvana enleva la femme. — Il a tué les fils de celui-ci et donné la royauté de Lankâ à Vibhîchana. — Maintenant, incarné en Krichna, il habite Dvâraka, tuant les méchants, sauvant les gens de bien. — Qui pourrait compter les diverses histoires de ses incarnations? Il tue les ennemis et soulève le fardeau qui oppresse la terre; — et ce seigneur, par qui nous obtenons une nouvelle félicité, nous tiendrions son fils garrotté! — Si vous ne le déliez pas au plus vite, ô ma mère! c'en est fait de la race des daïtyas. — La reine répondit : « Je tâcherai de fléchir le roi; par de douces paroles, j'obtiendrai la délivrance de ton époux. »

— « Quant à présent, ne t'emporte pas, dit la reine en conseillant la belle jeune fille; délivrer maintenant ton époux, ce serait peut-être exciter la colère du roi! »

— A ces mots, Ouchâ s'en alla trouver Tchitrarékhâ sa compagne; — le corps agité par la douleur qu'elle éprouve pour son époux, le sein palpitant de sanglots et baigné de larmes, — elle s'incline devant son amie, et lui explique sa pensée : « Maintenant, va trouver Aniroudḍha; — apporte-moi vite des nouvelles de celui qui est ma vie; efface la douleur cuisante de mon cœur! — Prends des gâteaux pour les offrir; va vite, et donne-les à manger au jeune prince des Yâdavas pour le consoler dans ses souffrances. » — Tchitrarékhâ, se rendant invisible, alla auprès d'Aniroudḍha, qui était en proie à de violentes tortures; — elle le soutint dans

ses angoisses par des discours propres à relever sa fermeté, et lui fit entendre toutes les paroles qui le pouvaient consoler. — Tandis que Tchitrarékha donnait du cœur au Yâdava, la jeune princesse invoquait Pârvatî par des hymnes de louanges; — puis, lorsque la messagère d'Ouchâ fut venue dans le palais de celle-ci, le sommeil vint trouver Anirouddha au milieu de ses souffrances. — En esprit, en œuvres, en paroles, le seigneur (Anirouddha) s'unissait par la méditation à Pârvatî; aussi cette divinité lui apparut-elle dans un rêve. — Quand Pârvatî se montra à lui en rêve, son corps, à ce moment, devint maigre (comme celui d'un ascète); la déesse lui dit : — « O prince! ce qui nous fait souffrir, c'est la souillure des actions de la vie; voilà qu'elles vont être effacées! — Les tortures du corps t'ont mis à de cruelles épreuves; mais cesse de craindre, voici qu'un heureux jour arrive! — Krichna va venir à ton secours; il coupera les mille bras de Vânâsoura (1)! »

— « Désormais, calme ton chagrin; écoute, ô Anirouddha! prête attention; t'emportant avec Ouchâ, le roi des Yâdavas, Krichna te déposera dans sa demeure! »

— Ayant ainsi parlé, Pârvatî s'en alla. Anirouddha, plein de confiance en ses paroles, — se mit alors à se souvenir de Krichna; sa douleur se calma, et la joie revint dans son cœur; — car c'est par Krichna que la souffrance est détruite dans celui à qui vous venez en aide, ô seigneur! — Lorsque le bien-aimé eut entendu le message d'Ouchâ, à ce récit le sommeil s'empara de lui; — avec la foi confiante en Hari, l'assurance augmenta en son cœur; car, sans Hari, la douleur s'accroît comme une mer. — En proie à la souffrance,

(1) Il a été dit plus haut que l'orgueil de l'asoura Vâna avait choqué Civa et Pârvatî; voilà pourquoi ce couple divin fait ici cause commune avec Krichna contre le roi de Çronitapoura.

il demeura ainsi à Çronitapoura l'espace de quatre mois; — alors Nàrada se hâta d'aller à Dvâraka, et il fit entendre à Krichna des paroles qui plongèrent dans la désolation toute la race des Yàdavas. — Roukminî (l'aïeule d'Aniroudddha) fut saisie de tristesse. « Apprends-moi l'aventure du jeune prince des Yâdavas (dit-elle). — O richi! toi qui connais le passé et l'avenir, fais-nous savoir comment ce malheur est arrivé; — il y a bien des jours que Aniroudddha a été enlevé d'ici, et nous étions tous à son sujet dans une bien grande inquiétude. » — Nàrada dit à Krichna : « O seigneur! suis-je donc fou? Pourrais-je te faire croire une parole mensongère? — Tu es l'illusion qui enveloppe les trois mondes; il n'y a personne qui te soit égal en puissance! — Dans tous les êtres vivants, tu fais ta demeure; celui qui ne te connaît pas habite dans la douleur qui résulte de l'attachement aux objets des sens! — L'action, bonne ou mauvaise, que font les êtres doués de vie, ont pour forme l'éclat, et le témoin (la conscience) vient ensuite. — Ceux qui connaissent la piété, la justice, la mortification et l'aumône, peuvent-ils, quand ils la connaissent, ne pas célébrer la renommée de Hari? — Ceux qui ne savent pas, d'un cœur attentif, adorer Hari, ceux-là coulent une existence inutile et vaine. »

— L'homme qui embrasse ton culte, celui-là est un être vivant qui connaît tout; ces diverses aventures d'Aniroudddha, apprenez-les en les écoutant de vos oreilles, ô vous qui êtes unis par la méditation à Krichna!

— Lorsque Nàrada eut fini de chanter cette hymne à la louange du prince des Yâdavas, celui-ci donna l'ordre que voici : — « Les hommes qui savent pratiquer l'union avec moi et qui ont la science de mon culte, ceux-là respecteront toutes tes paroles. » — Alors Nârada lui expliqua ce qui regardait Aniroudddha et lui en rappela le souvenir. — « Çronitapoura est le nom d'une ville dont l'ennemi n'approche pas,

par la crainte qu'inspire le roi Vànàsoura. — Ce roi a mille bras; il fait trembler les souras, les hommes, les mounis, et ces mille bras donnent de l'orgueil à ce prince, qui est fils de Bali. — La garde de sa ville est confiée au dieu du feu, aussi l'ennemi n'y peut-il pénétrer. — Ce roi a une fille du nom d'Ouchâ; une des compagnes de cette princesse a enlevé d'ici et amené près d'elle le jeune Aniroudddha. — Tchitrarékha (c'est son nom), qui appartient à la race divine (1), a enlevé le prince pour le mettre dans les bras de la belle jeune fille. — Le Yàdava était donc uni à la princesse, et il goûtait les joies de l'amour, quand le roi en fut informé. — Le souverain en éprouva un extrême déplaisir. Le Yàdava soutint à cette occasion un rude combat, — à la suite duquel il a été tourmenté par le nœud coulant qui le retient captif : vite, ô Krichna! va le délivrer! » — A ces mots, les héros yâdavas se levèrent, prêts à courir contre l'ennemi pour le mettre à mort. — Quand toute son armée fut réunie sous sa main, Hari-Krichna se souvint de Garouda (sa monture, le roi des oiseaux), — et, à ce souvenir (qui était un appel pour lui), le roi des volatiles arriva en hâte. Comprenant son rôle, bouillant d'ardeur, il s'approcha — du seigneur, qui se plaça à cheval sur ses ailes et sa queue, emmenant avec lui le prince Pradyoumna (son fils, père d'Aniroudddha), — ainsi que Djaladja et Djoudhyânasa, fermes dans la mêlée, héros puissants, tous les deux habiles à manier la massue, et Balarâma, — et aussi le très-puissant Oupamanda; le très-vaillant guerrier Bhadra y monta également. — Ces princes héroïques se mirent en marche, ainsi que les innombrables fils et petits-fils de Hari-Krichna. — Le dieu immortel emmenait douze armées complètes (2), dont il serait impossible de compter la

(1) Elle est considérée comme une apsarâ, son nom s'écrit plus régulièrement en sanscrit Tchitralékhâ.

(2) Voir plus haut la note de la page 193.

multitude; — impossible aussi de compter les chevaux, les éléphants, les chars sous le poids desquels la terre s'affaissait, incapable de les supporter. — Dans son vol, Garouda s'élevait jusqu'au ciel, et ses ailes déployées balayaient les arbres.

— Alors, avec la rapidité du vent, le roi des Yâdavas emmena ses armées, et en un instant tous ces héros s'abattirent près de la ville de Çronitapoura.

— Comme ils descendaient près de la ville, le feu, par son ardeur, ne leur permit pas d'entrer. — Alors, quand Garouda fut remonté dans le ciel, (les assiégeants) eurent à souffrir dans leurs corps de la violence des flammes; — et le seigneur ayant réfléchi que ce feu vivait en vertu des ordres de Çiva, songea qu'il n'y avait rien de mieux que de rappeler Garouda. —Tous (les guerriers de son armée), réunis en un même lieu pour le conseil, virent que la ville était bien gardée, haute et gracieuse aux regards; — alors Krichna dit : « Parle à ton tour, dieu des oiseaux, et trouve quelque moyen efficace pour éteindre le feu. » — Garouda répondit : « Ce feu, qui nous menace de front, brille par l'ordre de Çiva et permet à Vânâsoura de braver l'ennemi; — on ne peut supporter l'éclat de sa colère. » ..... Et là-dessus, ayant apporté de l'eau, Garouda — étendit ses ailes, répandit l'eau en cascades, et par ce torrent éteignit le feu. — Alors, des quatre côtés, assiégeant de près la ville, l'armée de Krichna fit retentir les instruments guerriers. — Le vaillant Pradyoumna (dieu de l'amour, père d'Anirouddha) prit ses flèches acérées, avec lesquelles il détruisit en entier les bois et les buissons; — tous les gardes de la ville s'enfuirent, et alors le roi des Yâdavas, Krichna, fut prêt à livrer combat. — Au moment où ces héros serraient de près la ville difficile à attaquer, les daïtyas assiégés accoururent pour faire face aux guerriers yâdavas.

Là où il avait éteint le feu et tué dans la mêlée les gardes

(placés hors de la ville), Krichna-Mourâri livra un combat brûlant comme la cendre rougie et mit à mort beaucoup d'ennemis.

— Lorsque les daïtyas se trouvèrent dans cette cruelle position, le roi Vânâsoura appela son ministre pour le consulter. Kouchmandâ, après avoir réfléchi : « Ne pouvez-vous (dit-il) adorer le divin Mourâri? — Ce roi des Yâdavas est arrivé ici sous la figure de la mort, qui mettra fin à la race des daïtyas en l'exterminant. — Or, voici qu'une grande calamité nous menace, pareille à celle que le roi Bali eut à souffrir de Vichnou incarné en nain (qui le déposséda de la royauté du ciel et de la terre pour le confiner aux enfers). — Si vous voulez sauver votre vie, ô roi! rendez à Hari (son petit-fils) le prince Anirouddha. — Mariez-le à Ouchâ, donnez de nouveau la jeune fille à celui qui est son époux. »

— Le puissant roi Vânâsoura répondit avec colère : « Maintenant, c'est de combattre qu'il s'agit. » — Dès que le roi eut levé le bras, alors la pointe de la bannière s'agita dans les airs, — il saisit une arme de chacun de ses innombrables bras, puis monta sur son char. — « Écoutez, ô ministre! reprit le roi; comment adorerais-je le bienheureux (Hari)? — C'est à l'abri d'une fraude mystérieuse qu'il a vaincu Bali, mon père. Pouvait-il, lui ou tout autre, le vaincre dans le combat? — Le trompant par une ruse perfide, il vint près du roi, et, revêtu du cordon brahmanique, il lisait le Véda. — A celui qu'il prenait pour dupe, au milieu même du sacrifice offert par lui, le roi accorda ce qu'il avait demandé. — Dis, quel daïtya a-t-il tué en face? Sous une forme menteuse, il a joué un tour à Bali, mon père, en agrandissant son corps (1). — Maintenant, qu'il se rencontre devant moi, et je le tuerai,

(1) Voir dans le chapitre précédent cet épisode de Bali trompé par Vichnou sous la forme d'un nain.

le Yâdava, en soutenant le combat contre lui. — Ayant recours à la ruse, tu as triomphé de Bali, ô ennemi! maintenant, c'en est fait de toi! »

— Enorgueilli de ses mille bras, le roi ne suivit point les conseils de son ministre; en un instant, le dieu qu'adore Lâlatch arrachera la vie à cet être aux mille bras.

— Lorsque le démon Vânâsoura eut exhalé sa colère, toute son armée de daïtyas devint invisible. — Un parasol de couleur noire fut tendu sur la tête du roi, qui, revêtant son armure, prit l'arc en main. — Tous les illustres guerriers se pressèrent autour de lui, ainsi qu'une incomparable armée de chevaux, d'éléphants et de chars; — ce fut un grand bruit d'instruments guerriers, et tous ensemble ils allèrent à la rencontre de l'armée des Yâdavas. — Dès que Vânâsoura marcha contre l'ennemi, Mahadéva (Civa, le roi des créatures) vint porter secours au prince. — Bien que le fils de Bali eût ordonné de livrer la bataille (sans son consentement), Civa, dans l'intérêt de ses adorateurs, vint soutenir ce roi. — Le dieu qui a pour attribut le bœuf Nandi (Civa) arriva monté sur son taureau, et Ganeça (son fils) s'avança monté sur un rat. — Lorsque le dieu fut parvenu près de Vânâsoura, son disciple, les demi-dieux qui l'accompagnent firent résonner les instruments avec un grand et terrible bruit. — Les esprits, les piçatchas marchaient sous des formes nombreuses, sous d'innombrables apparences qu'on ne peut compter; — les rakchasas, les yakchas, les yoguinis (génies malfaisants, mâles et femelles, de la suite de Civa et de Pârvatî) arrivaient montés sur des chiens, sur des pourceaux, sur des ânes. — Les dâkinîs (sorcières) immolèrent tant d'enfants, que le sang paraissait pleuvoir sur la montagne, — et ils accouraient tous sous la forme d'autant de loups, épouvantant par leur aspect toute l'armée des Yâdavas. — Ceux-ci virent encore beaucoup d'autres images inoccupées, qui regardaient immobiles du

haut du ciel, — et toute cette armée de héros marchait de telle sorte que sa vue inspirait la terreur.

— Ainsi marchait l'armée de Civa, pareille au feu, enflammée de colère; mais les puissants guerriers de l'armée de Hari pourraient-ils être vaincus par elle?

— Quand les deux armées furent prêtes à en venir aux mains, Krichna fit résonner sa conque; — d'abord il triompha de toute l'armée des daïtyas, après quoi il livra le terrible combat (qu'avait demandé Vânâsoura). — Au milieu des airs, les souras, les naras, les mounis regardèrent; les êtres regardèrent tous le combat qui allait avoir lieu entre Hari-Vichnou et Hara-Mahadéva; — dans ce duel déployèrent toute l'habileté possible Mahadèva et le bienheureux Vichnou. — Kartikéya, fils de Civa, dieu de la guerre, errait sans cesse parmi les fidèles qui entouraient Vânâsoura; — son fils, le prince Samba (?), Kopakarna, qui était l'un des conseillers du roi. — Le roi Vânâsoura se mesurait avec Balarâma; Civa et Krichna-Vichnou, tous les deux si puissants, luttaient l'un contre l'autre; — les cent frères de Vânâsoura avaient pour adversaires les (cent) fils de Hari; — les guerriers amenés par Civa pour la bataille en vinrent aux mains chacun avec l'un de ceux qui accompagnaient le chef des Yâdavas : — chacun ayant ainsi un adversaire à qui faire face, ces guerriers soutinrent un combat terrible. — Lorsque Civa avait recours à l'arme de Brahma (1), aussitôt cette même arme de Brahma était lancée par Hari; — mais, comme Brahma faisait obstacle à Brahma, alors Hara lançait les flèches du Feu, et Vichnou lui répondait par les flèches de l'Eau. — Dans sa rage, Civa employait les flèches du Vent, et le roi des Yâdavas (Krichna-Vichnou) lançait les flèches du Serpent; — aux flèches de Garouda, pareilles à celles du Ser-

(1) Arme fabuleuse, dont l'invention est attribuée à Brahma.

pent, dont s'armait Civa, Hari répondait par les flèches de la Nuit; — puis, quand Civa fit surgir les flèches du Soleil, Vichnou saisit les flèches de Râhou (le dragon qui ronge cet astre à l'époque des éclipses). — De cette façon se prolongea un combat suprême; combien de nuits et de jours? on ne sait.

— Le combat que se livrèrent Hari et Hara (Vichnou et Civa), par la pensée et en action, on ne peut l'exprimer; Krichna envoya la Fascination, et Civa perdait de sa puissance.

— Là, Râma (le dieu d'amour, fils de Krichna) triomphait de (Ganéça) fils de Civa, qu'il avait pour adversaire, et le seigneur frappait mortellement Vânâsoura, le terrible démon. — D'abord Hari fut victorieux de Hara, ce qu'ayant vu, Vânâsoura s'abandonna à une grande colère; — par l'effet de la grande destruction que causaient les flèches de celui-ci, les Yâdavas tombaient sans vie sur la terre; — ses traits redoutables frappaient le corps du seigneur, et, dans la mêlée, ils tuaient des guerriers au choc difficile à soutenir. — (De son côté) le seigneur, ayant fait couler à flots le sang des ennemis qu'il tuait, eut recours à son disque *soudarçana* pour en finir avec Vânâsoura. — Jetant une illusion sur son arme, il la fit paraître gigantesque, et, à sa vue, Vânâsoura prit la fuite pour se sauver dans son palais; — dès qu'ils virent fuir le roi, les héros yâdavas tuèrent les démons, — et, sur le champ de bataille, Hari, ayant coupé des têtes, le cri de : Victoire! retentit dans l'armée de Krichna. — Alors s'évanouit la Fascination qui troublait Civa; la colère qui s'éleva dans son cœur l'arracha à cette torpeur.

— Les yeux enflammés, Civa, plein de rage, lança sur la terre une Fièvre dévorante; cette Fièvre triple, avec neuf yeux et six bras, s'avança brûlante de colère.

— Couleur de terre, les cheveux hérissés sur la tête, cette

Fièvre exhalait de sa bouche un grand vent; — de sa face horrible à voir, lançant un souffle (empesté), elle courut, et, le séparant (en deux courants), elle le fit voler aux deux côtés de l'horizon. — Tous ceux sur qui s'abattait cette Fièvre tombaient aussitôt inanimés sur la terre; — en un instant la race des Yâdavas fut frappée de désespoir; la Fièvre décimait l'armée de Hari. — Les dieux ayant pris la fuite, il y eut une terreur; l'ardeur de la Fièvre laissait sans mouvement Garouda, le roi des oiseaux. — Le puissant Pradyoumna, venu dans la mêlée pour combattre, était tombé à terre, lui aussi, sans force et sans mouvement. — Le fléau leur causait une forte sueur, puis la Fièvre les consumait jusqu'au cœur; — la fureur de Civa était impossible à conjurer, les malades tombaient sur la terre dans les angoisses de l'agonie. — Tel était devenu le corps de Hari; ses membres sont tremblants, les objets cessent d'être visibles pour lui. — Tout à coup cependant la connaissance lui revint, et la pensée se réveilla dans Krichna, prince des Yâdavas. — A la vue de cette irrésistible colère de Civa, il suscita l'ardeur dévorante d'une Fièvre froide. — Qui pourrait supporter la violence (du froid) de Vichnou? Hari et Hara luttent l'un contre l'autre. — Quand ces deux Fièvres (chaude et froide) en vinrent aux mains, les trois mondes furent saisis d'épouvante. — Les deux Fièvres, pleines de fureur, combattent à coups de poing; la Fièvre froide s'élance sur la Fièvre chaude pour la saisir. — Une lutte si effroyable s'engagea entre elles, que les dieux et les daïtyas s'enfuirent, abandonnant leurs asiles; — mais la colère de la Fièvre lancée par Vichnou l'emporta, et la Fièvre froide consuma de son ardeur la Fièvre brûlante.

— Civa, privé du Feu qui combattait pour lui, fut très-abattu, car le Feu (du froid) de Hari est irrésistible. Et, l'ayant reconnu, les corps des êtres animés proclamèrent Hari leur suprême refuge!

— Humiliée et domptée, la Fièvre créée par Civa se mit à chanter les louanges de Hari : — « Le miséricordieux envers les malheureux est un trésor de compassion! » — Et le seigneur, satisfait, la délivra; — il réprima l'ardeur (de sa Fièvre froide) et la contracta entièrement; et la Fièvre brûlante, pour n'en pas être pénétrée, avait eu recours à Krichna. — Aussi, répétant une prière, elle dit : « M'ayant vaincue dans le combat, ne te souviens plus, ô Hari! du déplaisir que je t'ai causé. » — Alors Krichna, songeant à Garouda (qui gisait mourant), le rappela à la vie, et, purifiant son armée tout entière avec l'ambroisie, il la ressuscita. — Puis les héros yâdavas se relevèrent comme s'ils eussent accompli eux-mêmes la destruction des daïtyas; — puis, monté sur son char, arriva Vânâsoura; il vit avec chagrin que Hari avait vaincu Hara. — Plein de rage, il lance une masse de flèches, qui toutes ensemble vont frapper les héros yâdavas. — Lorsque le fils de Bali se précipita dans la mêlée, il sema la terreur par sa présence dans l'armée des Yâdavas. — Son corps immense apparaissait comme un arbre solide au milieu d'arbres chétifs, et ainsi il détruisait tous les guerriers de l'armée rangée en bataille. — Alors le seigneur prit en main le *soudarçana,* alors Krichna saisit son disque pour le frapper. — Dans sa colère, il abattit les mille bras de Vânâsoura, tous ils furent consumés par l'éclat brûlant du disque, — et de nouveau l'ayant lancé, Krichna, enflammé de colère, lui coupa aussi la tête. — Après avoir balayé tous ceux qui combattaient auprès de Vânâsoura avec son arme, il lui coupa ses mille bras; — à la fin, il ne lui restait que deux mains, et il demeura là comme un tronc d'arbre seul debout au milieu d'un bois. — Les fils de Vânâsoura, qui étaient tous rassemblés pour combattre, lorsque Hari le destructeur eut coupé les bras de leur père, — restèrent près de celui-ci, de chaque côté, dans un même désordre, se serrant les uns contre les autres.

— Civa monta sur un char; on transporta Vânâsoura sur un autre char; tous les fils de celui-ci, leur armée étant vaincue par Hari, prirent la fuite tout affligés.

Vânâsoura, à demi mort, s'était laissé choir sur la terre, accablé; le corps tout agité, il demeura sans connaissance; — de tous ses membres coulaient des flots de sang; il prononça à plusieurs reprises le nom de Civa.—Quand Çankara-Civa le vit en proie à cette douleur, sa fureur fit place à la crainte; — car Krichna avait pris son disque *soudarçana;* le combat que les deux divinités s'étaient livré avait été comme la destruction d'un monde. — Brahma alla vers Hari et l'arrêta; Civa chanta alors les louanges de Hari. — Le miséricordieux envers les pauvres accorda la dignité d'un être qui ne craint plus à Vânâsoura, fils de Bali, et il lui donna quatre bras; — toutes ses peines disparurent, son corps devint exempt de souillures, et les divinités crièrent: « Victoire! Victoire! » — Le roi Vânâsoura appliqua sur son cœur les pieds du seigneur. L'entrevue de Hari et de Civa fut cordiale. — Vânâsoura chanta de bien des manières les louanges de Vichnou: « Aveugle que j'étais! je n'avais pas reconnu la supériorité du seigneur! — Tu es le protecteur des trois mondes, ô Hari! Moi, je suivais la voie des daïtyas dans ma folie! » — Tout le monde de la ville accourut pour voir et adora Hari comment l'avait fait le roi; — tous célébrèrent le nom de Hari-Vichnou, et Hari, victorieux de ses ennemis, s'en alla à Dvâraka. — Anirouddha emmena avec lui son épouse Ouchâ. Il y eut une fête de réjouissance, dans laquelle les instruments de musique retentirent. — Les femmes de Hari, qui virent Ouchâ, la regardèrent, tant elle était belle, comme la fille d'un soura.

— Dans la ville, on fit des réjouissances, et chacun vint à la noce; et moi, Lâlatch, le cœur plein de joie, j'applique

mon souvenir à la pensée du dieu qui tient en main l'arc de Vichnou.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-cinquième lecture qui a pour titre : Le combat de Hari et de Hara.

LXVI.

Le roi Nriga, changé en lézard, est délivré par Krichna.

Un jour, Krichna, étant allé à la chasse, avait emmené avec lui tous les héros yâdavas; — monté sur un char, marchait le jeune prince Pradyoumna; Gada (frère de Krichna, ainsi que son fils) Samboû, suivaient à cheval. — Pareils à quatre soleils, ils s'avançaient et demeurèrent durant plusieurs lunes (mois) dans la forêt. — Épiant les gazelles, les sangliers et les antilopes aux pieds blancs, les princes se divertissaient à la chasse et erraient dans les bois. — Errant de côté et d'autre, ils arrivèrent là où était, au milieu de la forêt, un puits desséché (1), — dans lequel ils virent un lézard qui y était tombé, un lézard singulier, au corps long comme le mont Mérou. — Hari dit à ses fils : « Faites un effort pour tirer cette créature hors de ce puits ! » — Les héros envoyèrent chercher une grosse corde, y firent un nœud, et

(1) Littéralement un puits aveugle, où ne brille plus ce que les Orientaux appellent l'œil de l'eau. Une source, en arabe, se dit aussi *aïn*, œil; en espagnol, on l'appelle *ojo de agua*.

le passèrent autour du corps de l'animal. — Les héros avaient beau tirer, le lézard, qui était très gros, ne sortait point. — Ils firent quelques efforts encore, s'appliquant avec attention, et cependant l'animal ne put être arraché (de son trou); — comme ces héros étaient épuisés de fatigue, le prince des Yâdavas, Krichna, s'approcha du bord du puits, — et, de ses oreilles, il entendit un bruit terrible. Le bienheureux s'approcha du puits — et accomplit une action difficile, car, prenant la corde de ses mains, il fit sortir le lézard. — Celui qui habitait dans ce puits en étant sorti, par le contact du seigneur, son corps fut aussitôt purifié de ses souillures; — et, dès qu'il eut abandonné sa forme de lézard, il reprit, lui qui était roi, la forme d'un Titan. — Ravissant à voir, il se para de pendants d'oreilles et d'un diadème, se frotta le corps avec des parfums de toute sorte; — puis il se revêtit de vêtements incomparables, de manière que tous les assistants n'en croyaient pas leurs yeux. — Krichna-Mourâri lui demanda les circonstances de son histoire : « Quelle est ta véritable nature? — comment as-tu obtenu de naître sous la forme d'un lézard? Tout cela, ô roi! dis-le-moi et me l'explique. » — Quant à Hari, il connaît toute chose, mais, par ces questions, il fut cause que le monde comprit le sens des Védas!

— Alors ce roi dit et expliqua à Hari les actions de sa vie antérieure, et quand il fit entendre à Krichna cette histoire, ô Lâlatch! toutes ses peines disparurent.

— D'abord, ce roi chanta les louanges de Hari : « O seigneur! c'est ta vue qui m'a délivré! — Gloire au protecteur des Yâdavas, au miséricordieux, au saint par excellence, à Hari-Moukounda, qui donne le bonheur aux hommes! — C'est faute d'avoir connu ton adoration, ô Mourâri! que je suis arrivé à l'état où tu m'as vu. — Bien que j'eusse accompli beaucoup d'œuvres méritoires, je reconnais que tout est vain sans l'union avec toi! — Ceux qui te reconnaissent par

l'esprit, par les œuvres, par les paroles, ceux-là obtiennent dans leur vie le but de leurs désirs et de leurs actions. — Tu es l'illusion, l'être humain à forme de fascination ; Brahma lui-même n'a pas connu ce que tu es ! — Celui que trouble (l'affection) pour une mère, pour un père, pour des enfants, pour des parents, et celui que l'orgueil enivre, ne connaissent point ton secret. — Celui-là, dans le monde, ne trouvera que la douleur, qui, abandonnant Hari, applique son esprit à un autre dieu. — Par suite d'un péché de peu d'importance, j'ai obtenu ce corps (de lézard) ; obtenir de te voir a valu pour moi l'accomplissement de beaucoup d'œuvres de justice. — Écoute, ô prince des Yâdavas ! quelle est ma vraie nature, je vais te raconter les détails de ma vie antérieure en te les faisant comprendre : — J'étais roi de toute la terre et je faisais plus d'un acte pieux, ô berger ! — Chaque jour, je donnais (aux brahmanes) un certain nombre de vaches, et je leur faisais dorer les cornes à toutes, — comme aussi j'y joignais d'autres ornements de prix ; je donnais aux brahmanes des vaches avec leurs veaux. — Qui pourrait énumérer jusqu'au bout ce que je donnais ainsi ? Tous les brahmanes recevaient un nombre infini de vaches. — Le destin voulut que, dans un de ces dons, il m'arrivât de faire présent d'une vache à un autre brahmane que celui qui l'avait reçue d'abord. — Le brahmane, étant dans sa maison, la vache s'enfuit et se mêla à un troupeau d'autres vaches, — et moi, qui ignorais cette circonstance, je l'accordai à l'autre brahmane (possesseur du troupeau), ô seigneur ! »

— « Cette offense me mit sous l'empire du destin, ô seigneur ! Ce destin qui t'envoie (aujourd'hui pour me sauver), c'est lui qui m'a fait arriver à la condition (de lézard) ! »

— « Le (premier) brahmane alla donc retirer sa vache du troupeau, et le (second) brahmane l'ayant rencontré (lui dit) : « Cette vache m'appartient. » — Celui à qui je l'avais donnée

en premier lieu la reconnaissait parmi celles qui étaient chez l'autre brahmane. — Tous les deux ensemble, ils se disputèrent longuement sans que l'un pût convaincre l'autre; — puis tous les deux, pleins de colère, ils vinrent me trouver, et demandèrent : « O roi! à qui as-tu donné cette vache? » — Et moi, ne voulant causer de la peine ni à l'un ni à l'autre, je m'efforçai de leur faire entendre raison à tous les deux; — mais les deux brahmanes, qui voulaient avoir la première vache (objet de la contestation), refusèrent d'écouter mes paroles. — Les voilà donc à se disputer vivement : « En un seul jour, je viens de donner dix mille vaches; — c'est tout ce que j'avais fait vœu de donner en un seul jour; que chacun emporte ce qui est à lui! » — Ainsi parlai-je, ô roi des vaches! Mais qui pourrait effacer ce que le destin a écrit? — La colère des brahmanes m'inquiétait, et la crainte d'être maudit m'empêcha de rien ajouter. — Alors les deux brahmanes, qui voulaient avoir cette vache, ne prirent point en bonne part les paroles que je prononçais sans rien décider, — et l'un d'eux me dit cette parole de colère : « O roi! ta tête (ton jugement) a tourné avec hésitation comme celle du lézard; — maintenant, voici que ton corps va devenir celui d'un lézard, et ma malédiction pèsera sur toi bien des années! » — J'adressai au brahmane beaucoup d'humbles supplications, et celui qui m'avait maudit m'accorda cette faveur : « Lorsque Vichnou, incarné dans la personne de Krichna, t'aura touché, alors, ô roi! la délivrance sera venue pour toi! » — Voilà donc, ô chef des Yâdavas! comment je suis arrivé à cette condition, et devenu un lézard vivant au fond d'un puits desséché. »

— « Maintenant, j'ai obtenu la vue de ta personne qui a été ma délivrance; celui qui t'adore en pensée, en actions et en paroles, atteindra l'autre rive de l'existence humaine! »

— « Écoute, ô roi! que je te fasse entendre une histoire qui

te redonnera la vie et bannira tes inquiétudes: — le doute qui s'est fixé dans ton esprit, ô souverain! le récit de Çoukadéva y portera remède! — C'est dans l'intérêt de la justice qu'il l'a développé et expliqué; car, faute de connaître le seigneur, on tombe dans la plus infime condition. — Le roi (changé en lézard) avait accompli ses bonnes œuvres à un point de vue égoïste; il ignorait l'adoration du bienheureux maître! — Vois, ô roi! l'exemple d'une autre personne déchue, vouée à l'opprobre, que sauva le nom de Hari; — (je veux parler de) ce brahmane qui (dans ce nom) trouva un remède contre ses péchés, lui qui se livrait à l'amour avec des esclaves, buvait des liqueurs et mangeait de la chair. — Après tout cela, comme sa vie touchait à son terme, Krichna, sous le déguisement de son fils vient à son secours. — « Amenez près de moi mon fils, » dit ce brahmane, et ce fut Nârâyana (Vichnou, tel qu'on l'adore avant la création des mondes) qu'on lui amena. — Il expira en prononçant le nom de ce fils (qui se nommait Nârâyana); puis s'en alla au ciel, dans la demeure de Hari. — Celui qui, ô roi! en son corps et en sa pensée a cette intelligence, sera sauvé sans avoir eu recours au sacrifice. — Le nom de Hari est pareil à l'étincelle du feu qui enflamme ce qu'elle touche. — Vois! par la toute-puissance du nom de Hari, ô souverain! ceux qui deviennent ses adorateurs sont sauvés. — La courtisane pèche toujours par l'amour, et c'est le nom de Râma-Hari qui la sauve! »

— « Celui qui avec recueillement récite ou écoute l'histoire de Krichna, en appliquant son esprit à l'adoration de ce dieu, obtiendra la haute faveur d'habiter le paradis et la dignité de l'émancipation finale! »

— « Vois, ô roi! un homme a exercé la profession de chasseur. Chaque jour, il a tué nombre d'êtres vivants; — au moment de sa mort, il prend les pieds de Krichna, et il obtient la vue de ce dieu, l'intelligence de son culte et la

gloire du paradis. — On raconte ceci du roi Ambarîcha (1), dont tu as entendu célébrer tous les mérites; — il accomplissait un vœu le onzième jour de la quinzaine lunaire. Indra chargea Dourvâsâ (incarnation de Civa) d'un message (en lui disant) : — « Mets obstacle à l'accomplissement du vœu de ce roi, de peur qu'il n'acquière une dignité qui ne convient qu'à Indra. » — Le lendemain, le douzième jour, ce solitaire vint, et, se faisant passer pour un pèlerin, alla droit à la demeure du roi; — celui-ci invita le brahmane avec respect, prit l'ambroisie de ses pieds, et, comme il reconnut que le douzième jour était arrivé, déliant ses cheveux nattés, il se mit à accomplir son œuvre. — Or, le roi avait fait un disque à sept rayons (image de celui de Vichnou), — et Dourvâsâ l'emporta pour le cacher; — il parcourut les trois mondes sans trouver où se mettre à l'abri, et enfin il ne trouva de salut qu'en se réfugiant près du roi lui-même. — De cette façon, Hari le conserva par sa splendeur, et moi, Çoukadêva, j'ai raconté l'histoire de Hari. — Celui qui entend réciter ou récite lui-même l'histoire des mérites de Hari sait comment adresser une affectueuse supplication à celui qui est le visage du monde; — on l'adore de toutes façons, par la pensée, par les œuvres, par la parole. — O roi! par lui tu obtiendras de jouir de la royauté éternellement et en paix; puis, arrivé à la délivrance finale, de monter au paradis. — Le roi (qui se nommait) Nriga, sauvé par le prince des Yâdavas, lui adressa encore des hymnes de louanges, ô monarque! — La vue du seigneur a détruit en son cœur l'ignorance; il y a allumé le lumineux éclat de la lampe de l'intelligence. — Nriga, descendant d'Ikchvâkou, fit entendre cette parole : « Maintenant, j'ai obtenu de te voir, ô protecteur des Yâdavas! — Mon adoration est devenue le contraire de ce qu'elle était, ô Mourâri! puisque tu m'as amené dans ta propre

(1) Il était, comme Nriga, de la race solaire des Ikchvâkas.

voie! »—Les héros yâdavas, à ces paroles qu'ils entendaient de leurs oreilles, sentirent augmenter leur ferveur envers Hari. — L'élevant sur un char aérien vers le ciel, Krichna envoya Nriga dans le monde des souras. — Les héros yâdavas marchaient en réfléchissant sur cette aventure, et Krichna rentra avec eux dans Dvâraka.

— De mon seigneur, moi, Lâlatch, j'ai expliqué l'histoire tout entière d'après Çoukadéva; celui qui raconte ou entend raconter les mérites de Hari n'est point enveloppé des ténèbres (que répand sur les cœurs) le péché!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-sixième lecture, qui a pour titre : La Délivrance de Nriga.

LXVII.

Balarâma est envoyé à Gokoula.

Le yàdava Balarâma, trésor de compassion, alla un jour à Gokoula. — Les femmes de la race de Bradja éprouvèrent l'effet de la tendresse du seigneur. (Balarâma, qui est aussi) le seigneur, alla de nouveau dans la maison du berger Nanda. — Quand à Balarâma se réunirent Nanda et Djaçodâ, leur cœur fut dans la joie; — ils firent célébrer des fêtes et beaucoup de réjouissances : « Voici que Sankarchana-Balarâma est arrivé sous notre toit! » — Ils le reçurent avec les marques d'un entier dévouement, et lui servirent à manger tout ce qu'il pouvait souhaiter; — puis ils lui demandèrent avec

attention des nouvelles de Krichna : « Toi, tu nous montres une bien grande affection, — mais désormais Hari a cessé d'avoir pour nous de la compassion; le séjour au lieu où réside la royauté a développé en lui d'autres idées. » — La joie qu'avait causée la présence de Hari dans une circonstance précédente se manifesta à l'entrée de Balarâma dans Gokoula : — tous les vachers se pressèrent autour de lui, les femmes de Bradja se livrèrent à la joie; — tous les hommes s'abandonnaient à l'expression de leur allégresse, et le seigneur leur donna à tous de la consolation... — Toutes les femmes des bergers lui demandèrent des nouvelles de Krichna, folles des peines de l'absence, brûlant du désir de l'arrivée de Hari; — beaucoup de jeunes filles disaient: « Quoi! voilà le seigneur!... et que viendrait-il faire ici? — Dans la belle ville (de Dvâraka), il y a de belles et nobles jeunes filles; nous ne sommes que des bergères, des femmes de vachers! — On nous dit toujours que le seigneur va venir, et pourtant jamais Hari ne vient nous chercher! — Maintenant il a trouvé des jeunes filles qu'il a épousées, — seize mille et cent femmes (qu'il a sauvées (1), sans compter) huit princesses qui ont le rang de reines!..... — Quand donc, abandonnant ces belles femmes, viendra-t-il pour se montrer à nous, malheureuses que nous sommes! » — Et toutes parlaient ainsi, les mains sur leurs joues, versant des larmes, se déchirant le sein avec les ongles.

— Les femmes des bergers lui adressant d'humbles prières, Balarâma resta (quelque temps encore) à Gokoula; les femmes des bergers l'interrogeaient sur la santé de Krichna, et toutes ensemble elles se désolaient (de l'absence de ce dernier).

— Balarâma-Sankarchana resta deux mois parmi elles, se divertissant, se livrant à beaucoup de joyeux ébats. — Un

(1) Voir le chap. LXI.

jour, il s'en alla à Brindâvana, et, sous un prétexte quelconque, il emmena les femmes de Bradja. — Après avoir disposé un lieu propre à goûter les joies de l'amour, il fit étendre sur le sol le parfum des troupeaux (la fiente de vache, dont on enduit le sol dans les maisons); — puis, quand la lune brilla dans tout son plein, les jeunes filles de Bradja s'abandonnèrent aux plaisirs. — Ainsi le seigneur fit cesser en elles toutes le feu de l'amour qui les consumait. — (Maintenant) écoutez ce qui lui arriva dans le monde de Varouna, dieu des eaux.

— Tout en se livrant aux diverses réflexions qui les occupaient, ces femmes aux regards passionnés appliquaient leurs cœurs sur le seul Balarâma; — l'ardeur qu'elles ressentent pour le seigneur a embrasé leurs corps, et, toutes rayonnantes, elles apportèrent des liqueurs distillées. — Elles ne faisaient qu'un avec celui qu'elles regardaient comme leur époux, ces femmes choisies! Le corps de ces belles jeunes filles, par l'effet de l'agitation, était ruisselant de sueur; — lui, Balarâma, il appela la Djamounâ pour qu'elle vînt les baigner, et la mère des poissons ne s'approcha pas, — elle alla même rouler ses eaux dans un courant inaccessible, méprisant ainsi la dignité du seigneur. — Balarâma, voyant qu'elle osait désobéir à ses ordres, la déchira avec le soc de charrue qui est son attribut, et la contraignit de venir en la divisant par petits ruisseaux (il l'attira à lui). — L'Eau vint alors près de lui; la Djamounâ, cette fois, chanta ses louanges : — « Tu es l'essence même, le premier type du serpent Çécha; la Terre repose sur ta tête; pardonne-moi, car je ne pourrais supporter ta colère. » — De bien des façons, la Djamounâ chanta ses louanges, et le seigneur daigna lui accorder la faveur (de son indulgence); — il la traita comme Lakchmî, (déesse de la fortune, épouse de Vichnou), et lui passa au cou le précieux collier de ce dieu (que l'on nomme) le *Vaîdjantî.*

— Il la revêtit de divers habits et appliqua des parfums sur son corps, après quoi lui, le seigneur, il revint à Gokoula, et le lendemain matin il se hâta de retourner à Dvâraka.

— Ainsi, pendant deux mois, le héros yâdava se livra à bien des plaisirs; puis, après avoir consolé tous les gens de Bradja, il arriva dans la ville de Dvâraka.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-septième lecture qui a pour titre : L'Envoi de Balidéva.

LXVIII.

Mort de Paondraka-Vâsoudéva (1), roi de Bénarès, qui se faisait passer pour le vrai Krichna.

Le roi Ougraséna avait réuni tous les Yâdavas, et là aussi, dans l'assemblée, était le seigneur. — Arriva d'un pays étranger un envoyé qui venait de la part d'un roi Paondraka-Vâsoudéva. — Ce roi se posait en compétiteur de Krichna, à qui il adressait ce message injurieux : — « Tout le monde me reconnaît pour (fils de) Vasoudéva ; c'est sans raison que tu prends le titre de *bhâgavat* (bienheureux Vichnou). — Moi, tous me proclament Krichna, le miséricordieux, et toi, ce ne sont que les femmes qui te nomment le seigneur..... — Abandonne vite (ces prétentions au titre de bhâgavat.) » Ainsi

(1) Le Paondraka est un kchatrya dégénéré. Voir Manou, liv. X, st. 44. — Vâsoudéva, avec un *â* long, a le sens de fils de Vasoudéva.

parla l'envoyé. — Telles furent les réclamations qu'exposa ce roi pervers, les ridicules paroles qu'il fit entendre avec l'accent de la colère. — Krichna, assis au milieu des Yâdavas, (dit) : « Oui, j'irai près de ce roi, après avoir abdiqué. — Holà! envoyé, va dire ceci (de ma part à ton roi). Maintenant, ne va pas fuir, — quand tout concourrait à te cacher, ô hypocrite! j'irai te voir pour empêcher que tu ne m'échappes, — et avec mon disque *soudarçana* je te couperai la tête. » — Ainsi il fut dit par Krichna à l'envoyé : « Je vaincrai le roi et je le foulerai aux pieds. » — L'envoyé, étant retourné au plus vite, rapporta au roi toute cette réponse. — Or, l'armée de Paondraka était formidable; un autre roi du territoire de Kâci (Bénarès), vint s'y joindre. — Dans l'armée du seigneur marchaient tous les Yâdavas; celui-ci s'avança, emmenant avec lui ses divers héros. — Le chef des Yâdavas alla à la rencontre du roi, tandis que Paondraka, avec ses forces, arrivait aussi. Les deux armées en vinrent aux mains. — Le seigneur dit : « Voici le roi Vâsoudéva! En un instant je l'aurai mis à mort. » — Les guerriers, s'étant préparés à une lutte terrible, firent pleuvoir une masse de flèches. — D'innombrables armes de formes diverses furent coupées, et, tout à coup, les ennemis frappés mortellement prirent la fuite. — Poussant de grands cris, les héros yâvadas s'élancèrent; ils chassaient pêle-mêle devant eux toute l'armée de Paondraka. — Tels étaient les gémissements des guerriers qui expiraient blessés, que chacun en avait les oreilles assourdies. — Le roi Paondraka, transporté de rage, jette ses armes pour prendre la figure de Krichna; — celui-ci, sentant redoubler sa colère à la vue de l'ennemi, lui coupa la tête avec le disque lancé par lui dans sa fureur.

— Les deux rois alliés, frappés à mort, tombèrent sans mouvement sur la terre : la tête du roi Paondraka délivré de l'existence alla rouler à Bénarès.

Après avoir ainsi anéanti cette armée, le seigneur revint

à Dvâraka. — A la vue de cette tête du roi Paondraka, les femmes et les hommes (du palais) vinrent la reconnaître. — Ce fut un grand bruit de lamentations; dans toute la ville, il y eut un grand tumulte; — tout le peuple est saisi de compassion; elles pleurent, les femmes du roi mort. — Le palais du souverain est livré à l'agitation, au désespoir; les grands qui partageaient l'autorité du prince se lamentent. — Puis Soudakchina, fils du roi défunt, vint pour accomplir la cérémonie funèbre; — et voici le serment qu'il fit : « Je dois tuer les héros yâdavas! — Quand j'aurai vengé la mort de mon père, alors, ô Civa! je t'offrirai des sacrifices. » — Il se mit à témoigner une grande dévotion à Mahadéva, qui lui accorda sa demande — (en disant) ; « Que les brahmanes appelés par toi célèbrent un sacrifice, et du milieu de ce feu sortira (un esprit femelle du nom de) *Krityâ.* » — Aussitôt le prince offrit le sacrifice. Du milieu du feu, en effet, sortit Krityâ, — les cheveux hérissés sur la tête, les dents menaçantes, hideuse à voir, monstrueuse, — les yeux couleur de sang; elle est haute comme un palmier; un vent irrésistible et effroyable sortait de sa bouche.

— Pareille à la mort, le corps plein de colère, elle se précipita vers la ville de Hari; si le seigneur ne l'eût tuée, en un instant la ville eût été détruite.

— Semant autour d'elle une grande terreur, elle arriva à Dvâraka; les habitants quittent la ville et se dispersent à son approche. — Tout le peuple est en proie à la peine; chacun se souvient du seigneur et l'invoque. — Grandement épouvantés du feu qui les consume, ils courent tous au palais de Krichna; — une fièvre dévorante s'est abattue sur la cité, et tous ils vont chercher un refuge près de Krichna. — Le seigneur et son épouse Roukminî jouaient aux dés, lorsque Krityâ, s'approchant d'eux dans la ville, — dit : « Je consumerai la cité par le feu; la réduisant en cendres, je délivrerai

de l'existence le prince des Yâdavas! » — Et, tout enflammée, elle poursuivait l'œuvre de la colère, quand le seigneur, cessant de jouer, lâcha son disque *soudarçana.* — Krichna, furieux, tua l'esprit malfaisant, dont la tête coupée alla tomber dans le paradis de Vichnou. — Puis, de nouveau, le soudarçana fut lancé vers la ville de Kâci, où il alla tuer et renverser les armées du prince ennemi et tout ce qui composait sa maison et sa famille.

— Ces actions, ô Lâlatch! le seignenr les accomplit en un instant; celui qui n'applique pas son souvenir sur Hari, celui-là est dans une voie qui ne le conduira à rien.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-huitième lecture qui a pour titre : La Mort de Paondraka-Vâsoudéva.

LXIX.

La mort du singe Dvivida.

Il existait un certain (singe) Dvivida, au caractère violent, ministre du roi Sougriva, — frère de Maïdaka (ou Myandri?), puissant, attentif à tout, et qui avait été aussi ministre de Narakâsoura (1). — Prêt à venger son ami Narakâsoura, il s'a-

(1) Ces personnages ont figuré plus haut dans le récit du *Râmâyana*, chap. LVIII. Il ne faut pas oublier que ces prétendus singes ne sont autres que les habitants du sud de la presqu'île indienne et les barbares des pays hors de l'Inde, dont la physionomie paraissait étrange aux Hindous. L'épisode concernant Narakâsoura est rapporté aux chap. LX et LXI.

vança vers la ville de Dvâraka, semant la terreur autour de lui. — Doué de l'héroïsme de cent mille éléphants, il s'imagina de détruire la ville par le feu, — porta la destruction parmi les habitants, qu'il mit à mort, et incendia toute la cité de Hari. — Doué d'une grande force, il s'avança pour incendier le palais, détruisit tout sur son passage, et épouvanta tellement le peuple, que chacun, en proie à la terreur qu'il inspirait, prit la fuite. — Or, les gandarvas (musiciens célestes), réunis en assemblée, étaient constamment occupés à porter au seigneur les joies que lui envoyait Indra. — Alors aussi Balarâma s'abandonnait au plaisir, et, excitées par l'amour, ses femmes lui lançaient de tendres regards; — les gandarvas faisaient entendre de douces mélodies; leur chef Tambourou et les autres déployaient tout leur art. — Le voyant exalté par les boissons enivrantes qu'il avait bues, le singe Dvivida se mit à grimper sur un arbre, — puis à secouer les branches avec beaucoup de violence; troublant l'entrevue, il se moqua de Balarâma par des grimaces; — puis, descendu de son arbre, il se montra aux femmes en se moquant d'elles aussi. — Alors, brisant, brisant, brisant les arbres, il fracassa les branches, lança de l'eau et jeta des mottes de terre, — avec sa main agile fit voler une masse de poussière, et commit beaucoup d'autres dégâts. — Sankarchana-Balarâma, emporté par la colère, prit, tout furieux, son pilon pour tuer le singe.

— Alors, prenant en main le pilon et le soc de charrue, Sankarchana se fâcha; mais Dvivida, s'accrochant à un arbre, se mit à l'insulter.

— Donc, tout alarmé, mais sans avoir été atteint, en une minute il remonta sur les arbres pour fuir; — Sankarchana, qui courait pour le tuer, s'étant approché, prépara ses armes; — mais, comme le singe était monté sur un arbre, le pilon ne pouvait l'y atteindre. — Plein de rage, du haut de son

arbre, celui-ci frappait Balarâma que la fureur transportait; — Dvivida était un guerrier doué d'une grande force, qui, par les blessures qu'il lui faisait, tourmentait le seigneur; — il avait en lui l'héroïsme de cent mille éléphants, mais Balarâma le tua et il alla dans la voie de la délivrance finale. — En un instant, reprenant sa haute et supérieure intelligence, le seigneur lui avait lancé son pilon à travers la tête! — Dans sa grande colère, il le frappa de son pilon, et un flot de sang immense coula (de la blessure). — Ce pilon inspirait une telle frayeur à tous les êtres, que les dévas et les daïtyas se sauvaient tous (devant lui); — comment le singe aurait-il pu supporter un coup de cette arme, pareille à la foudre qui brise les montagnes? — Enflammé de fureur, plein de colère contre Dvivida, le seigneur s'avançait en abattant des arbres sans nombre; — et alors il renversait les gros arbres avec son pilon, et, dans sa rage, il frappait encore ses ennemis. — Animé par la colère, il détruisit toute l'armée ennemie, qui tomba sur la terre sans mouvement, et expira dans les convulsions. — « Victoire! victoire! » crièrent toutes les divinités, et elles versèrent (sur le vainqueur) une pluie de fleurs.

— Ce singe, puissant guerrier, le dieu qui porte le soc pour arme le mit à mort; et le monde des créatures qui lui sont soumises célébra les louanges de Mourâri-Krichna.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-neuvième lecture qui a pour titre : La Mort de Dvivida.

LXX.

Samboû, fils de Krichna, enlève Lakchmanâ, fille de Douryodhana.

« O richi ! choisis toi-même avec discernement parmi toutes les histoires, et raconte-moi quelque autre action de Balarâma. » — (Ainsi parla le roi Parikchit, et le richi Çoukadéva répondit :) « Écoute, ô roi ! le récit de ce qu'accomplit par zèle d'amour le (fils de) Krichna et l'action par laquelle Balarâma frappa ses ennemis de stupeur. — (Le fils aîné de la famille) le roi des Kourous (Douryodhana) avait une fille, Lakchmanâ, qu'il désirait marier dans une cérémonie où elle eût à choisir son époux. — La fille du roi était d'une beauté incomparable; aussi il vint des princes de tous les pays. — La fortunée Lakchmanâ, la belle jeune fille dont on ne peut décrire les charmes, — également remarquable par les traits du visage, par les qualités et par l'intelligence, douée de tant de perfections dans sa personne, (ces princes) vinrent lui offrir leurs hommages. — Douryodhana les envoya inviter au sacrifice auquel il se rendit avec toute son armée. — Là, il y eut des réjouissances de toute sorte ; chaque roi se para de ses plus beaux ornements : — un grand désir d'obtenir la jeune fille s'éleva dans leur cœur (et chacun disait) : « Puissé-je, aujourd'hui, posséder cette belle jeune fille en récompense des actes pieux que j'ai moi-même accomplis ! » — Lorsque l'instant du mariage fut arrivé, les compagnes de la fiancée lui firent prendre le bain, — puis elles la revêtirent

de ses vêtements, lui mirent le corset sur le sein, et d'adroites suivantes achevèrent sa toilette.

— Elles lui mirent les douze ornements et les seize parures; elle était, comme la Fascination des trois mondes, remplie d'attraits divers et incomparables.

— Lorsqu'elle entra, la belle jeune fille, dans la cour où se trouvait le cortége, Samboû, fils de Hari, y arriva aussi ; — il est fils de Djâmavantî (dont le père était l'ours Djâmavanta), l'une des femmes de Hari. Plaçant au milieu de son char la fille de Douryodhana, — il prend la fuite, rapide comme le vent, et les amis du roi vont lui porter cette nouvelle. — Dès qu'il l'apprit, Douryodhana, grandement affligé, considéra le fils de Hari comme un grossier animal. — « Krichna, pensa-t-il, reniera un tel fils, un tel fils le déshonore! » — Puis il donne ses ordres à son cocher et va vite à la poursuite du fugitif avec son armée. — Karna (frère aîné par sa mère des Kourous), le roi Çalya (oncle maternel des Pândous) coururent, comme aussi tous les héros qui étaient (dans l'enceinte), près du sacrifice. — Poussant des cris, ils entourent le ravisseur : « Holà! Samboû! pourquoi fuis-tu avec elle? » — Le prince a saisi son fouet solide avec lequel il maltraite les assaillants de diverses manières, — puis il lance trois flèches à la fois, lui qui est doué d'une grande force, lui qui est grandement terrible ; — mais les flèches acérées de Karna se mirent à siffler, et le jeune héros, privé de son char (par la mort de son cocher), se trouva arrêté.

— Alors, avec sa fiancée, Samboû fut pris et ramené, et ce qui venait de se passer, Nârada le fit savoir à Balarâma.

— Nârada alla donc trouver le roi Ougraséna pour lui expliquer ce qui venait d'avoir lieu, — et celui-ci raconte à Balarâma comment Samboû a enlevé la fille de Douryodhana, — qui a envoyé à son tour Karna, et comment celui-ci a bien vite ramené le jeune prince privé de son char : — « Va vite à

Hastinâpoura, ô saint personnage! hâte-toi de délivrer le fils de Krichna! — Sans rien dire à Krichna, ô divin Balarâma! va apaiser le conflit qui nous menace de la part de l'armée des Kourous; — car, si Krichna est averti de l'aventure, il se vengera sur les fils du vieux roi Dhritarâchtra! » ..... — Là-dessus, Balarâma rassembla quelques troupes, et, les appelant à sa suite, — il alla bien vite vers Hastinâpoura, après avoir pris avec lui (l'ami de Krichna) Ouddhou, qui devait parler en son nom. — Sankarchana-Balarâma resta assis dans un jardin (hors de la ville), tandis que Ouddhou allait trouver Douryodhana : — « J'irai faire connaître en entier le message de Balarâma; j'irai, afin que le roi Douryodhana ne marche pas avec son armée! » — Il alla en effet au lieu où était rassemblée l'armée de celui-ci, apportant dans l'entrevue, comme présent, du lait et du beurre : — « O bienheureux! tu as lié fortement le jeune prince, et en cela tu as mal agi, ô roi des Kourous! — Il a commis une injustice, il a agi contre la loi des combats, celui qui a garrotté le jeune prince privé de son char (1). — Lorsque Krichna apprendra cette conduite violente, il détruira toute la famille des Kourous. — Si tu ne crains pas Ougraséna, au moins redoute Krichna et tous les dieux qui sont avec lui! — Celui qui a pour soi la fortune propice et le bon droit, celui-là, tous les rois le redoutent à jamais! — Si tu veux avoir la royauté, respecte nos paroles, ô roi des Kourous! » — Le roi des Kourous répondit au message de Balarâma : « Cette royauté, nous l'avons! — Le prince nous a insultés, et voilà pourquoi la colère a troublé notre cœur. »

(1) Au livre du Code des Lois de Manou, livre VII, st. 91, il est dit, à propos du devoir d'un guerrier dans le combat, « qu'il ne frappe pas un ennemi qui est à pied, » et le commentaire ajoute : « Lui-même, monté sur un char, qu'il ne tue pas un ennemi qui est à terre, après avoir abandonné son propre char. »

— Ayant ainsi méprisé les paroles de Balarâma, Douryodhana revint au palais : « Si tu es si puissant, ô Hari! viens me combattre! »

— En proie à une irrésistible fureur, Sankarchana-Balarâma se mit à évoquer dans son souvenir toutes les actions du seigneur : — « L'intelligence de Douryodhana s'est enfuie à la vue de Ouddhou; la Fortune s'est détournée de ce roi qu'elle blâme, — et le dieu des trois mondes, Mourâri-Krichna, qui dompte les méchants et donne la joie aux bons, — lui qui a tué Kansa, il sait aussi anéantir les rois qui sont de grands pervers! — Il allait te donner encore la dignité de roi, et, en proie à l'illusion de l'orgueil, tu n'as pas cru au seigneur! — Mais la force de ce roi sera brisée; sa ville, je la prendrai, et elle sera noyée dans le Gange! » — Animé par cette colère, le seigneur marcha sur le territoire des Kourous. — Pénétrant dans la ville, il la souleva au moyen du soc qui lui sert d'arme, et tous les habitants, balancés au-dessus du sol, furent dans la confusion. — Comme Hastinâpoura tremblait, alors tous les mondes furent frappés de stupeur et de crainte : — on crut que la fin d'un monde arrivait, car dans un instant la terre sembla renversée. — Chacun fut en proie au trouble, au désespoir, et voici comment agit Douryodhana envers Balarâma : — celui-ci ayant été prié de s'approcher, on lui amena Samboû avec la jeune fille; — la fille du roi, la princesse Lakchmanâ, on la remit au seigneur, en lui adressant d'humbles supplications, — et les louanges bien méritées qu'on y joignit satisfirent Balarâma. — Alors la ville d'Hastinâpoura demeura placée sur les bords du Gange, alors aussi le roi Douryodhana consentit au mariage. — Délivré de l'inquiétude qu'il venait d'éprouver, il fit accomplir la cérémonie religieuse, et le fils de Krichna obtint la fille du roi des Kourous. — Quand la princesse eut été unie à Samboû par le mariage, le roi lui donna une dot : — il lui donna mille élé-

phants furieux et aussi douze mille chevaux; — il voulut y joindre des vêtements, mille chars et mille esclaves qui accompagnèrent la jeune épouse.

— Emmenant avec lui la femme de son neveu et son neveu lui-même, le héros qui porte un soc pour arme, Haladhara, revint au palais de Dvâraka, et, suivi de tout ce qui constituait la dot, Samboû arriva dans la ville de Hari (son père).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-dixième lecture qui a pour titre : La Victoire de Balidéva.

LXXI.

Nârada va voir comment Krichna se comporte avec toutes ses femmes.

Le richi Nârada se rendit à Dvâraka; il s'empressa d'y aller, ayant appris la mort de Narakâsoura, — et comment Krichna avait épousé seize mille et cent femmes enlevées à cet ennemi tué de sa main. — De quelle manière se comporte avec elles le prince des Yâdavas? Auprès de laquelle de ces reines se livre-t-il à l'amour? — Cette nuit même, Nârada, arrivé sous une forme invisible, aperçut une ville ravissante; — des maisons aux balcons d'or de diverses couleurs, des parterres de fleurs au milieu de nombreux bosquets s'offrirent à ses regards. — Il aperçut un grand nombre de puits et d'étangs; il vit dans les lacs beaucoup de cygnes, — tout à l'entour des montagnes délicieuses peuplées de *kokilas* (coucous

noirs) à la voix harmonieuse; — divers oiseaux gazouillent doucement, et par son murmure l'abeille ravit les cœurs. — A ses yeux apparut le palais, retraite de Hari, qui s'élevait dans l'air tout décoré d'or; — les cadres des portes et des fenêtres sont ornés de plusieurs couleurs, et les battants en sont incrustés de pierreries. — Là aussi il vit beaucoup d'habitations; dans chacun de ces palais habite une femme douée de charmes et de beauté; — cette splendeur de Dvâraka ne peut être décrite; cette ville si bien décorée est l'œuvre de Viçvakarman, le céleste artiste.

— Après avoir admiré la ville de Hari, le richi Nârada, redoublant d'attention et bien enveloppé dans l'illusion qui le couvre, s'en alla au palais de Krichna.

— Sur un lit reposait le bienheureux; le richi, s'approchant de lui au plus vite, — le seigneur parfuma ses pieds et s'en appliqua l'ambroisie sur le front. — Après avoir, de bien des façons, adoré le richi, le seigneur célébra ses louanges; — et Nârada pénétra dans un second palais où Krichna jouait aux dés (avec une autre) de ses femmes. — Puis le richi passa à une autre habitation, et le seigneur vint placer auprès du richi ses pieds divins. — Dans d'autres maisons il alla et vit toujours le seigneur, le prince des Yâdavas jouant avec une de ses femmes; — dans chacune des habitations où se rendit le richi Nârada, Krichna se montra à ses yeux; — alors le richi alla devant le seigneur, et le seigneur l'ayant regardé lui fit cette question : — « Pourquoi, ô richi ! ne restez-vous pas un instant sans changer de place, lui dit-il, pourquoi allez-vous çà et là regardant toujours? » — Le richi se mit à chanter les louanges du seigneur : « Je n'avais point connu ta véritable manière d'être, ô seigneur! — J'étais venu pour voir comment tu agis, laquelle de tes reines, ô seigneur! occupait ton cœur;—ces seize mille et cent femmes sont pour toi comme une seule, car tu les combles toutes de joie, ô Mourâri! —

Partout j'ai erré, j'ai vu; et toutes les maisons je les ai visitées l'une après l'autre dans ma course; — partout, ô seigneur! tu produis, en te jouant, une illusion qui fascine. Qui pourrait en détruire l'influence? » — Et le roi des Yâdavas, lui adressant beaucoup de consolantes paroles, répondit : « Je suis en effet tel que tu m'as reconnu! »

— Ainsi, un jour, l'homme par excellence, Nàrada, vint voir comment le seigneur pratiquait les trois actes principaux de la vie qui sont le devoir, l'intérêt, l'amour; et, après avoir pris congé du roi des Yàdavas, il s'en retourna.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante et onzième lecture qui a pour titre : L'Union (avec la divinité) de l'ascète qui a dompté ses sens (1).

LXXII.

Vingt mille rois envoient un message à Krichna.

Une nuit, le seigneur se livrant aux joies de l'amour, le matin le surprit comme il était encore au milieu des jeux; — se levant de la couche où reposait Roukminî, le prince des Yâdavas alla se baigner; — après le bain il distribua d'abon-

(1) C'est-à-dire : Ainsi est le seigneur à l'égard de l'âme de chacun de ceux qui répriment leurs sens pour s'unir à lui; il se donne à tous en même temps par l'effet de son omniprésence. On pourrait aussi traduire, en rapportant l'épithète à Vichnou-Krichnâ : L'union (avec toutes ses femmes) de celui qui est insensible aux plaisirs des sens.

dantes aumônes, puis se mit à se parer; — il se couvrit de vêtements d'une incomparable beauté, le bienheureux, et se frotta d'odorants parfums. — On lui amena (dans son palais de plaisance) son char préparé à Dvâraka, et, prenant les rênes de sa propre main, Krichna revint monté sur son char. — Ayant appelé son fidèle Ouddhou et Balarâma, Mourâri se rendit alors à l'assemblée. — Les femmes montent sur les belvédères, ou regardent furtivement à travers les barreaux des croisées le visage de Mourâri. — Des fleurs de lotus étaient de toutes parts agitées devant lui; on lui offrait du lait caillé avec des guirlandes; — par toutes les rues où passait le roi des Yâdavas retentissaient en grand nombre les cris de victoire! victoire! — et, monté sur son char, Krichna se rendit dans cette assemblée qui ressemblait à celle des dieux. — Dès que le seigneur y eut pris place, ce furent des réjouissances qu'on ne peut énumérer. — Les mimes et les jongleurs établirent là leur théâtre, et dès le matin se mirent à danser. — Celui qui aurait vu cette délicieuse et ravissante assemblée ne pourrait la décrire dans tous ses détails; — bien vite le seigneur en fut réjoui, et ce spectacle qu'il regardait lui causa du plaisir.

— Mais voici qu'arrive d'abord un courrier envoyé par des rois et qui, parlant d'une voix douce, s'incline et remet son message :

— « Tous ces rois sont emprisonnés dans la maison de Djarâsandha, et y souffrent de grandes douleurs; — nuit et jour ils mettent leur confiance dans le seigneur, et en l'absence du seigneur, dont ils sont séparés, ils adorent dévotement Hari! — Si tu les prends sous ta protection, ô Mourâri! ô Banavâri! tout aussitôt ils seront délivrés de leurs maux! » — Quand le seigneur eut terminé cette affaire des rois, au même instant arriva le richi Nârada, — qui se mit à faire connaître à Krichna le message dont les Pândous l'avaient chargé : —

« Le roi Youdhichthira veut accomplir un sacrifice dont tu es l'objet, ô bienheureux! — viens à son aide. » Alors le richi expliqua à Hari le sens de ces paroles; — le richi Nârada fit connaître à Hari le véritable but (du sacrifice projeté); il le lui développa dans un entretien secret : — « Là où se prépare le sacrifice, viens, ô divin personnage! C'est toi qui soutiens les créatures, qui leur accordes la joie! — Sans toi il n'y a de bonheur nulle part, ô seigneur! Pourquoi ne leur montrerais-tu pas quelque sympathie? »— Et, après avoir chanté les louanges de Hari, il lui fit entendre ces paroles : « Le roi Youdhichthira t'appelle auprès de lui. »..... — Lui ayant donné un message, Hari renvoya le brahmane arrivé de la part des rois, et, d'après ce qu'il venait d'apprendre, il expliqua sa pensée à Ouddhou.

— Le dieu qu'adore Lâlatch dit ceci : « Que les Pândous préparent le sacrifice; et là où je te dirai d'aller, Ouddhou, rends-toi tout d'abord! »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-douzième lecture qui a pour titre : L'Envoi d'un messager de la part des rois.

LXXIII.

Krichna se met en marche pour Hastinâpoura.

Alors Krichna, expliquant sa pensée à Ouddhou, lui dit : « La première chose à faire était d'aller combattre Djarâsandha, — mais voici que Nârada est venu apporter un message

de la part du roi Youdhichthira. » — Ouddhou dit à Hari : « Chef des Yâdavas, allez au secours des Pândavas, après quoi vous irez délivrer les rois captifs. » — A son ami Ouddhou le roi des Yâdavas répondit : « Telle est aussi ma pensée ! » — Ainsi firent tous les grands conseillers, et alors Hari les appela pour accomplir son projet. — Avec toute son armée il partit sur un char, et toutes ses femmes marchaient près de lui. — Accompagné de ses fils et de leurs épouses, Mourâri s'avançait avec les belles princesses qui sont ses épouses à lui, le seigneur. — Toutes les femmes allaient dans des litières et tous les Yâdavas sur des chars; — il y eut un grand bruit d'instruments guerriers, et chacun se dirigeait vers Indraprastha (Hastinâpoura), où il y eut de grandes réjouissances de toute sorte. — Le prince des Yâdavas avait congédié l'envoyé; il avait adressé un message aux rois captifs, lui, le seigneur, — et à ces rois il avait fait annoncer cette parole : « Voici que la délivrance de vos peines approche; — sachez que je vais bien vite arriver, et, après avoir tué Djarâsandha, je vous mettrai en liberté. » — L'envoyé alla trouver les rois et leur dit : « Ne craignez plus! ainsi a parlé le frère de Balarâma (Krichna). » — Tout ce message de Krichna il le leur transmit, et à ces paroles prononcées par l'envoyé les rois éprouvèrent de la joie.

— A ces mots, ils ressentirent une joie suprême; l'affliction les abandonna : « Voici que je viens pour tuer le roi Djarâsandha. »

— Comme le chef des Yâdavas suivait le chemin d'Indraprastha, le roi Youdhichthira vint à sa rencontre; — les cinq frères Pândavas (1), accompagnés de leur armée, s'avancèrent pour recevoir Krichna. — Lorsque le bienheureux fut face à face avec eux, les Pândavas éprouvèrent une grande

(1) Voir le chap. LI.

joie en leurs cœurs; — tous les gens de la ville accoururent avec empressement, et les femmes vinrent aussi pour regarder. — Et ce qui attirait ainsi les femmes, c'était le désir de voir Mourâri-Krichna. — Pendant bien des jours il y eut des fêtes à l'occasion du seigneur, que tout le monde venait contempler. — Dans tous les chemins où passait le chef des Yâdavas, les femmes regardaient furtivement par les stores des fenêtres, — et une pluie de fleurs se mettait à pleuvoir, car la vue de sa face chassait le chagrin. — A la vue de son visage, pareil à l'ambroisie, les femmes apportaient en masse le *moundja* (1), le lait caillé et de beaux fruits. — Dans le zèle de leur amour, elles contemplaient la figure du seigneur, et quand Krichna fixait ses yeux sur elles, elles cachaient leurs visages; — celles qui l'adoraient surtout par leurs regards, celles-là tombaient sans mouvement quand la manifestation de Hari les quittait; — celles qui allaient le regarder de près tournaient leur visage de côté pour le voir encore après qu'il n'était plus là. — « Victoire! victoire! » criait-on partout; chacun adorait le seigneur. — Alors enfin, accompagné de ses femmes et de ses enfants, Banavâri-Krichna alla dans le palais du roi Youdhichthira; — avec tout son entourage, qui l'avait suivi, il alla s'asseoir sur un trône : — chaque habitant avait fermé les volets de sa maison (en ce jour de fête), et s'occupait à offrir des sacrifices de bien des genres.

— Pendant quelques jours, le seigneur, le prince des Yâdavas, resta dans cette ville où on le fêtait, et de bien des manières on y honora Hari, l'ami d'Ardjouna.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-treizième lecture qui a pour titre : L'Arrivée à Indraprastha.

(1) *Saccharum mundja.*

LXXIV.

La mort de Djaràsandha.

Dans cette assemblée où était assis Youdhichthira, des brahmanes se tenaient alentour; — quand tout le monde eut pris place dans cette magnifique réunion, le roi se leva pour incliner son front devant Hari : — « Viens à ce sacrifice qui doit être accompli à la face du monde (1), et dis-moi comment l'offrir. — Celui à l'occasion de qui je l'ai préparé, c'est le seigneur qui est venu ici lui-même. » — Quand le bienheureux eut entendu une pareille louange, il dit : — « Toi-même tu m'as reconnu (pour ce que je suis); — il ne te reste plus rien à connaître; il en est ainsi que tu l'as dit. — Tout ce qui concerne ton propre intérêt en ce monde, je te le ferai connaître; accomplis le sacrifice qui est prêt. » — Vers le sud, le prince Balarâma, accompagné de Djayadratha (l'un des chefs de l'armée des Kourous), se tenait assis; — à l'ouest étaient placés les héros de la famille; au nord, Ardjouna, très-puissant, ferme dans les combats; — à l'est était Bhîma portant sa massue. « Tout le cercle entier de la terre a été vaincu, — mais Djaràsandha ne l'a pas été encore! » Ainsi parla Youdhichthira en s'adressant à Hari. — Ses frères vinrent aussi, et dirent avec humilité : « Il y a beaucoup de rois

(1) Il s'agissait d'accomplir le sacrifice que pouvait seul offrir un monarque vainqueur de tous ses ennemis.

vaincus, excepté celui-là, ô prince des Yâdavas! — C'est un grand roi, qui demeure dans la ville de Vrihadratha (Indra). » — Et aussitôt le prince des Yâdavas se dirigea de ce côté.

— Ayant pris avec lui Ardjouna et Bhîma, Hari partit; revêtus du costume d'un brahmane, ils se présentèrent dans le palais de ce roi en qualité d'ascètes qui visitent les lieux de pèlerinage.

— Krichna vint demander l'aumône à Djarâsandha, et ce roi lui donna à manger son content. — « Si tu me permets de parler, ô souverain! je te dirai, après y avoir réfléchi, ce que je désire. » — A ces mots, le roi, devenu pensif, reconnut que ses hôtes n'avaient point la mine de brahmanes. — Il regarda avec attention ces grands guerriers, et vit qu'ils avaient des bras pareils à la trompe d'un éléphant; — mais, pour ne pas aller contre la justice qui l'obligeait à accorder un don à un brahmane, le roi, ayant réfléchi, répliqua : « Parle, dis ce que tu désires! » — « Donne-moi ce que mon cœur souhaite, ô monarque! le prince des Yâdavas demande de combattre à outrance. » — Devant toute sa cour, Djarâsandha s'écria avec colère : « Ah! Krichna est venu pour me tendre un piége! — Et ces deux guerriers qui t'accompagnent, dis-moi vite leurs noms! » — « Ce sont Bhîmaséna et Ardjouna, » répondit Krichna, en les faisant connaître au roi. — « Vichnou-Krichna a toujours recours à la fraude : sous la forme d'un nain, il a tué Bali; — à force de ruses et de manœuvres mesquines, il a ainsi triomphé de la race des daïtyas..... » — Ainsi se dit le roi à lui-même, et puis il ajouta : — « Si je ne lui accorde pas de combattre (après avoir promis de lui accorder sa demande), la justice est détruite!..... — N'arrivera-t-il pas (après tout) ce qu'a fixé le destin? Est-ce donc contrairement à la vérité que j'aurai donné ma parole? » — Le roi dit alors : « Krichna, toi, tu n'es pas Civa; Ardjouna est un en-

fant, à quoi bon le tuer? — Bhîma est mon égal, et c'est avec lui que je veux me battre. »

— Ayant ainsi parlé, le roi, plein de colère, prit sa massue; hors de la ville, armés l'un et l'autre de massues, ils allèrent se battre.

— Tous les deux, ayant brandi leurs massues, Bhîmaséna commença la lutte en frappant (1); — les armes en se heurtant rendirent un grand bruit, et chacun accourut pour voir les deux champions. — Chacun des deux cherche à abattre son adversaire; leurs corps sont l'image de deux Morts luttant ensemble, et le combat durait depuis vingt-sept jours, — lorsque Bhîma jeta sur Krichna un regard qui signifiait : « Il va me vaincre dans la lutte. » — Alors Krichna se souvint de l'histoire antérieure de Djarâsandha; celui-ci était né ici-bas sous la forme de deux corps distincts; — et le roi de Kâci (Bénarès) avait décidé que la partie supérieure et la partie inférieure (de ce corps ainsi séparé) ne demeureraient point sur la terre. — Une sorcière du nom de Djarâ, l'ayant appris, souda ensemble les morceaux du jeune prince, après quoi elle disparut, et il devint roi (2). — « Donc, pensa Krichna, pour que je tue cet être, il faut que je sépare en les brisant les deux parties soudées ensemble. » — Krichna fit à Bhîma un signe d'intelligence; il brisa une paille en deux pour lui indiquer ce qu'il devait faire. — Bhîma le comprit, et d'un coup frappé avec rage, il cassa en deux le corps du roi de Magadha (Djarâsandha); — il lui mit un pied sur la jambe, saisit l'autre jambe dans sa main et le déchira en deux. — Alors Djarâsandha fut arrivé à son dernier moment, et

(1) Parce que, comme nous l'apprend le *Prém-Sâgar*, le roi ne pouvait porter le premier coup à celui qui était son hôte.

(2) De là son nom *Djarâ-sandha*, réuni, recollé par la sorcière Djarâ.— Le nom de son père est Djaïndratha (ou mieux Djayadratha) d'après le *Prém-Sâgar*, qui ne mentionne point la ville de Bénarès.

par bien des hymnes de louanges, les dieux célébrèrent cette victoire. — Sahadéva (fils du roi), ayant connu le sort de son père, vint trouver aussitôt le dieu qui tient en main l'arc de Vichnou, — Krichna, qui lui conféra la royauté du pays de Magadha, et alla ensuite délivrer les (vingt mille) rois emprisonnés par son père.

— Le très-puissant roi de Magadha, Bhîma, le tua dans sa colère. Krichna employa une ruse digne d'être approuvée, et moi, Lâlatch, je m'immole à ses pieds.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-quatorzième lecture qui a pour titre : La Mort de Djarâṣandha.

LXXV.

Les vingt mille rois délivrés par Krichna chantent ses louanges; retour d'Indraprastha.

Les rois qui avaient été vaincus par Djarâsandha et à qui celui-ci avait enlevé tout ce qu'ils possédaient, — ces rois malheureux parurent devant le seigneur; les mains jointes et debout, ils parurent devant le seigneur. — Krichna se manifesta à eux sous la forme du dieu aux quatre bras, et, attentifs à le contempler, les rois chantèrent ses louanges : — « Tu es, ô protecteur des Yâdavas! plein de miséricorde; ô seigneur! hors de toi, il n'y a pas de consolation; — tu es affectueux envers ceux qui souffrent, tu es celui qui fait dispa-

raître la crainte; ô prince des Yâdavas! tu es notre refuge. » — Puis, lui offrant leurs hommages, ils adressèrent au seigneur d'humbles supplications; d'une voix attristée par le malheur, ils dirent encore au seigneur : — « L'orgueil de notre naissance royale nous avait aveuglés et nous ne connaissions pas ta nature, ô roi! — Notre âme était enveloppée des ténèbres de l'illusion; nous avions négligé de saisir le lotus de tes pieds. — Maintenant, ô seigneur! tu viens arrêter la Mort qui nous menaçait, toi, le miséricordieux envers les affligés, tu nous as sauvés. — L'homme qui ne s'attache pas à la dévotion envers toi, le chagrin remplit son corps en voie de destruction. — Voici que ta vue nous a donné la connaissance de la vérité. Sans l'adoration de ta divinité, la vie reste sans fruit. — L'homme et la femme qui détournent leurs regards des pieds de Hari n'ont droit, après leur naissance, qu'à la possession de l'enfer. — Ceux qui, abandonnant Hari, vouent leurs pensées à un autre dieu, ceux-là sont dispersés et entraînés comme la poussière. — Il renaîtra dans un degré inférieur de la chaîne des êtres, celui qui détourne sa face de la dévotion à Hari; — au contraire, celui qui, par le cœur, par les œuvres, par la parole, se dévoue à Hari, celui-là deviendra habitant du paradis. » — Les rois des hommes lui ayant adressé bien des louanges, le prince des Yâdavas fut satisfait. — « Quiconque, répondit-il, médite sur ma nature et sur mon essence obtiendra la joie; devenu pieux, il ne ressentira plus de douleurs. » — Ces rois devinrent resplendissants d'un éclat suprême; par la miséricorde de Krichna, leurs corps furent purifiés de toute souillure. — Ces rois, qui étaient au nombre de vingt mille et huit, le seigneur les congédia et ils s'en retournèrent chacun chez eux; — après quoi, amenant avec eux toutes leurs armées, tous ces monarques allèrent à Indraprastha pour y assister au sacrifice royal.

— Accompagné de tous les rois, Krichna revint dans la

ville de Dvâraka; tous les monarques étaient dans la joie, et Krichna fit retentir la conque.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-quinzième lecture qui a pour titre : Le Retour d'Indraprastha.

LXXVI.

La mort du roi Çiçoupâla.

Avertis de la mort de Djarâsandha, les rois captifs chantèrent de diverses façons les louanges du seigneur; — ils se vouèrent à l'adoration de Krichna. La nouvelle de la mort de leur ennemi leur causa une vive joie. — Alors furent appelés pour le sacrifice (projeté par Youdhichthira) les brahmanes; alors furent invités les grands, grands mounis : — Vyâsadéva vint le premier, avec lui arrivèrent Bharadvâdja et Soumantou; — puis s'y rendirent Gaotama, Sita, Vacichtha; puis se hâtèrent de paraître Vyavana, Karna, Maïtréya; — Kavyâçrita vint aussi à ce sacrifice, et Viçvâmitra, et Vâmadéva; — Soumanta et Djaïdéva vinrent aussi, et avec eux Kchana et Paoli; — Pârâçara et Garga accoururent, ainsi que Vaïcampâyana et Dourvâsâ; — on vit venir aussi Kaçyapa et Vyoma, accompagnés de Râma et de Paraçourâma, fils de Bhrigou. — Le grand mouni Asourakcha, et Kratouhotra, et Madhoutchthanda, empressés de venir; — Varaséni et Kritavarman s'y rendirent, ainsi que beaucoup d'autres qui ne sont pas nommés. — (Parmi les guerriers), Drona, le précepteur

des Kourous, Bhîchma, leur oncle, Kripa, frère de Drona, y assistèrent; en leur compagnie se trouvait le roi aveugle Dhritarâchtra, père des Kourous; — le grand mouni Vidoura, jeune frère de celui-ci, y accourut; enfin, les quatre castes assistèrent à ce sacrifice.

— Les rois de tous les pays se rendirent à ce sacrifice, et le roi Youdhichthira leur adressa à tous, en cette occasion, d'affectueuses paroles.

— « D'abord, saluons un roi; d'abord, appliquons-lui l'onction sur le front. » — Alors le souverain (Youdhichthira) fit cette demande à Sahadéva, le plus jeune des cinq frères Pândous : « Dis, ô jeune prince! quel dieu nous devons adorer? » —« Accomplis de grand cœur l'adoration de Krichna, ô prince! et les trois mondes seront dans la joie! » — Alors le roi Youdhichthira appliqua sur le front de Krichna l'onction royale; mais Ciçoupâla, à cette nouvelle, conçut une haine violente, — et, dans sa colère, il prononça contre le seigneur des paroles injurieuses. Bhîma, qui en fut averti, partait déjà pour le tuer. — Krichna arrêta le héros par le milieu du corps : « Attends un instant, prends patience! » — Ces injures que lui adressait Ciçoupâla, fils de Damaghocha, à la fin Krichna en tira une terrible vengeance. — Pour seule réponse, dès qu'il eut compté au delà de quatre-vingt-dix-neuf, il le frappa au front avec le disque *soudarçana;* — il était mortellement atteint par Krichna, le roi Ciçoupâla; sa vie abandonna son corps; — l'éclat de sa vie (qui s'échappait de son corps) s'en alla dans le ciel, puis revint, et entra dans la propre personne du seigneur. — Ici, le roi Parikchit eut un doute, et demanda : « Pourquoi, durant tous (les discours injurieux de Ciçoupâla), Hari traçait-il des lignes (1)? »

— « Conte-moi tous ces détails, ô richi! et me les explique.

(1) Voir le *Prém-Sâgar*, p. 233.

En écoutant le récit des mérites de Hari, mon cœur est comme restauré par l'ambroisie. »

— Alors, pour lui donner l'explication qu'il demandait, Çoukadéva, fils de Vyâsadéva, lui répondit en racontant l'histoire des naissances de Ciçoupâla : — « Quand naquit ce roi Ciçoupâla, il avait trois yeux et quatre bras; — quand elle apprit qu'il était ainsi conformé, sa mère, tante paternelle de Krichna (sœur de Vasoudéva), interrogea Nârada, qui lui dit : — « Par celui qui fera disparaître un de ses yeux et deux de ses bras, par celui-là arrivera sa mort. — Après l'avoir touché, un jour, ce même (ennemi), qui est le prince des Yâdavas, le mettra à mort. » — Quand Krichna le toucha, son œil et ses deux bras disparurent; alors sa mère adressa à Hari d'humbles supplications : — « O seigneur! le prince a été frappé par toi; ne le tue pas, il est la tête de ma race! » — Elle chanta ses louanges abondamment et en détail, et le prince des Yâdavas donna cet ordre : — « Il m'a adressé cent injures sans que j'en vinsse aux mains avec lui; pour unique réponse, j'ai accompli cette action. » — Voilà pourquoi (en réponse aux agressions de Ciçoupâla, et) afin d'accomplir la parole de Nârada, Krichna écrivait, en traçant des lignes, le compte des injures; après quoi (arrivé à cent), il tua Ciçoupâla (1). — Les brahmanes furent traités avec une grande déférence, et on leur distribua d'abondantes aumônes; — puis, quand les sacrifices accessoires eurent été accomplis par

(1) Le texte oublie de dire que Krichna avait promis à la mère de Ciçoupâla de ne se venger de lui qu'après la centième injure. Selon les légendes, Ciçoupâla était la troisième incarnation d'Hiranyakacipou (voir plus haut, page 301) et de Râvana, démons tués par Vichnou sous sa forme d'homme-lion et de Râmatchandra. Ce sont pour ainsi dire les mêmes ennemis qui renaissent sous forme de génies malfaisants pour périr encore de la main du même dieu incarné, jusqu'à ce qu'ils le reconnaissent, et, quand ils ne l'ont pas reconnu, il leur suffit quelquefois de mourir frappés par le disque de Krichna pour être sauvés.

lui, Krichna séjourna quelques jours à Indraprastha; après quoi il partit.

— Alors, accompagné de sa famille et de sa suite au grand complet, Krichna s'en revint à Dvâraka; et moi, Lâlatch, qui adore le lotus de ses pieds, je chante ses mérites.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-seizième lecture qui a pour titre : La Mort de Çiçoupâla.

LXXVII.

L'orgueil de Douryodhana est humilié.

La mort de Çiçoupâla causa une joie générale, mais Douryodhana (l'aîné des Kourous) en éprouva un vif déplaisir. — Ici le roi Parikchit, prêtant attention, dit à Çoukadéva : « O saint homme! raconte-moi les détails du sacrifice! » — Et le richi, reportant son esprit sur la dévotion envers Hari, fit ce que le roi demandait; il reprit le fil de son histoire : — Bhîmaséna (l'aîné des Pândous) fut chargé de distribuer aux convives les mets offerts à la divinité, lui qui applique son esprit à servir Vichnou! — Vikarna (l'un des Kourous) et tous les guerriers yâdavas firent la garde autour du sacrifice. — Vidoura avait pour emploi de souhaiter la bienvenue aux assistants; enfin chacun d'eux (Pândous et Kourous) avait un rôle dans la cérémonie. — On distribua d'abondantes aumônes aux brahmanes; on fit retentir des instruments de musique de toutes sortes. — Cette fête occasionna un grand mouve-

ment mêlé de bruit, et tous les rois se parèrent de leurs ornements. — Tous les maîtres de la terre, invités à la fête, y venaient convoqués par le roi Youdhichthira.

— Dans le palais, il y eut des chants et des fêtes de toutes espèces; tous les Pândavas, le cœur joyeux, soutenaient avec zèle la dévotion envers Krichna.

— Les six rois (Bhîma, Ardjouna, Nakoula, Sahadéva, Douryodhana et Krichna), appelés par Youdhichthira et venus à la fête, se parèrent de leurs ornements et parfumèrent leurs corps; — les femmes aussi firent de grandes réjouissances; après avoir préparé l'*argadja* (1), elles en mettaient sur elles à profusion, — couraient pour faire aux hommes des malices, et puis cachaient leurs visages sous leurs vêtements. — Ce fut une fête délicieuse, ravissante; dans la ville, chacun jouait et riait. — Draôpadî (2) et tout ce qu'il y avait de femmes se livrèrent aussi aux réjouissances, — faisant voler à la face des passants la poudre de safran, l'eau de rose, le rouge de plomb, et brûlant des parfums de toute espèce; — toutes mâchaient la feuille de bétel mêlée au camphre, toutes avaient les dents embellies (par la teinte rouge du bétel) et des lèvres incomparables. — Les princes se livrèrent tous, dans leur joie, aux plaisirs de la fête, et les jeunes filles commençaient à se mêler à l'entraînement public. — Telle femme dont on pouvait apercevoir le visage volait le cœur de celui qui la regardait et se cachait vite la face; — avec l'arc de leurs sourcils baignés de collyre, ces femmes, animées par la passion, eussent tué de leurs regards, comme avec des flèches, ceux qui les voyaient. — Ce fut un divertissement pareil à celui du monde des dieux; qui pourrait en décrire la beauté in-

(1) Voir la note de la page 228.

(2) L'épouse des cinq frères Pândous. Voir les Fragments traduits du *Mahâbhârata*, à l'épisode du *Svayambara*.

comparable ? — Ensuite tous les princes allèrent au quai, sur le bord du Gange, prendre le bain, et ils en éprouvèrent un grand bien-être. — D'abord, chacun enleva ses vêtements; puis, au sortir de l'eau, dès que le roi eut repris les siens, — il s'éleva un cri universel de : Victoire ! victoire ! et il se mit à pleuvoir des averses de fleurs. — Après avoir adressé à tous d'affectueuses paroles, le roi Youdhichthira rentra dans son palais.

— La prospérité jadis accordée à Douryodhana, l'aîné des Kourous, leur roi, passa aux Pàndous; et en cette occasion, abaissé dans son extrême orgueil, il fut jaloux de l'assemblée où brillait tant de richesse.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-dix-septième lecture qui a pour titre : L'Abaissement de l'orgueil de Douryodhana.

LXXVIII.

Combat entre Sâlava et Pradyoumna.

Il y avait un ami de Ciçoupâla, nommé Sàlava, qui éprouvait un grand désir de venger la mort de celui-ci. — « Ces Yâdavas (disait-il), j'en délivrerai la terre, et, épousant la querelle de mon ami, je tuerai son ennemi et j'acquitterai ma dette. » — Puis il se mit à servir Civa avec zèle et à se livrer aux plus rudes austérités. — Cela dura la saison des pluies, après quoi Civa fut satisfait. — Ce dieu lui donna un char

céleste, sur lequel, une fois monté, personne ne pourrait le vaincre. — Monté sur ce char, il alla vers Dvâraka, où il commit toute sorte de dévastations. — Dans sa colère, il se changea en ouragan; il brisait les arbres des jardins — et détruisait les parterres de fleurs; — il faisait fondre les toits des palais et des châteaux. — Puis il anéantissait tout sous une pluie de pierres ou versait en tout lieu le venin des serpents. — Tantôt il faisait pleuvoir les arbres nombreux arrachés par lui, tantôt il lançait la foudre.

— En proie à l'inquiétude, à la confusion, tous les gens de la ville tremblaient de frayeur; il commit de nombreuses dévastations, et le bienheureux Krichna n'en fut point averti.

— Le prince Pradyoumna, montant sur son char, marcha (contre l'ennemi), accompagné de quatre de ses parents; — Akroûra et Samboù (fils de Krichna) coururent aussi, avec Dhâdika et Bhânavinda; — Gada (jeune frère de Krichna), Çouka et Nârada s'avancèrent au plus vite, ainsi qu'un grand nombre de héros de la famille de Yadou. — Pradyoumna lança vingt-cinq flèches; mais Sâlava en lança dix qui atteignirent son char; — trois autres frappèrent ses chevaux, et les coups portés par l'ennemi firent tomber de son char le jeune prince. — Aussitôt Sâlava courut sur lui avec sa massue, solide comme le diamant. — Alors, Pradyoumna ayant perdu connaissance, on l'emmena sur un autre char, hors de lui, et il se retira par la fuite. — Parmi les Yâdavas qui soutenaient contre l'ennemi ce combat terrible, il n'y eut personne qui remarquât cet incident (1). — Les redoutables flèches de Sâlava frappaient et déchiraient les membres des Yâdavas, et tuaient les guerriers qui voulaient rester fermes dans la mêlée. — Ainsi se livrait une grande bataille, et Pra-

(1) Parce que, selon la version du *Prém-Sâgar*, Sâlava avait étendu sur la terre une obscurité complète.

dyoumna (incarnation du dieu de l'amour) se trouvait dans une position fâcheuse.

— Par l'effet de l'absence du miséricordieux, du seigneur de Lâlatch, les chefs des Yâdavas éprouvèrent une grande douleur; mais, après le malheur arrivé à Pradyoumna, Râma-Krichna courut à la bataille.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-dix-huitième lecture qui a pour titre : Le Recours à Krichna.

LXXIX.

Krichna étrangle Sâlava.

Alors Krichna vint livrer un grand combat, alors aussi Pradyoumna se releva et reprit ses seńs; — il lança contre Sâlava huit flèches, dont quatre percèrent son char et ses chevaux; — une autre lui tua son cocher, une autre encore abattit sa bannière; — enfin Pradyoumna le blessa d'un trait au front et les daïtyas s'enfuirent devant les coups des Yâdavas. — Tel était le terrible combat qui se poursuivait à travers les ténèbres : ainsi Pradyoumna luttait énergiquement contre Sâlava. — Or Krichna était en ce moment auprès d'Youdhichthira; il apprit qu'une grande bataille mettait les siens en péril (et voulut partir); — et comme, après l'achèvement du sacrifice, il revenait à Dvâraka, il vit sur la route beaucoup de fâcheux présages : — il vit, ce chef des Yâdavas, tout ce qui se passait et comment Pradyoumna (son fils),

blessé dans le combat, avait perdu connaissance. — Lorsque Krichna arriva sur le champ de bataille, l'ennemi, qui sentit redoubler sa rage, blessa son cocher Dârouka d'un terrible coup d'un épieu de fer; — et cet épieu lancé contre Dârouka et qui l'avait atteint lui-même, Hari le brisa en morceaux,— puis perça de seize flèches le démon Sâlava : celui-ci tomba sans vie sur la terre, et peu après se releva. — Vasoudéva (apparut à Krichna), et lui dit : « Il faut l'arracher de dessus ce char qu'il tient de Civa! — Tant qu'il sera monté sur ce char, personne ne pourra le vaincre. — Jette au cou de ton ennemi un nœud coulant avec lequel tu l'étrangleras, ô mon fils! et de cette manière il tombera sans avoir été vaincu par la force. » — Krichna fit ce que son père lui disait; il arracha Sâlava de dessus son char, et le tua.

— Telle fut cette bataille célèbre : Krichna dans sa colère détruisit l'ennemi; privé du souffle vital et délivré (de la vie), Sâlava tomba sur la terre.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la soixante-dix-neuvième lecture qui a pour titre : La Mort de Sâlava.

LXXX.

Balarâma tue un brahmane qui ne s'était pas levé à son approche.

Comme le prince de la tribu de Yadou tuait Sâlava dans la bataille, des rois marchaient pour secourir celui-ci; — Soma et Vidouratha arrivaient tout en colère, ainsi que le démon

Vakradanta (1). — Mais Krichna se porta à leur rencontre à la tête d'une forte armée, et il les détruisit tous avec sa massue. — A cette nouvelle, les dévas, les apsaràs et tous les mounis versèrent à l'envi une pluie de fleurs; — dans leur joie, ils firent résonner les gros tambours, célébrant par des danses et des chants la victoire de Krichna. — A cette nouvelle, Balaràma fit préparer son char, et, comme il était question de la querelle des Pândous (avec les Kourous) (2), — il dit au prince de la tribu de Yadou : « Je vais aller me baigner aux étangs consacrés à Hari! » — D'abord il alla au pèlerinage de Prabhâsa (dans l'ouest de l'Inde), où il fit ses ablutions et distribua de nombreuses aumônes; — puis Balaràma se rendit sur les bords de la Sarasvatî, après quoi il se baigna aux lieux nommés Prayodaka (3), et alla visiter le mont Mérou, au centre des divisions du monde; — il alla aux lieux de pèlerinage consacrés à Brahma et célèbres dans le monde, — après avoir adoré le disque de Vichnou, sur les bords de la Sarasvatî, il se baigna dans le Gange et dans la Djamounâ; — enfin Balaràma visita le pèlerinage de Nîmachara (4), où habitent de nombreux chefs de richis.

— Ce fut pour accomplir un pèlerinage que Baladéva se rendit à Nîmachara : tous les grands richis se levèrent et restèrent debout par respect pour le héros.

— Là, les richis préparaient un sacrifice, et l'un d'eux, nommé Soûta, racontait les Pourânas à l'assemblée; — lorsque Sankarchana-Balarâma vint près d'eux, les bienheureux

(1) Le premier est un chef de singes; les deux autres sont regardés comme des frères de Çicoupâla. Voir le *Prém-Sâgar*, chap. LXXIX.

(2) C'est-à-dire la grande guerre qui fait le sujet du *Mahâbhârata;* il faut sous-entendre après ce vers les mots : tandis que Krichna se rendait seul près des Pândous.

(3) Littéralement : le lieu où deux rivières se joignent; on en compte cinq principaux. Voir le Dictionnaire sanscrit de Wilson, au mot *prayâga*.

(4) Plus correctement Naïmichârana.

brahmanes se levèrent, se tinrent debout, — et lui témoignèrent beaucoup de respect; tous donnèrent à Haladhara-Balarâma des marques de déférence, comme à un dieu. — Là où Soûta se tenait assis, lisant les Pourânas, arriva aussi Balarâma, et il prit place. — A la vue du seigneur, Soûta ne se leva pas : ce qui causa à Balarâma une violente colère : — « Cet homme a manqué au respect qui m'est dû; il a voulu m'outrager à la face de tous les brahmanes! — Celui-ci, plein de foi dans sa propre grandeur, a regardé comme une chose vaine de m'adorer! — Il a grandement méconnu ses devoirs, ce brahmane! » ..... Et, prenant une petite poignée d'herbe *kouça* (1), le seigneur l'en frappa. — Et comme le douzième jour lunaire, consacré à Vichnou, était proche, ce brahmane perdit ce qui lui restait d'éclat, et la vie l'abandonna.

— Privé de la vie, le brahmane demeura étendu sur la terre; après avoir poussé quelques cris de détresse, le mouni obtint le salut.

— Tous les richis, profondément affligés, versèrent des larmes et ressentirent une grande peine : — « O Balarâma! tu n'as pas commis une bonne action en tuant ce chef des précepteurs spirituels, qui ne t'avait pas fait de mal! — Lui, notre précepteur, il était pour nous comme un père! » Et voilà tous les brahmanes dans la plus grande confusion. — Alors Balarâma se repentit : « J'ai commis une mauvaise action en tuant ce brahmane! » — Puis, d'une voix suppliante, Sankarchana-Balarâma fit cette demande : « Comment serai-je délivré de la vengeance qui me menace de la part de ce brahmane? » — Le chef des solitaires lui donna un conseil pour se laver du meurtre d'un brahmane; et alors le brahmane fit entendre au seigneur ces paroles : « Il y a

(1) *Poa cynosuroïdes*, herbe qui sert au sacrifice.

un rakchasa qui nous tourmente : ce démon, fils d'Ilvala, très-puissant, détruit nos sacrifices; — quand il plaît à ce rakchasa de venir, il répand sur nos offrandes des liqueurs fortes et y verse de l'urine; — il couvre de chair et de sang le lieu où nous allumons le feu du sacrifice, et ensuite il y jette des ordures. »

— Tous les brahmanes dirent d'une voix suppliante : « Si tu le mets à mort de ta main et que tu parcoures pendant seize mois les lieux de pèlerinage, alors le meurtre du brahmane sera effacé ! »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingtième lecture qui a pour titre : Meurtre d'un brahmane (accompli) par Balidéva.

LXXXI.

Balarâma visite tous les lieux de pèlerinage.

Lorsqu'il apprit ce fait, à savoir que Sankarchana-Balarâma avait tué un brahmane, — Krichna, prince de la tribu de Yadou, lui dit : « Lave-toi de cette faute, en un instant pars pour accomplir tous les pèlerinages ! » — Il resta cependant pour tuer le rakchasa nommé Palvala (1), dont la mort causa un soulagement extrême aux brahmanes; — depuis lors, les

(1) Il faut peut-être lire Elvala, fils d'Ilvala; dans le *Prém Sâgar*, ce nom est écrit Djâlab, fils de Lab. Lab ou Lava est le nom d'un fils de Râma; Lavana, celui d'un démon cité aussi dans le *Râmâyana*.

brahmanes le regardèrent comme un de leurs amis, et par la mort de leur ennemi il effaça son péché. — Pendant les quelques jours qu'il resta là, voyez! ceux-ci célébrèrent des fêtes accompagnées de sacrifices; — or, il était venu là, ce démon qui répandait une grande terreur et tourmentait les brahmanes en leur causant bien des vexations. — Et comme il commençait à exercer ses dévastations, les solitaires vinrent tous trouver le seigneur. — Balarâma, enflammé d'une colère sans bornes, tira son pilon et tua le démon Palvala; — un flot de sang se répandit sur la terre et, comme frappé de la foudre, il tomba mourant. — Dans sa fureur, le seigneur brisa le front de son ennemi, et ainsi il triompha de l'asoura; — alors les brahmanes crièrent : « Victoire! victoire! » et, debout devant le seigneur, ils chantèrent ses louanges.

— Prenant le collier formé de joyaux empruntés aux cinq éléments (le collier de Vichnou), ils le lui passèrent au cou; les brahmanes offrirent à Balarâma des dons magnifiques, puis ils l'honorèrent tous comme un dieu; après quoi il partit.

— Après avoir, par sa puissance, délivré les brahmanes de toute crainte, le prince Balarâma (1) s'en alla visiter les lieux du pèlerinage. — Il se baigna à l'étang sacré de Nîmachara, se rendit au confluent du Gange et de la Djamounâ, à Koulasta, — puis marcha sans retard vers la rivière Gomati, alla à Gayâ, à la rivière Çona (2), au Gange des dieux, — arriva au Gange (terrestre), vit la mer, le Godavéri et le lieu où le Gange reçoit avec la Djamounâ les eaux de la Sarasvatî qui coulent sous la terre, — puis poussa jusqu'à la Bhîmarathî, très-abondante en eau (3), et arriva à Svâmi-Kartikéya; il revint vers la bienheureuse Çâla et revit la Saradâ (Sarasvatî). — Il

(1) Il est désigné ici par le nom de fils de Vasoudéva, qu'il partage avec Krichna; sa mère était Rohinî, l'une des femmes de Vasoudéva. Voir p. 11.

(2) Elle tombe dans le Gange, au-dessus de Patna.

(3) Rivière qui coule de l'Himalaya.

visita les huit montagnes du Drâvira (1), aperçut le lieu nommé Kâma-Kâchthi, — alla dans la ville de Benarès (Kâçi), pénétra dans la forêt qu'habite le brahmane Kamérâ (2), — alla voir les richis de Çri-Rakchya (?), auxquels il distribua bien des aumônes, — puis arriva à la ville de Madhoura qu'embellit la mer, puis alla jusqu'à la rivière *Tambra*, couleur de cuivre; — il alla jusqu'où les monts Malaya étendent leur ombre, et là il rencontra le solitaire Agasti. Il se prosterna devant ce solitaire et cette même nuit il habita près de lui. — Ensuite Balarâma se rendit à Kanya (3), où la déesse Pârvatî se manifesta à lui.

— Cependant Krichna avait rejoint Ardjouna, à qui il témoignait une grande affection; Balarâma donna au brahmane dix mille vaches.

— (Continuant sa course), Balarâma se rendit à Gaokarna, (sur la côte de Malabar), aux champs de Çrî-Rati et d'Ankhi (?), — puis il alla à Çrî-Vidhi, et se baigna dans les eaux de la Narvada (Nerbadha) qui coule au pays de Dandaka; — après quoi il visita la terre que baigne la Mahi (4), et fit ses ablutions à l'étang Mâna (5). — Il revint au pèlerinage de Prabhâsa, ayant ainsi accompli son vœu en prenant par le sud. — Alors les brahmanes dirent à Balarâma : « O saint homme! voici que se livre le grand combat du Mahâbhârata! — Les Pândavas ont tué tous les Kouravas, Bhîchma et tous les kchatryas de sa famille ont été anéantis; — les rois Drona, Karna, Bhagadanta, Sakouni (l'oncle maternel des Kourous, le conseiller de Douryodhana), Djayadratha, ont tous péri; — le bras de Dousâsana a été arraché, toute leur race a été châtiée et

(1) La côte de Coromandel, de Madras au cap Comorin.

(2) Ou Kâmeli; peut-être Kâmpila, pays que l'on place au nord de l'Inde.

(3) Ou Kanyâkoubdja, ancienne ville du nord de l'Inde.

(4) Rivière qui sort du Malwa et tombe dans le golfe de Cambaye.

(5) Sans doute l'étang Mânasa, qui se trouve dans l'Himalaya.

détruite; — les princes Koubanda et Lakchmana, Viçvaséna, qui est fils de Karna, Ardjouna les a tués : tel fut le secret que Hari fit connaître à Balarâma. — Tous les fils de Dhritarâchtra sont morts, et avec eux Souçarman a péri! — De ces deux levées de troupes qui composaient dix-huit armées complètes, personne n'est arrivé jusqu'au terme naturel de sa vie! »

Après avoir donné de la satisfaction aux brahmanes, Balarâma alla vers les Pândous; il eut une entrevue avec eux tous, puis se hâta de revenir à Dvâraka.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-unième lecture qui a pour titre : Le Retour de Balidéva après avoir parcouru la terre.

LXXXII ET LXXXIII.

Soudâman reçoit des richesses de la main de Krichna.

Il y avait un brahmane du nom de Soudâman (1), prêtre officiant, attaché au culte de Vichnou; — il restait dans sa maison remplissant ses devoirs religieux, pratiquant la justice, et il avait une femme fidèle à son époux. — La faim le pressait et il ne restait rien dans sa demeure; réduit à une grande pauvreté, il n'avait rien à manger. — Jadis il avait

(1) Ce brahmane porte le même nom que celui que Krichna a déjà comblé de richesses (v. p. 142); dans le *Prém-Sâgar*, celui-ci habitait au pays de Drâvira, à l'extrémité de la presqu'île indienne : il faut en conclure que ce sont deux personnages distincts, malgré l'analogie des circonstances.

été camarade du prince des Yâdavas, qu'il avait connu en lisant les textes sacrés chez le même précepteur spirituel; — aussi la femme du brahmane lui dit : « Tu es dans une pauvreté extrême, et tu souffres, ô mon ami ! — Krichna a été ton ami, lui qui est devenu roi de Dvâraka! — Si tel est ton bon plaisir, ô mon maître! va trouver Krichna ton ami ! — Si tu vas vers lui, il te donnera quelque chose, ô saint homme! avec quoi, pendant dix jours, la misère disparaîtra de notre demeure. » — A force de mendier et de tendre la main, elle rassembla quelques vivres, quatre poignées de riz que le brahmane emporta.

— Alors il alla vers Dvâraka, et se rendit au palais de Hari; alors aussi le prince des Yâdavas se leva pour recevoir son ami et l'embrassa.

— Lorsque son ami se présenta aux regards du prince des Yâdavas, sa vue causa à Hari une profonde douleur; — ses deux yeux se remplirent de larmes, il l'interrogea sur sa santé et le fit asseoir; — puis Krichna appela Roukminî et lui dit de préparer de l'eau pour lui laver les pieds : — « Cet ami m'est bien cher, et je veux laver moi-même les pieds de ce brahmane! » — A ces mots, Roukminî répondit par une humble prière : « Moi, ô seigneur! je vais lui laver les pieds! — Quel bonheur pour nous que l'arrivée d'un brahmane! d'ailleurs vous lui avez donné le nom d'ami! » — Roukminî vint donc lui laver les pieds et elle en fit boire l'eau au dieu qui tient l'arc de Vichnou. — Ensuite Krichna fit baigner le brahmane, et lui donna à manger des mets de toute sorte; — il eut pour reposer un lit délicieux, et pour frotter son corps, du sandal et d'autres parfums. — Roukminî agitait l'éventail comme une servante; sur le même lit étaient couchés le brahmane et Krichna. — Le prince des Yâdavas, rappelant au brahmane d'anciens souvenirs, se mit à lui parler de ce qu'ils avaient fait autrefois chez leur précepteur spirituel. — « Écoute,

ô ami! nous eûmes là beaucoup à souffrir; nous étions partis sur l'ordre du précepteur; — toi et moi nous allions chercher du bois quand une terrible averse nous surprit; — il nous fallut passer la nuit, toi et moi, sous un figuier, mourant de faim; et la nuit se passa ainsi. — Au matin, nous retournâmes chez le précepteur, déposâmes nos fagots de bois et lui prîmes les pieds (1)! »

— Bien de pareilles choses qu'ils se rappelaient, ils les racontèrent devant Roukminî; au milieu de sa détresse, le brahmane éprouvait beaucoup de consolation, et il s'endormit.

— Ensuite, Roukminî, qui se sentait très-émue de compassion envers le brahmane, dit (tout bas) au seigneur : — « Donnez-lui quelque chose, ô prince des Yâdavas; il est tourmenté par la faim et ne peut recourir à personne qu'à vous. » — Et voici ce que répondit Krichna quand il eut entendu les paroles de sa femme, lui qui connaît la vérité des choses : — « Écoute, Roukminî, il aura une aumône, si lui-même il m'a apporté quelque petit présent. — Fi donc! sans m'avoir témoigné son respect, il obtiendrait quelque chose! Peu ou beaucoup, qu'il me fasse un don. » — Le roi des Yâdavas demanda au brahmane de la nourriture : il lui prit deux pleines poignées de riz (des quatre qu'il apportait), — et comme il allait manger la troisième, Roukminî arrêta la main du seigneur (son époux), en disant : — « Vous venez de lui accorder la possession de deux mondes, ô seigneur! qu'allez-vous donc garder pour vous, ô maître des mondes (2)? »

— Le seigneur, satisfait, congédia le brahmane, qui s'en allait le cœur bien triste de ce que Krichna ne lui avait rien donné.

(1) Voir plus haut, page 174.

(2) Le sens doit être que chaque poignée de riz du pauvre brahmane (chaque denier de la veuve) lui méritait le don d'un monde.

— Il allait donc vers sa maison, le visage attristé et regrettant en lui-même la démarche qu'il venait de faire. — « Hari a beaucoup causé avec moi, mais il ne m'a pas laissé gratter la plus petite miette; — tant que le seigneur qui connaît les secrets ne m'a rien donné, il y a lieu de répéter ce mot : — Chacun a des amis qui lui sont chers, mais à l'heure de la mort on ne trouve plus d'ami d'enfance! » — Ainsi songeait tristement le brahmane en s'en allant, plongé dans de profondes réflexions et regrettant sa démarche; — puis il se mit à penser : « Si ce chef des Yàdavas ne m'a rien donné, — c'est que la fortune l'a rendu égoïste; après tout, celui qui veut obtenir des biens, celui-là n'est pas un vrai dévot. » — Et, devenu joyeux par cette pensée, la dévotion naquit dans son cœur et la convoitise en disparut. — Comme il approchait rapidement de sa propre ville, voici qu'elle se montra à lui belle comme la cité des dieux. — Tout à coup, il aperçoit des puits et des étangs, des lotus, des palmiers, des forêts et des bois; il y a des parterres de fleurs de toutes sortes, et divers oiseaux y font entendre leur gazouillement. — D'un côté, c'est l'éclat de l'argent blanc comme la neige, de l'autre, c'est la couleur jaune de l'or; — ailleurs, s'élèvent des palais dorés, et la ville qu'il a devant lui ressemble à celle de Dvâraka. — « Ce n'est point là ma ville! » se dit le brahmane, d'abord avec surprise, puis avec tristesse; — « j'ai perdu la route que j'avais prise en venant, et voilà que je suis retourné près de Dvâraka. »

— Dans l'eau pure des étangs il y avait des gens qui prenaient plaisir à se jouer; le brahmane, voyant que là tout le monde était en fête, entra dans la ville.

— De tous côtés la ville était en fête; chacun, dans sa joie, chante et danse. — A la vue de ce qui se passe, le brahmane, dérouté, demande où est sa demeure; il y arrive, — et, devant la porte de (sa hutte qui est devenue un palais), se pré-

sente à lui une femme belle et jeune comme une apsarâ. — Elle accueille le maître avec un respect qui tient de l'adoration : « Vous avez donc, ô mon mari ! oublié votre demeure? » — Rassuré par ces paroles qui le comblent de joie, il entre dans ce palais où sont rassemblés tous les trésors de Kouvéra, le dieu de la richesse. — Alors le cœur du brahmane fut illuminé d'une grande intelligence : « C'est Hari, pensa-t-il, qui m'a accordé cette faveur! » — Et le richi fixa dans son cœur la dévotion envers Krichna; et, pour avoir méprisé la richesse, il obtint la fortune.

— Celui qui réfléchit sur (les mérites du dieu) miséricordieux envers les pauvres, la joie nait dans son cœur; le lotus des pieds du seigneur est comme le dieu d'amour : il fascine tout le monde.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-troisième lecture et la quatre-vingt-quatrième lecture qui ont pour titre : L'Arrivée et la Cessation de la misère de Soudâman.

LXXXIV.

Krichna et les siens visitent le Kouroukchétra à l'occasion d'une éclipse.

Balarâma et le bienheureux Hari habitaient à Dvârâka; or, écoutez (o roi Parikchit!) ce qui arriva un jour. — Pour voir le spectacle d'une éclipse de soleil, ils allèrent au Kourou-

kchétra (1). — Krichna-Balarâma, le puissant héros qui porte un soc de charrue pour arme, Pradyoumna et Samboû (fils de Krichna), fermes dans la bataille, s'y rendirent aussi; — les brahmanes qui vivaient désormais en repos y allèrent également, et on y vit arriver bien d'autres gens de la tribu de Yadou. — Le bienheureux se mit en route avec les femmes, et là aussi se rassemblèrent quelques troupes de Hari. — Là, Nanda et Djaçodâ vinrent voir le seigneur; là, tous les habitants de Gokoula jouirent de sa vue. — Nanda courut hors de sa maison pour le recevoir, et des larmes remplirent ses deux yeux. — A la vue du seigneur, il ressentit une ineffable joie; les femmes des bergers contemplaient Hari. — « Cette rencontre avec le seigneur (disaient-elles) avait été écrite dans notre vie par le destin; nous avons obtenu la réalisation de nos vœux, puisque nous avons vu Hari! » — En le contemplant, elles avaient autant de bonheur dans les yeux que si jamais il ne les eût quittées; — la présence de Râma (Vichnou) enivrait leur âme quand, toutes ensemble, les femmes des bergers furent réunies au bienheureux. — Celui-ci accomplit au Kouroukchétra les ablutions et autres pratiques prescrites; il distribua aussi (aux bramanes de la localité) diverses aumônes. — Là, Kountî (mère des Pândous) vint voir Krichna, qui, dans la visite qu'ils lui firent, pressa les Pândous sur sa poitrine; — les descendants de Kourou le vinrent voir, ainsi que tous les autres compagnons qu'il affectionnait.

— Il y eut des chants, des danses, bien des fêtes dans ce lieu; celui qui pense sans cesse à ton dieu, ô Lâlatch! celui-là est à l'abri des peines et du péché.

(1) Le lieu, le champ où se livra la grande bataille entre les Pândous et les Kourous, à peu de distance de Dehli; cet endroit est devenu un lieu de pèlerinage très-célèbre.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-quatrième lecture qui a pour titre : L'Arrivée de la famille au Kouroukchétra.

LXXXV.

Draopadî raconte son mariage à Roukminî.

Draopadî (la femme des cinq Pândous) demanda à Roukminî de lui raconter l'histoire de son mariage avec Hari. — « Que j'apprenne comment, sortie du pays de Vidarbha, tu es venue dans le pays de Dvâraka ? — comment eurent lieu les huit mariages (de Krichna avec les huit princesses qui eurent le rang de reines) (1) ? Dis-moi tout cela complétement, — et explique-moi aussi l'histoire de Hari en ce qui concerne son mariage avec seize mille et cent femmes ! » — Alors Roukminî dit à Draopadî : « J'avais reçu avec plaisir la promesse faite par mon père (de me donner à Krichna) ; — mon frère Roukma, ne tenant aucun compte de cette promesse de Bhîchmaka (mon père), m'accorda au roi de Tchédi, Çiçoupâla ; — alors j'envoyai un brahmane vers le seigneur pour le prier de venir à la procession du mariage de ce roi Çiçoupâla ; — or, Balarâma et le bienheureux s'y présentèrent au plus vite,

(1) Il est dit plus haut que Krichna avait épousé huit femmes ayant le titre de reines (voir cet épisode au chap. LX). Le récit du mariage de Draopadî se trouve dans les *Fragments* du *Mahâbhârata, Svayambaraparva*, p. 197.

avec tous les Yâdavas; — et comme je me rendais au temple de Dévî (Pàrvatì, femme de Civa) pour l'adorer, Hari et Balavéva y arrivèrent au même instant. — Alors Hari m'enleva, me plaça sur son char, et alors aussi les gens de la ville s'aperçurent de ce qui venait de se passer. — Emmenant son armée avec lui, Roukma, mon frère, s'élança pour m'arracher à Krichna, ce qui provoqua sur l'heure un combat très-meurtrier. — Le prince des Yàdavas détruisit toute l'armée de Roukma, à qui il rasa les cheveux et la barbe. — Victorieux de bien des rois, Hari m'emmena; il m'épousa, et nous goûtâmes une grande félicité. » — De quelle manière le seigneur accomplit ses différents mariages, chacune des autres femmes l'expliqua à son tour; — les huit histoires furent racontées, mais ce sont des détails trop étendus pour être rapportés ici.

— Toutes les femmes racontèrent en détail les divers mariages du prince des Yâdavas; par le récit des merveilleuses histoires de Mouràri-Krichna on détruit toutes les souillures du péché.

— Chacune d'elles raconta donc son histoire; puis elles demandèrent à Draopadî de dire la sienne : — « O reine! comment ton mariage a-t-il eu lieu? Dis-nous quelque chose des merveilleuses actions d'Ardjouna! — Fais-nous entendre tout cela en détail; fais-nous entendre le récit du dragon percé d'une flèche! — Alors Draopadì, qui est intelligente, répondit : « Écoutez tout ce que fit le héros (Ardjouna) qui tient l'arc en main. — (Quand fut venu pour moi le moment de choisir un époux), le roi Droupada (mon père) eut la pensée de fixer le but (que devaient atteindre les archers au sommet d'une perche, sous la forme) d'un dragon, et, ce dragon, il fallait le percer. — Ayant fait creuser un puits très-vaste, il offrit (aux dieux) un bassin plein d'huile, — sous lequel il plaça l'offrande enflammée; aussitôt l'huile prit feu (et je

naquis de ce sacrifice) (1). — Au-dessus du puits, il établit un échafaud, et au milieu il plaça (cette perche, à laquelle était fixée) une machine (représentant un dragon). — Nuit et jour tournait la roue du puits, de sorte que les créatures n'éprouvaient plus de peine par le manque d'eau. — Le roi, mon père, voulut alors faire cette promesse : « Celui qui aura la force de percer le dragon, — qu'il soit un dieu, un démon ou un homme, celui qui percera le dragon aura ma fille! » — Ayant ainsi parlé, il envoya des invitations de tous côtés, et de tous côtés les rois vinrent pour assister à la fête, — et bien d'autres gens aussi s'y rendirent, qui avaient entendu parler de ma beauté, et désiraient tenter l'aventure.

— De tous les pays, les rois se réunirent avec leurs armées. Droupada s'occupa de leur offrir à manger avec l'empressement dû à des hôtes.

— Accompagné de son armée, Douryodhana, chef des Kourous, arriva, tandis que Krichna s'empressait de venir, lui, le héros de la tribu de Yadou, — ainsi que bien d'autres princes impossibles à compter; il arriva des armées innombrables, comme on n'en avait jamais vues. — A ce spectacle, Krichna se mit à réfléchir, et se dit : « Cette jeune fille est destinée par les dieux à Ardjouna! » — Et, par son seul souvenir, appelant à lui Garouda, sa monture, il le fit partir en disant : « Va porter mes ordres aux Pândous! » — Il alla, le roi des oiseaux, dans le milieu de la forêt (où les Pândous

(1) Il est dit dans le *Mahâbhârata* (*Adivança*, p. 89, v. 2437) que Draopadî, nommée aussi Krichnâ, la noire, naquit sur l'autel du feu même du sacrifice. — Il est probable que la roue du puits faisait tourner le dragon de bois, ce qui rendait le but plus difficile à atteindre. Les légendes varient toutes un peu sur ce détail. Voir la note de M. Wilson que M. Fr. Johnson, professeur de sanscrit à l'*East India College*, a placée à la page 36 de ses *Selections from the Mahâbhârata*, et toutes celles qu'il a jointes au texte de l'épisode intitulé *Draopadîsvayambara*.

vivaient cachés sous l'apparence de jeunes brahmanes), et là il trouva le roi Youdhichthira dans la peine. — Dès qu'il fut avec les cinq (Pândous), il leur demanda comment ils se trouvaient, leur parlant avec affection. — Le roi Youdhichthira éprouva une grande consolation : « C'est comme si le bienheureux lui-même était venu près de nous! » — Et Garouda lui expliqua le message de Krichna : « Le roi Droupada a élevé dans les airs un dragon qu'il s'agit de percer; ce que personne n'est capable de faire! — Sa fille Draopadì, douée d'une incomparable beauté, de mérites et de grâces, qui font d'elle une fascinante créature, ravissante à voir, — celui qui sera assez fort pour percer le dragon, l'obtiendra en mariage, cette princesse si belle! — et c'est à cause de cela que Krichna m'envoie vers vous. Votre frère Ardjouna doit obtenir de la gloire dans le monde (en accomplissant cet exploit)! » — A ce message, le roi fut vivement agité; les cinq frères partirent pour prendre part à la lutte. — Or, comme le seigneur était venu dans la ville de Droupada, ce fut pour le voir que s'y rendirent aussitôt les Pândous; — ils y arrivèrent, les cinq héros, avec leur mère Kountî, et demeurèrent (hors de la ville) sur les bords d'un étang. — Dès qu'il s'agit de préparer le repas, Ardjouna s'approcha des eaux de l'étang, — et, dans l'eau, il vit un animal qui, touché par lui, obtint aussitôt d'être délivré. — L'animal se montra sous la forme gracieuse et divine d'un Gandharva, et Ardjouna se prit à lui demander : — « Qui es-tu? Comment es-tu venu ici? Comment t'est-il arrivé de naître dans une condition infime? » — Alors (cet être, qui se nommait) Tchitraratha, le lui expliqua . « J'étais allé auprès d'Indra (en qualité de musicien de son orchestre); — mais je me trompais toujours dans mon rôle, et voilà pourquoi j'ai passé dans ce corps déchu. »

- « Alors il raconta à Ardjouna les circonstances de son

existence antérieure, récita les conjurations magiques, puis retourna vers le monde des dieux. »

— « Ardjouna, ayant obtenu de beaux et riches vêtements (par l'effet du pouvoir surnaturel de ce gandharva délivré), fit ses ablutions, puis emporta de l'eau; — puis, après avoir mangé avec plaisir, il alla voir la très-belle ville du roi mon père. — Là, tous les princes se rassemblèrent; et, parés de leurs ornements, entrèrent montés sur des éléphants. — Ceux qui portaient des guirlandes de fleurs firent leurs ablutions, et se revêtirent de tous leurs ornements. — Parmi ceux qui veillaient avec leurs armées, il n'y eut pas un guerrier qui commît une action contraire à la justice. — Le roi Droupada fit entendre ces paroles : « Celui qui percera cette machine (en forme de dragon) obtiendra la jeune fille! » — A ces mots, le puissant Pradyoumna se leva; mais Krichna (son père) l'arrêta, et le fit se rasseoir. — Tous les parents de Douryodhana, (tous les Kourous) firent l'un après l'autre des efforts pour percer le but; — mais on eût dit qu'ils voyaient là quelqu'un dont l'aspect les épouvantait; ils se rasseyaient tremblant de tout leur corps. — Ils lançaient à la fois une masse de flèches, mais ils manquaient le but, et se cachaient la face de honte. — La troupe entière des Kourous n'avait pu atteindre le but avec une seule de ses flèches, ce qui les porta à injurier le roi Droupada. — Alors parut le méchant et faux prince (1) Karna, célèbre comme archer, lui qui est l'ornement de l'armée des Kourous. — Karna tendit son arc, prit une flèche, et se disposa à percer le dragon; — mais, quand Draopadî le vit, et qu'elle l'eut reconnu, une contes-

(1) Faux prince, en ce qu'il appartenait aux castes mêlées, étant fils du Soleil (considéré comme de race sacerdotale ou brahmanique) et de Kountî, mère des Pândous, fille de Kchatrya; il avait pris parti contre ses frères les Pândous. Karna régnait sur le pays d'Angadéça, le Bengal proprement dit, y compris Bhâgalpour.

tation s'éleva (à propos de sa naissance qui ne lui permettait pas de se présenter parmi les kchatryas). — « Vichnou! Vichnou! » dit-il en soupirant, et il rejeta avec colère les flèches et l'arc. — Lorsque Karna eut abandonné la partie, le roi des Kourous fut désespéré, et nul d'entre les autres princes ne tenta plus aucun effort. »

— « Honte à vous tous! » s'écria le roi Droupada en les regardant avec indignation. et à ce même instant Ardjouna s'avança pour percer le dragon. »

— « Ce concurrent (Ardjouna) est entré dans la lice à l'insu de Droupada! » Tel fut le cri poussé par tous les princes; — mais le roi plein de colère les regarda avec mépris en répondant: « Qu'il perce le dragon, celui qui en a la force! » — Personne n'ayant même soupçonné qui il était, Karna, de qui il réclamait l'arc, le lui donna; Ardjouna le prit, — et il accomplit avec attention les instructions que lui donna Drona, précepteur (militaire des Kourous sur la manière d'entrer en lice), — puis, dès qu'il eut obtenu du roi la permission par lui réclamée, en un instant il perça le dragon. — Il y eut un grand retentissement d'instruments de musique, Droupada ressentit dans son cœur beaucoup de satisfaction, — et Douryodhana beaucoup de déplaisir. Çakouni (l'oncle et le conseiller de celui-ci) adressa aux brahmanes (là présents) un long message: — « O deux fois nés! vous prenez parti pour ces kchatryas dégradés. Donnez-nous plutôt cette belle femme! » — Mais Ardjouna envoya vers Çakouni son frère Bhîma, qui le frappa en lui lançant des regards de colère. — A cette vue, Douryodhana, transporté de fureur, prit avec lui toute son armée pour livrer bataille. — Drichtadyoumna (frère de Draopadî), irrité contre les Pândous, combattit aussi vigoureusement avec son armée; — Bhîmaséna les dispersa, les détruisit tous; les Pândous victorieux chassèrent les Kourous. — Alors eut lieu ce qui était arrêté par le destin, les

Pândous m'emmenèrent près de leur mère Kountî, — le roi Youdhichthira (en faisant allusion à moi) dit cette parole : « Par votre faveur, ô ma mère! nous avons ramassé une aumône! »

— A quoi Kountî répondit par cet ordre, ignorant de quoi il était question : « Le bien que vous avez trouvé, partagez-le entre vous cinq (1)! »

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-cinquième lecture qui a pour titre : Le Mariage de Draopadî.

LXXXVI.

Les mounis et les richis vont en pèlerinage vers Hari; sacrifice offert par Vasoudéva.

Draopadî reprit la parole et dit : « J'entendis ce que venait de dire Kountî. — « Ce sont cinq têtes pour un seul corps (repris-je), et ce corps, c'est la personne d'Ardjouna! » — A ces mots Kountî répondit encore : « Plaçons dans nos cœurs l'adoration de Hari, — de ce Hari qui accomplit toutes les œuvres difficiles et qui s'est incarné dans notre famille, — le fils de Vasoudéva! » — Puis Kountî ajouta : « Ce Hari est le flambeau de la famille; — c'est lui qui nous a tous soutenus, qui a retiré d'une mer de douleurs la race de Yadou; —

(1) En leur qualité de brahmanes novices, ils étaient censés avoir quitté leur mère pour mendier, et ce fut ainsi que Draopadî devint la femme des cinq frères Pândous.

cet enfant qui est né dans notre famille sauvera toutes les familles (du monde)! » — Pour voir Hari, les mounis sont venus; Vyâsa, Nârada, sont accourus à la cérémonie; — pour le contempler sont venues toutes les divinités : Viçvâmitra et les saints solitaires sont accourus. — Nanda et Bharadvâdja, Gaotama et Râma, le bienheureux Vasichtha, Garga, Gâlaba et Poulasti, — Kacyapa, Vrihaspati, Markandéya y sont venus ainsi que les trois cent millions de divinités. — les fils de Brahma et des richis dont on ne peut compter le nombre. — A la vue des saints solitaires, le seigneur se leva et se tint debout; ils le saluèrent, et leur zèle pour lui s'accrut dans leur cœur; — ils l'adorèrent, chantèrent ses louanges de diverses manières, puis lui témoignèrent leur respect et conversèrent avec lui. — Alors Krichna fit entendre ces paroles qui augmentèrent encore la dévotion des divinités : — « Les fruits qu'on ne retire pas de la visite aux lieux de pèlerinage, le service qu'on rend à ceux-ci (aux dieux et aux richis) le fera obtenir; — leur vue procure bien des fruits, rien qu'à entendre leur nom on sera sauvé. »

— Ainsi les grands richis étaient tous allés pour le contempler; sans parler, en regardant le seigneur de Làlatch, on est délivré du péché.

— Le richi Çoukadéva dit au roi Parikchit : « Les paroles que venait de prononcer Krichna épouvantèrent les vieux saints. — « Vous êtes (dirent-ils) le seigneur des trois mondes, et vous nous adressez ces paroles de louanges, vous, le maître, le souverain de la création! » — Et tous ensemble ils célébrèrent le seigneur, parlant d'une voix humble en suppliant : — « Tu es l'illusion qui fascine toute chose, tu es pour nous la divinité par excellence! — Il a daigné nous créer, nous autres êtres insignifiants, lui qui a tous les caractères de l'être privé des qualités inhérentes à la nature humaine, lui, l'Éternel! — De même que, sous la forme du dieu doué

de toutes les qualités (divines), tu es l'Illusion, de même aussi tu es l Être que nous ne pouvons atteindre par la pensée! — Tu as créé cette manifestation (illusoire des objets extérieurs dans laquelle tu t'enveloppes), toi qui es le seigneur de l'univers et de la création! — Sous cette forme que tu as revêtue, ô saint personnage! tu fais éternellement la joie des gens vertueux. — Brahma a désiré avidement de se ranger parmi ceux qui t'adorent avec dévotion, ô Mourâri! Tu es, ô Mourâri! le dieu des brahmanes! — Maintenant le destin nous a accordé dans cette existence présente un heureux fruit, puisque par ta faveur nous avons vu tes pieds qui sont le salut! — Cette manifestation que les sages solitaires avaient obtenue par la méditation, ce même corps, sous sa forme visible, tu nous l'as montré, ô seigneur! — Auprès de toi, nous voulons rester, ô maître! pour t'invoquer avec respect, ô toi qui connais les cœurs! — Celui qui t'oublierait un instant de sa vie, cet homme-là errerait dans le tourbillon des existences sans arriver jamais à l'autre rive! — Celui qui se sépare de tout pour être avec toi, ô bienheureux! celui-là est soumis à la dévotion envers toi, ô seigneur! ô premier type de l'homme créé! — Celui-là, rien qu'à méditer en son cœur sur le lotus de tes pieds, obtiendra le fruit (qu'il pouvait attendre) d'une visite faite à tous les lieux de pèlerinage! »

— Le bienheureux a lui-même accordé (aux hommes) le don de la dévotion envers le lotus de ses pieds, et celui qui s'y plonge, celui-là, à la fin de sa vie, sera délivré par le prince des Yâdavas, par Krichna.

— Lorsque Çoukadéva, le précepteur spirituel, lui eut fait entendre ce récit, le roi Parikchit en éprouva une grande joie. — Krichna dit une seule parole aux richis, et quand ils l'eurent entendue, la certitude exista dans leurs esprits à tous; — ils reconnurent tous en lui Nârâyana (Vichnou, antérieur à la création des mondes), et il fut de leur part l'objet d'une

dévotion qui se composait d'amour et de joie. — Retournés chacun dans leur maison, Vasoudéva, s'adressant à eux, leur dit : — « Oui, Hari est lui-même l'homme (le type humain) par excellence; mais je voudrais être fixé sur le moyen d'arriver à la libération finale. » Puis, étant allé saluer les richis, il ajouta : « Krichna est la vie de tous les êtres vivants. — Vous, faites-moi connaître toutes les œuvres par lesquelles les mauvaises actions sont détruites!... » Alors Nàrada dit cette parole : — « Comment exalter Vasoudéva dont Krichna a bien voulu être le fils? — Celui qui se met sous le joug de la dévotion envers le seigneur, celui-là possède les trois mondes; — ce n'est point par la méditation du Veda et des Çâstras que l'on fait naître en son cœur la dévotion envers le seigneur; — que le souverain maître soit votre joie, ô vous qui êtes les sectaires de son culte; reconnaissez que le maître du monde est l'origine de la dévotion envers sa propre personne. — Celui qui, un seul instant, adorera les pieds du seigneur, celui-là aura à la fois accompli tout ce que l'homme peut faire de vertueux et de bon. — Vasoudéva a vaincu les trois mondes, lui que Krichna a daigné servir au point d'être son fils! — Quand Balaràma naquit en qualité de ton fils, ô Vasoudéva! alors les dieux et les mânes des ancêtres ont été dans la joie! » — Le richi Çoukadéva dit encore au roi : « En entendant ces paroles, Vasoudéva fut rempli de joie; — à tous les grands richis il adressa d'humbles supplications, après quoi il les salua et les emmena avec lui. — Ensuite, Vasoudéva, dont l'esprit est éclairé, accomplit toutes les cérémonies du sacrifice et de l'offrande du beurre clarifié dans le feu; — puis il offrit un repas, et Balarâma, ainsi que le Dieu dont la main tient l'arc de Vichnou, furent satisfaits.

—S'étant revêtus de vêtements divers et parés tous de beaucoup d'ornements, — les femmes et les hommes firent ensemble des réjouissances et se frottèrent le corps de bien des

parfums. — Il y eut un grand retentissement d'instruments de musique, de conques, de tambourins, de luths et de flûtes; — les cymbales, l'*oupanga*, les clochettes mêlèrent leurs accents, et chacun poussa en l'honneur de Krichna des cris de : Victoire! victoire! — Chacun, l'esprit attentif, se montra dévot à Hari; l'allégresse abondait là de tous côtés : — c'étaient des chants où résonnait la voix des gandharvas, des danses où les apsarâs faisaient retentir les anneaux de cuivre. — Après avoir lu les mantras, les brahmanes bénirent l'assemblée; ils chantèrent aussi plusieurs hymnes du Véda. — Vasoudéva, qui se trouvait là avec ses dix-huit femmes, éprouva un bonheur complet; — il donna aux sacrificateurs des ornements, des vaches, et leur distribua des vêtements et des objets de parure. — Alors le roi Ougraséna vint aussi; il voulut à son tour leur faire des présents, ainsi que ses femmes. — Vyâsa, Nârada (tous les mounis et les richis), les Pândous étaient venus à cette fête, où se trouvaient (la mère de ces derniers) Kountî et les femmes de Gokoula. — Celles-ci avaient oublié les chagrins de l'absence prolongée du seigneur; il leur semblait qu'il était toujours resté parmi elles. — Enfin, après avoir consolé Nanda, leur père nourricier, Krichna et Balarâma montèrent sur leur char pour s'éloigner; — Ougraséna et les autres rois partirent; Vasoudéva s'expliqua ainsi devant Nanda (1) : — « Ne te considère point comme absent de mon cœur; mais pareil au djogui (uni par la pensée au dieu qu'il aime), supporte sans douleur le chagrin de l'absence; — je me souviendrai de toi nuit et jour, je ne t'oublierai d'aucune façon. — Considère-moi comme un serviteur dévoué; pourrais-je mettre en oubli tes mérites! » — L'ayant ainsi consolé, il retourna chez lui, tandis que les bergers (Nanda et les siens) avaient les yeux remplis de larmes. — Krichna se montra plein de bienveillance envers tous;

(1) Ces paroles seraient mieux placées dans la bouche de Krichna.

lui, le saint par excellence, il les consola tous; — les femmes des bergers, la nuit comme le jour, furent l'objet d'une grande affection de la part de celui qui est miséricordieux envers ses adorateurs. — Enfin, Nanda retourna à Gokoula, et le bienheureux protecteur des Yâdavas s'en revint à Dvâraka.

— Pour accomplir le pèlerinage, ils s'étaient réunis tous, et à tous le seigneur accorda de la joie; aussi Lâlatch s'immole à son culte.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-sixième lecture qui a pour titre : L'Explication de ce qu'est l'action d'aller aux lieux de pèlerinage.

LXXXVII.

Krichna rend à Dévaki les six enfants que Kansa avait tués.

Un jour, Vasoudéva, dont l'esprit était éclairé, chanta les louanges de Balarâma, qui porte le soc de charrue pour armes, et de Krichna, qui tient en main l'arc de Vichnou; — il se souvenait de ce qu'il avait entendu dire par les richis en personne au Kouroukchétra, quand ils avaient dévoilé tout le mystère de Hari. — Vasoudéva se plut à célébrer Krichna (en répétant les paroles des richis, qui disaient) : « O créateur! il n'y a rien dans la création de plus excellent que toi! — Que tu protéges ou que tu te retires, ô saint personnage! personne

ne peut connaître la forme illusoire qui est en toi! — On ne trouve pas la limite de cette forme illusoire qui est tienne; la poussière du lotus de tes pieds suffit à rassasier! — Tu es l'universelle illusion, ô bienheureux! objet de respect parmi tous les dieux; — personne n'a connu l'illusion dont tu t'enveloppes; mais comme la langue du corps procure l'agréable sensation du goût (ainsi on te perçoit sans se l'expliquer). » — A ces paroles entendues par lui, Vasoudéva ajouta : « Nous désirons (revoir) les fils que nous avons perdus; — à leur occasion, nous t'adressons une humble prière : qu'ils nous soient rendus, ces enfants, et nous éprouverons une grande joie. » — Devakî avait appris comment autrefois Krichna avait rendu à son précepteur spirituel son enfant mort (1). — Elle alla donc elle-même devant Hari : « Vous savez quel a été le sort de nos premiers enfants; — la miséricorde qui est en vous, ô Hari! se manifeste en toutes choses; vous êtes venu pour soulever le fardeau qui pèse sur la terre. — Les six enfants nés de moi, que Kansa a tués, sont dans mon cœur une cause de douleur suprême! — O Hari! ces enfants, que je les retrouve par vous! Si ce n'est à vous, à qui adresserai-je mes supplications? — Si un jour j'obtiens de les voir, je pourrai boire et manger avec bonheur! — Tel est le désir de ma vie! » Et Dévakî dit encore au divin Krichna : — « De la même manière que tu as rendu à ton précepteur spirituel son enfant qui était mort, de même que le chagrin de ton précepteur spirituel a cessé, (ainsi fais à notre égard). »

— S'inclinant devant lui, Dévakì témoigne son respect à Hari en esprit, en actions et en paroles : « Rendez-moi mes six enfants qui sont morts, qu'ils reviennent du ciel! »

— Alors donc Krichna se rendit dans la Patâla (le royaume

(1) Voir page 175.

des régions inférieures), où habite le démon Bali; — celui-ci lui lava les pieds, les parfuma, appuya sur son front l'eau qui avait lavé les pieds du dieu, — lui passa au cou une guirlande de fleurs, et lui frotta le corps de parfums; — il lui offrit des mets de toute espèce, puis, appliquant sur lui sa pensée, chanta ses louanges; — la vue de Krichna causa une grande joie à Bali, qui fut délivré des péchés commis depuis des millions de naissances; — à plusieurs reprises, il inclina son front : « La vue de ta divinité, ô prince des Yâdavas! — comble aujourd'hui mes vœux; ô maître souverain! tu es le miséricordieux, le seigneur! tu es celui qui connaît les cœurs, — tu es le seigneur inaccessible à la pensée, que les sens ne peuvent apercevoir, le miséricordieux envers les dévots, celui qui donne la joie aux gens vertueux! — Celui qui t'adore en pensées, en actions, en paroles, détruira le péché des actions commises depuis sa naissance; — celui qui prendra respectueusement le lotus des pieds de Hari, cet homme-là ne passera point par des naissances infimes! » — Quand le roi[1] Bali eut chanté ses louanges de diverses façons, Krichna, tout en souriant, lui donna cet ordre : — Six enfants qui avaient pour père Marîtchi, qui sont des brahmanes, petits-fils de Brahma, — furent condamnés à renaître sous la forme de démons (par suite de la malédiction de leur père à qui ils avaient manqué de respect), et, en effet, ils naquirent sous cette forme. — Lorsque l'heure de la mort fut venue pour eux, ils furent incarnés dans le sein de Dévakî; — prenant le rôle du dieu de la mort, Kansa les a fait mourir; toi, va vite les prendre dans ta demeure, — rends-les; fais cesser la douleur de Dévakî; donne-les-lui; comble-la de joie par la restitution de ses fils! »

— « Délivre-les tous; qu'ils aillent dans le monde de Brahma! » Et sur l'ordre du dieu qu'adore Lâlatch, ils marchèrent tous dans la voie qui conduit chez les dieux!

—Ces six enfants, le roi Bali les fit venir, et Krichna les emmena à Dvâraka; — Dévakî, remplie d'une joie surhumaine, reconnut en Krichna-Hari le dieu et le maître des trois mondes. — Quand elle eut constaté l'identité de ses six enfants, elle leur donna à boire de son lait, — les pressa sur son cœur, baisa leurs visages, et les appela en appuyant sa bouche sur leur front; — dès qu'ils eurent bu une goutte de lait, ils furent délivrés; par la vertu de Hari, ces six enfants avaient repris leur forme naturelle. — Écoute, ô roi! la suite de cette agréable histoire : La vue de Hari leur avait rendu leur première condition; — portant les pendants d'oreilles et le diadème, ces princes ravissants montèrent sur des chars aériens avec les troupes (des demi-dieux); — puis ces jeunes gens furent réunis à Vasoudéva, et ils vinrent le saluer; — après quoi, montés sur des chars aériens et revêtus de corps divins, ils s'en allèrent dans le monde de Brahma. — Vite, ils vinrent s'incliner devant Hari; et aux plaintes de Dévakî, leur mère, Krichna répondit : — « Cessez de gémir, ô mère! En buvant le lait de votre sein, leurs péchés ont été effacés! — Ceux qui, pécheurs et pervers, étaient devenus des asouras, sont allés, par l'effet des faveurs qu'ils ont reçues de vous, dans la ville des immortels! »

— Ainsi parla le seigneur à Dévakî pour la consoler; celui qui se rappelle sans cesse le dieu de Lâlatch, la délivrance est aussi pour lui!

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-septième lecture qui a pour titre : L'Action de remettre les enfants de Dévakî.

LXXXVIII.

Louanges de Hari célébrées par les anciens richis.

Le roi Parikchit, ayant réfléchi avec attention, dit à Çoukadéva : « O saint homme! raconte-moi de nouveau cette histoire, — qui m'apprenne comment jadis méditait le dieu exempt des qualités (inhérentes à la nature humaine)! » — Alors Çoukadéva reprit la suite du récit des actions de Hari : — Comment définir le seigneur qui est exempt des qualités humaines? Il n'a aucun des traits qui déterminent une forme créée, — le seigneur, et en son esprit il fixa ce désir : Je créerai (des êtres) une création qui sera sortie de moi tout entière. — Il créa les sens, le corps, le souffle vital, l'âme, qui (dans leur ensemble) ont la pensée (la force intellectuelle) pour énergie suprême; il créa des êtres de bien des espèces, lui, le souverain maître (1)! — En une occasion, Nârada vint là où étaient assis (et occupés à pratiquer des austérités) Sanaka et les autres fils de Brahma, compagnons de Vichnou; — et là il se tint des discours sur ce sujet (que je viens d'exposer), tandis qu'ils offraient un sacrifice incomparable en compagnie de Svayambhoû (le premier des six Manous), — et Sanandana (l'un des fils de Brahma), qui écoutait la conversation, dit cette parole : « Lorsque (les

(1) Il est à la fois privé de qualités en tant que dieu à l'état simple de puissance créatrice, et doué de qualités (visibles et sensibles) en tant que créateur manifesté par et dans sa propre création.

mondes détruits) redevinrent des eaux, ce fut le seigneur qui créa.

— « Là où se tenait le maître du monde, là il se mit à méditer; et comme des esclaves qui servent leur maître, les Védas (sortis de sa bouche) vinrent tous auprès du seigneur qui méditait (et dirent) :

— De chacun de ceux qui adorent, l'esprit attentif, de tous ceux-là tu es l'âme, ô toi le saint par excellence! — Plus qu'aucun autre tu es le dieu du monde, celui qui se livre à la méditation a pour but de méditer sur la manière de te servir! — A beaucoup de récits tu es mêlé, ô saint personnage! tes actions sont ce qui cause la joie des êtres; — tu es, ô seigneur! la purification des trois mondes, l'Océan dans sa profondeur, une preuve éclatante de tes actes! — La récitation de tes noms et de tes attributs, ô seigneur! est ce qui cause la prospérité des êtres doués de vie; la science et la méditation sont ce qui conduit à connaître ta nature! — L'homme, dans la création, est pareil au fer; dans l'océan du monde, il sombre, au lieu de rester à la surface; — ce morceau de fer, sur quelle barque montera-t-il pour moins s'enfoncer dans l'eau? Sur celle qui n'est point entraînée par le tourbillon de l'erreur. »

— « Ils célèbrent la grandeur de tes mérites, ceux qui connaissent la dévotion envers toi; ceux que poursuit la crainte de la mort, ceux-là invoquent sans cesse le dieu qui tient en main l'arc de Vichnou.

— « L'homme même enveloppé de beaucoup de péchés est délivré de toute crainte s'il passe la nuit à méditer sur toi; — le seigneur est l'illusion qui fascine la vie de tous, ceux qui habitent dans la maison (qui ne se sont point retirés des choses de la vie) ne connaissent pas la joie (de son service). — Ses pieds sont comme un étang plein de lotus sur

lequel nagent sous la forme de cygnes (1) Brahma, Nârada et les autres divinités! — Ceux qui, de bon cœur, méditent beaucoup sur l'adoration de Hari, ceux-là n'auront rien à craindre de la part de la douleur. — Toi qui te répands dans toutes les classes d'êtres, tu ne rebutes jamais tes adorateurs. — Les divers objets fabriqués avec de l'or, bien qu'ils prennent des noms divers, sont toujours une même substance; — ainsi est l'illusion qui émane de toi; répandue dans les trois mondes comme cet or, elle se retrouve une et toujours la même sous ses diverses modifications! — Par ton culte, le péché s'efface; par l'invocation répétée de ton nom, l'intelligence s'accroît abondamment. — Les êtres, comme s'ils n'étaient qu'une goutte d'eau, tu les crées et tu les détruis; — et celui à qui tu daignes faire miséricorde, celui-là demeure à jamais dévot envers toi. »

— Vous, hommes vertueux et justes qui méditez sur Hari, apprenez qu'il est le dieu des trois mondes; adorez le seigneur de Lâlatch, car le Véda vous l'enseigne (2).

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-huitième lecture qui a pour titre : L'Explication des louanges.

(1) Il y a ici un jeu de mots sur *hansa*, qui signifie à la fois cygne, Brahma en tant qu'âme universelle, Vichnou, etc., en un mot le dieu qui flottait sur les eaux à la manière d'un cygne, et aussi Civa, le Soleil, etc.

(2) Le Véda semblerait plutôt attribuer à Brahme, à l'âme universelle, les qualités que Lâlatch et les autres vichnaïstes réclament pour Vichnou.

LXXXIX.

Ardjouna enlève et épouse la sœur de Balarâma; Krichna va à Tirabhoukti; Çiva sauvé par Vichnou.

Le roi Parikchit, qui écoutait avec attention le récit de l'adoration de Hari, demanda l'histoire du mariage d'Ardjouna avec la sœur de Krichna (et de Balarâma); et Çoukadéva répondit : « Cette histoire de Hari est toute composée d'ambroisie! — Après avoir visité les lieux de pèlerinage, de Prabhâsa (1), le prince (Ardjouna) revint à Dvâraka; — et il s'y rendit parce qu'on parlait d'une sœur de Krichna qui était fort belle. — Elle se nommait Soubhadrâ; Balarâma (son frère aussi), qui songeait à la marier, voulait qu'elle épousât (l'aîné des Kourous) Douryodhana, — ce qu'ayant appris, Ardjouna s'introduisit dans la ville sous le déguisement d'un ascète mendiant : il en agissait ainsi pour arriver à ses fins. — Après être resté là les quatre mois de la saison pluvieuse, il parla ainsi à Balarâma : — « Donne-moi à manger pour un jour; honore convenablement un hôte qui se présente à ta porte! » — Car chacun donnait à manger à cet ascète mendiant, le jour qu'il lui plaisait de choisir. — Un jour donc, Balarâma s'empressa d'accueillir Ardjouna (déguisé en ascète) dans sa demeure. — Tandis qu'il mangeait,

(1) Voir au chap. LXXXI le détail des lieux de pèlerinage.

Soubhadrâ le regarda et se dit : « C'est là un héros, et non un ascète mendiant ! » — Pendant qu'il mangeait, la sympathie d'Ardjouna s'accrut ; il fut fasciné par l'éclat de l'amour : — Soubhadrâ sentit le désir de l'avoir pour époux, et tous les deux ils étaient troublés par l'amour.

— Un jour, au retour de ses pèlerinages aux lieux sacrés, il s'était fixé hors de la ville ; il était allé s'établir aux portes de Dvâraka, connu seulement de Krichna.

— Dès que le prince des Yâdavas ne fut plus aux portes de Dvâraka (1), Ardjouna vint s'y placer ; — Soubhadrâ monta sur un char divin et se précipita hors de la ville (sous prétexte d'aller adorer Civa). — A la vue d'Ardjouna, le trouble s'empara d'elle ; elle arrêta le char et l'amour la saisit plus fortement. — Elle cherchait du regard le visage et la personne d'Ardjouna et de Krichna (en se disant) : « O mon époux ! ne tarde pas à paraître ! » — Monté sur le char, Ardjouna marche en avant ; il a pris son arc en main, car, avertis de l'enlèvement de Soubhadrâ, — tous les Yâdavas se lancent sur ses traces, l'attaquant avec leurs flèches ; ils crient à Ardjouna (qu'ils n'ont pas reconnu) de s'arrêter. — Mais, pareil à un lion seul contre une troupe d'éléphants, il emmène la jeune fille, sans que personne puisse le retenir ! — Or, tandis qu'il enlève ainsi Soubhadrâ, voici que cette conduite est dénoncée à Balarâma, — qui, saisi tout aussitôt d'une fureur extrême, se met en devoir de mettre à mort le (prétendu) ascète mendiant. — Prêt à combattre, il se précipite sur son char, tout furieux, lorsque Krichna vient arrêter sa marche, — et lui dire : « O Balarâma ! ce n'est point un ascète mendiant qui enlève notre sœur : c'est Ardjouna ! — Il est venu

(1) Il faut sous-entendre que toute la population, Krichna et Balarâma marchant en tête, était sortie hors des murs pour assister à la fête qui se célèbre après la saison des pluies.

ici d'après mes conseils; et en ceci, ô saint homme! il n'a commis aucune faute! » — Et, répondant à Krichna, Balarâma lui dit : « Pourquoi donc ne me l'avoir pas fait connaître? — Maintenant il n'est plus temps de l'appeler comme fiancé; qu'il l'épouse, donnons-la-lui pour femme! »..... — Aussitôt Krichna fit revenir Ardjouna, et le jour fixé il lui donna sa sœur en mariage, selon le rite védique.

— On fit dans le palais bien des fêtes et des réjouissances; toute la population se livra à l'allégresse, remplie de zèle pour le service de Krichna et de Balarâma.

— Le fils de Dévakî, Krichna, est celui par qui se complète la dévotion envers Vichnou; par la méditation, on arrive à la dévotion envers Krichna : — ce dieu aussi regarde comme ses enfants tout le peuple de la ville qui suit son culte; il veut éloigner le malheur de ceux qui l'adorent. — Il y avait un brahmane nommé Soutadéva, et un roi (nommé Djanaka) (?) qui, dans la ville de Tirhoutî (Tîrabhoukti), pratiquaient et répandaient autour d'eux l'adoration du seigneur. — Krichna (qui le savait) dit : « Allez à Dvâraka (1); qu'on prépare mon char, et qu'on me l'amène au plus vite. » — Le prince des Yâdavas étant en marche pour aller vers ses adorateurs, tous les grands richis l'accompagnèrent; — Nâradâ, Vâmadéva, tous les deux convoqués, et Atri, marchaient avec Krichna et Balarâma. — Quand ils furent assis sur le char de Hari, tout autour de sa personne et par son ordre, le prince des Yâdavas, leur prodiguant des paroles affectueuses, les fit partir avec lui. — De même qu'on voit le soleil entrer dans un nouveau signe du zodiaque, ainsi paraissait, tout brillant d'éclat, le prince de la tribu de Yadou : — dans les pays étrangers où il passait, on suspendait devant lui des guirlandes; — pareils à un collier de cinq rangs de perles, devant sa face

(1) Il était hors de la ville, en son palais.

se plaçaient les rois, ainsi que des esclaves devant leur seigneur. — Et même dans les pays ennemis, tous les rois accouraient pour le voir : — rien qu'à le voir, les souffrances de chacun étaient effacées; la décrépitude et la mort s'effaçaient et étaient emportées.

— Les femmes et les hommes qui jouissaient de sa vue, fussent-ils ennemis, restaient à le contempler et ne pouvaient se séparer de lui.

— Par des chants, on témoignait son allégresse; dans la ville, on reconnut son char et on alla vers lui. — En apprenant l'arrivée de Hari, toute personne se réjouissait, toute personne faisait acte de dévotion envers lui; — dans leur cœur, tous avaient un désir : c'était de voir le miséricordieux envers les pauvres qui venait se montrer à eux. — Le roi alla sur la route pour le recevoir; plein de joie, il alla au-devant de Hari. — A ceux-là même qui jamais n'avaient entendu prononcer son nom, à tous les solitaires du lieu, Krichna daigna se manifester. — Ces deux hommes pieux, qui pratiquaient la dévotion envers lui, obtinrent que le seigneur vînt vers eux sous deux formes distinctes, — et, dans une circonstance où le roi et le brahmane se livraient à la méditation, le seigneur vint vite les trouver. — (Ce fut ainsi qu'ils le firent venir vers eux; quand il fut en leur présence), ils offrirent à Krichna des vaches et des veaux, brûlèrent des parfums, allumèrent des lampes, et accomplirent en son honneur les cérémonies de l'*ârati* (1). — Eux, dont l'esprit est éclairé, ils chantèrent les louanges de leur hôte, dévoués de leurs personnes à l'adoration du seigneur qui tient en main l'arc de Vichnou. — Le richi Vasoudéva (qui accompagnait Krichna) alla dans la demeure du brahmane, puis il vint saluer le roi. — Les autres habitants qui étaient venus,

(1) Voir la note de la page 184.

le roi les fit asseoir sur l'herbe; — on se mit à offrir au seigneur des fleurs et des parfums, on plaça devant lui un repas abondant; — enfin on apporta l'eau pour laver les pieds du seigneur après sa route, et tous célébrèrent ses louanges avec zèle. — Soutadéva chanta de bien des manières les louanges du seigneur, après quoi il lui demanda de lui expliquer ce qui concerne son culte; — et, comme ce brahmane lui adressait cette question, le miséricordieux envers les pauvres répondit : — « Soyez semblables à ces richis que j'ai amenés ici; dans mon extrême miséricorde, je les ai particulièrement distingués au fond de mon cœur. »

— Par l'esprit, par les œuvres, ils adorèrent Hari du fond du cœur, attentifs à la dévotion envers lui; après être resté là quelques jours, le seigneur qu'adore Lâlatch s'en retourna chez lui.

— Le roi Parikchit fit cette question à Çoukadéva : « Écoute, ô saint richi! explique-moi bien la conduite de Hari et de Hara (de Vichnou et de Civa); — ceux qui suivent les pratiques de la dévotion à Hari, pourquoi ceux-là ne sont-ils pas aussi serviteurs de Civa? » — Le saint richi Çoukadéva dit au roi : « La qualité qui distingue Mahadéva est l'obscurité (les ténèbres, *tamas*); — l'adorateur de Civa ne peut la supporter; Hari, au contraire, a manifesté à tous Vichnou (qui représente la qualité opposée, la bonté, *sattva*). — Un jour, Ardjouna questionna à ce sujet le seigneur, qui l'éclaira par ces paroles : — « Moi, j'enlève l'idée terrestre du cœur des miens, et je fais en sorte qu'ils restent plongés dans la méditation; — et les autres divinités, toutes tant qu'elles sont, veulent donner à leurs adorateurs l'empire du monde; — une fois, c'est Civa qui accorde un don par lequel on obtient tout ce qu'on désire; — quel que soit le dieu à qui on se donne de cœur, on obtient de lui le fruit que l'on a désiré. »

— Alors Nârada fit entendre ces paroles à un démon du nom de Vrikâsoura : « Si tu veux obtenir ce que tu demanderas, dévoue-toi au service de Civa. »

— Là-dessus, ayant creusé un trou pour y déposer le feu destiné aux sacrifices à Civa, Vrikâsoura coupa son propre corps en morceaux à l'intention de ce dieu, et il le lui offrit sur l'autel. — Quand son corps eut été entièrement consumé dans ce sacrifice, il se coupa la tête et l'offrit de nouveau. — Lorsque Hara se manifesta, en compagnie de la déesse Pârvatî, sa femme, et prit en main la tête coupée, en disant : — « Demande ! demande ! » ce démon exprima un vœu qui était un péché : — « Celui sur le front de qui je poserai ma main (dit-il), celui-là, dès que je le toucherai, qu'il meure à l'instant même. » — Lorsque le daïtya eut reçu cette faveur, il se mit à faire cette réflexion : — « Eh bien ! j'en ferai l'essai sur ces deux divinités elles-mêmes ; je verrai si je peux tuer et détruire Civa et Pârvatî. » — Ayant ainsi pensé, le daïtya se prit à courir ; le maître des dieux se sauva, tant il avait peur ; — partout, partout fuyait Çankara (Civa), là où il espérait pouvoir se cacher. — A force d'aller d'un côté et d'autres, il arriva au paradis, et se hâta de chercher un refuge près de Balarâma et de Krichna. — Civa était donc venu se placer tout près de Krichna ; là aussi arriva Vrikâsoura (qui le cherchait). — Krichna-Hari prit alors l'apparence d'un vieux brahmane, et, de ses deux mains, traça un cercle avec son bâton. — Le daïtya s'inclina devant le (dieu déguisé en) brahmane, qui lui dit avec douceur : — « J'étais le prêtre officiant de ton père ; où vas-tu ? n'as-tu pas le temps de t'arrêter ? — J'ai entendu dire que tu servais Civa avec zèle, tu as sans doute obtenu de lui quelque faveur ? — Ce don que tu as reçu de Mahadéva, voyons, fais-en l'essai devant moi ! » — Le démon Vrikâsoura plaça sur sa main sa propre tête, qui fut brisée, et il mourut à l'instant.

— Les dieux, poussant des cris de triomphe, firent pleuvoir des torrents de fleurs; Civa chanta les louanges (de son libérateur), puis le seigneur le congédia.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-neuvième lecture qui a pour titre : La Délivrance de Roudra (Civa).

XC.

Bhrigou va éprouver Brahma, Civa et Vichnou; Krichna rend à un brahmane ses enfants morts.

Tous les brahmanes, étant allés sur les bords de la Sarasvatî, se livraient aux mortifications et méditaient sur le prince des Yâdavas. — Comme ils réfléchissaient sur le culte des trois grandes divinités (Brahma, Vichnou, Civa), le fils de Brahma, Bhrigou, voulant faire une expérience, alla lui-même, et d'abord il se rendit près de Brahma. — Il le salua (sans rien faire de plus), et Brahma, voyant cette conduite, se mit en colère. — Alors Bhrigou se leva et s'en alla chez Civa. — Debout, il ne salua pas même Hara (Civa), qui prit en main son trident pour l'en frapper. — Pârvatî saisissait les pieds (de son époux) pour l'implorer, mais déjà Bhrigou montait au paradis, près de Hari-Vichnou, — au lieu même où Krichna dormait; afin de le réveiller, il donna un coup de pied au seigneur. — Hari mit respectueusement sa tête sous les pieds du brahmane : « En me heurtant, vous avez sans doute ressenti quelque douleur? — O saint homme! n'ai-je

point été coupable, si votre pied (en me frappant) a pu se faire du mal? » — Cette fois, Bhrigou, tout affligé, se repentit de son action : « Tous les jours de ma vie, jusqu'à celui-ci, se sont écoulés pour moi sans fruit! — Je n'avais point reconnu par la méditation la puissance de l'adoration de Hari; désormais, j'emploierai mon existence à le servir! » — Tout troublé, il chanta ses louanges un instant, puis alla de nouveau trouver les richis, — auxquels il donna aussitôt cet avertissement : « Adorez tous Vichnou avec zèle et attention! » — et il fut cause qu'ils répétèrent sans cesse les noms de Hari et de Lakchmî, son épouse, et demeurèrent attentifs dans le service de Vichnou.

— Et tous ils furent appliqués dans leur esprit au véritable principe de l'adoration du dieu qui tient en main l'arc de Vichnou; avec Bhrigou, devenus éclairés, ils accomplirent beaucoup de sacrifices et visitèrent les lieux de pèlerinage.

— Un jour, dans la ville de Dvâraka, tous les Yâdavas étaient rassemblés; — là aussi vint s'asseoir Ardjouna. Or, un brahmane perdit les fils qu'il aimait. — « O roi des Yâdavas (s'écria-t-il)! écoute mes paroles; si mes fils sont morts, ô souverain! c'est le résultat de tes péchés. — Dès leur naissance, nos enfants sont pour nous un sujet de larmes; (leur mère et moi) ne savons plus ce que nous allons devenir! » — Cependant Ardjouna, l'interrogeant, lui dit : « N'y a-t-il donc ici aucune famille — qui ait pu préserver tes fils de la mort, ni quelqu'un qui puisse te rendre la joie? — Maintenant, écoute, ô brahmane! je te fais une promesse : si tes fils ne sont pas rappelés à la vie, que je meure moi-même! » — Alors, le brahmane demanda à son tour : « Qui es-tu? ô Kchatrya! — Es-tu donc plus grand que Balarâma, que Pradyoumna? Serais-tu Krichna, Anirouddha? — Ceux-là, oui, pourraient remettre mes fils en santé, mais d'autres, il n'en existe pas, ô frère! » — Alors, le prince (Ardjouna) lui expli-

qua sa pensée : « Je ne suis point un Yâdava, je ne suis point non plus Mâdhou (Krichna); je suis celui qui tient en main l'arc Gândîva. » — Là-dessus Ardjouna se rendit dans la demeure du brahmane; il fit de sa maison comme une cage hérissée de ses flèches; — puis il y fit une porte, par où la femme du brahmane vint rejoindre son mari. — Lui-même, il étendit son arc sur l'enfant, et, songeant à Civa, concentra ses pensées sur ce dieu; — mais la femme du brahmane vint lui dire humblement : « Arrête! ô Kchatrya, roi de la terre! — Dès en naissant (cet enfant, qui est mort-né), nous a causé de la douleur; comment donc le rappellerais-tu à la vie? » — Et Ardjouna, qui n'en ramenait pas un à la vie, s'étonnait en lui-même. — Il eut donc regret de son entreprise; certes, il en fut profondément affligé. — Le brahmane, furieux, se mit à l'injurier dans son mécontentement : « Oh! pervers, qu'es-tu venu faire? — Où donc aurais-tu cet héroïsme auquel tu prétends sous le nom d'Ardjouna? O homme impuissant! ... le jour est passé; — comment ai-je pu espérer que quelque autre me les sauverait? Qui peut, si ce n'est Krichna (Vichnou aux quatre bras), les rappeler à la vie? — — Aujourd'hui, ta promesse n'a eu aucun effet; pourquoi m'as-tu empêché de le porter sur le bûcher funèbre (1)? » — Le prince dit : « Je ferai disparaître ta peine; j'irai au ciel chercher tes enfants et te les apporterai! » — Alors, Ardjouna monta au ciel tout attristé, en proie à une grande inquiétude. — En vain parcourut-il tout le ciel, nulle part il ne vit les enfants qu'il cherchait.

— Grande était l'inquiétude d'Ardjouna, ô Lâlatch! il avait

(1) Le texte indique, mais avec un certain embarras, que le brahmane avait perdu précédemment plusieurs enfants; celui qu'Ardjouna voulait ressusciter était mort-né, comme les autres : les ressusciter, c'était donc les créer de nouveau. Civa n'a pas cette puissance, qui n'appartient qu'au Créateur, à l'âme universelle.

l'esprit contristé : « Les fils de ce brahmane, pensa-t-il, sont auprès de Krichna. »

—Ardjouna avait l'âme en proie à de vives inquiétudes, et le brahmane se disposait à brûler le corps du fils qu'il venait de perdre. — Hari demanda alors à Ardjouna de lui bien expliquer toutes les circonstances de son entreprise, — à quoi celui-ci répondit : « J'ai fait avec des flèches une cage au milieu de laquelle j'ai introduit la femme du brahmane; — l'enfant était mort-né, je l'ai reconnu, et je ne sais qui pourra le ressusciter. — Moi même, je suis allé regarder partout dans le ciel et n'y ai vu ces enfants nulle part; — or, j'ai dit : Qu'on m'applique l'enfant mort sur le corps et que je meure avec lui sur le bûcher! » — « Ils sont tous là avec moi, » répondit Krichna; et Ardjouna dit : « Je ne les vois pas. » — Alors Hari délia le disque *soudarçana*, et aussitôt dix millions de soleils brillèrent; — sortant du monde de Yama (le dieu de la mort), ils arrivèrent ensemble sur un char dans les eaux; là, Krichna traça deux routes, — et descendant par un chemin difficile à suivre, tous deux assis de front sur le char, — ils quittèrent le monde de Bali (l'enfer), pour aller là où habite Vichnou sous sa propre forme éclatante. — Le dieu aux quatre bras (Vichnou) et le serpent Cécha, qui lui sert de siége, étaient là tous les deux; mettant pied à terre, ils vinrent saluer ces deux êtres divins. — La forme sous laquelle le prince des Yâdavas et Ardjouna virent le seigneur, il serait impossible de la décrire. — Ils virent les mille têtes aplaties du serpent Cécha, ses mille fronts sur lesquels rayonnent des pierreries qui lançent le feu; — dans leur éclat, ces mille pierreries répandent comme autant de foyers une splendeur lumineuse. — On ne peut peindre la forme véritable du seigneur, à moins d'être la déesse de l'éloquence, Sarasvatî. — Ils l'adorèrent, ils le saluèrent avec respect, et alors Krichna eut une entrevue avec les deux êtres divins. — La propre forme de Hari fit en-

tendre elle-même ces paroles : « Vous avez vous-mêmes obtenu la manifestation de vos propres personnes. — Si j'avais tout à l'heure enlevé les enfants du brahmane, c'était pour avoir l'occasion de voir Nara et Nârâyana (1). — Vous êtes venus sur la terre pour la soulager du fardeau qui l'accablait, et moi, enveloppé dans l'illusion, je pensais attentivement à ce monde terrestre. — Maintenant, la race des Yâdavas est devenue telle qu'aucune multitude sur la terre ne pourra résister à sa puissance. — Le ciel est vide (par votre absence), venez vite, ne tardez pas plus longtemps sur la terre! »

— Ces enfants qu'il avait pris dans le ciel, de la main du seigneur, le prince des Yâdavas les emmena; il les rendit au brahmane, leur père, effaçant ainsi le chagrin de tous.

Ceci est dans le dixième livre de l'histoire du bienheureux Hari, la quatre-vingt-dixième lecture qui a pour titre : L'Action de remettre les enfants du Brahmane.

(1) Nara est l'un des noms d'Ardjouna; Nârâyana, celui de Vichnou, comme dieu existant avant la création des mondes.

FIN.

TABLE.